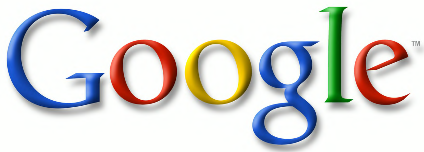





TAYLOR · INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA

ŒUVRES

DE PLUTARQUE.

TOME DOUZIÈME.

VIES DE CE VOLUME.

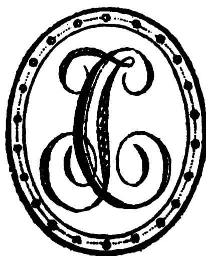
LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
POUR SERVIR DE SUPPLÉMENT
AUX VIES DE PLUTARQUE,
Avec des Notes et des Observations,

PAR MM. BROTIER ET VAUVILLIERS.

NOUVELLE EDITION,

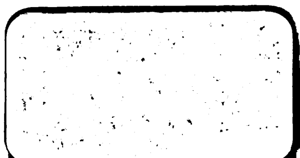
Revue, corrigée et augmentée, par E. CLAVIER.

TOME DOUZIÈME.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE CUSSAC,
Rue Croix des Petits-Champs, n°. 33.
AN XI. (1803.)


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



ŒUVRES

DE PLUTARQUE.

TOME DOUZIÈME.

sont décens dans nos mœurs, sont réputés honteux dans celles des Grecs. Quel est le Romain qui rougit de mener sa femme à un festin? Quelle est la dame Romaine qui n'occupe pas le devant de la maison et l'appartement le plus exposé, qui ne reçoit et ne fréquente pas les compagnies? Il en est bien autrement dans la Grèce. Une femme n'y assiste à aucun repas, si ce n'est chez ses parens, et n'y habite que l'appartement le plus reculé du logis, qu'on appelle pour cette raison *le Gynécée*, et dont personne ne peut approcher que ceux qui leur sont liés par la plus étroite parenté.

Mais les bornes de cet ouvrage et l'envie que j'ai de le commencer, m'empêchent d'entrer dans un plus long détail. Je viens donc à mon sujet, et vais écrire *les Vies* des grands Capitaines de l'antiquité.

SOMMAIRE

DE LA VIE

DE MILTIADE.

Miltiade est nommé par l'oracle de Delphes pour conduire la colonie que les Athéniens envoyoient dans la Chersonèse. II. *Il demande aux habitans de Lemnos de se soumettre volontairement aux Athéniens.* III. *Il s'établit dans la Chersonèse.* IV. *Il soumet toutes les Cyclades.* V. *Il conseille à ses compagnons de rompre le pont que Darius avoit jetté sur le Danube pour s'ouvrir un passage contre les Scythes.* VI. *Histiée de Milet fait rejetter la proposition.* VII. *Darius s'avance avec une armée nombreuse contre l'Attique.* VIII. *Miltiade conseille aux Athéniens de sortir pour aller au devant des ennemis.* IX. *Comment Miltiade range son armée en bataille.* X. *Il remporte la victoire.* XI *Récompense décernée à Miltiade par les*

Athéniens. XII. *Il manque la prise de Paros et retourne à Athènes.* XIII. *Il est condamné et mis en prison, où il meurt.* XVI. *Véritable motif de sa condamnation.*

LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES,

MILTIADE[1],



MILTIADE effaçoit tous ses concitoyens par l'antiquité de son origine, par la gloire de ses ancêtres et par sa modestie, et il étoit dans un âge où l'on pouvoit non seulement en concevoir de hautes espérances, mais compter qu'il seroit un jour aussi grand qu'on le reconnut depuis, lorsque les Athéniens formèrent le dessein d'envoyer une colonie dans la Chersonèse[2]. Comme le nombre

[1] Fils de Cimon, Athénien.
[2] Celle de Thrace.

de ceux qui devoient la composer étoit fort considérable, et que bien d'autres demandoient à se joindre à ces colons, on en envoya quelques-uns à Delphes[1] pour consulter Apollon sur le choix d'un général : car il falloit combattre les Thraces [2] qui alors étoient maîtres de cette contrée. La Pythie [3] ordonna expressément aux députés de mettre Miltiade à leur tête, leur prédisant que ce choix assureroit le succès de l'entreprise.

II. Sur cette réponse de l'oracle * Miltiade s'embarqua pour la Chersonèse avec une troupe d'élite. Arrivé sur la côte de Lemnos [4], il voulut soumettre cette isle à la puissance des Athéniens. Il fit sommer les habitans de se rendre d'eux-mêmes ; mais ils lui répondirent par dérision qu'ils le feroient lorsqu'il seroit venu de son pays à Lemnos avec l'Aquilon. C'est que ce vent-là, qui se leve du septentrion, est contraire aux vaisseaux qui font route d'Athènes vers cette isle. Miltiade n'ayant pas le loisir de s'arrêter, continua sa route et aborda dans la Chersonèse.

III. Après y avoir défait en peu de temps les forces des Barbares, et s'être emparé de tout le

[1] Ville de la Phocide au pied du Parnasse.

[2] Peuples situés entre la mer Egée, la Propontide, le Pont-Euxin et la Mésie.

[3] La prêtresse d'Apollon.

* Suivant Hérodote ce fut Miltiade, fils de Cypselus, et oncle de celui-ci, qui fonda cette colonie dans la cinquante-cinquième olympiade, 556 ans avant J. C. Miltiade laissa sa couronne à Stésagoras, fils de Cimon son frere utérin. Stésagoras étant mort sans enfans, son frere Miltiade lui succéda. C'est celui dont il s'agit ici.

[4] Isle de la mer Egée.

pays où il étoit entré, il bâtit des forts sur les lieux avantageux. Il distribua dans les campagnes la multitude qu'il avoit amenée et l'enrichit par de fréquentes excursions. Le succès de son expédition fut l'ouvrage de sa prudence autant que de la fortune. Vainqueur des ennemis par la valeur de ses soldats, il affermit leur nouvel établissement par les plus justes loix, et résolut de se fixer avec eux dans ce pays. Il jouissoit parmi les colons de l'autorité royale sans avoir le titre de roi, et il devoit cette élévation, non à la violence et à la force, mais à l'équité de son gouvernement. Attaché d'ailleurs aux intérêts des Athéniens ses compatriotes et leur rendant des services, il fut toujours maintenu dans le souverain pouvoir autant par ceux qui l'avoient envoyé que par ceux qui l'avoient suivi.

IV. Ayant ainsi réglé l'état des choses dans la Chersonèse, il retourna à Lemnos, et exigea des habitans qu'ils lui luivrassent leur ville selon leur promesse, puisqu'ils s'étoient obligés à se rendre à lui quand le vent du Nord l'auroit porté de son pays dans le leur, et qu'il habitoit la Chersonèse. Les Cariens [1] qui alors occupoient Lemnos, ne s'attendoient pas à cet événement; ils n'osèrent se défendre et sortirent de l'isle, non qu'ils se crussent engagés par leur parole, mais parce qu'ils y étoient forcés par l'heureux succès des ennemis. Miltiade soumit avec le même bonheur toutes les isles qu'on nomme *Cyclades* [2].

[1] Peuple de l'Asie mineure.

[2] Isles de la mer Egée, disposées en cercle autour de l'isle de Délos.

V. En ce même tems Darius, roi des Perses [1], ayant conduit une armée d'Asie en Europe dans la résolution d'attaquer les Scythes [2], fit jetter un pont sur l'Ister [3] pour le passage de ses troupes. Il laissa pour garder ce pont en son absence les grands qu'il avoit amenés de l'Ionie [4] et de l'Eolide [5]. Il avoit donné à perpétuité à chacun d'eux le gouvernement des villes de ces deux provinces, persuadé qu'il retiendroit plus aisément sous son obéissance les Grecs qui habitoient l'Asie, s'il confioit la défense de ces places à ses favoris, dont la ruine suivroit nécessairement la sienne. Miltiade étoit du nombre de ceux à qui la garde du pont étoit commise. De fréquens courriers annonçant que Darius échouoit dans son expédition et qu'il étoit pressé par les Scythes, il exhorta ses collègues à ne pas négliger l'occasion que la fortune leur offroit de délivrer la Grèce. Il leur représenta que si Darius périssoit avec les troupes qu'il avoit transportées au-delà du fleuve, non-seulement les Grecs Européens n'auroient plus rien à craindre, mais que les Asiatiques seroient affranchis de la domination des Perses et des dangers ausquels elle les exposoit. Qu'il leur étoit aisé de perdre ce prince et son armée ; qu'il ne falloit pour cela que rompre le pont ; qu'alors Darius périroit en peu de jours ou par le fer des ennemis, ou par la famine.

[1] Anciens peuples d'Asie.

[2] Anciens peuples du nord de l'Asie.

[3] Le Danube, grand fleuve d'Europe.

[4] Pays de l'Asie mineure vers la mer Egée et la Lydie.

[5] Pays de l'Asie mineure entre l'Ionie et la Mysie.

VI. Plusieurs approuvèrent l'avis de Miltiade. Mais Histiée de Milet [1] s'opposa à l'exécution du projet. Il dit qu'étant revêtu des premieres dignités de l'empire, leurs intérêts personnels étoient bien différens de ceux du peuple; que leur puissance étoit fondée sur la domination de Darius; que la chûte de ce prince entraîneroit la leur et les livreroit au ressentiment et à la vengeance de leurs concitoyens; qu'ainsi loin de goûter le sentiment proposé, il pensoit que rien ne leur étoit plus avantageux que l'affermissement de l'empire des Perses. Le plus grand nombre ayant embrassé le sentiment d'Histiée, Miltiade ne doutant point que le sien étant connu de tant de personnes, ne parvînt aux oreilles du roi, quitta la Chersonèse et revint à Athenes. Son conseil, au reste, quoique non suivi, n'en mérite pas moins les plus grands éloges, puisqu'il se montra plus jaloux de la liberté commune que de sa propre grandeur.

VII. Quand Darius eut repassé d'Europe en Asie, ses courtisans l'exhortèrent à soumettre la Grèce à sa domination. Il fit en conséquence équiper une flotte de 500 vaisseaux, dont il donna le commandement à Datis et à Artapherne, avec 200000 hommes de pied et 10000 chevaux. Il faisoit, disoit il, la guerre aux Athéniens, parce qu'ils avoient aidés les Ioniens à forcer la ville de Sardes [2] et à égorger la garnison des Perses. Les deux commandans de l'armée royale ayant abordé

[1] Ville d'Ionie sur la mer Egée.

[2] Capitale de la Lydie sur le Pactole.

à la côte de l'isle d'Eubée [1], emportèrent d'emblée Erétrie [2], et en envoyèrent prisonniers tous les habitans à Darius en Asie. Ayant marché delà vers l'Attique [3], ils allerent camper dans la plaine de Marathon [4] environ à dix mille [5] d'Athenes [6].

VIII. Les Athéniens alarmés d'un péril si prochain et si grand, n'eurent recours qu'aux Spartiates. Ils leur dépéchèrent le courier Philippide, qui étoit de ceux qu'on appelle *Hémérodrome* [7], pour leur apprendre combien ils avoient besoin d'un prompt secours. Cependant on créa dans Athènes dix généraux pour commander l'armée, du nombre desquels fut Miltiade. Ils agitèrent vivement entr'eux s'ils se défendroient à l'abri de leurs murailles, ou s'ils iroient au devant des ennemis et leur livreroient bataille. Miltiade étoit le seul qui soutînt fortement qu'il falloit mettre au plutôt l'armée en campagne. Il assuroit que ce parti inspireroit du courage aux Athéniens et ralentiroit l'ardeur et l'impétuosité des Perses, les uns voyant qu'on avoit confiance en leur valeur.

[1] Isle de la mer Egée, séparée de l'Achaïe par l'Euripe.

[2] Ville d'Eubée

[3] Pays de la Grèce.

[5] Ville de l'Attique près de l'Appe.

[4] Le mille faisoit le tiers d'une de nos lieues communes.

[6] Capitale de l'Attique.

[7] Courrier qui ne couroit qu'un jour, au bout duquel il donnoit les lettres à un autre *Hémérodrome*. Dictionnaire d'antiquités de M. de Montchablon.

et les autres qu'on osoit les combattre avec des troupes si peu nombreuses.

IX. Les Platéens [1] furent le seul peuple de la Grèce qui secourut alors les Athéniens. Ils leur envoyèrent 1000 soldats, qui joints aux forces de ceux-ci, formèrent un corps de 10000 hommes. Cette petite armée avoit une ardeur étonnante et brûloit de combattre; et c'est ce qui fit prévaloir le sentiment de Miltiade sur celui de ses collègues. Les Athéniens entraînés par la force de ses raisons, firent sortir leurs troupes de la ville. Elles campèrent dans un poste avantageux et combattirent le lendemain avec la plus grande vigueur. Miltiade se servit dans cette occasion d'un merveilleux stratagême. Il rangea l'armée en bataille au pied d'une montagne, en face des ennemis et les flancs couverts par des arbres plantés * çà et là, soit pour être à l'abri des hauteurs, soit pour embarrasser la cavalerie des Perses et n'être pas enveloppé par leur multitude.

X. Datis voyoit bien le désavantage de sa position, mais comptant sur le grand nombre de ses troupes, il desiroit d'en venir aux mains. Il croyoit d'ailleurs avoir intérêt de prévenir l'arrivée du secours de Lacédémone. Il fit donc avancer 100000 hommes de pied et 10000 chevaux, et engagea le combat. Mais les Athéniens déployèrent une valeur si supérieure, que quoique les Perses fussent dix fois plus nombreux, ils les mirent en déroute, et jet-

[1] Habitans de Platée, ville de Beotie au pied du mont Cithéron.

* Etendus par terre avec leurs branches.

tèrent une si grande terreur parmi eux, que ceux-ci s'enfuirent, non pas vers leur camp, mais vers leurs vaisseaux. Il n'y a jamais eu de bataille plus fameuse : jamais un si petit corps de troupes ne défit une si grande armée.

XI. Il ne semble pas hors de propos de rapporter ici comment Miltiade fut récompensé de cette victoire. Cet exemple montrera plus sensiblement que le génie républicain est par-tout le même. Anciennement les récompenses honoraires accordées par nos Romains, étoient rares et de peu de valeur, et par cela même glorieuses : aujourd'hui prodiguées et excessives, elles sont devenues méprisables. Il en fut de même autrefois chez les Athéniens. Comme on peignoit la bataille de Marathon sous un portique appellé le *Pécile* [1], le seul honneur qu'ils firent à ce Miltiade qui avoit été le libérateur d'Athènes et de toute la Grece, fut de le représenter dans le tableau à la tête de ses collègues, dans l'attitude d'un général qui harangue ses troupes et les mène au combat. Mais quand ce même peuple eut aggrandi son empire et qu'il eut été corrompu par les largesses de ses magistrats, il décerna 300 * statues à Démétrius de Phalère [2].

XII. Après la journée de Marathon, les Athéniens donnèrent au même Miltiade une flotte de

[1] Où l'on avoit rassemblé et où l'on conservoit avec soin les plus rares chefs-d'œuvres de peinture. *Montchablon.*

* 360, selon Pline, L. XXXIV, ch. 6.

[2] Bourg et port de l'Attique.

soixante-dix voiles pour aller tirer vengeance des isles qui avoient fourni du secours aux Perses. Il en fit rentrer plusieurs dans leur devoir et réduisit les autres par la force. N'ayant pu regagner par ses raisons l'isle de Paros [1], fière de ses richesses et de sa puissance, il débarqua ses troupes, bloqua la ville, lui coupa les vivres, et toute espèce de secours, et ayant ensuite dressé ses machines de guerre [2], il poussa les approches et la serra de plus près. Il étoit sur le point de se rendre maître de la place, lorsqu'un bois sacré, situé au loin dans les terres, mais en vue de l'isle, parut une nuit tout en feu par je ne sais quel accident. Dès que les assiégés et les assiégeans eurent apperçu la flamme, ils crurent les uns et les autres que c'étoit un signal de l'armée navale de Darius; en sorte que ceux de Paros ne pensèrent plus à se rendre, et que Miltiade craignant l'arrivée de la flotte royale, brûla tous ses travaux et reprit la route d'Athènes sans perte d'un seul vaisseau; mais il trouva ses concitoyens très-aigris contre lui *.

XIII. On l'accusa du crime de trahison; on prétendit que pouvant emporter Paros, il s'étoit laissé corrompre par le roi et s'étoit retiré sans avoir rien fait. Miltiade étoit alors malade des blessures qu'il avoit reçues au siége de cette ville. Etant donc

[1] L'une des Cyclades.

[2] Les mantelets et les tortues.

* La quatrième année de la soixante-douzième olympiade, avant J. C. 489.

hors d'état de plaider lui-même sa cause, son frere Tisagoras parla pour lui. Son affaire ayant été instruite, il fut déchargé de la peine de mort, mais condamné à une amende de cinquante talens [1], somme égale aux frais de l'armement. Comme il ne put les payer, il fut jetté dans une prison où il termina sa vie.

XIV. Ce fut une autre raison que sa conduite au siége de Paros, qui causa sa condamnation. La tyrannie que Pisistrate avoit usurpée quelques années auparavant *, faisoit redouter aux Athéniens tous les citoyens puissans. Il ne leur sembloit pas possible que Miltiade pût se résoudre à vivre en simple particulier, après s'être vu si long-tems à la tête des armées et de la république. L'habitude du commandement devoit, selon eux, exciter son ambition. En effet tant qu'il avoit resté dans la Chersonèse il y avoit exercé la souveraine puissance. Il y avoit été appellé *tyran*, mais tyran juste, et ce nom chez lui n'annonçoit rien d'odieux : il devoit son pouvoir à la volonté des colons et non

[1] Le talent valoit environ mille écus. * Nous l'avons évalué 4668 liv. 15 s.

* Il s'empara d'Athènes la quatrième année de la cinquante-quatrième olympiade, avant J. C. 560, la dix-huitième du regne de Servius Tullius, à Rome, regna dix-sept ans dans l'espace de trente-trois, pendant lesquels il fut chassé deux fois. Il mourut 526 ans avant J. C. la sixième année de Tarquin le Superbe. Ses enfans regnèrent dix-huit ans après lui, et furent chassés la seconde année de la soixante-septième olympiade, avant J. C. 510, et les rois de Rome le furent l'année suivante, avant J. C. 509, et de Rome 245.

à

à la violence, et il ne le conserva que par la volonté de son cœur. Ceux-là seuls sont proprement réputés et nommés *tyrans* qui oppriment un état libre, et y exercent une domination despotique et perpétuelle. Mais Miltiade étoit d'un caractère très-doux et d'une telle affabilité qu'il se rendoit accessible aux personnes de la plus basse condition. Il avoit d'ailleurs un grand crédit dans toutes les républiques de la Grèce, un nom illustre et la plus brillante réputation dans l'art de la guerre. Le peuple Athénien considérant ces diverses qualités de ce grand homme, aima mieux le punir quoique innocent, que d'avoir plus long-tems un sujet de crainte devant les yeux.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE PAUSANIAS.

Pausanias remporte une victoire complette à Platée contre Mardonius, général des troupes de Xerxès. II. *Il propose par écrit à Xerxès de lui soumettre la Grèce, à condition de devenir son gendre.* III. *Il devient suspect aux Lacédémoniens qui le rappellent et le condamnent à une amende.* IV. *Il retourne à l'armée, où il trahit lui-même ses projets par sa conduite insensée.* V. *Il est rappellé à Sparte, et mis en prison.* LI. *Il est dénoncé par Argilius.* VII. *Comment les éphores s'assurent par la bouche même de Pausanias de la vérité de son crime.* VIII. *Sa mort.*

PAUSANIAS[1].



PAUSANIAS fut un grand homme sans doute, mais comme il joignoit des vices énormes à d'éclatantes vertus, sa conduite varia sans cesse et fut tour-à-tour bonne ou mauvaise. La bataille de Platée le couvrit de gloire *. Ce fut en effet sous ses ordres que Mardonius Méde [2] de nation, satrape [3] et gendre de Darius, le plus vaillant et le plus habile des généraux de la Perse, à la tête de deux cent mille hommes de pied et de vingt mille chevaux fut mis en déroute par une armée peu considérable, et qu'il perdit lui-même la vie dans le

[1] Lacédémonien, fils de Cléombrote. Il étoit du sang royal de Sparte et tuteur du jeune roi, * Plistarque, fils de Léonidas, et son cousin.

* La seconde année de la soixante-quinzième olympiade, un an après la bataille de Salamine, avant J. C. 479.

[2] Les Médes étoient un ancien peuple d'Asie, voisin de l'Arménie.

[3] On nommoit ainsi chez les Perses les gouverneurs des provinces de l'empire.

combat. Pausanias enflé de cette victoire, commença dès-lors à causer beaucoup de troubles et à donner plus d'essor à son ambition. La première action dont on le blâma, fut d'avoir fait graver sur un trépied d'or, qui lui étoit revenu du butin, et qu'il avoit offert au temple de Delphes, une inscription dont le sens étóit que les barbares avoient été taillés en pieces à Platée sous sa conduite, et qu'en reconnoissance de cette victoire, il avoit fait cette offrande à Apollon. Les Lacédémoniens effacèrent cette inscription, et ils gravèrent à la place les noms des villes qui avoient contribué à la défaite des Perses.

II. Après la bataille de Platée, Pausanias fut encore mis à la tête de la flotte commune des Grecs, et envoyé vers l'isle de Chypre [1] et * l'Hellespont pour en chasser les garnisons Persanes. Sa fortune l'ayant suivi dans cette expédition, il en devint plus fier et plus ambitieux. Après s'être rendu maître de Bysance [2]**, il renvoya secrétement à Xerxès plusieurs prisonniers Persans, d'un rang distingué, parmi lesquels se trouvoient quel-

[1] Isle de la mer de Pamphylie entre la Cilicie, la Syrie et l'Egypte.

* On pourroit croire d'après cette expression que c'est une même expédition. Mais c'en sont deux bien distinctes. Cypre est dans la Méditerrannée, au sud de l'Asie mineure, à l'ouest de la Syrie. L'Hellespont et Bysance sont au nord-ouest de l'Asie mineure.

[2] Ville située sur le Bosphore de Thrace, aujourd'hui Constantinople.

** La quatrième année de la soixante-quinzième olympiade, avant J. C. 477.

ques parens de ce prince, en répandant le bruit qu'ils s'étoient sauvés. Il fit partir avec eux un certain Gongyle d'Erétrie, chargé d'une lettre pour ce roi, laquelle, au rapport de Thucydide, étoit conçue en ces termes : « Pausanias, chef des « Spartiates, ayant appris que les prisonniers qu'il « a fait à Bysance, sont vos parens, il vous les « renvoie de lui-même, et vous en fait un don. « Il desire l'honneur de votre alliance, et vous prie « si vous le trouvez bon, de lui donner votre fille « en mariage. Si vous lui accordez cette faveur, « il promet de vous rendre maître avec son secours « et de Sparte et de toute la Grèce. Si vous agréez « ces propositions, ayez soin de lui envoyer un « homme de confiance avec lequel il puisse en con- « férer ».

III. Le roi, plein de joie de la conservation de tant de personnes qui lui appartenoient de si près, envoie sur le champ Artabase à Pausanias avec une lettre, par laquelle il exalte son mérite, et le presse de ne rien épargner pour effectuer ses promesses, ajoutant que s'il le fait, il obtiendra de lui tout ce qu'il pourra lui demander. Pausanias se livrant avec plus d'ardeur à ses projets, après s'être assuré des dispositions du roi, devint suspect aux Lacédémoniens. Rappellé à Sparte sur ces entrefaites, on y forma contre lui une accusation capitale. Il fut absous, mais condamné cependant à une amende pécuniaire. On ne le renvoya point pour cette raison à l'armée navale.

IV. Il y retourna de lui-même et sans ordre

peu de temps après, et s'y conduisant non en politique, mais en insensé, il y fit connoître ses pensées et ses desseins. Il quitta les mœurs et jusqu'à la parure et à l'habillement de son pays. Il affectoit le faste des rois, portoit la robe médique, se faisoit accompagner par une garde de Mèdes et d'Egyptiens [1]. Le luxe de sa table servie avec la magnificence Persane, indignoit même ses convives. Il étoit inaccessible à ceux qui demandoient à lui parler. Ses réponses étoient fières, ses ordres cruels. Résolu de ne plus retourner à Sparte, il s'étoit retiré à Colone, lieu de la Troade [2]. C'est-là qu'il formoit des projets qui tendoient également à la ruine de sa patrie et à la sienne.

V. Quand les Lacédémoniens furent informés de sa conduite, ils lui envoyèrent la Scytale [3], ou une lettre secrette écrite de la maniere usitée chez eux, par laquelle ils lui signifioient que s'il

[1] Peuples d'Afrique.

[2] Contrée de l'Asie mineure le long de l'Hellespont, dont la fameuse Troie étoit la capitale.

[3] C'étoit un moyen dont les magistrats Lacédémoniens se servoient pour s'expliquer par lettres avec leurs généraux qui étoient à la tête des armées, ou avec les ambassadeurs qu'ils avoient dans les cours étrangères. Voici en quoi il consistoit : ils prenoient une bande de cuir ou de parchemin, qu'ils rouloient autour d'un bâton dans toute sa longueur, de manière qu'il n'y avoit aucun vuide. Ils écrivoient sur cette bande, et après avoir ecrit, ils la dérouloient et l'envoyoient au général à qui elle étoit adressée. Ce général qui avoit un bâton tout semblable à celui sur lequel cette bande avoit été roulée et écrite, l'appliquoit sur ce bâton, et par ce moyen il trouvoit la suite et la liaison des caractères, qui sans cela étoient si dérangés qu'ils ne pouvoient être lus. *M.*

ne revenoit point à Sparte, ils le condamneroient à perdre la tête. Pausanias vivement affecté d'un pareil avis, prit le parti d'y retourner, se flattant de pouvoir écarter ce pressant danger par son argent et son crédit. Mais à peine y fut-il arrivé que les éphores le firent mettre en prison, les loix de Sparte donnant à chacun de ces magistrats le pouvoir d'emprisonner même les rois. Il se tira cependant d'une affaire aussi embarrassante, mais il n'en demeura pas moins suspect. On persistoit à croire qu'il avoit des intelligences avec le roi de Perse. On le soupçonnoit même de solliciter à la révolte en leur faisant espérer la liberté, cette classe nombreuse d'hommes qu'on nommoit les *Hélotes* [1], qui cultivent les terres des Spartiates et qui sont leurs esclaves. Mais comme on n'avoit aucune preuve évidente de ces attentats, et qu'on ne pouvoit l'en convaincre, on ne crut pas devoir juger sur de simples soupçons un homme si considérable et si illustre, mais attendre que l'intrigue se découvrît d'elle-même.

VI. Sur ces entrefaites un jeune homme nommé *Argilius*, qui avoit servi dans son enfance aux débauches de Pausanias, fut chargé par lui d'une lettre pour Artabase. Comme il n'avoit vu revenir aucun de ceux qui avoient porté jusqu'alors de pareilles lettres à la même adresse, il se douta

[1] Ou Ilotes. Ainsi nommés de la ville d'Hélos, ancienne ville du Péloponèse, dont les Lacédémoniens avoient réduit tous les habitans en esclavage. Ils donnèrent ensuite ce nom à tous leurs prisonniers de guerre dont ils faisoient des esclaves.

qu'il étoit fait quelque mention de lui dans celle-ci. Il la decacheta, l'ouvrit et reconnut qu'il eût été perdu s'il l'eût portée. Elle contenoit d'ailleurs des articles relatifs au traité conclu entre Pausanias et le roi de Perse. Argilius la remit aux ephores. Remarquons ici la sage circonspection des magistrats Spartiates. La preuve même fournie par le jeune homme, ne les décida point à faire arrêter Pausanias, et ils ne crurent devoir employer la violence que lorsqu'il se seroit déclaré lui même. Ils donnerent pour cela leurs ordres au dénonciateur qui les exécuta.

VII. Il y a à Ténare [1] un temple de Neptune, regardé par les Grecs comme un asyle inviolable. Argilius s'y réfugia et s'assit au pied de l'autel. On avoit pratiqué tout auprès une loge souterraine d'où l'on pouvoit entendre ceux qui viendroient parler au jeune homme. Quelques éphores s'y cacherent. Dès que Pausanias eut appris qu'Argilius s'étoit réfugié dans ce temple, il y accourut tout troublé. Le voyant au pied de l'autel et dans la posture d'un homme qui imploroit la protection du dieu, il lui demanda la raison d'une démarche si subite et si surprenante: Argilius lui répond que c'est le contenu de sa lettre qu'il a lue. Pausanias bien plus effrayé qu'auparavant, le prie de ne rien révéler, et de ne point trahir un homme auquel il avoit de si grandes obligations, lui protestant que s'il lui rend ce service, et s'il le sauve de l'affreux péril où il se trouve engagé, il doit s'attendre à une riche récompense.

[1] Ville de la Laconie, * et promontoire.

VIII. Les éphores s'étant ainsi assurés du fait, jugèrent plus à propos de se saisir du coupable dans la ville, et ils en prirent le chemin. Pausanias croyant avoir gagné Argilius, y retournoit aussi. Comme on étoit sur le point de l'arrêter sur la route, il comprit à l'air et aux signes d'un éphore qui vouloit l'avertir du danger où il étoit, qu'on songeoit à s'assurer de sa personne par surprise. Il se réfugia alors dans le temple de Minerve, appellé *Chalciœcos* [1], où il devança de quelques pas ceux qui le poursuivoient. Les éphores ordonnèrent aussi-tôt qu'on en murât les portes, afin qu'il ne pût en sortir, et qu'on en démolît le toît pour qu'il fût exposé aux injures de l'air, et qu'il mourût plutôt. On dit que sa mère vivoit encore en ce tems-là, et que cette femme alors très-âgée, ayant appris le crime de son fils, s'empressa elle-même d'apporter des pierres pour l'enfermer dans le temple. C'est ainsi que Pausanias souilla par la honte de sa mort la gloire éclatante qu'il avoit acquise par ses exploits militaires. A peine l'eut-on tiré du temple à demi-mort, qu'il rendit le dernier soupir. Quelques-uns proposèrent de porter son corps où l'on précipitoit ceux des suppliciés; mais cet avis fut désapprouvé du plus grand nombre. On l'enterra loin du lieu où il étoit mort. Dans la suite il fut exhumé par l'ordre de l'oracle de Delphes, et enseveli de nouveau dans l'endroit même où il avoit expiré.

[1] Parce qu'il étoit revêtu ou couvert de cuivre.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE TRASYBULE.

Grandes vertus de Trasybule. II. *Il attaque et défait les trente tyrans d'Athènes.* III. *Sage modération de Thrasybule dans l'usage de sa victoire.* IV. *Il est tué en Cilicie.*

TRASYBULE[1].



Si la vertu mérite notre estime par elle-même et indépendamment de la fortune, je devrois peut-être placer Thrasybule à la tête de tous ceux dont j'écris la vie. Je ne mets du moins personne au dessus de lui pour la bonne foi, la constance, la grandeur d'ame et le patriotisme. Plusieurs ont eu la volonté, peu ont eu le pouvoir de délivrer leur patrie d'un seul tyran: Thrasybule en extermina trente et affranchit la sienne de l'oppression et de la servitude. Je ne sais pourtant comment il est arrivé que supérieur, par le genre de vertus qu'il possédoit, à tous les autres grands hommes, il ait eu moins de célébrité qu'aucun d'entr'eux. Il se signala d'abord dans la guerre du Péloponèse par beaucoup de grandes actions sans l'aide d'Alcibiade, au lieu qu'Alcibiade n'en fit aucune sans lui et n'eut que le talent de s'en approprier tout

[1] Fils de Lycus, Athénien.

l'honneur. Du reste, tous ces exploits militaires sont l'ouvrage des soldats et de la fortune autant que des généraux. Lorsqu'en effet une action est engagée, le succès des dispositions dépend de la force et de la valeur des combattans. Le soldat prétend, à juste titre, avoir quelque droit à la gloire du chef; la fortune en réclame la meilleur part, et peut se vanter avec raison d'avoir plus contribué que la prudence au gain de la bataille. Mais la gloire de l'action héroïque de Thrasybule n'appartient qu'à lui. Les trente tyrans auxquels Lacédémone avoit confié le gouvernement d'Athènes *, ayant opprimé et asservi cette ville, banni ou égorgé quantité de citoyens que le sort des armes avoit épargnés, confisqué et partagé entr'eux les biens du plus grand nombre, il fut non-seulement le premier, mais d'abord le seul à leur déclarer la guerre.

II. Lorsqu'il se jetta dans Phylé **, excellente forteresse de l'Attique, il n'avoit avec lui que trente des siens. Telle fut l'origine du salut d'Athènes; telles furent d'abord les forces qui rendirent depuis la liberté à cette illustre république. Les tyrans commencèrent par mépriser non pas la personne de Thrasybule, mais l'état de foiblesse où il se

* La ville d'Athènes ayant été prise par les Lacédémoniens la quatrième année de la quatre-vingt-treizième olympiade, ils y établirent trente magistrats souverains qui furent appellés *les trente tyrans*, à cause de l'insolence et de la cruauté avec laquelle ils se comportèrent.

** Au commencement de la quatre-vingt-quatorzième olympiade.

trouvoit par le petit nombre de ses gens. Ce mépris fut tout à la fois et fatal à eux-mêmes et salutaire à celui qui en étoit l'objet, puisque d'un côté ils tardèrent de le poursuivre, et que de l'autre ils lui donnèrent le temps de se fortifier. Tant doit être gravée dans l'esprit de tous les guerriers cet axiome militaire, qu'à la guerre il ne faut rien négliger: et tant on a raison de dire que la mère d'un homme timide et sage verse rarement des larmes. Cependant les forces de Thrasybule n'augmentèrent pas autant qu'il s'en étoit flatté; car dès ce tems-là le courage des gens de bien consistoit plutôt à parler pour la liberté qu'à combattre pour elle. Thrasybule marcha de Phylé vers le Pirée et se retrancha sur la colline Munychie. Les tyrans tentèrent deux fois l'attaque de ce poste; mais en ayant été honteusement repoussés, ils se réfugièrent précipitamment vers la ville, avec perte de leurs armes et de leur bagage. Thrasybule fut aussi prudent qu'il s'étoit montré courageux. Pensant que des citoyens devoient épargner des citoyens, il défendit de maltraiter ceux qui se rendoient. Les seuls agresseurs furent blessés. Il ne dépouilla aucun mort, il n'enleva que les armes et les vivres dont il manquoit. Critias, le chef des tyrans, fut tué dans la seconde attaque en combattant avec la plus grande valeur contre Thrasybule.

III. Critias défait, Pausanias, roi de Sparte, marcha d'abord au secours de ceux des Athéniens qui tenoient la ville et y favorisoient la tyrannie.

Mais il procura la paix * entr'eux et Trasybule, par un traité dont les conditions étoient qu'on ne puniroit de l'exil que les trente tyrans et les dix citoyens qui créés préteurs après eux, avoient exercé les mêmes cruautés; qu'on ne confisqueroit les biens de personne et qu'on rétabliroit la Démocratie. Thrasybule après la conclusion de la paix fit encore une belle action. Ayant acquis le plus grand crédit dans la ville, il fit porter une loi qui défendoit de rechercher ou de punir qui que ce fût pour les troubles passés, et qu'on appella *la loi d'oubli* **. Non content de l'avoir procurée, il la fit encore exécuter. Quelques-uns de ses compagnons d'exil voulant qu'on massâcrat certains citoyens avec lesquels on s'étoit réconcilié, il interposa l'autorité publique et garda la parole qu'il avoit donnée.

IV. Une couronne de deux branches d'olivier dont le peuple lui fit don pour honorer sa vertu, fut le prix de ses grands services. Comme il ne l'avoit pas arrachée à ses concitoyens, et qu'il ne la devoit qu'à leur amour, elle le couvrit de gloire et n'excita point l'envie. Aussi Pittacus, l'un des sept sages de la Grèce, eut-il raison de dire aux habitans de Mitylène[1] qui lui offroient plusieurs milliers d'arpens de terre : « Ne me faites point, je

* La même année.

** La seconde année de la même olympiade, sous l'archontat d'Euclide, avant J. C. 405.

[1] Ville principale de l'île de Lesbos.

« vous en supplie, un présent qui m'attireroit « l'envie de plusieurs, et qui seroit convoité d'un « plus grand nombre. Je n'accepte que cent arpens « qui attesteront à la fois et ma modération et « votre bienveuillance ». En effet les petits présens sont durables, mais les grands n'ont pas coutume de l'être. Thrasybule fut content de cette couronne; il ne rechercha point une plus ample récompense, et se persuada qu'aucun citoyen n'avoit jamais été plus honoré. Ayant eu, quelque temps après, le commandement d'une flotte, et étant abordé en Cilicie[1], les barbares profitèrent de la négligence avec laquelle son camp étoit gardé. Ils firent une sortie de leur ville pendant une nuit et le massacrèrent dans sa tente *.

[1] Pays d'Asie qui s'étend depuis la mer Méditerranée jusqu'à la Syrie et au mont Taurus. C'est aujourd'hui la Caramanie.

* La troisieme année de la quatre-vingt-dix-septième olympiade, avant J. C. 390. Le père Corsini s'est trompé en plaçant cet événement à Rhodes. Diodore de Sicile qu'il cite, dit que ce fut auprès d'Aspende, ville de Pamphylie; et Xénophon, qui place la scène au même lieu, dit qu'il se disposoit à aller à Rhodes pour l'attaquer.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE CONON.

Conon commande les troupes d'Athènes sur mer et sur terre. II. *Après la prise d'Athènes il s'attache à Pharnabase, satrape de Perse.* III. *Il dénonce à Artaxerce la trahison de Tissapherne.* IV. *Artaxerce le met à la tête de sa flotte.* V. *Conon bat les Lacédémoniens auprès de Gnide.* VI. *Tiribase, satrape, le fait mettre en prison. Il est mis à mort, selon les uns : selon Dinon, il s'échappe de la prison.*

CONON.

CONON [1].



CONON entra dans les affaires publiques pendant la guerre du Péloponèse, où il se distingua par la grandeur de ses services. Il commanda les armées de terre en qualité de préteur, et mis à la tête des troupes navales, il fit de grandes choses sur mer. Ses exploits lui méritèrent un honneur particulier: on le fit seul gouverneur de toutes les isles. Ce fut pendant le temps qu'il étoit revêtu de ce pouvoir qu'il prit Phares [2], colonie de Lacédémone. Il étoit aussi préteur sur la fin de la guerre du Péloponèse, lorsque les troupes Athéniennes furent défaites par Lysandre à ÆEgos-Potamos *. Mais il étoit alors absent de la flotte, et l'affaire en fut conduite plus mal. Il savoit en effet la guerre, et joignoit la prudence à l'habileté; aussi

[1] Athénien, fils de Timothée.

[2] Dans l'île de Crète.

* La troisième année de la quatre-vingt-troizième olympiade, avant J. C. 406.

personne ne doutoit en ce temps-là que sa présence n'eût garanti les Athéniens de ce malheur.

II. Conon voyant les affaires de sa patrie en ce triste état, et apprenant qu'elle étoit assiégée, chercha le moyen, non de se mettre lui-même en sûreté, mais de secourir ses concitoyens. Il se rendit auprès de Pharnabase, gouverneur de l'Ionie et de la Lydie [1], gendre et propre parent du roi de Perse, et obtint la faveur de ce satrape à force de travaux et de périls. Les Spartiates, après la défaite des Athéniens, ayant rompu leur alliance avec Artaxerce * et envoyé Agésilas en Asie, pour y faire la guerre sur les pressantes sollicitations de Tissapherne, qui d'ami intime du roi de Perse, étoit devenu son ennemi et s'étoit ligué avec eux; Pharnabase eut le titre de général des troupes qui marchèrent contre Agésilas, mais ce fut en effet Conon qui les commanda et qui dirigea toutes les opérations de la campagne. Il inquiéta beaucoup cet excellent capitaine, et arrêta souvent ses desseins. Agésilas, sans Conon, auroit visiblement enlevé au roi de Perse toute la partie de l'Asie qui s'étend jusqu'au Taurus [2]. Lorsqu'il eut été rappellé à cause de la guerre que les Béotiens et les Athéniens avoient déclarée aux Spartiates, Conon ne quitta point les satrapes, et leur fut à tous très-utile.

III. Artaxerce n'étoit pas aussi convaincu qu'on

[1] Pays de l'Asie mineure.

* Memnon.

[2] Montagne d'Asie qui la sépare en plusieurs parties.

l'étoit généralement de la défection de Tissapherne. Il lui continuoit sa faveur lors même qu'il avoit affranchi les bornes du devoir, à cause des services nombreux et signalés qu'il lui avoit rendu. Il n'est point étonnant que ce prince se rappellant qu'il devoit à son bras la victoire remportée sur Cyrus, son frère, eût de la peine à croire ce qu'on en disoit. Conon fut chargé par Pharnabase de la dénonciation de Tissapherne et envoyé en cour. Lorsqu'il fut arrivé, il commença par se présenter, suivant l'usage de la Perse, au chiliarque [1] nommé *Tithraustès*, la seconde personne de l'empire, et lui demanda à parler au roi; car on n'a point audience sans cet officier. « Je le veux bien, lui dit « Tithraustès; mais voyez ce que vous aimez mieux, « ou de dire de bouche au roi ce que vous avez à « lui communiquer, ou de lui écrire. Si vous pa- « roissez en sa présence, il faut absolument que « vous vous prosterniez devant lui [2]. Au cas que « cet hommage vous répugne, confiez-moi votre « commission; vous l'exécuterez par moi aussi par- « faitement que par vous même ». « Je n'ai per- « sonnellement aucune répugnance, répondit Co- « non, à rendre au roi tous les honneurs pos- « sibles; mais je crains d'avilir une république ac- « coutumée à commander aux autres peuples, en « sacrifiant ses usages à ceux d'une nation étran-

[1] Ce mot est grec. Le chiliarque commandoit mille hommes dans les armées, et mille gardes dans le palais, etc.

[2] Le mot grec dont se sert Népos, signifie proprement adorer.

« gère ». Il lui donna donc par écrit ce qu'il vouloit apprendre au roi.

IV. Une pareille instruction fournie par un homme dont le témoignage étoit aussi grave, frappa tellement ce prince qu'il déclara Tissapherne ennemi de l'état, ordonna d'attaquer les Lacédémoniens, et donna à Conon le pouvoir de choisir la personne à laquelle on confiéroit les fonds de la guerre. Conon lui dit que « ce n'étoit pas à lui, « mais au roi même, qui connoissoit parfaitement « ses officiers, à faire ce choix; mais qu'il lui con- « seilloit de préférer Pharnabase ». Artaxerce, après lui avoir fait de riches présens, l'envoya sur les côtes pour obliger les Cypriens, les Phéniciens et les autres états maritimes à fournir des galères, le chargea d'équiper une flotte avec laquelle il pût tenir la mer l'été suivant, et lui associa Pharnabase, ainsi qu'il le souhaitoit. Les Lacédémoniens instruits de ces préparatifs, firent les leurs avec soin et non sans inquiétude, la guerre qui les menaçoit leur paroissant plus dangereuse pour eux que s'ils n'avoient eu affaire qu'à des généraux Persans. Ils s'attendoient à être attaqués par un chef courageux et prudent qui seroit à la tête des forces d'un puissant monarque, et auquel ils ne pourroient être supérieurs ni pour l'habileté ni pour le nombre des troupes.

V. Dans cette pensée, ils arment une grande flotte, et mettent en mer sous la conduite de Pisandre. Conon les attaque près de Cnide [1], les

[1] Ville de l'Asie mineure dans la Carie.

met en déroute*, après un rude combat, et prend ou coule à fond un grand nombre de leurs vaisseaux. Cette victoire délivra non-seulement Athènes, mais toute la Grèce de la domination maritime des Spartiates. Conon revint dans sa patrie avec une partie des vaisseaux dont il s'étoit emparé. Il fit rétablir les murs du Piréo ** et de la ville que Lysandre avoit démolis, et fit présent à ses concitoyens de cinquante talens qu'il avoit reçus de Pharnabase.

VI. Conon, par une fatalité commune à tous les hommes, fut moins sage dans le bonheur que dans l'adversité. Croyant avoir déja vengé les injures de sa patrie par la défaite de la flotte du Péloponèse, il forma des projets supérieurs à ses forces, mais qui d'ailleurs n'étoient point blâmables ni indignes d'un bon citoyen, puisqu'il préféroit la puissance de sa patrie à celle du roi de Perse. Comme il s'étoit acquis une grande considération par sa victoire navale de Cnide, non-seulement chez l'étranger, mais dans tous les états de la Grèce, il travailla sourdement à remettre les Athéniens en possession de l'Ionie et de l'Eolide. Mais n'ayant pas assez caché ses desseins, Tiribaze, gouverneur de Sardes, le manda, sous prétexte de vouloir l'envoyer en cour pour une affaire importante. Conon obéit au satrape, et se rendit

* La troisième année de la quatre-vingt-treizième olympiade, avant J. C. 394.

** L'année suivante.

auprès de lui. Il fut jetté dans une prison et y resta quelque temps. On a écrit qu'il fut mené à Artaxerce qui le fit mourir. Mais l'historien Dinon, auquel j'ajoute beaucoup de foi sur les affaires de la Perse, marque qu'il se sauva de la prison, sans assurer si ce fut du consentement ou à l'insu de Tiribaze.

SOMMAIRE

DE LA VIE D'IPHICRATE.

Talens militaires d'Ipicrate. II. *Divers exploits d'Iphicrate.* III. *Ses vertus morales. Il épousa la fille de Cotys, roi de Thrace.*

IPHICRATE[1].

Iphicrate s'illustra moins par la grandeur de ses exploits, que par son zèle pour la discipline militaire. Non-seulement on le comparoit aux meilleurs généraux de son âge[2], mais on ne lui préféroit aucun de ses anciens. Il fit beaucoup de campagnes, et commanda souvent les armées. Il ne fut jamais battu par sa faute, et dut toujours ses victoires à sa prudence. L'art militaire a été redevable à son génie d'un grand nombre d'inventions et de la perfection de plusieurs autres. Ce fut lui qui changea l'armure de l'infanterie. Elle portoit, avant Iphicrate, des boucliers larges et pesans, des piques et des épées courtes. Pour qu'elle pût se mouvoir et en venir aux mains avec plus d'agilité, il lui fit prendre, non la parme mais la pelte[3], bouclier plus étroit et plus léger, du nom duquel on appella *peltastes*, les fantassins. Il alongea la pique de la moitié et donna plus de longueur à l'épée. Il réforma aussi les cuirasses de fer

[1] Athénien. Plusieurs auteurs disent qu'Iphicrate étoit fils d'un cordonnier.

[2] Il commanda dès l'âge de vingt ans. Il étoit à la fois grand capitaine et grand orateur. Justin, liv. VI, ch. 5.

[3] *Parma* étoit un bouclier rond plus léger que le clypeus, ayant, selon Polybe, trois pieds de diamètre. Il y en avoit un moins grand, *parmula*, qui servoit aux soldats armés à la légère, et à la cavalerie. *Pelta* étoit un bouclier léger, coupé comme une demi-lune ou comme un demi-cercle. *M.*

et d'airain, et en fit faire de lin. Il rendit ainsi le soldat plus leste en le déchargeant d'une arme pesante, et en lui en procurant une avec laquelle il se trouvoit également couvert et allégé.

II. Il fit la guerre aux Thraces, et rétablit sur le trône Seuthès, allié des Athéniens. Il forma l'armée qu'il commandoit à Corinthe à une discipline exacte et sévère, au point qu'on n'en vit jamais une dans la Grèce ni mieux aguerrie, ni plus docile aux ordres du général, et il l'accoutuma à se mettre si bien en bataille d'elle-même au premier signal du combat, que chaque soldat sembloit avoir été rangé par le plus habile capitaine. Ce fut avec ces troupes qu'il surprit et tailla en pièces un corps formidable de Spartiates [1]*, action qui fut vantée dans toute la Grèce. Il battit aussi dans la même guerre toute leur armée, et se fit un grand nom par cette victoire. Artaxerce ** voulant attaquer le roi d'Egypte, demanda Iphicrate aux Athéniens pour le mettre à la tête de douze mille hommes de troupes soudoyées. Cet habile capitaine en fit de si parfaits guerriers, qu'ils méritèrent chez les

[1] Le mot dont se sert Nepos est grec, et signifie *partie*.

* Μόρα est le mot propre par rapport aux Spartiates. Il désigne une troupe de 300, 500, 700 ou même 900 soldats; car les auteurs anciens varient sur le nombre. Ces mores ou bataillons demeuroient toujours en pied, même pendant la paix. Il y en avoit cinq; la sixième more, ou le sixième bataillon s'appelloit *scirite*, et combattoit toujours auprès du roi. Il étoit composé de six cens soldats Voyez Meurs. Att. lect. liv. I, ch. 16.

** Memnon, la seconde année de la cent unième olympiade, avant J. C. 375.

Grecs le glorieux nom *de soldats d'Iphicrate*, comme autrefois chez les Romains on appella soldats de Fabius ceux que ce grand général avoit formés. Marchant depuis au secours des Spartiates, il arrêta les progrès rapides d'Epaminondas, qui, sans son approche ne se seroit retiré de devant Sparte qu'après l'avoir prise et réduite en cendres.

III. Iphicrate avoit un grand cœur, une haute taille et la mine d'un homme fait pour commander les armées. Son seul aspect inspiroit l'admiration à quiconque le regardoit. Mais, au rapport de Théopompe, il étoit mou au travail et supportoit peu la fatigue. Il étoit d'ailleurs bon citoyen, plein d'honneur et de probité, vertus dont il donna des preuves en plusieurs occasions, mais sur-tout dans la protection qu'il accorda aux enfans d'Amyntas [1], roi de Macédoine. Eurydice s'étant réfugiée auprès de lui, après la mort de son époux, avec Perdicas et Philippe ses deux fils, encore en bas âge, il employa ses richesses et son crédit à la défense de cette princesse. Il parvint à la vieillesse ayant conservé l'affection de ses concitoyens : il subit avec Timothée une seule accusation capitale dans la guerre des alliés [2*], et il fut absous. Il eut de la fille de Cotys, roi de Thrace, un fils nommé

[1] Grand-père d'Alexandre le Grand.

[2] Guerre que les Athéniens déclarèrent (* la 3e année de la cent cinquième olympiade, avant J. C. 358) aux peuples de Bysance, de Chio, de Rhodes et de Cos, parce qu'ils avoient manqué au traité d'alliance fait avec eux.

Menesthée. On demandoit un jour à ce dernier qui de son père ou de sa mère il estimoit davantage, il répondit, « qu'il faisoit plus de cas de sa « mère ». Comme on s'étonnoit de sa réponse : « La préférence que je donne à celle-ci, reprit-il, « est fondée sur une bonne raison. Mon père m'a « rien oublié pour me faire naître Thrace, au lieu « que ma mère m'a fait Athénien ».

SOMMAIRE

DE LA VIE DE CHABRIAS.

Chabrias enlève à Agésilas une victoire que le roi de Sparte croyoit déja assurée. II. *Il affermit Nectanebus sur le trône d'Egypte, et rétablit Evagoras sur celui de Cypre.* III. *Chabrias passe, autant qu'il peut, sa vie hors d'Athènes.* IV. *Sa mort.*

CHABRIAS [1].

Chabrias fut aussi compté parmi les grands capitaines. Il fit beaucoup d'actions mémorables, dont la plus brillante est le stratagême qu'il imagina dans la bataille de Thèbes, lorsqu'il marcha au secours des Béotiens. Le grand Agésilas avoit déjà dissipé ses troupes stipendiaires, et comptoit sur la victoire. Chabrias défendit au reste de son infanterie de branler; mettant un genou en terre appuyé contre son bouclier, et présentant la pique en avant, il lui montra de quelle manière elle devoit soutenir le choc de l'ennemi. A la vue de cette nouvelle contenance, Agésilas n'osa pas avancer; et comme ses gens alloient charger, il fit sonner la retraite *. Ce trait rendit Chabrias si fameux dans toute la Grèce, qu'il desira que la statue érigée en son honneur dans la place publique d'Athènes, fût dans la posture où il se disposoit à combattre. De là vint ensuite que les athlètes et les autres gens qui avoient excellé dans leur art, faisoient donner aux statues qu'on leur élevoit l'attitude où ils s'étoient trouvés lorsqu'ils avoient vaincu leurs émules.

II. Chabrias eut la conduite de plusieurs guerres en Europe, étant général des Athéniens. Il en fit beaucoup d'autres en Egypte comme volontaire.

[1] Athénien.

* La quatrième année de la centième olympiade, avant J. C. 377.

Il porta du secours à Nectanebus * et l'affermit sur le trône. Il rendit le même service à Evagoras, roi de Chypre, mais par l'ordre des Athéniens, qui l'avoient chargé d'aider ce prince à recouvrer ses états, et il ne partit de cette isle ** qu'après l'avoir entièrement soumise par les armes. Cette conquête couvrit Athènes de gloire. La guerre s'alluma sur ces entrefaites entre les Egyptiens et les Perses. Les Athéniens étoient alliés de ceux-ci, les Spartiates de ceux-là. Chabrias voyant qu'Agésilas, roi de Sparte, tiroit de grandes sommes de l'Egypte, et ne se sentant inférieur en rien à ce prince, marcha de son propre mouvement au secours de ce royaume, où on lui donna le commandement de l'armée navale ***, Agésilas étant à la tête des troupes de terre.

III. Les lieutenans du roi de Perse envoyèrent alors des ambassadeurs à Athènes pour se plaindre de ce que Chabrias s'unissoit avec les Egyptiens contre ce prince. Les Athéniens l'ajournèrent et lui firent signifier que s'il ne revenoit point avant le jour marqué, ils le condamneroient à mort. Cet ordre le fit retourner à Athènes. Mais il n'y resta depuis qu'autant que ses affaires l'exigeoient. Vivant somptueusement et se traitant avec trop de déli-

* La troisième année de la cent quatrième olympiade, avant J. C. 362.

** La seconde année de la 97e olympiade, avant J. C. 385. Evagoras remonta sur le trône de Cypre, dont il avoit été chassé.

*** Voyez les Observations sur les apophthegmes des Lacédémoniens, Tome XVI, p. 469.

estesse pour pouvoir échapper à l'envie, il n'aimoit pas à s'exposer aux regards de ses concitoyens. Tel est en effet le vice commun des grandes villes républicaines, que l'envie chez elles est la compagne de la gloire, qu'on s'y plaît à médire de ceux qu'on voit s'élever trop haut, et que le pauvre y est choqué de l'opulence d'autrui. C'est ce qui déterminoit Chabrias à s'absenter d'Athènes autant qu'il lui étoit possible; et il n'étoit pas le seul qui s'en éloignât volontiers; les premiers citoyens de cette ville en firent presque tous de même, persuadés qu'ils seroient d'autant moins à portée des traits de l'envie qu'ils se déroberoient davantage aux yeux de leurs concitoyens. C'est ainsi que Conon passa la plus grande partie de sa vie dans l'isle de Chypre, Iphiorate dans la Thrace, Timothée à Lesbos [1], Charès au promontoire de Sigée [2]. Ce dernier, à la vérité, n'égaloit ces grands hommes ni par les actions ni par les mœurs, mais il ne laissa pas d'être puissant et honoré dans Athènes.

IV. Chabrias périt dans la guerre des alliés, et voici de quelle manière. Les Athéniens faisant le siége de Chio [3], il se trouvoit sur leur flotte. Quoiqu'il y fut en simple particulier et sans emploi, ses conseils y étoient plus respectés que ceux des officiers, et le soldat avoit plus d'estime pour lui que pour ses chefs. Cette distinction hâta sa mort.

[1] Isle de la mer Egée, près de la Troade et de la Mésie.

[2] Dans la Troade.

[3] Isle de la mer Egée, près de l'Ionie.

Voulant entrer le premier dans le port, et ayant en conséquence ordonné au pilote de cingler de ce côté-là, il se perdit lui-même. Son vaisseau y aborda le premier, mais il n'y fut point suivi des autres. Enveloppé par une multitude d'ennemis, il soutenoit leur attaque avec la plus grande valeur, lorsque son vaisseau fut frappé d'un coup d'éperon, s'entr'ouvrit et enfonça. Il auroit pu se tirer du danger en se jettant dans la mer, la flotte Athénienne étant assez proche pour le recevoir; mais il aima mieux périr que de jetter ses armes et d'abandonner le vaisseau qui l'avoit porté. L'équipage ne voulut pas l'imiter, et se sauva à la nage. Ce grand homme préférant une mort honorable à une vie honteuse, fut percé de traits et tué les armes à la main *.

* La troisième année de la cent cinquième olympiade, avant J. C. 358.

SOMMAIRE.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE TIMOTHÉE.

Timothée soumet les villes d'Olynthe et de Bysance. II. *Il oblige les Lacédémoniens de céder aux Athéniens le commandement sur la mer.* III. *Timothée et Iphicrate donnés pour conseillers à Ménesthée dans la guerre contre Samos.* IV. *Timothée condamné à une amende de cent talens, se retire à Chalcis.* V. *Après sa mort le peuple réduit l'amende à un dixième.* VI. *Dans sa jeunesse Timothée accusé avoit été défendu par Jason, tyran de Phères, à qui il fit néanmoins la guerre dans la suite par ordre de sa république.* VII. *Après Iphicrate, Chabrias et Timothée Athènes n'eut plus de grands généraux.*

TIMOTHEE[1].

Timothée rehaussa par bien des vertus personnelles la gloire qu'il avoit héritée de son pere. Il fut éloquent, actif, laborieux, grand homme de guerre et d'état. Il se signala par beaucoup de grandes actions: en voici les plus éclatantes. Il soumit par les armes Olynthe [2] et Bysance. Il se rendit maître de Samos. Les Athéniens, dans la guerre précédente, avoient en vain consumé douze cens talens au siége de cette ville; il la remeit sous leur puissance sans qu'il leur en coutât rien. Il attaqua Cotys, roi de Paphlagonie, et versa dans le trésor public douze cent talens provenus des dépouilles de ce prince. Il fit lever le siége * de Cyzique [3]. Il marcha avec Agésilas au secours d'Ariobarzane. Le Spartiate ayant accepté une somme d'argent du Satrape, Timothée aima mieux agrandir le domaine de sa république que de prendre un présent dont il auroit pu s'approprier une partie, et reçut en don les villes d'Ericthon [4] et de Sestos [5].

[1] Athénien, fils de Conon.

[2] Ville de Macédoine, sur la côte de la mer Egée,

* La première année de la cent quatrième olympiade, avant J. C. 364.

[3] Ville de l'Asie mineure dans la Mysie.

[4] Abydos (suivant Abraham Ortelius), ville d'Asie proche détroit de l'Hellespont.

[5] Ville à l'opposite d'Abydos.

II. Ayant été mis à la tête d'une armée navale, il parcourut les côtes du Péloponèse, ravagea la Laconie [1], battit et dissipa la flotte des Spartiates *, soumit l'isle de Corcyre aux Athéniens et leur procura l'alliance de l'Epire [2], de l'Acarnanie [3], de la Chaonie [4] et de tous les pays situés sur cette mer. Les Spartiates se départirent alors de leurs longues prétentions ; ils cédèrent d'eux-mêmes aux Athéniens la prééminence maritime, et consentirent par un traité fait avec eux qu'ils commandassent sur mer. Cette victoire répandit une si grande joie dans l'Attique, qu'on y éleva publiquement des autels à la paix, et qu'on dressa des pulvinaires [5] pour cette déesse. Afin d'éterniser le souvenir de cette glorieuse époque, on érigea une statue à Timothée dans la place publique. Personne avant lui n'avoit joui de cet honneur, et jamais la république n'avoit dressé une statue au fils, après en avoir élevé une au père. La nouvelle effigie de Timothée placée auprès de celle de Conon, rappella l'ancien souvenir de ce grand capitaine.

III. Timothée étant vieux et n'exerçant plus aucune charge, les Athéniens furent vigoureusement attaqués de tous côtés. L'isle de Samos avoit quitté

[1] Pays du Péloponèse, dont Lacédémone étoit la capitale.

* La première année de la cent unième olympiade, avant J. C. 376.

[2] Province de l'ancienne Grèce,

[3] Contrée de l'Epire,

[4] *Idem.*

[5] Lits sur lesquels étoient les statues des dieux.

leur parti; l'Hellespont s'étoit soustrait à leur obéissance; Philippe de Macédoine [1] prince dès-lors puissant, méditoit plusieurs grands desseins. On lui avoit opposé Charès, mais sans compter beaucoup sur ce général. On donna le commandement à Ménesthée fils d'Iphicrate et gendre de Timothée, avec ordre de partir incessamment. On lui associa, pour lui servir de conseil, son père et son beau-père, deux hommes plein d'expérience et de sagesse, et dont on avoit une si haute opinion qu'on se flattoit de réparer par leur moyen les pertes qu'on avoit faites.

IV. Ils mirent à la voile pour Samos. Charès informé de leur départ, prit la même route avec ses troupes, de peur qu'ils ne fissent sans lui quelque entreprise. Comme ils approchoient de l'isle, il s'éleva une forte tempête. Les deux vieux généraux n'ayant pas jugé à propos de s'y exposer, firent jetter les ancres. Charès ne consultant que sa témérité, ne déféra point à l'autorité de ses anciens. Comme si la fortune se fût embarquée avec lui, il eut le bonheur d'aborder où il vouloit, et manda à Timothée et à Iphicrate de le suivre. Mais ayant échoué dans son entreprise et perdu plusieurs vaisseaux, il regagna le poste qu'il avoit quitté, et écrivit à Athènes qu'il auroit pris facilement Samos, si Timothée et Iphicrate ne l'avoient point abandonné. On fit un crime à ces derniers de leur prétendue désertion. Le peuple, qui est vif, soupçonneux, léger, ennemi des grands et jaloux de leur

[1] Pays situé entre la Grèce et l'Epire.

puissance, les rappelle. Ils sont accusés de trahison *. On condame Timothée : on lui impose une amende de cent talens. Entraîné par la haine que lui inspire une ingrate patrie, il se retire à Chalcis [1].

V. Après la mort de ce grand homme, le peuple se repentit de son jugement. Il retrancha le neuvième ** de l'amende, et obligea son fils Conon à fournir dix talens pour le rétablissement d'une partie des murs de la ville. On vit dans cette occasion un exemple frappant des caprices de la fortune, les mêmes murailles que l'ayeul avoit relevées des dépouilles de l'ennemi, le petit-fils fut forcé de les rebâtir de ses propres deniers avec des circonstances qui couvrirent sa maison d'ignominie. Je pourrois rapporter plusieurs traits de la modération et de la sagesse de Timothée ; je n'en citerai qu'un seul, parce qu'il suffira pour prouver combien il étoit cher aux siens.

VI. Subissant une accusation dans sa première jeunesse, non-seulement ses amis et ses hôtes d'un rang subalterne prirent à l'envi sa défense, mais encore Jason [2], le plus puissant des tyrans de ce siècle, embrassa ses intérêts. Ce prince qui ne se croyoit en sûreté dans ses propres états qu'entouré

* La première année de la cent sixième olympiade, avant J C. 356.

[1] Ville de l'Eubée sur l'Euripe, aujourd'hui Négrepont

** Il y a dans le texte les neuf dixièmes, ce qui est d'accord avec la suite.

[2] Tyran de Thessalie.

de ses gardes, vint à Athènes * sans aucune escorte, et porta si loin l'attachement pour son hôte et son ami qu'il aima mieux risquer sa vie que de l'abandonner dans une affaire où il s'agissoit de son honneur. Malgré ce service, Timothée lui fit la guerre dans la suite par l'ordre de sa république, jugeant le droit de la patrie plus sacrés que ceux de l'hospitalité.

VII. Ce fut là le dernier âge des grands généraux d'Athènes : ils finirent dans Iphicrate, Chabrias et Timothée. Après leur mort cette ville n'en a produit aucun dont le nom ait mérité de passer à la postérité.

* Voyez la Vie de Jason au Tome précédent.

SOMMAIRE.

DE LA VIE D'ÉPAMINONDAS.

Il ne faut pas juger des coutumes d'un peuple par celles d'une autre nation. II. *Education d'Epaminondas.* III. *Ses vertus et ses talens.* IV. *Sa pauvreté volontaire.* V. *Grand exemple de son désintéressement.* LI. *Réparties par lesquelles il confond Ménéclide son ennemi.* VII. *Callistrate, député d'Athènes, invective les Thébains dans l'assemblée des Arcadiens.* VII. *Réponse victorieuse d'Epaminondas.* IX. *Simple soldat, il sauve l'armée prête à périr par l'impéritie de son général.* X. *Il garde le commandement de l'armée quatre mois au-delà du terme prescrit.* XI. *Générosité avec laquelle il se défend dans le procès qui lui est intenté à ce sujet.* XII. *Sa mort.* XIII. *Son éloge.*

ÉPAMINONDAS[1].



AVANT que de passer à Epaminondas, il me semble à propos d'avertir mes lecteurs de ne pas apprécier les coutumes étrangères d'après celles de leur pays, et de ne pas croire que ce qui paroît frivole à leur nation, ait aussi paru tel aux autres peuples. Nous regardons l'étude de la musique, nous Romains, comme indigne d'un grand, et le goût de la danse comme un vice; au lieu que les Grecs jugent ces deux arts également agréables et honnêtes. Ayant dessein de tracer un portrait fidèle et complet d'Epaminondas, je crois ne devoir omettre aucun trait qui soit propre à le faire connoître. Je parlerai donc d'abord de son origine, ensuite de ses études, de ses exercices et de ses maîtres, puis de ses mœurs, de ses talens et de ses autres qualités remarquables; et enfin de ses exploits, qui, au jugement de plusieurs, effacent les belles actions de tous les héros.

[1] Fils de Polymnis, Thébain.

II. Il naquit d'une famille honnête [1], mais pauvre depuis long-temps. Cependant jamais aucun Thébain ne fut mieux élevé que lui. Denys, musicien aussi estimé que les fameux Damon et Lamprus, lui apprit à toucher le luth et à marier sa voix avec cet instrument, Olympiodore à jouer des airs sur la flûte, et Calliphon à danser. Il eut pour maître de philosophie Lysis de Tarente, sectateur de Pythagore, auquel il se livra tellement, qu'il préféra la compagnie de ce vieillard triste et sévère à celle des jeunes gens de son âge, et qu'il ne se sépara jamais de lui que lorsqu'il eut assez devancé ses condisciples dans la carrière de la philosophie pour montrer qu'il les surpasseroit également tous dans les autres connoissances. Relativement à nos moeurs, ces avantages sont légers ou plutôt méprisables, mais les Grecs les estimoient beaucoup autrefois. Lorsque Epaminondas eut atteint sa quatorzième année, et qu'il fréquenta le Palestre [2], il s'attacha moins aux exercices qui fortifient le corps, qu'à ceux qui rendent agile, jugeant la force convenable à l'athlète et la souplesse au guerrier. Il s'exerça beaucoup à la course et à cette espèce de lutte qui consiste à colleter son adversaire et à le combattre debout et de pied ferme. Il ne s'appliqua pas moins à bien manier les armes.

[1] Polymnis étoit un homme obscur, suivant Elien, Histoires diverses, liv. XII, chap. 43. Il descendoit cependant des anciens rois de Béotie. Du reste, un personnage tel qu'Epaminondas n'avoit pas besoin d'ayeux.

[2] Lieu où les lutteurs s'exerçoient, d'un mot grec qui signifie

III. Il joignit à cette vigueur de corps plusieurs belles qualités de l'ame. Il étoit modeste, prudent, grave, habile à profiter des conjectures, profond dans l'art de la guerre, brave de sa personne et plein de magnanimité. Il aimoit si fort la vérité, qu'il ne mentoit jamais même par jeu. Il étoit encore tempérant, clément, d'une patience admirable; supportant les injustices du peuple à son égard, celles même de ses amis; taisant surtout les secrets qu'on lui confioit, silence aussi utile quelquefois que le talent de la parole. Il écoutoit volontiers, persuadé que c'étoit le meilleur moyen de s'instruire; aussi lorsqu'il se trouvoit dans un cercle où l'on agitoit quelque question politique ou philosophique, il ne se retiroit jamais qu'à la fin de la conversation.

IV. Il supporta si facilement la pauvreté, que de tous les services qu'il rendit à la république, il ne voulut recueillir que de la gloire. Il ne recourut jamais à la bourse de ses amis dans ses propres besoins; mais pour soulager ceux d'autruy, il savoit si bien faire valoir auprès d'eux les droits de l'amitié, qu'on jugeoit aisément qu'il pouvoit disposer comme eux de toute leur fortune. Lorsqu'un de ses concitoyens avoit été fait prisonnier de guerre, ou qu'un homme avec lequel il étoit lié, avoit une fille nubile, et ne pouvoit l'établir faute d'une dot, il assembloit ses amis, les taxoit chacun suivant ses facultés; et après avoir fait la somme, avant de toucher l'argent, il amenoit celui qui recherchoit la fille devant ceux qui la

fournissoient, et la lui faisoit compter à lui-même, afin que ce dernier sut à qui il étoit redevable, et combien il avoit reçu de chacun.

V. Diomédon de Cyzique attaqua l'intégrité d'Epaminondas ; il avoit entrepris de le corrompre à la prière d'Artaxerce *. Il vint à Thèbes chargé d'or, et gagna par un don de cinq talens le jeune Micythus, qui étoit fort aimé de ce grand homme. Micythus alla trouver Epaminondas, et lui apprit le motif qui amenoit Diomédon. « Il n'est pas be-« soin d'argent, dit Epaminondas en présence de ce « dernier. Si ce que le roi de Perse desire est avan-« tageux aux Thébains, je suis prêt à faire sans « intérêt ce qu'il exigera de moi, mais si ses vues « leur sont contraires, il n'a pas assez d'or et d'ar-« gent pour me séduire. Je n'échangerois pas con-« tre tous les trésors de l'univers mes sentimens « d'amour pour ma patrie. Vous [1], qui m'avez « tenté sans me connoître, et en croyant que je « vous ressemblois, je ne suis point surpris de votre « démarche, et je vous la pardonne ; mais sortez « au plutôt du territoire de Thèbes, de peur qu'a-« près avoir echoué contre moi, vous ne réussis-« siez à en corrompre d'autres. Pour vous, Micy-« thus, rendez-lui sur le champ l'argent qu'il vous « a donné, ou je vais vous livrer au magistrat ». Diomédon le priant de faire ensorte qu'il pût se retirer en sûreté et emporter avec lui les effets dont il étoit chargé ; « Je le ferai, lui dit Epami-

* Memnon.

[1] Il s'adresse à Diomédon.

« nondas, moins pour vous cependant, que pour « moi-même ; car si l'on vous voloit votre argent, « je craindrois qu'on ne m'accusât d'avoir fait re« tomber entre mes mains ce que j'avois d'abord « refusé ». Lui ayant demandé où il desiroit d'être conduit, et Dioméédon ayant répondu à Athènes, il lui donna une escorte, afin qu'il s'y rendît sûrement. Il fit plus encore : il engagea l'Athénien Chabrias, dont j'ai parlé ci-dessus, à le faire embarquer sans qu'on le maltraitât. Ce seul trait suffira pour prouver le désintéressement d'Epaminondas. Je pourrois en rapporter beaucoup d'autres, mais je dois me borner, ayant dessein de renfermer dans ce seul livre-ci les vies de quantité de grands hommes, qui, écrites séparément avant moi par bien d'autres historiens, ont rempli plusieurs gros volumes.

VI. Epaminondas, plus éloquent qu'aucun Thébain, étoit juste et aussi concis dans ses réparties, qu'orné dans ses discours suivis. Un certain Ménéclide, né aussi à Thèbes, son rival dans le gouvernement, et parlant assez bien pour un Thébain, (car les habitans de la Béotie sont plus vigoureux que spirituels), le jalousoit et le calomnioit. Voyant qu'il s'acquéroit une brillante réputation par ses talens militaires, il exhortoit fréquemment les Thébains à préférer la paix à la guerre pour rendre ses services inutiles : « Vous trompez vos con« citoyens par l'abus des termes, lui dit Epami« nondas, en prétendant les détourner de la guerre. « Sous le prétexte spécieux de leur procurer le repos,

« vous les jettez dans la servitude. La paix s'ac-
« quiert par la guerre. Qui veut être long-temps
« paisible doit être guerrier. Si vous voulez donc,
« ô Thébains, devenir les maîtres de la Grèce,
« vivez dans des camps et non dans des lieux d'exer-
« cices ». Le même Ménéclide lui reprochoit de n'avoir point d'enfans, de ne s'être point marié, et sur-tout d'avoir l'insolence de comparer ses exploits à ceux d'Agamemnon. « Cessez, Ménéclide,
« reprit-il, de me reprocher de n'avoir point de
« femme, vous êtes l'homme du monde que je vou-
« drois le moins consulter sur ce point ». C'est que Ménéclide étoit soupçonné d'adultère. « Quant à ce
« que vous ajoutez que j'aspire à me rendre l'égal
« d'Agamemnon, vous vous trompez. Ce prince,
« avec les forces de toute la Grèce, vint à peine à
« bout en dix ans de prendre une seule ville [1]; et
« moi avec les seules troupes de Thèbes, et en un
« seul jour, j'ai mis en fuite les Spartiates [2], et
« affranchi de leur joug la Grèce entière ».

VII. Epaminondas se rendit à l'assemblée générale des Arcadiens, pour les engager à s'unir avec les Thébains et les Argiens [3]. Callistrate, député d'Athènes, l'homme le plus éloquent de ce temps-là, les pressoit de son côté de préférer l'alliance de l'Attique. Sa harangue étoit pleine d'invectives contre ceux de Thèbes et d'Argos. Il dit, entr'autres choses que « les Arcadiens devoient considérer

[1] Celle de Troie.

[2] A la bataille de Leuctres

[3] Ceux d'Argos.

« quels hommes avoient produit ces deux villes ; « et qu'ils pourroient juger des autres par ceux-là. « Qu'Oreste et Alcméon, assassins de leurs mères, « avoient vu le jour à Argos ; et qu'OEdipe, qui, « après avoir tué son père, en avoit souillé le lit, « étoit né à Thèbes ».

VIII. Épaminondas répondit au discours de Callistrate : il le réfuta de point en point ; et lorsqu'il vint à ces deux reproches outrageans, il dit « qu'il « admiroit l'impertinence du rhéteur Athénien, « qui n'avoit pas fait réflexion que ces hommes « étoient nés innocens ; et qu'ayant été bannis de « leur patrie après leur forfait, ils avoient trouvé « une retraite à Athènes ». Mais l'éloquence d'Epaminondas brilla principalement à Sparte, où il avoit été député avant la bataille de Leuctres[1]. Les envoyés de tous les peuples alliés s'étant rendus dans cette ville ; il s'éleva si fortement dans cette nombreuse assemblée contre la domination tyrannique des Spartiates, que son discours ne donna pas une moindre secousse à leur puissance que sa victoire de Leuctres *. Il détermina dès-lors leurs alliés à les abandonner, ce qu'ils firent quelque temps après.

IX. On voit par les exemples suivans qu'Épaminondas étoit patient, et qu'il supportoit les torts de ses concitoyens, ne croyant point qu'il lui fût permis d'avoir du ressentiment contre sa patrie.

[1] Ville de Béotie, fameuse par la victoire d'Épaminondas.

* Remportée la seconde année de la cent deuxième olympiade, avant J. C. 371.

Les Thébains n'ayant pas voulu par un motif d'envie lui donner le commandement *, firent choix d'un général qui n'avoit aucune connoissance de la guerre. L'impéritie de ce dernier engagea une nombreuse armée dans des endroits serrés, où bloquée et comme assiégée par l'ennemi, elle se voyoit perdue. On regretta dans cette occasion la vigilance et l'habileté d'Epaminondas, qui s'y trouvoit sans emploi et en simple soldat. Dès qu'on réclama son secours, il oublia l'affront qu'il avoit reçu, dégagea les troupes, et les ramena sans perte à Thèbes.

X. Il agit ainsi, non pas une seule fois, mais souvent. Sa magnanimité parut principalement dans tout son éclat lorsqu'il mena une armée dans le Péloponèse contre les Lacédémoniens, avec deux généraux qu'on lui avoit associés, dont l'un étoit Pélopidas, homme de tête et de courage. Les accusations de leurs ennemis ayant chargé ces trois chefs de la haine publique, on les dépouilla du commandement, et on mit d'autres officiers à leur place. Epaminondas n'obéit point à l'ordonnance du peuple, persuada à ses collègues de l'imiter, et continua la guerre qu'il avoit entreprise. Il prévoyoit en effet que s'il se soumettoit à ce décret, l'inexpérience et l'incapacité des nouveaux chefs seroient la ruine de l'armée. Une loi de Thèbes punissoit de mort le général qui gardoit le commandement au-delà du terme qu'elle prescrivoit.

* Dans la guerre contre Alexandre, tyran de Phères, la première annee de la cent troisième olympiade, avant J. C. 368.

Epaminondas, faisant réflexion que cette loi n'avoit point d'autre objet que le salut de l'état, ne voulut point la faire servir à sa perte, et commanda quatre mois encore après l'expiration de son autorité.

XI. Quand l'armée fut revenue à Thèbes, on appella ses collègues en jugement comme criminels d'état. Epaminondas leur permit de rejetter toute la faute sur lui, et d'avancer que c'étoit par son conseil qu'ils avoient transgressé la loi. Ces généraux s'étant mis à couvert du danger par ce moyen de defense, personne ne pensoit qu'Epaminondas répondit à l'accusation, n'ayant aucune raison à alléguer qui le pût justifier. Mais il comparut, convint de tous les faits que ses ennemis lui objectoient, avoua tout ce que ses collègues avoient avancé, et se soumit à la peine énoncée par la loi. Il demanda pour toute grace à ses juges que l'arrêt de sa condamnation fût conçu en ces termes [1] : « Epaminondas a été puni de mort par les Thé« bains, pour les avoir forcés de vaincre à Leuctres « les Spartiates, dont aucun des Béotiens, avant

[1] Mot à mot, qu'ils écrivissent sur leur plumitif. Pour entendre ceci, il faut observer que les juges prononçoient leur sentence non de mémoire, mais en lisant sur le papier, ce qui s'appelloit *sententiam ex periculo recitare*, comme on voit par le titre 44 du liv. VII du code de Justinien, qui est conçu en ces termes : *de sententiis ex periculo recitandis*. Ainsi il est inutile de lire dans Cornelius Nepos *in cypo suo*, avec Lambin ; *in scapulo*, avec Mummius ; *breviculo*, comme Magius ; *perystilio*, comme Longueil ; *sepulchro*, comme Alde-Manuce, etc. Il faut s'en tenir à *periculo*. Novitius au mot *periculum*.

« qu'il

« qu'il fût à leur tête, n'avoit osé soutenir les « regards dans une bataille ; pour avoir par cette « seule victoire non-seulement sauvé Thèbes de sa « ruine, mais rendu la liberté à toute la Grèce ; « pour avoir mis les affaires des deux peuples en « tel état que les Thébains firent le siége de Sparte, « et que les Lacédémoniens s'estimèrent assez heu- « reux de pouvoir sauver leurs vies ; et enfin pour « avoir fait la guerre à ces derniers jusqu'à ce qu'il « eût bloqué leur ville en rétablissant et fortifiant « celle de Messène [1]* ». Les paroles d'Epaminondas égayèrent toute l'assemblée ; elle éclata de rire, et aucun juge n'osa opiner contre lui. Il sortit ainsi, couvert de gloire, d'une affaire où il s'agissoit de sa vie.

XII. Epaminondas trouva enfin la mort à Mantinée [2]**, où il commandoit les Thébains. Les Spartiates qu'il attaquoit en bataille rangée, et qu'il poussoit avec trop d'ardeur, le reconnurent. Persuadés que le salut de leur patrie ne dépendoit que de sa mort, ils fondirent tous sur lui seul, et ne se retirèrent, après un carnage affreux de part et d'autre, que lorsque ce grand homme eût été blessé, en faisant des prodiges de valeur, d'un coup de javelot lancé de loin, et qu'ils l'eurent vu tomber.

[1] Ville du Péloponèse.

* La quatrième année de la cent deuxième olympiade, avant J. C. 369.

[2] Ville d'Arcadie.

** La seconde année de la cent quatrième olympiade, avant J. C. 363.

La chûte d'Epaminondas ralentit quelque temps l'impétuosité des Thébains; ils ne quittèrent cependant le champ de bataille qu'après avoir taillé en pièces les troupes qui leur faisoient face. Epaminondas sentit que sa blessure étoit mortelle. Voyant qu'il perdroit la vie dès qu'il tireroit de son corps la pointe du javelot, il l'y laissa jusqu'à ce qu'on vînt lui annoncer que les Thébains étoient vainqueurs. Quand il eut appris cette nouvelle: « J'ai assez vécu, dit-il, puisque je meurs victo- « rieux ». Il arracha le fer de sa plaie, et expira sur le champ.

XIII. Ce grand homme vécut dans le célibat. Pélopidas, qui avoit un fils perdu d'honneur, lui en faisant un reproche, et lui disant qu'il rendoit un mauvais service à la patrie en ne lui laissant point d'enfans: « Prenez garde vous-même, lui « répondit-il, de ne pas lui faire un plus grand tort « en lui laissant un fils tel que le vôtre. Au reste, « je ne puis manquer de postérité; je laisse dans « la victoire de Leuctres une fille qui non-seule- « ment me survivra, mais qui doit être immor- « telle ». Lorsque les bannis, conduits par Pélopidas, se rendirent maîtres de Thèbes, chassèrent de la citadelle la garnison des Spartiates *, Epaminondas se tint renfermé dans sa maison, tant que les citoyens s'entregorgerent, regardant comme funeste toute victoire remportée dans une guerre civile; il ne voulut ni secourir les mauvais, ni se

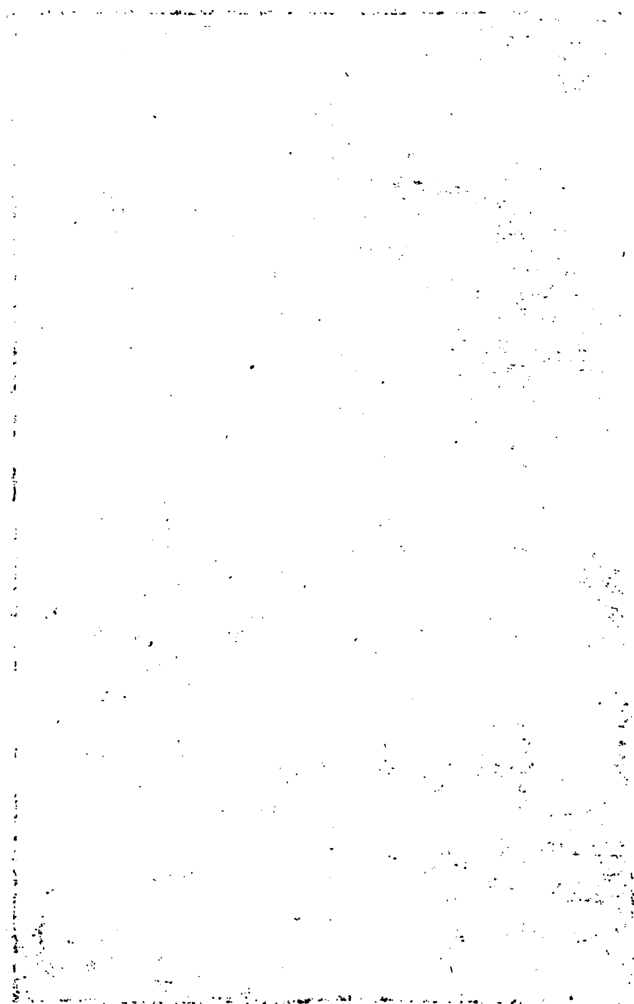
* La troisieme année de la centième olympiade, avant J. C. 370.

XXI.



J'ai assez vécu, puisque je meurs victorieux.
T. XII. P. 66.

Borel, inv. delin. 1787 C. C. Chateau, Sculp.



déclarer contre eux, pour ne pas rougir ses mains du sang de ses compatriotes. Mais, quand on attaqua les Spartiates auprès de la Cadmée [1], il combattit aux premiers rangs. J'aurai fait connoître suffisamment la grandeur de son mérite et de ses actions, si j'ajoute à ce que j'en ai dit jusqu'ici, une chose qui ne sera contestée de personne : c'est que la république de Thèbes, avant la naissance et après la mort d'Epaminondas, a tousjours été soumise à une puissance étrangère, et qu'au contraire, tant qu'il l'a gouvernée, elle a dominé toute la Grèce : ce qui fait voir qu'un seul homme valoit plus qu'une nation entière.

[1] C'étoit le nom de la citadelle de Thèbes, parce qu'elle avoit été bâtie par Cadmus, fils d'Agenor, roi de Phénicie.

SOMMAIRE.

DE LA VIE DE DATAME.

Datame le plus grand des généraux Barbares, si on en excepte Amilcar et Annibal. II. *Il succède à son père dans le gouvernement de la Cilicie.* III. *Il fait prisonnier Thyus, dynaste de Paphlagonie.* IV. *Dans quel équipage il conduit son prisonnier à la cour.* V. *Il s'embarque pour aller attaquer Aspis.* VI. *Il le fait prisonnier.* VII. *Ses grands succès excitent l'envie des courtisans qui se liguent pour le perdre.* VIII. *Datame quitte le service du roi, et se fortifie dans la Cappadoce et la Paphlagonie.* IX. *Comment il donne le change à ses troupes sur la trahison de son beau-pere Mithrobarzane.* X. *Il remporte la victoire.* XI. *Il se poste de manière qu'Autophradate ne peut lui nuire.* XII. *Il le défait en bataille rangée.* XIII. *Autophradate l'engage à se réconcilier avec le roi.* XIV. *Complot d'assassinat contre Datame. Comment il y échappe.* XV. *Mithridate passe dans le parti de Datame pour le tromper.* XIV. *Il l'assassine.*

DATAME.

Je reviens maintenant au plus courageux et au plus prudent de tous les généraux Barbares, si l'on excepté les deux Carthaginois Amilcar et Annibal. Je m'étendrai d'autant plus sur lui que la plupart des choses qu'il a faites sont peu connues, et qu'il a été moins redevable de ses succès au nombre de ses troupes qu'à la sagesse de sa conduite, qualité par laquelle il surpassoit tous les capitaines de son temps. Si je n'exposois les motifs et l'ordre de ses actions, je ne pourrois en donner qu'une idée confuse et imparfaite.

II. Datame, fils de Camissare, Carien de nation, et d'une femme du pays des Scythes, fut d'abord soldat aux gardes d'Artaxerce *. Son père ayant été reconnu en plusieurs occasions pour un homme brave, expérimenté dans la guerre et fidèle à son roi, fut fait gouverneur de cette partie de la Cilicie qui touche à la Cappadoce [1], et qu'habitent les Leucosyriens [2]. Pour lui, il commença à montrer son mérite, étant simple soldat, dans l'expédition d'Artaxerce contre les Cadusiens [3]. Ce

* Memnon.

[1] Pays d'Asie qui s'étend depuis le Pont-Euxin jusqu'à l'Arménie.

[2] Ces peuples occupoient cette partie de la Cappadoce qui avoisine l'embouchure du Thermodon.

[3] Peuples d'Asie qui occupoient la partie septentrionale de la Médie Atropatène.

prince fut frappé des preuves de valeur qu'il avoit données dans une bataille où périrent des milliers d'ennemis et de Perses ; au point que Camissare y ayant perdu la vie, il nomma le fils au gouvernement du père.

III. Il se montra depuis aussi brave dans la poursuite des peuples révoltés, dont Autophradate [1] avoit été chargé par le roi. Il tailla en pièces les rebelles qui avoient déja pénétré dans le camp des Perses, et sauva le reste de l'armée royale. Cette action lui fit confier de plus grandes entreprises. Thyus, prince issu de ce Pilémene que Patrocle [2] tua, suivant Homère, dans la guerre de Troie [3], étoit alors dynaste [4] de la Paphlagonie [5]. Artaxerce, auquel il refusoit l'obéissance, résolut de l'attaquer, et chargea Datame de l'expédition. Comme le Paphlagonien et Datame étoient proches parens, car ils étoient cousins germains, ce dernier voulut d'abord tenter toutes les voies de douceur pour le ramener à son devoir, avant d'employer la force. Il alla le trouver sans escorte, ne croyant pas devoir se défier d'un homme qui le touchoit de si près ; mais peu s'en fallut qu'il ne fût la victime de sa confiance. Thyus vouloit le faire assassiner en secret. La mère de Datame,

[1] Satrape de la Lydie.

[2] Ou plutôt Ménélas.

[3] Capitale de la Troade, fameuse par le siége qu'elle soutint pendant dix ans et par les poëmes d'Homère.

[4] Mot grec qui signifie *petit souverain*, dépendant d'un autre.

[5] Pays de l'Asie mineure.

tante paternelle du Paphlagonien, l'avoit accompagné. Ayant été instruite du complot, elle en avertit son fils. Datame échappa au péril par la fuite, déclara et fit la guerre au rebelle, et quoique abandonné d'Ariobarzane, satrape de la Lydie, de l'Ionie et de toute la Phrygie, il ne le poursuivit pas avec moins de chaleur, et le fit prisonnier avec sa femme et ses enfans.

IV. Il eut soin d'arriver en cour avant que cette nouvelle y fût parvenue. Il s'y rendit à l'insu de tout le monde, et le lendemain de son arrivée, voici ce qu'il fit. Thyus étoit d'une très-haute taille; un tein noirâtre, une longue chevelure, une grande barbe lui donnoient un air affreux. Il le revêtit d'une robe superbe, pareille à celle des Satrapes, lui mit au cou et aux bras un collier et des brasselets d'or, et le para comme un roi. Quant à lui, couvert d'une grosse casaque de paysan et d'une camisole velue, ayant sur la tête un casque de chasseur, la main droite armée d'une massue, il tenoit de la gauche une lesse avec laquelle il menoit Thyus devant lui, comme si c'eût été une bête sauvage qu'il eût prise. Cet habillement nouveau, cette figure inconnue attirèrent tous les regards; on accourut en foule à ce spectacle extraordinaire. Quelques personnes ayant reconnu Thyus, annoncèrent au roi cette nouvelle. Artaxerce refusa d'abord de la croire, et envoya Pharnabase la vérifier. Ce dernier l'ayant confirmée, il ordonna sur le champ qu'on introduisît le prisonnier. Il fut également enchanté et du fait et de l'appareil, mais sur-

tout de voir au moment où il ne s'y attendoit pas ce prince illustre en son pouvoir. Après avoir magnifiquement récompensé Datame, il l'envoya joindre l'armée que Pharnabaze et Tithrauste rassembloient alors pour porter la guerre en Egypte, et le fit commander avec ces deux généraux. Ayant depuis rappellé Pharnabase, il lui donna le commandement en chef.

V. Pendant que Datame travailloit avec ardeur à la levée des troupes, et qu'il se préparoit à partir pour l'Egypte, il reçut une dépêche du roi qui luy ordonnoit de marcher contre Aspis qui s'étoit rendu maître de la Cataonie [1], province située au-dessus de la Cilicie et limitrophe de la Cappadoce. Aspis habitant un pays plein de défilés et de bois, et défendu par des forts, ne se contentoit pas de secouer le joug de l'obéissance; il désoloit les provinces voisines et enlevoit tous les tributs qu'on portoit au roi. Quoique Datame se vît éloigné de ces lieux et détourné par-là d'une expédition plus importante, il crut devoir obéir aux ordres du monarque. Il s'embarqua avec un petit nombre de braves gens, prévoyant avec raison, comme l'événement le prouva, qu'il accableroit plutôt Aspis avec une poignée de soldats en le surprenant sans défense, qu'avec une grande armée en le trouvant en état de résister.

VI. Abordé en Cilicie, il débarque sa troupe, marche jour et nuit, passe le mont Taurus, et ar-

[1] C'est, selon Pline, la partie de la Cappadoce qui touche à la Comagène.

rive enfin sur les lieux. S'informant de l'endroit où se trouve Aspis, il apprend qu'il n'est pas loin et qu'il est parti pour la chasse. Pendant qu'il l'épie, Aspis instruit du sujet de sa venue, renforce ses gens d'un corps de Pisidiens [1] pour être en état de se défendre. Datame informé de cette résolution, prend ses armes, ordonne aux siens de le suivre, et pousse son cheval au galop vers l'ennemi. Aspis le voyant venir de loin sur lui est saisi de crainte, et n'osant plus se tenir sur la défensive, il se livre entre ses mains. Datame le fait lier et le remet à Mithridate [2], pour être mené au roi.

VII. Pendant que ces choses se passoient, Artaxerce considérant qu'il faisoit abandonner au meilleur de ses généraux une guerre très-importante pour le charger d'une très-petite expédition, se reprocha cette faute et révoqua ses ordres. Ne croyant point que Datame fut encore parti, il dépêcha un courrier au camp d'Acé [3] pour lui commander de ne pas quitter l'armée. Le courrier n'alla point jusques-là ; il rencontra en chemin les gens qui amenoient Aspis. Une telle diligence ayant mis Datame fort avant dans les bonnes graces du roi, ne le fit pas moins envier des courtisans ; ces derniers voyant que le prince avoit plus d'estime

[1] Peuples voisins de la Lycaonie, de l'Isaurie et de la Pamphilie.

[2] Fils d'Ariobarzane, et le même qui le tua ensuite en trahison.

[3] Ville de Phénicie, autrefois Ptolémaïde, aujourd'hui St. Jean-d'Acre.

pour lui seul que pour eux tous, se réunirent contre lui, et conjurèrent sa perte.

VIII. Pandate, garde du trésor royal et son ami, l'instruisit en détail de la conspiration. Il lui représenta que « s'il recevoit quelque échec dans « son expédition d'Egypte, il seroit exposé à un « grand danger. Qu'il étoit ordinaire aux rois d'im- « puter les revers à leurs généraux, et d'attribuer « les succès à leur propre fortune. Qu'en consé- « quence, ils se déterminoient facilement à perdre « ceux dont les armes avoient été malheureuses. « Qu'il couroit d'ailleurs d'autant plus de risque « qu'il avoit pour ennemis déclarés les gens qui « gouvernoient le roi ». Datame étoit de retour au camp d'Acé lorsqu'il reçut cette lettre. Ne doutant point de la vérité de cet avis, il résolut de quitter le service du roi, sans rien faire pourtant qui fût contraire à la fidélité qu'il lui devoit. Il remet le commandement de l'armée à Mandrocle de Magnésie, se retire avec ses gens en Cappadoce, s'empare de la Paphlagonie qui confine à cette province, sans déclarer ses sentimens à l'égard du roi, s'unit sous main avec Ariobarzane, ramasse des troupes, et met les places fortes entre les mains de ses amis.

IX. L'hiver s'opposoit cependant au succès de ses dispositions. Il apprend que les Pisidiens lèvent quelques troupes pour l'attaquer. Il envoie contre eux son fils Arsidée avec une armée. Ce jeune homme est tué dans une bataille. Le père se met lui-même en marche avec des troupes assez peu

nombreuses en cachant la grandeur de sa perte, voulant joindre l'ennemi avant que ses soldats fussent instruits de la mort de son fils, de peur que ce revers n'affoiblît leur courage. Etant arrivé sur les lieux, il occupa des postes si avantageux que, sans pouvoir être enveloppé par le nombre, il avoit la faculté de charger les ennemis avec un camp volant. Mithrobarzane, son beau-père, étoit avec lui, et commandoit la cavalerie; croyant son gendre absolument perdu, il passa chez les Pisidiens *. Datame en ayant été informé, sentit que si le reste de l'armée venoit à apprendre la désertion d'un si proche parent de son général, elle imiteroit son exemple. Il fait courir le bruit parmi ses soldats que « c'est par son ordre que Mithro-« barzane joue le rôle de transfuge, pour être plus « facilement reçeu par les ennemis et pour les tailler « en pièces. Qu'il est donc juste de ne pas l'aban-« donner et de le suivre tout à l'instant. Que s'ils « prennent ce parti en braves gens, l'ennemi égale-« ment attaqué et dans ses retranchemens et par les « dehors, ne pourra tenir contr'eux ».

X. Ayant persuadé ses troupes, il lève le camp, poursuit Mithrobarzane, et à peine celui-ci a joint les ennemis, qu'il fait sonner la charge. Les Pisidiens, troublés d'une aventure si extraordinaire, s'imaginent que ces transfuges sont des traîtres, et qu'ils ont agi de concert avec l'ennemi pour être reçus dans leur camp et rendre leur défaite plus

* Diodore de Sicile raconte le même fait. Mais il donne cette armée pour l'armée du roi commandée par Artabase, L. XV, p. 74.

sanglante. Dans cette idée, ils tombent d'abord sur eux. Ceux-ci ne sachant ni ce qui se passoit, ni pour quelle raison on les traitoit de la sorte, furent forcés d'en venir aux mains avec ceux chez lesquels ils s'étoient jettés, et de combattre pour ceux qu'ils avoient abandonnés. N'étant épargnés ni par les uns ni par les autres, ils furent bientôt taillés en pièces. Datame se jette alors sur le reste des Pisidiens qui résistoit encore, il les enfonce du premier choc, poursuit les fuyards, en tue un grand nombre et demeure maître de leur camp. Il extermina d'un seul coup par cette sage manœuvre, et les traîtres et les ennemis. L'histoire des généraux n'offre aucun exemple ni d'un stratagême plus fin, ni d'une plus prompte exécution.

XI. Sisynas, l'aîné des fils de Datame, abandonna pourtant ce grand homme; il passa chez le roi de Perse, et l'instruisit de la désertion de son père. Artaxerce fut alarmé de cette nouvelle. Il sentoit qu'il avait affaire à un capitaine également brave et habile, qui réfléchissait avant que d'entreprendre, et qui exécutoit courageusement ce qu'il avait médité. Il fit marcher Autophradate en Cappadoce. Datame vouloit prévenir ce dernier, et lui fermer le passage en s'emparant du pas de la Cilicie [1]; mais il n'eut pas le temps de rassembler son armée. N'ayant pu faire ce qu'il souhaitoit, il posta tellement le peu de troupes

[1] Le pas de la Cilicie est un détroit que les habitans du pays appellent *Pyles*, dont llassiette naturelle semble imiter les fortifications faites de la main des hommes. Quinte-Curce, liv. III, ch. 4.

qu'il avait ramassées, que les ennemis ne pouvoient ni l'envelopper, ni tenter le passage sans être attaqués par devant et par derrière, et que s'ils prenoient le parti de combattre, leur grand nombre ne pouvoit nuire beaucoup à sa petite armée.

XII. Quoique Autophradate sentît tous les avantages de la position de Datame, il jugea plus convenable d'en venir aux mains avec lui, que de se retirer avec de puissantes forces, ou de rester plus long-temps, sans rien faire dans le même lieu. Ses troupes persanes consistoient en 20000 hommes de cavalerie, en 100000 d'infanterie, composés de ces gens que les Perses appellent *Cardaces* [1], et en 3000 frondeurs de la même espèces. Il avait, de plus, 8000 Cappadociens, 10000 Arméniens [2], 5000 Paphlagoniens, 10000 Phrygiens, 5000 Lydiens, environ 3000 Aspendiens [3] et Pisidiens, 2000 Ciliciens, autant de Captiens [4], 3000 Grecs soudoyés, et un très-grand nombre de soldats armés à la légère. Datame n'avoit pas la vingtième partie des troupes d'Autophradate. Sa seule ressource contre des forces si prodigieuses étoit dans ses talens et dans l'assiette du lieu qu'il occupoit : enhardi par ce double avantage, il soutint l'attaque des ennemis, et leur tua plusieurs milliers d'hommes sans

[1] C'est-à-dire, gens vivans de rapine.

[2] Peuples situés entre le Taurus et le Caucase.

[3] Peuples de Pamphilie.

[4] Nation inconnue.

en avoir perdu lui-même plus de 1000. Aussi, dressa-t-il le lendemain un trophée dans l'endroit où le combat s'était donné le jour précédent.

XIII. Ayant ensuite quitté ce poste, il eut toujours le dessus sur les Perses, quoiqu'il leur fût toujours inférieur en nombre, parce qu'il n'en venoit jamais aux mains qu'il n'eût enfermé l'ennemi dans des défilés, ce qu'il faisoit d'autant plus souvent qu'il étoit également habile, et dans la connoissance du pays et dans les ruses de guerre. Autophradate voyant que la longueur de cette expédition seroit plus funeste à son maître qu'à Datame, exhorta ce dernier à faire la paix et à rentrer en grace avec le roi. Quoique Datame regardât cette réconciliation comme peu sûre pour lui, il écouta la proposition, et répondit qu'il enverroit des députés à Artaxerce. Ainsi se termina la guerre que ce prince avoit entreprise contre Datame. Autophradate se retira dans la Phrygie.

XIV. Artaxerce avait conçu contre Datame une haine implacable. Voyant qu'il ne pouvoit s'en defaire par les armes, il entreprit de le faire perir dans des embûches. Datame évita la plupart de ces piéges, celui-ci entr'autres. On vint l'avertir un jour que des personnes, qu'il jugeoit ses amis, en vouloient secrétement à sa vie. Comme les dénonciateurs étoient ennemis de ces gens-là, il crut ne devoir ni leur ajouter foi, ni négliger leur avis, et voulut s'éclaircir par lui-même de la vérité ou de la fausseté de ce rapport. Il prit

le parti de se transporter sur le lieu où l'on disoit que l'embuscade étoit dressée. Il choisit un homme qui lui ressembloit parfaitement pour la figure et pour la taille, le revêtit de ses habits et le fit avancer vers l'endroit où il savoit coutume lui-même de se rendre. Pour lui, vêtu en simple soldat, il se méla parmi les gardes et marcha avec eux. Quand la troupe fut arrivée au lieu désigné, les assassins, trompés par le rang qu'occupoit dans la marche le faux Datame et par l'habit qu'il portoit, fondirent sur ce dernier. Datame avoit donné ordre auparavant à ceux qui le suivoient de se tenir prêts à faire ce qu'ils lui verroient faire à lui-meme. A mesure qu'il vit accourir les assassins, il leur lança des traits. Toute sa suite l'ayant imité, ils furent percés et restèrent sur la place avant d'avoir joint celui qu'ils avoient dessein d'attaquer.

XV. Un homme si avisé fut enfin surpris par Mithridate, fils d'Ariobarzane *. Ce dernier promit au roi que s'il lui permettoit de faire impunément tout ce qu'il voudroit, et lui donnoit sa foi à cet égard, en lui tendant la main droite à la manière des Perses, il le délivreroit de Datame. Ayant pris la parole du prince, il feint d'être brouillé avec la cour, ramasse des troupes, contracte amitié de loin avec Datame, ravage

[1] Peut-être le même qui avoit succédé à la dynastie d'un prince appellé du même nom de Mithridate. Voyez Diod. Sic. L. XV, p.73. Mithridate le fameux roi du Pont, est postérieur à cette époque de plus de 250 ans.

les terres du roi, enlève des places fortes, fait un grand butin dont il donne une partie à ses gens et envoie l'autre à Datame, et lui livre de même plusieurs forts. En agissant long-tems de la sorte, il vint à bout de lui persuader qu'il a rompu pour jamais avec le roi, et pour ne pas se rendre suspect de trahison, il ne lui fait demander ni conférence, ni entrevue. Eloigné de lui, il se conduisoit de manière, à son égard, qu'ils paroissoient moins liés par des services mutuels que par leur haine commune pour le roi.

XVI. Lorsqu'il crut l'avoir assez convaincu de ses prétendus sentimens, il lui manda qu'il étoit tems d'assembler de plus grandes forces et de faire ouvertement la guerre au roi. Que s'il jugeoit à propos de conférer avec lui sur ce sujet, il n'avoit qu'à se rendre où il voudroit. Datame ayant agréé la proposition, on fixe le tems et l'endroit où l'on doit s'aboucher. Mithridate se rend sur le lieu quelques jours auparavant avec un homme de confiance, y enterre des épées en plusieurs endroits séparés, et les marque exactement. Le jour de la conférence arrivé, ils envoient l'un et l'autre des gens sûrs pour visiter le lieu et pour se fouiller réciproquement eux-mêmes. Ils s'abouchent ensuite. Après s'être entretenus assez long-tems, ils se séparent et chacun se retire de son côté. Datame étant déjà fort éloigné, Mithridate, avant de rejoindre les siens pour ne pas donner du soupçon, revient au lieu de l'entrevue, s'assied à un endroit où il y avoit une épée cachée, comme

pour

pour se reposer, et rappelle Datame, feignant d'avoir oublié quelque chose dans leur entretien. Pendant que ce dernier revient, il déterre l'épée, la tire du foureau et la cache sous sa robe. Comme Datame s'approchoit, il lui dit qu'en se retirant il avoit remarqué un endroit, lequel était devant eux, qui lui paraissoit propre à camper; et dans le tems qu'il le montroit du doigt à Datame, et que celui-ci le considéroit, il le perça par derrière et le tua avant que personne pût venir à son secours *. C'est ainsi que ce grand homme, qui avoit toujours triomphé de ses ennemis par la prudence et jamais par la perfidie, tomba dans le piége que lui tendit une fausse amitié.

* Au plus tard la troisième année de la cent quatrième olympiade, avant J. C. 362 ans, puisque Diodore de Sicile, qui donne à Artaxerce quarante-trois ans de règne, place la mort de ce monarque cette année méme. Mais trois ans plutôt, au moins, selon Eusèbe, qui ne donne à Artaxerce que quarante ans de règne, et fixe sa mort à la troisième année de la cent troisième olympiade, avant J. C. 366. On voit par le récit de Diodore que la mort de Datame précéda de peu de tems celle d'Artaxerce.

SOMMAIRE

DE LA VIE D'AMILCAR.

Amilcar commande avec un grand succès en Sicile. II. *Il est rappellé à Carthage pour traiter de la paix avec les Romains. Fierté de sa réponse à Lutatius.* III. *Il termine heureusement la guerre des mercénaires.* IV. *Il va faire la guerre en Espagne.* V. *Ses succès; sa mort.*

AMILCAR[1].

Amilcar commença très-jeune et sur la fin * de la première guerre punique, à commander en Sicile. Avant qu'il fût entré dans cette Isle, les Carthaginois y avoient été malheureux sur mer et sur terre. Dès qu'il fut à leur tête, il ne lui arriva jamais ni de fuir devant l'ennemi, ni de lui fournir le moyen de l'entamer. Il l'affronta souvent au contraire, quand l'occasion lui étoit favorable, et remporta toujours l'avantage en diverses rencontres. Aussi quoique les Carthaginois eussent perdu presque toutes leurs conquêtes en Sicile, il défendit si bien la ville d'Eryx [2], qu'il sembloit qu'on n'avoit point fait de guerre dans ce quartier-là.

II. Sur ces entrefaites les Carthaginois ayant été battus sur mer aux isles Egates [3] par le consul Lutatius **, résolurent de terminer cette guerre. Ils donnèrent à Amilcar le pouvoir d'agir à cet effet.

[1] Fils d'Annibal, surnommé *Barcas*, Carthaginois.

* Il y avoit déja eu un autre Amilcar, commandant en Sicile au tems d'Agathocle; et qui y avoit été vaincu, fait prisonnier et tué, l'an de Rome 445, avant J. C. 309.

[2] Ville et montagne de Sicile, aujourd'hui le mont St. Julien.

[3] Près du promontoire de Lilybée, à l'occident de la Sicile.

** La première guerre punique commença l'an de Rome 490, avant J. C. 264. Elle dura 24 ans. L'affaire dont il s'agit ici est de l'an de Rome 512. Les isles AEgates sont au sud-ouest de la Sicile. Le consul vainqueur s'appelloit Caius Lutatius Catulus. La paix fut faite l'année suivante, avant J. C. 241, sous le consulat de Quintus Lutatius Cerco.

Quoique ce jeune guerrier ne respirât que les armes, il crut cependant devoir s'attacher à la paix sentant sa patrie épuisée et hors d'état de soutenir plus long-tems les frais d'une guerre malheureuse. Mais dans ce moment même il méditoit de poursuivre les Romains, pour peu que les forces de Carthage se rétablissent, jusqu'à ce que ceux-ci fussent vainqueurs ou s'avouassent vaincus. Ce fut dans cette intention qu'il fit la paix. Il traita si fièrement avec l'ennemi, que Lutatius lui déclarant qu'il ne termineroit la guerre qu'à condition qu'il mettroit bas les armes, lui et sa garnison, et évacueroit ainsi la Sicile, il répondit, dans une circonstance où sa patrie succomboit, qu'il périroit plutôt que de retourner à Carthage couvert d'une telle infamie; qu'il étoit indigne de son courage de livrer aux ennemis de sa république des armes qu'elle lui avoit mises en main pour s'en servir contr'eux. Lutatius fut contraint de céder à son opiniâtreté.

III. Amilcar, arrivé à Carthage, trouva la république dans un état très-différent de celui auquel il s'étaît attendu. Les longs malheurs d'une guerre étrangère avoient allumé dans son sein des troubles si violens que Carthage ne se vit jamais dans un semblable péril, si ce n'est le jour de sa ruine. Les mercenaires qu'elle avoit employés contre les Romains, et qui étoient au nombre de 20000 hommes, commencèrent par se révolter *; ils soule-

* Cette guerre commença l'année même de la paix avec les Romains. Elle fut terminée trois ans et quatre mois après, l'an de Rome 516, avant J. C. 238.

vèrent ensuite toute l'Afrique, et vinrent assiéger Carthage même. Tant de malheurs effrayèrent si fort les Carthaginois, qu'ils demandèrent du secours même aux Romains, qui leur en accordèrent. Mais, presque réduits enfin au désespoir, ils mirent Amilcar à leur tête. Non-seulement ce général repoussa des murs de Carthage des ennemis, dont le nombre s'étoit accru jusqu'à plus de 100000 hommes, mais il les accula dans des lieux étroits et serrés, où la faim en fit plus périr que le fer. Il fit rentrer sous l'obéissance de Carthage toutes les villes révoltées, entr'autres Utique et Hippone [1], les plus fortes places de l'Afrique. Non content de ces avantages, il étendit les bornes de l'empire carthaginois; et rétablit si bien le calme dans toute l'Afrique, qu'il sembloit qu'elle avoit été sans guerre depuis un grand nombre d'années.

IV. L'heureux succès de ces expéditions le remplit de confiance et fortifia sa haine contre les Romains. Pour se procurer plus facilement l'occasion de rentrer en guerre avec eux, il se fit envoyer en Espagne avec une armée. Il y mena son fils Annibal, qui n'avait alors que neuf ans *. Il avoit encore avec lui Asdrubal, jeune Carthaginois d'une famille illustre et d'une grande beauté. Quelques-uns l'accusoient de l'aimer peu honnêtement : un si grand homme ne pouvoit manquer d'être en butte à la médisance. Le magistrat chargé de l'ins-

[1] Villes fameuses, l'une par la mort de Caton, l'autre par l'épiscopat de St. Augustin.

* L'an de Rome 517, avant J. C. 237.

pection des mœurs [1], avoit défendu à Asdrubal de vivre avec Amilcar : celui-ci lui avoit fait alors épouser sa fille, les lois du pays n'interdisant point au beau-père la société du gendre. Ce qui m'a fait parler d'Asdrubal, c'est qu'après qu'Amilcar eut été tué, il fut mis à la tête de l'armée, qu'il fit de grandes actions, qu'il fut le premier qui corrompit par la voie des largesses les mœurs anciennes des Carthaginois, et que ce ne fut qu'après sa mort qu'Annibal fut élevé par l'armée au commandement.

V. Amilcar ayant passé la mer et pris terre en Espagne, fut secondé de la fortune et fit de grandes choses. Il assujettit les peuples les plus puissans et les plus belliqueux, remplit toute l'Afrique de leurs dépouilles, et l'enrichit d'armes et de chevaux, d'hommes et d'argent. Dans le tems qu'il méditoit de porter la guerre en Italie, neuf ans après son arrivée en Espagne, il fut tué les armes à la main dans un combat contre les Vectons [2] *. Sa haine persévérante contre Rome paraît avoir été la principale cause de la seconde guerre punique. Ce fut en effet par les continuelles instances de son père qu'Annibal prit la résolution de périr plutôt que de ne pas mesurer ses armes avec celles des Romains.

[1] Ce magistrat remplissoit les mêmes fonctions que le censeur des Romains.

[2] Peuple de la Lusitanie.

* L'an de Rome 526, avant J. C. 228.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE PHILIPPE.

Philippe succède au royaume de Macédoine. II. *Il rend le courage aux Macédoniens par ses exhortations.* III. *Il remporte une grande victoire sur Argéus, roi de Thrace.* IV. *Il soumet les Hongres.* V. *Il entre à main armée dans l'Esclavonie.* VI. *Il défait les Esclavons et leur accorde la paix.* VII. *Il prend la ville d'Amphipolis.* VIII. *Il fait alliance avec les Olynthiens.* IX. *Il défait et chasse les tyrans de Thessalie, Lycophron et Tisiphonus.* X. *Il prévient et dissipe une ligue formée contre lui par les rois de Thrace, de Hongrie et d'Esclavonie.* XI. *Il est défait dans une bataille par Onomarchus.* XII. *Il le bat à son tour, et le fait pendre.* XIII. *Il met la ville de Phères en liberté.* XIV. *Il soumet les villes de Chalcide, et prend Olynthe.* XV. *Il corrompt les Grecs à force d'argent.* XVI. *Il rend à Satyrus deux filles d'un de ses amis, qui étoient prisonnières de guerre.* XVII. *Il envoie du secours aux Beotiens contre les Phocéens.* XVIII. *Il marche contre les Phocéens qu'il force de se rendre à sa discrétion.* XIX. *Honneurs décernés à Philippe par les Amphictions.* XX. *Il met en liberté les villes de Thessalie.* XXI. *Il assiége la ville de Périnthe.* XXII. *Les Bysantins leur envoient du secours.* XXIII. *Le roi de Perse leur en envoie aussi.* XXIV. *Philippe continue le siége avec vigueur.* XXV. *Des-*

F 4

cription de la ville de Périnthe. XXVI. *Philippe envoie une partie de son armée assiéger Bysance.* XXVII. *Il leve les deux siéges.* XXVIII. *Il marche en armes contre l'Attique.* XXIX. *Effroi que cette nouvelle cause à Athènes.* XXX. *Par le conseil et le moyen de Démosthéne les Athéniens font alliance avec les Béotiens.* XXXI. *Démosthène l'emporte dans l'assemblée des Béotiens sur Python, ambassadeur de Philippe.* XXXII. *Les armées en présence.* XXXIII. *Philippe remporte une pleine victoire.* XXXIV. *Il fait la paix avec les Athéniens.* XXXV. *Il est nommé général de la Grèce pour faire la guerre aux Perses.* XXXVI. *Il consulte la Pythie qui lui rend une oracle ambigu.* XXXVII. *Il célèbre les noces de sa fille Cléopâtre avec une grande magnificence.* XXXVIII. *Présages de sa mort.* XXXIX. *Philippe se rend au théâtre pour assister au spectacle à l'occasion du mariage de sa fille.* XL. *Outrage fait à Pausanias par Attalus.* XLI. *Pausanias forme le dessein de tuer Philippe.* XLII. *Mort de Philippe.*

PHILIPPE.



L'ANNÉE que Callimedes fut prevost à Athenes, et que fut célébrée la feste de la cent cinquieme olympiade, en laquelle Porus Cyrenien gaigna le prix, les Romains eleurent consulz Cneus Genucius, et Lucius AEmylius : du temps desquelz Philippus fils du roy Amyntas, et pere d'Alexandre le grand, qui ruina l'empire de Perse, succéda au royaume de Macedoine *, pour les causes et raisons qui s'ensuyvent. Le roy Amyntas son pere, ayant esté vaincu par les [1] Esclavons, et contraint de leur payer tribut par chacun an, les Esclavons pour seureté de leur payement, voulurent avoir en ostage Philippus, le plus jeune de ses enfans, lequel ilz meirent en depost entre les mains de ceulx de Thebes : et eulx le donnerent en garde au pere d'Epaminondas, en luy commandant qu'il le gardast seurement ; et quant et quant qu'il eust le

* Le pere Pétau place cette succession à l'année suivante. Le pere Corfini à la précédente.

[1] Les Illiriens. c.

soing de le faire nourrir et instruire honestement, Or avoit Epaminondas un philosophe pythagorien, qui le gouvernoit et enseignoit en la maison de son pere : au moyen de quoy Philippus estant nourry avec luy, fut institué en la doctrine de Pythagoras plus qu'en autre secte de la philosophie. Ces deux escoliers ayans l'un et l'autre l'entendement propre aux lettres, et la nature patiente de labeur, devindrent tous deux hommes excellens en vertu : car Epaminondas, par plusieurs batailles qu'il gaigna, et plusieurs dangers auxquelz il s'exposa, acquit à son pays la principaulté et superiorité de la Grece, contre l'opinion de tout le monde. Et Philippus se servant des mesmes instructions que luy, n'acquit pas moins de gloire de son costé, que feit Epaminondas du sien : car après le trespas du roy Amyntas son pere, Alexandre, le filz aisné, luy succéda au royaume, lequel fut tué en trahyson par Ptolomeus, surnommé *Alorites*, qui usurpa le royaume : puis fut luy mesme semblablement occis par Perdiccas qui regna après luy. Mais ayant esté desfait en une grosse bataille par les Esclavons, où il fut tué sur le champ, Philippus, qui estoit le plus jeune de tous ses freres, s'estant secrettement desrobé du lieu où il estoit detenu en ostage, s'enfouit en la Macédoine, et vint à succéder au royaume, lequel il trouva en fort mauvais estat : car il estoit mort en la derniere bataille plus de quatre mille Macedoniens : et ceulx qui en estoient eschappez, se trouvoient si effroyez, et redoubtoient si fort la puissance

des Esclavons, qu'ils avoient perdu tout courage de plus reprendre les armes contre eulx.

II. Davantage au mesme tems, les Hongres * qui estoient les plus voisins de la frontière de Macedoine, mesprisant les Macedoniens, comme gens totalement desconfitz, faisoient des courses dedans leurs pays : et de l'autre costé les Esclavons s'assembloient avec grosse puissance, pour, de rechef, retourner faire la guerre en Macedoine : et, d'un autre endroit, un nommé *Pausanias*, qui estoit du sang royal, taschoit à usurper le royaume, par le moyen et avec la faveur d'un roy de Thrace. Semblablement les Athéniens estans mal affectionnez envers Philippus, vouloient mettre en possession du royaume un autre qui s'appelloit *Argeus* : et à ceste fin envoyerent vers celle marche trois mille hommes de pied, bien armez, soubz la conduitte de Mantias, avec une bonne et grosse armée de mer : tellement que les Macédoniens estonnez tant pour la perte qu'ils avoient faitte en la derniere bataille, que pour les grands dangers qui les menassoient de tous costez, se trouvoient en merveilleuse perplexité : toutesfois Philippus encore que tant de frayeurs lui sourdissent, et que tant de perilz l'environnassent de tous costez, ne se perdit point pour cela, ains entretenant les Macedoniens par bonnes parolles, et belles remonstrances qu'il leur faisoit continuellement, en les enhortant de se monstrer gens de bien au besoing, les asseura à la fin.

III. Et ayant reformé les gens de guerre, et les

* Les Pœoniens, au nord de la Macédoine proprement dite.

ayant fourni de beaux et bons harnois, les faisoit souvent armer, et les tenoit en continuel exercice de gens de guerre : car ce fut lui qui inventa entre autres choses l'ordonnance de renger les gens de pied en battaille serrée : à l'imitation de la haye que faisoient anciennement [1] les demy-dieux avec leurs escus et pasvois, joints ensemble en la guerre de Troie : et fut le premier qui composa celle sorte de battaillon quarré et serré, que depuis on a tousjours appellé *phalange macedonicque*, oultre ce qu'en parolles il se monstroit fort gracieux, et par dons et promesses alloit acquerant et gaignant la bienveuillance du peuple : et si ne laissa pas avec cela d'aller sagement au devant des dangers qui luy pendoient de tous costez : car voyant que les Atheniens faisoient tout leur effort pour recouvrer la ville d'Amphipolis, et qu'à ceste fin ilz taschoient à faire tomber le royaume de Macedoine entre les mains d'Argeus, il la leur quitta vouluntairement en en retirant ses garnisons, et envoyant des ambassadeurs devers les Hongres, en corrompit aucuns à force de presens, et gaigna les autres par belles promesses, de maniere que pour lors ils furent tous content de vivre en paix avec luy : il rompit aussi par mesme moyen l'esperance que Pausanias avoit de parvenir au royaume de Macedoine, ayant gaigné par presens le roy de Thrace, qui l'y devoit installer. Et quant à Mantias, capitaine des Atheniens, il marcha bien avec son armée jusques à la ville de Methone *; mais il demoura

* Dans la Macédoine, à l'occident du golphe Thermaique.

[1] Les héros. c.

là, et envoya Argeus avec les soudards estrangers qu'ils avoient amenez quant et eulx, vers la ville d'AEges *, de laquelle Argeus approchant avec sa trouppe, feit sonder les habitans, pour veoir s'ilz le voudroient recevoir dedans, et estre des premiers cause de luy faire tomber le royaume de Macedoine entre ses mains : mais voyant que personne ne prestoit l'oreille à ses sollicitations, il reprit son chemin pour s'en retourner à Methone. Mais Philippus qui se trouva soudainement en ce quartier là, luy donna la bataille, en laquelle il lui occit grand nombre de ses gens, et chassa le reste jusques à une petite montagne, là où il les assiegea de si près, qu'ils furent à la fin contraints de luy livrer entre ses mains les bannyz de Macedoine, qu'ils avoient parmy eulx : en quoi faisant, il les laissa aller leur vie et bagues sauves.

IV. Ceste premiere battaille que Philippus gaigna, remeit le cueur aux Macedoniens, et les rendit plus hardiz et plus asseurez pour l'advenir : mais environ ce mesme temps, les Thasiens fonderent la ville qui, premierement, fut appellée *Crenides*, laquelle depuis le roy Philippus augmenta et peupla de grand nombre d'habitans, et la surnomma de son nom *Philippi*. En cest endroit commence l'histoire de Theopompus, natif de l'isle de Chio, qu'il a escript des faits et gestes du roy Philippus, et en a escript cinquante huit livres, entre lesquels y en a cinq qui ne semblent pas estre du mesme style que les autres. L'année ensuyvant estant Eucharistus prevost à Athenes, les Romains

* Du même côté du golphe, un peu plus nord-ouest.

eleurent consulz Quintus Servilius et Quintus Genutius : en l'an desquelz Philippus envoya des ambassadeurs à Athenes, et obteint facilement la paix avec le peuple athenien : à cause qu'il leur ceda et quitta tout le droit qu'il pretendoit sur la ville d'Amphipolis ; au moyen de quoy estant delivré de ceste guerre contre les Atheniens, et ayant nouvelle que le roy des Hongres, nommé *Agis*, estoit decedé, il pensa que l'occasion estoit venue de courir sus aux Hongres : si assembla son armée, et entra dedans le pays de Hongrie, où il desfeit les Barbares en bataille, et par ceste victoire rendit les Hongres sujets aux Macedoniens.

V. Si ne luy restoit plus de tous ses annemis que les Esclavons *, lesquelz il desiroit aussi singulierement pouvoir dompter : et pour ce faire assembla ses capitaines et gens de guerre, lesquelz il prescha et enhorta par les meilleures raisons dont il se peut adviser, et qu'il pensa estre plus à propos, pour les induyre à entreprendre hardiment ceste conqueste. Puis cela fait, entra incontinent dedans le pays d'Esclavonie, ayant en son camp non moins de dix mille hommes de pied, et six cents hommes de cheval ; et adonc Bardyllis ** le roy des Esclavons, sentant la venuë de son ennemy, lui envoya premierement au devant des ambassadeurs, pour traitter de paix avec luy, soubz condition que l'un et

* Illyriens, le long de la mer Ionienne.

** C'est celui qui est nommé *Bradyllus* par Helladius. Il avoit été d'abord charbonnier. Cicéron dit qu'il avoit fait le métier de brigand.

l'autre retiendroient les villes et places qu'ilz avoient lors en leur possession. Philippus leur feit response qu'il ne desiroit rien plus que la paix : mais neantmoins qu'il ne la leur ottroyeroit point, si les Esclavons ne rendoient toutes les places qu'ilz tenoient des Macedoniens ; ainsi s'en retournerent les ambassadeurs sans rien faire, et le roy Bardyllis se confiant aux victoires qu'il avoit par le passé gaignées sur les Macedoniens, et en la prouësse de ses Esclavons, marcha au devant de son ennemy avec son armée, en laquelle y avoit dix mille hommes de pied bien choisyz, et des gens de cheval jusques au nombre de cinq cents.

VI. Si tost que les deux armées vindrent à s'entrechocquer avec grands crys, Philippus qui estoit en la pointe droitte de son armée, ayans les plus vaillans hommes de Macedoine autour de sa personne, commanda à ses gens de cheval, qu'ilz planassent et allassent charger les Barbares par les flancs, pendant que lui les assauldroit et chargeroit vivement par le devant. Les Esclavons qui avoient ordonné leurs battailles en forme de tuyle carrée, plus longue que large, sousteindrent vaillamment le premier choc ; de sorte que du commencement la victoire fut quelque temps en doubte, pour la hardiesse des combattans tant d'une part que d'autre, et y mouroit grand nombre de gens, et si en estoit blecé encore davantage, inclinant la victoire tantost de çà tantost de là, jusques à ce que les hommes d'armes macedoniens, vindrent à se ruer impetueusement sur les Barbares par derriere et par les flancs : avec ce que Philippus accompagné

des meilleurs hommes de son ost, combattoit de front si vaillamment, qu'il n'estoit possible de plus, tellement qu'à la fin les Esclavons furent contraints de se tourner en fuitte, et furent poursuyviz et chassez bien longuement. Mais après en avoir fait un très grand meurtre, Philippus feit sonner la retraitte pour rallier ses gens; et ayant dressé un trophée pour marque de sa victoire, feit honorablement ensepvelir les corps de ses gens qui estoient morts en la battaille : depuis laquelle les Esclavons envoyerent devers luy le requerir de paix, laquelle ilz obteindrent, en luy rendant toutes les villes et places qu'ilz avoient occupées sur les Macedoniens. Il mourut en ceste battaille plus de sept mille Esclavons.

VII. Philippus ayant gaigné cette grosse battaille et reduict en son obeissance tout le pays jusques au lac qui s'appelle *Lychnitide*, s'en retourna en Macedoine *, ayant fait une paix fort honorable et avantageuse pour luy, au moyen dequoy, il fut fort renommé et estimé entre les Macedoniens, pour tant de glorieuses victoires qu'il avoit gaignées. Depuis les habitans de la ville d'Amphipolis, luy portans mauvaise voulunté, et luy ayant donné plusieurs occasions de leur mouvoir la guerre, à la fin il se resolut de la leur faire à bon esciant. Si mena contre eulx une bonne et grosse armée. et ayant fait approcher ses engins de batterie des

* La troisiéme année de la cent cinquième Olympiade, avant J. C. 358. Le lac Lychitide, ou Lychnidien, près de la ville de Lychnide, dans la Dassarétie qui est partie de l'Illyrie.

endroicts,

murailles de leur ville, les battit tant et si impetueusement, qu'il en feit à la fin tomber par terre un grand pent avec ses moutons, et entra par la bresche dedans la ville, de laquelle il chassa puis après ceulx qui estoient mal affectionnez en son endroict, et usa de toute humanité et doulceur envers les autres.

VIII. Ceste cité estant assise en lieu fort opportun, sur les confins de la Thrace, et des pays circonvoisins, servit depuis grandement à l'accroissement de Philippus. Car par le moyen d'icelle, il eut incontinent entre ses mains la ville de Pydne, et feit alliance avec les Olynthiens : auxquelz il promeit de conquerir la ville de Potydée, que les Olynthiens desiroient singulierement avoir en leur obeïssance. Car les Olynthiens ayans leur cité grosse et puissante, et pleine d'une multitude infinie de peuple, estoient de grande importance pour le fait de la guerre ; et à ceste cause venoient à estre requis et recherchez de tous ceulx qui se desiroient accroistre. A raison dequoy les Atheniens et Philippus, à l'envy l'un de l'autre, prattiquoient de les gaigner. Mais Philippus ayant pris par siege la ville de Potydée, en feit sortir la garnison des Atheniens qui estoient dedans, vers lesquels il se porta fort gracieusement, en les renvoyant tous, vies et bagues sauves, en leurs maisons : car il redoubtoit grandement le peuple d'Athenes, pour la grandeur de la puissance, et le renom de vaillance de celle cité. Mais ayant pris la ville de Pydne, il la donna aux Olynthiens, en leur faisant quant et quant

present de tout le territoire d'icelle : cela fait il s'en retourna en la ville, qui pour lors s'appelloit *Crenides* : laquelle ayant augmentée de grand nombre d'habitans, il lui changea son premier nom, et la surnomma du sien *Philippi.* Il y avoit au territoire d'icelle des mines d'or, lesquelles il feit ouvrir et fouiller si diligemment, que là où auparavant elles estoient de bien petit revenu, et en faisoit on bien peu de compte, il en tira bien jusques à la somme de mille talents et plus, qui sont six cents mille escus, par chacun an. Au moyen dequoy, ayant amassé en peu de temps une très-grande finance, il alloit de jour en jour augmentant de plus en plus le royaume de Macedoine, pource que l'argent ne luy failloit point. Si feit battre celle monnoye d'or, qui depuis fut appellée de son nom *Philippus*, dont il assembla et soudoya bon nombre de gens de guerre, et en gaigna plusieurs particuliers grecs, qui depuis luy vendirent et trahirent les villes de leur pays, comme il apperra plus evidemment en escrivant ses faits par le menu.

IX. ALEXANDRE, le tyran de Pheres, ayant été occis en trahyson par sa propre femme, nommée Thebe, et par les freres d'icelle, Lycophron et Tisiphonus, du commencement ils furent pour cest acte grandement honorez, comme ceulx qui avoient delivré leur pays de tyrannie : mais peu de temps après changeans de voulunté, ils gaignerent par argent les souldards qu'Alexandre avoit euz pour la seureté de sa personne, et se feirent eulx mesmes tyrans, faisans mourir plusieurs des citoyens, qui se voulurent opposer à leurs entreprises. Et ayans

assemblé bon nombre de gens de guerre, usurperent et teindrent par force la seigneurie de Pheres : à quoy ceulx que lon appellait *les Aleuades* en Thessalie, ayans grande authorité et grande suitte au pays, pour l'anciene noblesse de leur maison voulurent resister : mais ne se sentans pas assez forts pour ce faire, s'allierent de Philippus roy de Macedoine, lequel entrant en Thessalie avec son armée desfeit ces deux nouveaux tyrans * : et rendant la liberté aux villes que ces tyrans tenoient assubjetties, montra grande amour et bienveuillance envers les Thessaliens. A l'occasion dequoy en toutes les conquestes qu'il feit depuis, il trouva tousjours les Thessaliens fort prestz à le servir et secourir en tous ses affaires, et non seulement luy, mais encore depuis Alexander son filz.

X. Mais il y eut trois roys qui feirent ligue ensemble à l'encontre de Philippus, celuy de Thrace celuy de Hongrie, et celuy de l'Esclavonie. Car ces trois princes estans tous trois voisins de la Macedoine, et redoubtans l'accroissement de Philippus, ne se sentoient pas assez puissans, chacun d'eulx à part, pour le combattre, attendu mesmement qu'ils avoient ja esté battuz par luy : mais en joignant leurs forces ensemble, ilz esperoient bien qu'ilz en viendroient facilement à bout, et, pour ceste cause, feirent ligue ensemble, mais pendant qu'ilz estoient après à faire leurs preparatifz, Phi-

* La quatrième année de la cent cinquième olympiade, avant J. C. 357.

lippus les alla trouver *, avant que leurs forces fussent joinctes ensemble, et les contraignit de faire ce qu'il voulut. Il print ensuite d'assault la ville de Methone **, laquelle il rasa : et semblablement aussi ayant pris celles de Pages, la joignit à sa couronne. Ce fut à ce siege de Methone qu'il reçut un coup de flesche dans l'œil droit, dont il demeura borgne.

XI. Depuis, à l'instance et requeste des Thessaliens mesmes, il mena son armée en Thessalie, où il feit la guerre à Lycophron le tyran de Pheres, lequel envoya devers les Phociens pour avoir secours, et luy fut envoyé Phayllus frere d'Onomarchus avec sept mille combattans : mais Philippus les desfeit en battaille, et les chassa hors de la Thessalie. Adonc Onomarchus esperant s'emparer de toute la Thessalie, s'y en alla avec toute son armée entiere, à la plus grande diligence qui luy fut possible, pour secourir Lycophron. Philippus se presenta au devant de luy avec les Thessaliens : mais pource que Onomarchus avoit beaucoup plus de gens, il le rompit et tua beaucoup des Macedoniens, tellement qu'il rengea Philippus en un extreme danger : pource que ses gens furent si espouventez qu'ilz le vouloient abandonner, et eut beaucoup d'affaires à les tenir ensemble ; et finablement fut contraint de se retirer en son royaume de Macedoine.

XII. Partant de là, Onomarchus entra dedans

* L'année suivante

** La troisième année de la cent sixième olympiade, avant J. C. 354.

le pays de la Beoce, là où il desfeit en battaille les Beotiens, et y prit la ville de Coronée : mais peu de temps après, Philippus retourna avec grosse puissance en la Thessalie et recommença à guerroyer Lycophron le tyran de Pheres, lequel ne se sentant pas assez fort pour le soustenir, envoya derechef vers les Phociens leur demander secours, en leur promettant de les ayder à conquerir au reste tout le demourant de la Thessalie. Onomarchus à ceste semonce s'y en alla incontinent avec vingt mille combattans à pied, et cinq cents chevaux : mais Philippus remonstra à la communaulté des Thessaliens, qu'ils devoient tous ensemble entreprendre ceste guerre, et sceut si bien faire qu'il assembla en un camp plus de vingt mille hommes de pied, et trois mille chevaux : si y eut une grosse battaille, en laquelle les hommes d'armes Thessaliens estans plus en nombre, et en prouësse meilleurs que ceulx des ennemys, Philippus obteint la victoire *. Les gens d'Onomarchus fuyans, tournerent leur fuitte vers la coste de la mer, là où par fortune se trouva Chares capitaine des Atheniens, cinglant le long de celle coste avec plusieurs galères : là y eut un grand meurtre des Phociens, qui pour fouyr plus legerement jettoient leurs armes, et se lançoient dedans la mer, pour gaigner à la nage les galeres des Atheniens. En fin de compte, il y en mourut plus de six mille, tant de naturelz Phociens, que des estrangers qu'ilz avoient

* La quatrième année de la cent sixième olympiade, avant J. C. 353.

à leur soude, et y en eut de pris jusques au nombre de trois mille, dont le capitaine fut l'un que Philippus feit pendre, et noyer tous les autres comme sacrileges.

XIII. Après qu'il eut gaigné celle grosse battaille contre Onomarchus, et qu'il eut chassé les tyrans qui occupoient la ville * de Pheres, il rendit la liberté à la ville, et au demourant ayant ordonné toutes autres choses au pays de la Thessalie, il achemina son armée vers le destroit des Thermopyles, pour aller faire la guerre aux Phociens dedans leur pays mesme : mais les Atheniens luy empescherent le passage du destroit, et pource fut contraint de s'en retourner arriere en la Macedoine, ayant accreu son royaume, tant par la gloire de ses haults faits, que par la reverence et devotion qu'il avoit monstré envers l'honneur des dieux.

XIV. L'année où fut prevost à Athenes Callimachus, et consulz à Rome Marcus Fabius et Publius Valerius, Philippus, menant son armée contre les villes Chalcidienes **, prit d'assault le chasteau de Gyre qu'il raza, et en ce faisant effraya tant les autres petites villes, qu'elles se soubmirent à son obeïssance. De là passant en la Thessalie, chassa de la ville de Pheres Pytholaus le tyran, qui la tenoit. Environ en ce mesme temps deceda Spartacus roy de Pont, après avoir regné cinq ans : et luy succeda au royaume son frere Parysades, qui

* La première année de la cent septième olympiade, avant J. C. 352.

** La quatrième année de la même olympiade, avant J. C. 349.

regna trente et huyt ans. Ceste année revolue fut fait prevost à Athenes Theophilus, et furent eleuz consulz à Rome Caius Sulpitius, et Caius Quintius, lorsque fut celebrée la feste de la cent huytieme olympiade *, en laquelle Polycles Cyrenien gaigna le pris. Et ceste mesme année, Philippus voulant reduire en son obeïssance les villes de l'Hellespont, receut sans peine ny danger par trahison celles de Micyberne et de Torone, puis alla avec grosse puissance contre celle d'Olynthe, la plus grande et la plus puissante qui fust en toute celle marche: là où premierement il desfeit les Olynthiens en deux grosses rencontres, tellement qu'il leur feit quitter la campagne, et les renferma dedans leur ville, à laquelle il feit donner plusieurs assaults, et y perdit beaucoup de ses gens: mais ayant gaigné et corrompu par argent les gouverneurs d'icelle, Euthycrates et Lasthenes, il l'emporta à la fin par leur trahison, et l'ayant pillée en vendit les habitans comme esclaves à l'encant.

XV. Ceste prise luy apporta grande quantité d'argent pour fournir à sa guerre, et si effroya les autres villes qui avoient pris les armes pour luy resister, et après avoir remuneré de beaux et riches presens, ceulx de ses gens qui s'estoient bien portez en ceste guerre, il donna aussi par tout grosse somme de deniers à ceulx qui avoient authorité au gouvernement de chacune cité; en quoy faisant il en trouva plusieurs qui luy vendirent leurs propres pays, de sorte que luy mesme confessoit avoir

* Avant J. C. 348.



beaucoup plus amplifié son royaume par or et par argent que par armes ; mais les Atheniens ayans suspect son accroissement, faisoient toujours espaule à ceulx contre qui il avoit la guerre, et envoyoient ambassadeurs par les citez franches, les admonester de maintenir et conserver leur liberté et de punir de mort leurs citoyens qu'ils congnoistroient vouloir trahir la chose publique, promettans secours à tous, et se monstrans ouvertement ennemys declarez de Philippus. Celuy qui plus les aguillonnoit à prendre ceste protection de la commune liberté de la Grece, estoit l'orateur Demosthenes le mieulx emparlé et le plus eloquent homme qui pour lors fust en toute la Grece : mais non pourtant jamais celle cité, par toute sa diligence, ne peut refrener la malheureuse inclination d'aucuns particuliers qui ne cherchoient qu'à vendre et trahir leurs pays, tant il se trouva grande abondance de traistres en ce temps par toute la Grece, de maniere que lon dit que Philippus voulant une fois prendre quelque ville qui estoit fortes à merveilles, quelcun du pays l'advertit qu'elle estoit imprenable par force : il luy demanda si elle estoit si forte, que l'or ne peust monter par-dessus les murailles : car il avoit plusieurs fois esprouvé que ce qui estoit imprenable par armes, estoit facile à avoir par argent. C'estoit la cause pour laquelle il alloit gaignant et pratiquant des traistres en chasque ville par dons et pensions qu'il leur donnoit, appellant ceulx qui les recevoient, *ses hostes et ses amys*, corrompant ainsi les meurs des hom-

mes par attraits de mauvaises conversations, comme après la prise d'Olynthe il feit de sumptueux et magnifiques sacrifices aux dieux pour les remercier de la victoire qu'ils luy avoient donnée, et ayant fait publier le jour auquel il devoit faire des tournoys et des jeux publiques, il s'y assembla grande compagnie d'estrangers qui vindrent pour veoir l'esbattement de la feste : et tenant court pleniere feit semondre plusieurs de ces estrangers à venir aux superbes festins qu'il faisoit, esquels il usoit de toutes les privaultez et toutes les courtoisies dont il se pouvoit adviser pour les entretenir : car il beuvoit à aucuns, et puis leur donnoit les couppes esquelles il avoit beu à eulx, aux autres il faisoit de riches presens, et à tous universellement donnoit bonnes paroles, et faisoit de grandes promesses, de maniere que plusieurs cherchoient les moyens de parvenir à son amytié.

XVI. Si dit on qu'un jour en un bancquet, il apperceut Satyrus excellent joueur de comedies, qui estoit tout triste et tout pensif : il luy demanda pourquoy il ne luy requeroit quelque chose, à fin qu'il fut participant de sa liberalité. Satyrus luy respondit qu'il eust bien desiré pouvoir obtenir de luy une requeste, mais qu'il ne la luy avoit ozé demander, craignant d'en estre esconduit. Le roy fut bien ayse de ceste parolle, et luy dit qu'il luy ottroyoit tout ce qu'il lui sauroit demander ; l'autre adonc luy dit, qu'il y avoit deux filles d'un sien amy qui estoient entre les autres prisonnieres, toutes deux en aage d'être mariées, et qu'il le sup-

plioit de les luy donner, non pour aucun plaisir ny proufit qu'il en voulust tirer, mais pour les marier toutes deux à ses despens, devant qu'elles fussent contraintes de souffrir aucune chose qui tachast leur honneur. Philippus ayant entendu ce propos, luy sceut fort bon gré d'une si honneste requeste, et luy feit tout incontinent delivrer les deux filles * en don. Plusieurs autres telles graces et courtoysies allait il semant par tout, dont il recueilloit puis après les fruicts avec bien grande usure : car plusieurs attirez par l'esperance de ces bienfaictz, estrivoient à l'envy l'un de l'autre à qui plus se devouëroit à luy faire service, et trouveroit plus de moyens de luy livrer leurs villes et pays entre ses mains.

XVII. Les Beotiens se sentans affligez de la guerre qu'ils avoient contre les Phociens, et y ayans perdu grand nombre de leurs gens, et au demourant se trouvans espuysez d'argent, envoyerent à la fin devers Philippus, luy demander secours, dequoy Philippus fut bien aise de les veoir jusques là rabaissez : car il desiroit ravaller l'orgueil, auquel ilz estoient montez depuis la grosse battaille qu'ils gaignerent contre les Lacedemoniens en la plaine de Leuctres. Si leur envoya bon nombre de ses gens de guerre, non pour envie qu'il eust de les secourir, mais pour garder seulement qu'il ne semblast faire peu de compte du sanctuaire de l'oracle qui avoit esté pillé. Or avoient les Phociens com-

* La première année de la cent huitième olympiade, avant J.C. 348.

mencé de bastir un fort au lieu qui s'appelle *Abes*, auquel y a un temple d'Apollo de grande devotion. Les Beotiens menerent celle part leur armée pour les engarder : si les allerent charger à l'improuveu, de sorte qu'ilz furent incontinent rompuz, dont les uns s'enfouyrent çà et là ès villes prochaines, et y en eut cinq cents seulement qui s'en coururent dedans le temple d'Apollo, qui tous y moururent. Plusieurs autres signes evidents de vengeance divine advinrent dans ce temps là contre les Phociens : mais principalement un que je diray maintenant. Ceulx qui s'en estoient fouys dedans ce temple estimerent qu'ilz sauveroient leurs vies, par la franchise du lieu sainct où ilz étoient recourus : mais au contraire, il advint par divine prévoyance qu'ilz y payerent l'amende deuë aux sacrileges, comme ilz estoient, car il y avoit d'adventure dedans ce temple force paillaces, et advint que lon laissa du feu dedans les cabanes, où logeoient ces hommes qui s'en estoient là fouyz : le feu se prit à leurs paillaces sans que lon sceust dire comment, et s'en alluma une si grande flamme, que tout le temple, et les Phociens qui s'en estoient fouys dedans, en furent ars et bruslez tous vifs, tellement qu'il sembloit que dieu ne voulust pas que les sacrileges jouyssent du privilege de la franchise des temples.

XVIII. L'année ensuyvant fut prevost à Athenes Archias, et les Romeins eleurent consulz *

* Les consuls de cette année étoient M. Valerius Cornelius et Caius Petilius. Aristote, suivant Pausanias, la guerre sacrée ou des

Marcus AEmylius et Titus Quintius : du temps desquelz la guerre sacrée contre les Phociens, laquelle avoit ja duré dix ans, fut achevée en ceste maniere. Les Phociens et Beotiens estant d'une part et d'autre fort affoiblyz, pour la longueur de ceste guerre, ceulx de la Phocide envoyerent à Lacedemone pour en avoir du secours : les Lacedemoniens leur envoyerent mille hommes soubz la conduite d'Archidamus. Semblablement aussi les Beotiens ayans envoyé devers Philippus, le prier de les venir secourir, Philippus joignant avec luy le renfort des Thessaliens s'en vint au pays de Locride avec sa grosse puissance, et trouvant Phalecus qui ja, quelque temps auparavant, avoit esté remis en la charge de capitaine general, et avoit grand nombre d'estrangers soudoyez, se prepara pour finir et decider toute ceste guerre par une seule battaille : mais Phalecus estant en la ville de Nicée, et ne se sentant pas assez fort pour le combattre, envoya devers luy pour traitter d'appointement, et luy fut accordé qu'il s'en peust aller à seureté là où il voudroit avec ses gens : parquoy soubz l'asseurance de cest appointement il se retira avec huit mille hommes au pays de la Morée : par ce moyen les Phociens se voyans desnuez de toute esperance, se rendirent à la discretion de Philippus. Ainsi ayant achevé ceste guerre sacrée sans coup frapper, contre l'opinion de tout le monde, il teint conseil avec les Beotiens et

[1] Phocéens fut terminée deux ans plutôt, c'est-à-dire, la première année de la cent-huitième olympiade, avant J. C. 348.

Thessaliens : auquel il fut resolu que lon assembleroit le parlement des Amphyctions, et leur remettroit on entierement toute la disposition de cest affaire.

XIX. Parquoy les deputez pour ce parlement des Amphyctions furent mandez : et estant assemblez, ordonnerent que de lors en avant Philippus et ses descendans auroient loy de seoir en ce conseil des Amphyctions, et y auroient les deux voix qu'avoient euës auparavant les Phociens nagueres par luy vaincuz : que les trois villes des Phociens abattroient leurs murailles : qu'il ne leur seroit plus aucunement loysible d'aller au temple d'Apollo en Delphes, ny d'entrer ou avoir voix au conseil des Amphyctions : qu'il ne leur seroit loysible tenir chevaux, ny avoir armes, jusques à ce qu'ilz eussent rendu et restitué tout l'or et l'argent qu'ils avoient derobbé : au demourant que ceulx qui auroient aucunement participé à ce sacrilege, ou qui s'en seroient fouyz hors du pays, fussent tenus pour excommuniez, et qu'il fust loysible de les prendre au corps et amener en quelque lieu où ils seroient trouvez : que toutes les bonnes villes de la Phocide fussent demolyes et reduittes en petits villages, à chacun desquelz il ne peust avoir plus de cinquante maisons, et qu'il n'y eust pas entredeux moins de distance que d'un stade, et neantmoins que les terres leur seroient laissées, à la charge de payer tous les ans soixante talentz qui sont trente six mille escus *, de tribut à A-

* 280,125 livres de notre monnoie, selon l'évalution que nous avons suivie.

pollo par chacun an, jusques à entier payement de tout l'or et l'argent qui avoit esté enlevé du temple d'Apollo : que Philippus et ses descendans de lors en avant auroient le gouvernement et la superintendance des jeux Pythiques avec les Beotiens et les Thessaliens, pource que les Corinthiens avoient participé au sacrilege des Phociens, à l'encontre des dieux ; que les Amphyctions et Philippus briseroient et conquasseroient à coups de pierre les armes des Phociens, et des estrangers qui auroient combattu à leur soude, et puis après en brusleroient les reliques, et que leurs chevaux seroient vendus. Consequemment ordonnerent aussi les Amphyctions de la garde de l'oracle, et de toute autre chose concernant la religion et la reverence envers les dieux, la paix et union entre les Grecs. Et cela fait Philippus, après avoir executé l'arrest des Amphyctions, et avoir receu d'eulx tous les honneurs et remercyemens les plus grands dont ilz se peurent adviser, s'en retourna en son royaume de Macedoine, ayant acquis non seulement renom de prince religieux et devot envers les dieux, et de capitaine bien entendant le fait de la guerre, mais aussi ayant jetté les fondements de la grandeur, à laquelle sa maison depuis parvint : car il desiroit singulierement estre esleu capitaine general de toute la Grece, avec pleine puissance, pour aller faire la guerre contre le roi de Perse, comme il fut, ainsi que nous escrirons plus amplement, et par le menu, quand nous serons arrivez au temps.

XX. Il avoit des querelles hereditaires alencontre des Esclavons, lesquelles estoient bien mal aysées à accorder. Il entra donc en armes dedans le pays de l'Esclavonie * avec grosse puissance: et y ayant pillé beaucoup de pays et pris plusieurs villes, s'en retourna chargé de despouilles et de butin en la Macedoine: puis cela fait passa en la Thessalie, dont il dechassa les tyrans qui tenoient les villes en servitude. Et en ce faisant acquit grandement l'amour et bienveillance des Thessaliens: car il esperoit bien qu'ayant les Thessaliens pour fideles alliez, il attireroit aussi facilement les autres Grecs à prochasser et desirer son alliance, comme il en advint: car incontinent les peuples Grecs voisins de la Thessalie emeuz de l'exemple et du jugement des Thessaliens entrerent en ligue avec luy.

XXI. Philippus croissoit tous les jours de plus en plus, la ville de Perinthe luy resistoit, et inclinoit plus à la part des Atheniens: si meit le siege devant *, et feit approcher des murailles ses engins de batterie, entre lesquelz y avoit des moutons de quatre vingt pieds de long, et feit bastir des tours de bois plus haultes que les plus haultes tours de pierre qui fussent en la ville, de dessus lesquelles il travailloit fort les assiegez: et quant et quant battant continuellement les murailles avec ses moutons, et en les faisant aussi saper et miner par dessoubs, il en feit en plusieurs endroits tum-

* La première année de la 109e. olympiade, avant J. C. 344.
* La quatrième année de la 109e. olympiade, avant J. C. 341.

ber de grands pans. Les Perinthiens au contraire, se defendoient courageusement et rebastissoient au dedans, des autres murailles au lieu de celles qui étoient tumbées : de sorte que journellement il s'y donnoit des assaults merveilleux, faisans ceulx du dehors et ceulx de dedans tout le plus grand effort qu'ilz pouvoient : toutefois Philippus avoit de grosses arbalestes et autres engins de toutes sortes à jetter au loing de gros traicts longs et pointus qui affoloient ceulx qui se presentoient aux creneaux des murailles, et y perdoient les Perinthiens par chacun jour beaucoup de leurs gens.

XXII. Mais à la fin il leur vint secours d'armes et de gens que leur envoyerent les Byzantins, au moyen dequoy estans de rechef devenuz egaulx à leurs ennemys, ilz reprirent courage et se presenterent vaillamment à tout danger pour la defense de leur pays : toutesfois pour cela le roy ne laissa point de les faire toujours battre avec toute sa puissance : ains departant ses gens en plusieurs trouppes, leur feit donner plusieurs assaults continuez par reprises les uns sur les autres, et la nuict et le jour : ce qui luy estoit facile à faire, attendu qu'il avoit trente mille combattans en son camp, avec un nombre inestimable d'armes de ject, d'engins à tirer gros traits au loing, et de toutes sortes de machines à battre ville, dont il tourmentoit et endommageoit merveilleusement les assiegez.

XXIII. Ce nonobstant le siege alloit en longueur et y mouroit par chacun jour beaucoup de ceulx de la ville, et beaucoup y en avoit de blecez,

avec

avec ce que les vivres commençoient à leur faillir, de sorte que lon n'attendoit autre chose d'heure à autre, que la prise de la ville : toutefois la fortune ne les voulut point laisser perir : car estant le bruyt de l'accroissement de Philippus espandu par toute l'Asie, le roy de Perse craignant ceste puissance qui alloit ainsi tousjours en avant, escrivit à ses lieutenans ès provinces maritimes, qu'ils eussent à secourir les Perinthiens de tout ce qui leur seroit possible : pourtant les satrapes ayans consulté ensemble sur ce fait, envoyerent à Perinthe un grand secours de gens de guerre, force or et argent, des bleds en abondance, des armes et de toutes autres provisions necessaires pour la guerre : les Byzantins semblablement leur envoyerent les meilleurs capitaines et plus vaillans hommes de guerre qu'ils eussent : de sorte que les deux puissances des assiegeans et des assiegez estans de nouveau eglées, la guerre recommença plus forte que jamais, et l'effort du siege s'en augmenta nompareillement.

XXIV. Car Philippus battant les murailles sans cesse avec ses moutons, y faisoit de grandes breches, et avec ses engins à tirer au loing gardoit que nul ne peult resider sur les creneaux des murailles, et tout en un temps faisoit aller ses gens à l'assault par les breches des murailles abbatues, et faisoit escheller celles qui n'estoient point offensées, là où en combattant à coups de main plusieurs estoient tuez sur la place, et plusieurs griefvement navrez, estant la prouësse des com-

battans incitée par les pris et loyers de la victoire pource que les Macedoniens esperoient y avoir le sac d'une riche et opulente cité, et quant et quant d'estre encore amplement remunerez et recompensez de beaulx presens que le roy leur feroit, et pour l'esperance du proufit perseveroient couragеusement en tous travaux et tous dangers : et au contraire les assiegez se proposans devant leurs yeux toutes les calamitez de la prise d'une ville, enduroient vertueusement toute peine et tout peril, pour ne tumber en tel inconvenient : oultre ce que l'assiette de la ville, par sa nature, leur aidoit beaucoup non seulement à esperer, mais aussi à pouvoir à la fin rapporter la victoire.

XXV. Car la ville de Perinthe est assise le long de la mer sur l'encouleure d'une demy isle qui est hault elevée, et dure laditte encouleure environ demy quart de lieuë. Les maisons y sont fort serrées et fort haultes, et au pris qu'elles sont plus hault assises sur le pendant de la coste, sur laquelle toute la ville est fondée, elles surpassent en haulteur de structure, celles qui sont basties au dessoubz : de maniere qu'à les veoir par dessus, elles representent les rencs de siege d'un theatre, et pourtant encore que ceulx de dehors abbatissent tousjours quelque pan de muraille, ilz ne gaignoient rien pour cela : car ceulx de dedans ne faisoient que murer les entrées des rues qui estoient estroittes, et se defendoient tousjours en remparans les maisons plus basses, ne plus ne moins que si c'eussent esté les meilleures murailles du monde.

XXVI. Ainsi Philippus ayant gaigné l'enceinte des murailles de la ville avec tous les dangers et tous les travaux qu'il est possible, trouvoit d'autres murailles encore plus fortes toutes basties, comme qui les eust faittes expressement, avec ce que les Byzantins leur fournissoient tousjours tout ce qui leur estoit necessaire : ce que Philippus considerant, divisa son armée en deux, et en laissa la moytié pour continuer ce siege soubz la charge des meilleurs capitaines qu'il eust, et menant quant et luy l'autre moytié, alla mettre le siege devant la ville de Bysance mesme *, et la feit assaillir fort vifvement, dont les Byzantins se trouverent estonnez, pource que leurs gens de guerre, leurs armes, et toutes autres provisions necessaires pour la guerre, estoient dedans la ville de Perinthe.

XXVII. L'année ensuyvant fut prevost à Athenes Theophrastus **, et cousulz à Rome Marcus Valerius, et Aulus Cornelius lors que fut celebrée la feste de la cent dixieme Olympiade, de laquelle Anticles Athenien emporta le pris : auquel an Philippus tenant la ville de Byzance assiegée, les Atheniens pretendoient qu'il eust rompu la paix avec eulx, et pourtant envoyerent incontinent une armée de mer au secours des Byzantins, comme

* La même année.

** Ce fut bien sous cet archonte que Philippe leva le siége de Périnthe et celui de Byzance, mais les consuls de Rome étoient Titus Manlius Torquatus et P. Decius Mus, et ceux qui sont nommés ici étoient consuls la seconde année de la cent neuvième olympiade, lorsque Pythodore étoit archonte à Athènes.

aussi feirent ceulx de Chio, ceulx de Rodes, et encore quelques autres : mais Philippus estonné de ceste conspiration des Grecs alencontre de luy, leva son siege de devant toutes les deux villes qu'il tenoit assiegées, et feit paix avec les Atheniens et avec les autres Grecs qui luy estoient adversaires.

XXVIII. Deux ans après Philippus ayant gaigné l'amitié de plusieurs peuples Grecs, avoit merveilleusement grande envie de chastier un petit les Atheniens, à fin que puis après il eust sans contradiction la superiorité et principaulté de toute la Grece. A ceste cause ayans surpris d'emblée la ville d'Heraclée, et y ayant assemblé son armée, il proposa de faire la guerre aux Atheniens, lesquels n'estoient prouveus de rien, à cause de la paix qu'ils avoient nagueres faitte avec luy, esperant qu'il en viendroit par ce moyen plus facilement à bout, comme il feit : car ayant ainsi esté surprise ceste ville d'Heraclée, quelques uns en eschapperent la nuict, qui en allerent porter la nouvelle à Athenes, et quant et quant que Philippus *, s'en venoit avec son armée droit au pays d'Attique.

XXIX. Ce qu'entendans les capitaines Atheniens, s'en trouverent bien estonnez, si envoyerent incontinent les trompettes par toute la ville, et leur commanderent qu'ils sonnassent l'alarme toute la nuict : parquoy ceste frayeur estant

* La troisième année de la cent dixième olympiade, avant J. C. 338.

espandue par toutes les maisons, la ville fut au guet en armes toute la nuict, et le matin au poindre du jour tout le peuple accourut au theatre avant que les magistrats le commandassent, selon que la coustume estoit. Les capitaines y vindrent puis après aussi, qui presenterent au peuple l'homme qui leur avoit apporté ceste nouvelle, laquelle il asseura et confirma de rechef devant toute l'assistance : si fut tout le monde tant estonné qu'il n'y eut personne de ceulx qui avoient accoustumé de harenguer qui osast dire un seul mot, ny se presenter pour mettre aucun conseil en avant, encore que le herault criast souvent à haulte voix, s'il y avoit aucun qui sceust quelque chose qui peust estre proufitable à la chose publique, qu'il se tirast en avant pour la dire.

XXX. Estant doncques toute l'assemblée en telle perplexité et en tel effroy, tout le monde jettoit les yeulx sur l'orateur Demosthenes : lequel se presentant commencea à reconforter et asseurer le peuple, et conseilla que promptement on envoyast des ambassadeurs devers ceulx de Thebes pour semondre les Beotiens de vouloir avec eulx combattre pour la defense de la liberté commune, à cause que la briefveté du temps ne leur donnoit pas loisir d'envoyer devers les autres villes et citez Grecques plus loingtaines, pour en avoir secours, pource que lon attendoit Philippus dedans deux jours de là, et toute son armée au pays de l'Attique : et pour ce qu'il falloit necessairement qu'il passast par le pays de la Beoce, ilz n'avoient

que les Beotiens qui les peussent secourir à temps, et si estoit tout evident que Philippus en passant feroit tout ce qui seroit en luy pour les induire à faire la guerre contre eulx avec luy. Le peuple trouva ce conseil bon, et sur l'heure mesme fut fait le decret d'envoyer des ambassadeurs à Thebes, et ne restoit qu'à choisir le plus eloquent homme de la ville pour ce faire. Demosthenes voluntairement s'y offrit, et partant soudainement alla faire ceste ambassade, où il obtint ce qu'il demanda, puis fut aussi tost de retour à Athenes : là où le peuple voyant ses forces doublées par ceste nouvelle alliance des Beotiens, prit courage avec bonne esperance, et eleut capitaines Chares et Lysicles, soubz la conduite desquelz tout le peuple marcha incontinent en armes vers le pays de la Beoce.

XXXI. Les jeunes hommes allans à ceste guerre de grand affection, cheminerent si diligemment, qu'ilz arriverent incontinent en la ville de Cheronée qui est en la Beoce : et les Beotiens esmerveillez de ceste promptitude et celerité des Atheniens, ne voulurent point ceder en diligence : de maniere qu'ilz comparurent aussi tost en armes, et se logerent ensemble, attendans la venue de l'ennemy. Mais le roy Philippus envoya premierement ambassadeurs vers la communaulté des Beotiens, entre lesquelz le plus renommé estoit l'orateur Python, homme fort estimé pour son eloquence, et qui lors estant parié contre Demosthenes sur le faict de suader la ligue en l'assem-

blée de conseil des Beotiens avec le roy Philippus ou avec les Atheniens, fut au jugement de tous les assistans trouvé d'autant superieur à tous les autres, comme inferieur à Demosthenes, lequel aussi en ses oraisons s'en glorifie comme d'un bel exploit d'avoir lors vaincu en eloquence un si excellent orateur, mesmement en un passage où il dit: Alors je ne ceday point à l'orateur Python, lequel foudroyoit en parolles contre vous, comme un torrent qui emporte tout par où il passe.

XXXII. Mais le roy Philippus encore qu'il se veist decheu de l'alliance des Beotiens, se delibera neantmoins de combattre contre tous les deux: et pource ayant sejourné quelques jours, en attendant le renfort de ses alliez qui n'estoient pas encore arrivez, entra dedans le pays de la Beoce ayant en son camp plus de trente mille combattans à pied, et non moins de deux mille chevaux. Ainsi estans les deux exercites prestz à combattre, ilz estoient bien egaulx les uns aux autres quant au courage, et quant à la deliberation de bien faire: mais quant au nombre de gens et à la suffisance des capitaines, le roy surpassoit: car ayant fait en plusieurs lieux tant de beaux exploits d'armes, il en avoit acquis très grande experience du mestier de la guerre, et à l'opposite du costé des Atheniens, leurs meilleurs capitaines, comme Iphicrates, Chabrias, et Timotheus, estoient jà morts: et de ceulx qui leur estoient demourez, Chares qui estoit le principal, n'avoit point plus de suffisance pour bien conduire une armée, que un simple privé soudard.

XXXIII. Quand ce vint au point du jour, que les deux armées furent rangées en battaille l'une devant l'autre *, le roy Philippus meit son filz Alexandre, qui ne faisoit encore que sortir de son enfance, en l'une des pointes de son armée, le faisant accompagner par les meilleurs capitaines qu'il eust : et luy avec les plus vaillans hommes de tout son ost, se meit à l'autre pointe, ordonnant toutes choses selon le besoing du temps et du lieu. Les Atheniens de l'autre costé s'estans rengez selon l'ordre de leurs nations, en l'une des pointes de leur battaille, laisserent l'autre aux Beotiens : si commença la meslée, laquelle fut longuement fort aspre, et y mourut beaucoup de gens d'une part et d'autre, sans que lon eust sçeu dire quelle part avoit plus d'occasion d'esperer la victoire, jusqu'à ce que Alexandre desirant faire veoir à son pere quelque preuve de sa valeur : et semblablement plusieurs autres gens de bien qui estoient autour de luy, voyans l'effort que faisoit ce jeune homme, feirent aussi de leur part le semblable, de maniere qu'il fut le premier qui fendit la battaille des ennemys, et en ayant renversé un grand nombre, rompit tous ceulx qui se trouverent devant luy, autant en feirent ceulx qui estoient à ses costez. Ainsi s'alloit la batthaille des ennemys de plus en plus ouvrant, et y estoient les corps des morts entassez les uns sur les autres à monceaux, et fut Alexandre qui le premier rompit tout à plat ceulx qui luy faisoient teste : mais puis après

* La même année.

Philippus luy mesme de son costé donnant le premier en la plus espesse foule des ennemys, et ne voulant point ceder le tiltre de la victoire, non pas à son filz mesme, pressa si vifvement ceulx qui luy faisoient teste, qu'il les fit premierement reculer, et puis après fouyr à val de routte. Il mourut en ceste battaille plus de mille Atheniens, et en fut pris de prisonniers jusques au nombre de deux mille, et des Beotiens au cas pareil y en eut beaucoup de tuez sur le champ, et beaucoup de prisonniers.

XXXIV. Après la battaille, Philippus ayant fait dresser un trophée, et donné permission aux ennemys d'enlever et ensepvelir leurs morts, feit des sumptueux sacrifices aux dieux, pour leur rendre graces de sa victoire : et honora ceulx qui s'estoient bien portez en la battaille, chacun selon sa qualité et son merite. Aucuns disent qu'au festin de ce sacrifice il beut un peu trop, et qu'après le soupper il feit une danse et mommerie avec ses plus privez mignons, passant à travers les prisonniers, ausquelz il disoit en passant des parolles de mocquerie piquantes, sur l'inconvenient de leur desconfiture : et que lors Demades qui estoit entre les prisonniers eut bien la hardiesse de luy dire franchement une parolle, laquelle eut tant d'efficace qu'elle refrena l'insolence du roy. Car il luy dit : « Syre, » t'ayant la fortune donné à jouer le rolle d'Aga- » memnon, c'est à dire d'un grand roy, n'as tu point » de honte de faire des actes de Thersites, c'est à dire » d'un fol » ? Philippus se sentant picqué au vif de

ceste parolle bien assise, changea tout sur l'heure d'accroustement et de contenance, jetta les chappeaux de fleurs qu'il avoit sur la teste, et feit rompre et quasser quelques autres enseignes de mocquerie, que lon portoit après luy en ceste mommerie, et depuis lors commença d'avoir en bonne estime celuy qui l'avoit si franchement attaint au vif, et le delivrant de prison le voulut avoir autour de luy. Et Demades le sceut si bien entretenir par les attraits et la grace du beau parler Attique qu'il luy feit delivrer tous les autres prisonniers d'Athenes, sans payer aucune rençon : et qui plus est, deposant toute la fierté de vainqueur, luy mesme envoya le premier des ambassadeurs à Athenes, et feit paix et amytié avec les Atheniens : mais il meit garnison dedans la ville de Thebes, et au demourant ottroya la paix à la communaulté des Beotiens.

XXXV. L'année ensuyvant * fut prevost à Athenes Phrynnichus, et consulz à Rome Titus Manlius Torquatus et Publius Decius. Auquel an le roy Philippus encouragé par la victoire qu'il avoit gaignée près la ville de Cheronnée, et pour avoir rengé à sa voulunté deux des plus nobles et plus puissantes citez Grecques, desiroit fort estre eleu capitaine general de la Grece, et à ceste fin feit par tout courir le bruit, qu'il vouloit entreprendre la guerre pour les Grecs, contre les Perses, et faire la vengeance sur eulx des oultrages et sacrileges qu'ilz avoient commis contre

* Avant J. C. 337.

les temples des dieux en la Grece : et alloit attrayant l'amour et la bienveillance de tous les Grecs, par toutes sortes de gracieusetez dont il se pouvoit adviser, tant en public qu'en privé : si meit en avant qu'il desiroit parler aux villes en commun, et leur communiquer d'aucunes choses qui concernoient l'utilité publique de toutes. A ceste cause fut inditte une assemblée generale de tous les estats de toute la Grece en la ville de Corinthe, en laquelle il leur proposa d'entreprendre ceste guerre contre les Perses, et en leur donnant grande esperance de heureuse yssue, enhorta les deputez de chacune ville, qui assistoient en ceste assemblée de conseil, à conclure hardyment ceste entreprise, de sorte que finalement les Grecs tous d'un accord l'eleurent leur capitaine general avec authorité souveraine. Adonc commença il à faire de grands preparatifz pour ceste guerre, et après avoir fait la description et la cotte des contributions, et des gens de guerre que chasque cité auroit à fournir et à contribuer en ceste entreprise, s'en retourna en son royaume de Macedoine.

XXXVI. L'ANNÉE ensuyvant fut prevost à Athenes * Pythodorus, et consulz à Rome Quintus Publius, et Tiberius AEmylius Mamercus, lors que fut celebrée la feste de la cent unzieme olympiade de laquelle Cleomantis Clitorien emporta le pris: et ceste année le roy de Macedoine Philippus, ayant esté eleu capitaine general de la Grece, pour

* La première année de la cent onzième olympiade, avant J. C. 336.

aller faire la guerre aux Perses, envoya devant en Asie deux de ses principaux capitaines, Attalus et Parmenion, avec une partie de son armée, leur enjoignant de delivrer de servitude les citez Grecques de l'Asie. Et au surplus desirant que ceste siene entreprise fut advouée et favorisée par les dieux, demanda à la prophetisse Pythie qui rend les oracles au temple d'Apollo en la ville de Delphes, s'il vaincroit le roy de Perse, la prophetisse luy respondit ces vers :

Prest de sa fin est le bœuf couronné,
Pour l'immoler y a homme ordonné.

Cest oracle estant ambigu et obscur, Philippus le prit à son avantage, comme si le dieu luy eust promis, que le roy de Perse seroit par luy occis comme une victime de sacrifice : mais à la verité ce n'estoit pas le sens de l'oracle, lequel luy pronostiquoit qu'en un jour de feste solennelle, et en un sacrifice qu'il feroit aux dieux, luy mesme seroit occis ne plus ne moins que un taureau que lon couronne de festons et de chappeaux de fleurs quand on le veult sacrifier.

XXXVII. Ce nonobstant Philippus estimant que les dieux favorisassent son entreprise, estoit fort joyeux, se promettant jà que l'Asie bien tost seroit serve et tributaire de la Macedoine : si feit apprester de sumptueux et magnifiques sacrifices en l'honneur des dieux, et quant et quant celebra les espousailles de sa fille Cleopatra, qu'il avoit eu de sa femme Olympiade, et la donnoit en mariage

à Alexander, roy d'Albanie, frere germain de sa femme Olympiade : si voulut qu'il y eust en ceste feste le plus grand nombre des Grecs qu'il pourroit, et à ceste cause feit par tout publier qu'il s'y feroit des jeux de prix de lettres et de musique, et envoya semondre de venir à ceste feste et à ses nopces tous ses amys et tous ses hostes, en quelque part qu'ilz fussent de la Grece; et commanda aux seigneurs de sa cour, qu'ilz feissent aussi le semblable de leur costé, et qu'ilz envoyassent ainsi convier de venir à celle feste tous les amys qu'ilz avoient hors de son royaume : car il desiroit singulierement monstrer aux Grecs tous signes d'amytié, et leur faire toute la meilleure chere qu'il luy seroit possible, en recompense de l'honneur qu'ilz luy avoient fait, l'elisans capitaine general de la Grece.

XXXVIII. Si y eut une merveilleuse assemblée de gens, qui vindrent de tous costez à ceste feste, et furent faittes les nopces et les jeux en une ville de Macedoine, laquelle se nomme *Æges*, en laquelle non seulement ses amys particuliers, les plus notables hommes Grecs, en privé luy feirent presents de belles couronnes d'or, mais aussi des principales citez de la Grece, et entre autres celle d'Athenes : et y avoit à la fin du decret par lequel le peuple Athenien envoyoit offrir à Philippus ceste couronne d'or, si aucun d'adventure ayant attenté ou conjuré contre la personne du roy Philippus, s'en fuyoit à Athenes, pensant y estre en franchise, qu'il seroit rendu entre les mains du

roy. Ce decret fut prononcé publiquement à haulte voix par un herault : et sembloit que les dernieres parolles du decret, qui autrement n'y estoient point mises à ceste intention, luy denonceassent par une divine prevoyance la conjuration qui se machinoit contre luy. Suyvant lequel propos il y eut encore d'autres voix et parolles qui furent comme par inspiration divine prophetiquement prononcées, lesquelles signifioient la mort prochaine du roy. Car au festin royal des nopces, Neoptolemus joueur de tragedies, le plus estimé qui fust de son temps, et qui avoit la meilleure et la plus claire voix, luy ayant le roy commandé qu'il recitast quelque beau poëme, mesmement quelque un qui eust esté composé sur ceste siene entreprise de la guerre contre les Perses, il cuyda en avoir un à main, qui seroit trouvé fort à propos, et bien convenable au passage de Philippus en Asie : et pensant toucher la felicité et haultesse du roy de Perse, que combien qu'elle fust nompareille, et que le renom en fut espandu par tout le monde, neantmoins elle seroit un jour renversée et tournée tout au rebours, il commença à prononcer ces vers à haulte voix :

Levez vous maintenant au cieux
Par dessus le rond spacieux
De toute la terre habitée :
Et en haultesse redoubtée,
Passez toutes maisons qui sont
Au monde ou qui esté y ont :

Et par folle temerité
Vous promettez prosperité,
Tant que voudrez, de longue vie :
Mais elle vous sera ravie
Bien tost, par l'occulte menée
Qui contre vous est machinée :
Car mort invisible vous guette,
Qui soudain par son eschoguette
Vous trenchera toute esperence
De longue en vie demourance.

Et continua de reciter le demourant du poëme, qui tend tout à une mesme sentence, dont Philippus s'esjouyssant, ne pouvoit penser à autre qu'à ce qu'il cuidoit que ces vers luy promissent, et n'avoit autre chose en son entendement que la destruction et la ruine du roy de Perse, mesmement quand il ramenoit en sa memoire l'oracle que luy avoit respondu la prophetisse d'Apollo, la sentence duquel sembloit se rapporter de tout conformement à ce que le joueur de tragedies venoit de reciter.

XXXIX. Le lendemain de ce grand festin royal des nopces commencerent les jeux, et accourut le peuple de toutes parts au theatre pour les veoir qu'il estoit encore nuict toute noire : et le matin au poinct du jour se feit une procession, en laquelle entre autres sumptueux et magnifiques spectacles, lon portoit les images des douze principaux dieux fort ingenieusement labourées et de grand artifice, et quant et quant fort richement ornées et estoffées : et après elles suyvoit l'image de Phi-

lippus la treizieme, parée et accoustrée tout de mesme que les autres, comme s'il se fust voulu mettre au renc des dieux. Quand le theatre fut tout remply, Philippus luy-mesme y vint à la fin, vestu d'un habillement blanc, ayant expressement ordonné aux archers de sa garde, qu'ilz ne le suivissent que de loing, voulant monstrer aux Grecs que pour la grande asseurance qu'il avoit en leur amytié, il ne pensoit point avoir besoing de gardes de son corps : mais ainsi qu'il estoit au milieu de celle glorieuse grandeur et haultesse, loué, benist et estimé bien heureux de tout le monde, il fut soudainement surpris de l'heure de sa destinée par un aguet que lon n'eust jamais pensé, et duquel on ne se fust jamais doubté. Et à fin que tout le discours de ceste mort soit mieux entendu, nous exposerons premierement les causes et occasions de l'embusche qui luy fut lors dressée.

XL. Il y avoit en sa cour un gentilhomme nommé *Pausanias*, natif d'une contrée de la Macedoine, laquelle se nomme *Orestide*, et estoit un des gardes du corps, duquel il avoit autrefois esté amoureux pour sa beaulté : cestuy voyant que le roy en aimoit un autre, qui avoit nom *Pausanias* comme luy, commença à le picquer de parolles injurieuses, en l'appellant *Androgyne*, comme qui diroit, homme femme, luy reprochant qu'il abandonnoit son corps à qui en vouloit. Ce second Pausanias porta fort impatiemment ces parolles oultrageuses en son cueur : mais neantmoins sur l'heure ne repliqua rien, ains seulement communiqua à un sien amy

amy nommé Attalus, ce qu'il avoit intention de faire: et peu de jours après abandonna vouluntairement sa vie d'une estrange maniere : car le roy Philippus eut une battaille alencontre de Pleurias, roy des Esclavons, en laquelle ce jeune homme se trouva combattant tout droit devant la personne du roy, et receut sur son corps tous les coups que lon addressoit, et que lon tiroit au roy mesme, de sorte qu'il en mourut sur le champ aux pieds du roy. Ceste siene vaillance estant divulguée par tout le camp, Attalus qui estoit l'un des principaux seigneurs de la court, et qui avoit plus de credit autour du roy, feit convier de soupper avec luy le premier Pausanias : et l'ayant enyvré, abandonna son corps à tous ses palefreniers et mulatiers à en abuser charnellement, comme d'une putain.

XLI. Quand il fut revenu de son yvresse, il sentit si griefve douleur en son cueur de l'outrage qu'Attalus luy avoit fait, qu'il s'en alla plaindre au roy mesme. Philippus en fut bien marry, à cause de la villanie du cas : mais pour la privaulté qu'il avoit avec Attalus, et aussi pour le besoing qu'il avoit de son service, n'en voulut point faire autre demonstration contre Attalus, lequel estoit cousin germain de Cleopatra la seconde femme que Philippus avoit espousée : et si estoit jà designé capitaine de l'armée que le roy entendoit envoyer devant en Asie, et au demourant fort vaillant homme de sa personne. A ceste cause le roy voulant appaiser ou addoucir le juste courroux que

Pausanias avoit pour l'infamie qu'on luy avoit fait souffrir, luy feit de bons presents, et le prit pour un des gardes de son corps : mais Pausanias gardant ce despit en son cueur, resolut de se venger non seulement de celuy qui luy avoit fait l'injure, mais aussi de celuy qui ne luy en avoit pas voulu faire justice : à quoy l'incita fort un maistre d'escole d'eloquence nommé *Hermocrates*, que Pausanias frequentoit pour apprendre de luy : auquel un jour en devisant ensemble en son escole, il demanda par quel moyen un homme pourroit en peu de temps se rendre très illustre, et faire parler de luy. Le maistre d'escole luy respondit, en tuant un qui auroit fait de très-grandes choses: Car il est, dit-il, force qu'en la memoire de ses faits soit aussi compris le nom de celuy qui l'aura occis. Pausanias appliquant ce propos à son courroux, et ne pouvant plus differer tant il avoit le cueur serré d'ire et de douleur, il resolut en luy mesme d'executer son entreprise au jour mesme que se devoient jouer les jeux, et l'executa en ceste maniere. Il se feit tenir des chevaux tous pretz à la porte du theatre, et s'y en alla ayant dessoubz sa robbe une espée à la façon que les portent les Gaulois.

XLII. Quand l'heure fut venue que Philippus voulut luy mesme aller au theatre, tous les seigneurs et gentilz hommes qui l'accompagnoient entrerent devant luy, et avoit commandé aux archers de sa garde, qu'ilz se teinssent assez derriere luy : et lors ce Pausanias voyant le roy qui marchoit

ainsi tout seul, accourut à luy, et luy donna de l'espée à travers les flancs si grand coup qu'il le percea de part en part, tellement qu'il tomba tout roide mort dessus la place. Le coup fait, il s'en courut incontinent vers les chevaux qu'il se faisoit tenir tous prestz, et aucuns des gardes soudain accoururent au corps du roy, les autres allerent courans après le meurtrier qui l'avoit tué, entre lesquelz furent Leonnatus, Perdiccas et Attalus : mais Pausanias ayant gaigné bon espace devant eulx fust aiseement monté à cheval, avant que les autres l'eussent peu atteindre, n'eust esté qu'en fuyant il rencontra en son chemin le pied d'un cep de vigne, où il accrocha son soulier, qui le feit tumber par terre : et lors Perdiccas, et les autres arriverent ainsi qu'il se relevoit, et à coups d'estoc le feirent mourir en la place *. Voilà comment Philippus qui estoit le plus grand roy qui fust de son temps en Europe, et qui pour la grandeur de sa puissance se mettoit au renc des douze dieux, acheva piteusement ses jours après avoir regné l'espace de vingt et quatre ans. Ce prince eut au commencement de son regne bien peu de puissance, mais il l'augmenta grandement depuis, non tant par force d'armes que par son doulx parler, et par son bel entretien, et la bonne chere qu'il faisoit à tout le monde : et dit on que luy mesme se glorifioit plus de sa prudence militaire, et des exploits qu'il avoit faits par bien avoir sceu sage-

* La même année, avant J. C. 336.

gement negocier, que de ceulx qu'il avoit executez par prouësse d'armes : car ès victoires, disoit il, tous ceulx qui combattent en la battaille, y ont part : mais aux exploits que j'ay faits par sagement avoir sceu negocier, l'honneur n'en est deu qu'à moy seul. Il eut pour successeur son fils Alexandre.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE DENYS.

Denys accuse les capitaines de Syracuse devant le peuple. II. *Il conseille au peuple d'en nommer d'autres.* III. *Denys nommé capitaine jette les premiers fondemens de la tyrannie à laquelle il aspiroit.* IV. *Il fait rappeller les bannis.* V. *Il va secourir le peuple de Gèle contre les riches qui l'opprimoient.* VI. *Il retourne à Syracuse.* VII. *Il accuse de trahison ses collègues.* VIII. *Il est nommé capitaine général avec plein pouvoir.* IX. *Il donne rendez-vous en la ville de Léontium à tous ceux qui étoient en état de porter les armes.* X. *Il obtient du peuple une garde de six cens hommes.* XI. *Il y en ajoute beaucoup d'autres.* XII. *Il s'empare du pouvoir souverain.* XIII. *Les habitans de Gèle se défendent avec un grand courage contre les Carthaginois.* XIV. *Denys marche au secours de Gèle.* XV. *Il attaque les Carthaginois.* XVI. *Il est vaincu.* XVII. *Il emmène à Syracuse le peuple de Gèle et de Camarine.* XVIII. *Indignation que cela excite contre Denys.* XIX. *Les mécontens brûlent le palais de Denys et outragent sa femme.* XX. *Denys rentre dans la ville et les taille en pièces. Il fait la paix avec les Carthaginois.* XXI. *Denys fortifie le quartier de Syracuse appellé l'Ile.* XXII. *Il entreprend la guerre contre les Siciliens.* XXIII. *La ville de Sy-*

racuse se soulève contre lui. XXIV. *Il délibère s'il renoncera à la tyrannie.* XXV. *Il trompe les Syracusains.* XXVI. *Il les attaque et affermit sa puissance par la victoire.* XXVII. *Il enlève toutes les armes des maisons des Syracusains.* XXVIII. *Il attaque les villes fondées par les Chalcidéens.* XXIX. *Il engage Aimnestus à se faire tyran d'Enne, et le livre ensuite au peuple.* XXX. *Il se rend maître de Catane, de Naxe, de Léontium.* XXXI. *Il fortifie la ville de Syracuse.* XXXII. *Les Rhégiens et les Messiniens commencent la guerre contre Denys, et traitent ensuite avec lui.* XXXIII. *Il fait de grands préparatifs d'armes et de vaisseaux pour la guerre qu'il méditoit contre les Carthaginois.* XXXIV. *Description des travaux qui s'exécutoient à Syracuse.* XXXV. *Il assemble ses troupes.* XXXVI. *Il travaille à gagner la bienveillance des villes de Sicile.* XXXVII. *Il épouse deux femmes presqu'en même temps.* XXXVIII. *Il engage les Syracusains à commencer la guerre contre les Carthaginois.* XXXIX. *Il abandonne les biens des Phéniciens au pillage du peuple de Syracuse.* XL. *Il s'avance vers la ville d'Eryce qui passe de son côté.* XLI. *Il assiège celle de Motye.* XLII. *Imilcon attaque les vaisseaux de Denys.* XLIII. *Il se retire en Afrique.* XLIV. *Denys presse le siège de Motye.* XLV. *Vigoureuse résistance des assiégés.* XLVI. *Prise et sac de la ville.* XLVII. *Denys pille les possessions des Carthaginois en Sicile.* XLVIII. *Imilcon repasse en Sicile avec une armée nombreuse.* XLIX. *Denys se retire à Syracuse.* L.

Imilcon prend Messine. LI. *Denys se met en campagne avec des troupes considérables de terre et de mer.* LII. *Il envoie son amiral attaquer la flotte des Carthaginois.* LIII. *La flotte de Denys est battue.* LIV. *Il retourne à Syracuse, et beaucoup de Siciliens passent du côté des Carthaginois.* LV. *Imilcon attaque la ville de Syracuse et prend un de ses fauxbourgs.* LVI. *Combat naval où Denys remporte la victoire.* LVII. *Inutile tentative de Théodore pour engager les Syracusains à secouer le joug de Denys.* LVIII. *La peste se met dans l'armée des Carthaginois.* LIX. *Denys les attaque.* LX. *Défaite totale des Carthaginois.* LXI. *Ils demandent la permission de se retirer, que Denys ne leur accorde que pour les naturels Carthaginois.* LXII. *Ils sont attaqués dans leur retraite par les Corinthiens, tandis que Denys attaque les Barbares restés dans leur camp.* LXIII. *Denys rebâtit la ville de Messine.* LXIV. *Denys se prépare à la guerre contre la ville de Rhège.* LXV. *Il attaque inutilement les Tauroméniens.* LXVI. *Il manque aussi l'attaque de Rhège.* LXVII. *Il fait alliance avec le tyran Agyris.* LXVIII. *Il fait la paix avec les Carthaginois.* LXIX. *Il forme encore une tentative également inutile contre les Rhégiens.* LXX. *Denys va assiéger Caulonie.* LXXI. *Il défait complettement les troupes des Italiens.* LXXII. *Il prend la ville de Rhège.* LXXIII. *Il recommence la guerre contre les Rhégiens.* LXXIV. *Mauvais succès de ses prétentions aux jeux Olympiques.* LXXV. *Il prend et traite indignement la ville de Rhège.*

LXXVI. *Manie poétique de Denys. Histoire de Philoxène.* LXXVII. *Denys reçoit d'abord très-bien Platon ; ensuite il le fait vendre comme esclave.* LXXVIII. *Denys fait alliance avec les Illyriens dans l'espérance de piller le temple de Dodone.* LXXIX. *Il pille un temple dans la Toscane.* LXXX. *Il remporte une grande victoire sur les Carthaginois.* LXXXI. *Il est vaincu à son tour, et fait la paix avec eux.* LXXXII. *Il entre à main armée sur les possessions des Carthaginois.* LXXXIII. *Sa mort.*

DENYS.



Himilco après avoir esté huit mois entiers au siege devant la ville d'Agrigente, la prit à la fin un peu avant le cueur de l'hyver *. Estant cette nouvelle espandue par la Sicile, toute l'isle en entra en si grand effroy, que plusieurs Siciliens abandonnerent leurs maisons, et se retirerent à Syracuse, les autres envoyerent leurs femmes et enfans, et tout le plus beau et meilleur de leurs biens, delà le destroict en Italie. Mais les Agrigentins qui estoient eschappez de captivité s'estant retirez à Syracuse, commencerent à charger les capitaines Syracusains, disans que par leur envie la ville de Agrigente s'estoit perdue; semblablement aussi tous les autres Siciliens blasmoient fort les Syracusains, de ce qu'ilz elisoient de telz gouverneurs et capitaines, qui par leurs faultes mettoient

* La troisième année de la quatre-vingt-treisième olympiade avant J. C. 406.

la Sicile en danger d'estre toute perdue. Ce neantmoins quand le peuple fut assemblé pour deliberer et ordonner des affaires, chacun se trouva si estonné et esperdu, que personne ne s'ozoit ingerer de donner aucun conseil pour la guerre: et estant ainsi tout le monde suspendu en doubte et en crainte pour le danger present, Dionysius filz de Hermocrates * se retira en avant, et prit la hardiesse d'accuser les capitaines et gouverneurs de la ville, les chargeant d'avoir trahy et vendu la chose publique aux ennemys, sollicitant le peuple de les saisir, et en faire la punition sans autrement y garder forme aucune de procez, ains les faire mourir tout promptement : dont il fut repris par les officiers de la justice, qui le condamnerent luy mesme en une grosse amende, comme homme seditieux qui vouloit renverser sans dessus dessoubs les loix, et tout l'ordre de la justice.

* Ou c'est une faute de copiste dans le texte de Diodore, il faut lire Thermocrate avec quelques manuscrits, ou cet Hermocrate est différent de celui qui avoit commandé les troupes de Syracuse contre les Athéniens, dans la guerre si funeste à ces derniers. Banni depuis par le crédit d'une faction opposée, il s'étoit établi à Sélinunte. De-là ayant tenté de rentrer par force à Syracuse, il avoit été tué dans l'affaire même, comme Diodore l'a raconté à la date de la première année de cette olympiade. Denys étoit dans les troupes qu'Hermocrate avoit alors avec lui, mais non pas en qualité de son fils. Diodore nous apprendra dans la suite qu'il épousa, étant déjà sur le trône, la fille de ce même Hermocrate, afin de se donner du lustre par cette alliance, étant lui-même de basse condition, en quoi il est fort d'accord avec Helladius de Bysance, qui donne Denys pour fils d'un ânier.

II. Mais Philistus qui depuis a escript l'histoire de ses faicts, estant homme riche et opulent en biens, paya l'amende pour luy, et si luy dit qu'il proposast hardyement, et meist en avant tout ce qui luy viendroit en fantaisie, et que quand ilz ne feroient autre chose tout le long du jour que le condamner à l'amende, il payeroit tousjours pour luy : au moyen dequoy Dionysius en estant devenu plus audacieux, recommança à mutiner plus que jamais le peuple, et à troubler tout le conseil, chargeant et accusant publiquement les gouverneurs et les capitaines d'avoir pris argent de l'ennemy, pour abandonner la defense des Agrigentins : dont il chargea aussi quant et quant quelques autres des plus notables personnages qui fussent en la ville, leur mettant sus oultre cela qu'ils alloient cherchans les moyens d'abolir l'authorité du peuple, et de mettre le gouvernement entre les mains d'un petit nombre : et pource remonstroit au peuple que desormais ils devoient elire pour leurs capitaines generaux, non les plus nobles ny les plus riches hommes de la ville : ains ceulx qui estoient plus populaires, et qui portoient plus d'affection au bien et à l'honneur du peuple : Car ceulx là, disoit-il, vous commandent comme maistres à leurs esclaves, et ne font pas compte de nous autres menuz citoyens, ains estiment que les pertes et adversitez du public soient rente et revenu pour eulx, faisans profit particulier du dommage publique : là où au contraire, ceulx qui sont de plus bas lieu, et de moindre qualité et condition,

n'ozeront rien faire de tout cela, à cause de leur debilité et peu de puissance.

III. Ainsi Dionysius accommodant son parler aux voluntez des escoutans et à ses propres desseings, incita grandement les courages des assistans : tellement que le peuple qui jà paravant hayssoit les gouverneurs comme estans premiere cause de ceste guerre, et ayant encore de nouveau esté aguillonné contre eulx par les paroles de Dionysius, les deposa incontinent de leur authorité, et eleut en leur lieu d'autres capitaines, entre lesquelz Dionysius mesme en fut un, pource que lon l'avoit tousjours veu fort bien faire, et soy porter vaillamment en toutes les battailles, et rencontres que lon avoit euës contre les Carthaginois, dont il avoit acquis grande reputation de prouësse entre les Syracusains : au moyen dequoy il conceut dès lors si grande esperance de sa fortune, que depuis il ne cessa de tramer et machiner tout ce qui luy fut possible pour se faire seigneur et tyran de son pays : car depuis qu'il eut esté eleu capitaine, jamais il ne se trouva en conseil avec ses autres compagnons, ny jamais ne s'approcha ny ne s'accointa d'eulx : et ce pendant faisoit courir un bruit soubz main, qu'ilz envoyoient devers les ennemys, esperant par ce moyen leur faire oster toute puissance, et s'attribuer à luy authorité souveraine. Ce que considerans les gens de bien et d'entendement, commencerent à entrer en grand souspeçon de ses menées, et par tout où ilz se trouvoient avec luy, l'en blasmoient et luy en disoient des

injures, mais la multitude du menu peuple, ne voyant pas le but de son intention, l'en louoit, et alloit disant que la ville de Syracuse à toute peine à la fin avoit trouvé un bon capitaine et seur gouverneur.

IV. On se faisoit il souvent des assemblées de conseil, pour donner ordre aux provisions et preparatifz de la guerre, et voyant Dionysius que les Syracusains universellement se trouvoient estonnez pour la peur qu'ilz avoient des ennemys, meit en avant et conseilla que lon rappellast les bannyz, pourautant, disoit il, que ce luy sembloit chose totalement hors de raison, qu'ilz envoyassent requerir secours aux estrangers jusques en Italie et en la Morée, et qu'ilz ne voulussent pas admettre ny recevoir à la commune defense du pays leurs propres citoyens, lesquelz ayans jusques alors esté sollicitez par grandes offres et presens, dont les ennemys les ont tentez, pour les attirer à leur devotion, et vous faire la guerre, ont mieulx aimé mourir errans et vagabonds en pays estranger, que de prendre aucun party ny conseil prejudiciable au bien de leur pays, et ayans esté bannyz pour quelques seditions et dissentions, qui sont par cy devant advenues en ceste ville, si maintenant par vostre benefice ilz peuvent retourner, il n'y a nulle doubte, qu'ilz ne s'esvertuent à combatre vaillamment pour rendre grace à ceulx qui leur auront tant faict de bien, que de les rappeller de leur propre mouvement. Ainsi en deduysant ces raisons, et plusieurs autres servans à ce propos, la plus

serablement traittez, comme avoient esté les Agrigentins : mais Dionysius leur promeit qu'il retourneroit bien tost avec plus grande puissance pour les secourir, et ainsi se partit de Gelle avec les gens qu'il y avoit menez.

VII. Or le jour propre qu'il arriva en Syracuse, on y avoit d'adventure joué quelques jeux, et entra dedans la ville sur le poinct mesme que le peuple retournoit du theatre : si accourut incontinent tout le peuple à grande foule autour de luy, luy demandant où estoient et que faisoient les Carthaginois : Dionysius leur respondit qu'ilz ne s'advisoient pas qu'ils avoient de plus grands et de plus dangereux ennemys dedans que dehors, qui estoient, disoit il, ceulx qui avoient entre mains le maniement et le gouvernement de la chose publique : sur lesquelz les Syracusains se reposans, vacquoient à faire jeux et festes, pendant qu'eulx deroboient et pilloient entre eulx les deniers publiques, et ne payoient pas la soulde aux gens de guerre : mesmement en tems si dangereux que les Carthaginois faisoient des preparatifz incroyables pour la guerre, et avoient resolu d'amener toute leur puissance devant la ville de Syracuse, dont ces beaux gouverneurs ne faisoient aucun compte, et n'y donnoient provision quelconque. Et la cause pourquoy, je la sçavois, dit il, bien auparavant, mais je l'ay encore maintenant sceuë plus certainement : car Himilco m'a envoyé une trompette soubz couleur de me faire parler de quelques prisonniers, et soubz main m'a faict dire qu'il me

donneroit

donneroit encore plus qu'à pas un de mes compagnons, moyennant que je n'allasse point espiant, ny requerant que c'est qu'il avoit intention de faire : et si je ne luy vouloye aider, à tout le moins que je ne l'empeschasse point. Pourtant disoit Dionysius qu'il ne vouloit plus avoir la charge de capitaine, et qu'il estoit expressement venu pour la quitter : pource qu'il ne luy sembloit pas raisonnable, que luy pendant que les autres vendoient la chose publique aux ennemys, allast seul avec ses pauvres citoyens exposer sa personne à tous les perilz de la guerre, en danger de faire estimer qu'il fut luy mesme consentant et participant de leur trahison.

VIII. Le peuple fut fort irrité de ces paroles, lesquelles furent incontinent espandues par les oreilles de toute la commune, mesmement des gens de guerre : mais pour l'heure chacun se retira en sa maison en grande agonie de pensement. Et le lendemain Dionysius ayant faict assembler le peuple en conseil, accusa publiquement les autres capitaines ses compagnons, et fut ouy fort attentivement et avec grande louange de tout le peuple, qu'il avoit fort emeu : si que finablement il y eut en l'assistance quelcun qui cria, qu'il estoit besoin de l'eslire seul capitaine general, avec toute authorité et puissance souveraine, et qu'il ne falloit pas attendre jusques à ce que les ennemys battissent les murailles de la ville, et que la grande importance de ceste guerre requeroit un tel capitaine, lequel estoit homme

pour y trouver quelque expedient, et donner bon ordre à leurs affaires. Et quant aux traistres que lon adviseroit puis après à loisir que lon en devroit faire, mais que lors il n'en estoit pas le temps : et que par le passé leurs predecesseurs avoient bien vaincu et desfaict en battaille, devant la ville de Himere, trois cents mille combattans Carthaginois, soubz la conduite de Gelon estant seul capitaine en chef. Ces paroles ouyes le peuple enclinant selon sa coustume plustost au mal qu'au bien, eleut incontinent Dionysius capitaine general, et luy donna plein pouvoir, puissance et authorité souveraine.

IX. VOYANT doncques Dionysius la chose luy estre succedée selon son intention, meit tout premierement en avant un decret, que la soulde des gens de guerre fust augmentée au double : car en ce faisant, dit il, ilz vous serviront plus vouluntiers, et auront meilleur courage de combattre pour vous : et au demourant quant à l'argent, dit aux Syracusains qu'ilz ne s'en souciassent point, pource qu'il avoit moyen de le recouvrer facilement. Soudain que ceste assemblée fut départie, il y eut plusieurs de ceulx mesmes qui avoient esté presens, qui blasmerent grandement ce que lon y avoit arresté, comme si ce n'eussent pas été eulx mesmes qui l'eussent ordonné : car quand ilz se furent un peu recueillyz, et qu'ilz eurent pensé à eulx, ils veirent bien que c'estoit une tyrannie que lon bastissoit. Et ainsi en cuidant avoir bien prouveu à la conversation de leur liberté, les Syracu-

siens ne se donnerent de garde qu'ilz se meirent eulx mesmes soubz le joug de servitude, et establirent un tyran : mais Dionysius s'en doutant bien, et voulant prevenir la repentance du menu peuple, alloit imaginant les moyens par lesquelz il pourroit demander des gardes pour la seureté de sa personne : cela impetré, il esperoit facilement parvenir à ce qu'il pretendoit : si commanda que tous ceulx qui seroient aptes à porter armes, jusques à l'aage de quarante ans, eussent à se trouver à un jour nommé en la ville des Leontins avec leurs armes, et qu'ilz portassent quant et eulx provision de vivres pour trente jours. Or estoit celle ville pour lors comme une garnison des Syracusains, pleine de bannyz et de toute sorte de gens fuitifz, lesquelz il esperoit avoir à son commandement et à sa devotion, pource que c'estoient hommes qui ne demandoient que mutation, et se persuadoit que peu de Syracusains se trouveroient là, selon son mandement, au jour qu'il leur avoit assigné.

X. Ce neantmoins s'estant mis aux champs, et logé en la campagne, il feignoit une nuict que ses ennemys l'espioient pour le tuer, et qu'ilz l'estoient venuz assaillir dedans sa tente : si feit faire un bruit, et lever une grande clameur par ses domestiques, et luy quant et quant s'en fouit dedans le chasteau de la ville des Leontins, là où il passa le reste de la nuict, faisant allumer des feuz par tout, et envoyant querir les gens de guerre de qui il se fioit le plus, comme personne qui se defie, et qui se sent aguettée de ses ennemys. Le len-

demain au matin, estant assemblé quelque nombre de peuple de Syracuse en ceste ville des Leontins, il exposa en publique assemblée plusieurs choses controuvées avec verisimilitude, neantmoins pour faire croire à l'assistance que ces malvueillans et ennemys l'estoient venu assaillir en trahison pour le tuer : et sceut si bien prescher que le peuple luy ordonna six cents satellites pour la garde de son corps, telz comme luy mesme les voudroit elire. Ce qu'il feit à l'imitation de Pisistratus Athenien : lequel, comme lon dit, se blecea luy mesme en plusieurs endroicts de sa personne : et tout ensanglanté qu'il estoit, s'en courut sur la place, où le peuple s'assembla incontinent : et là donna à entendre à l'assistance que ses malveuillans l'estoient venuz assaillir de guet à pent, et l'avoient ainsi mal mené : et que pour cela luy fut par le peuple ottroyée une garde de soudards, moyennant laquelle il usurpa la tyrannie, et se feit seigneur d'Athenes.

XI. Au cas pareil Dionysius ayant aussi lors abusé le peuple de Syracuse, par une semblable tromperie establit sa domination tyrannique : car incontinent il choisit de jeunes hommes jusques au nombre de mille et plus, tous hommes souffreteux, et qui n'avoient biens quelconques : mais au demourant desesperez et adventureux pour ozer entreprendre toutes choses. Si les arma tout premierement de belles et riches armes, puis les encouragea par belles et magnifiques promesses qu'il leur feit : et appellant aussi les soudards es-

trangers qui estoient à la soulde des Syracusains, leur usa de bonnes et gracieuses paroles, par lesquelles il les gaigna et les rendit du tout siens. Mais il remua les capitaines particuliers des bandes, et y meit ceulx de qui plus il se fioit, et renvoya Dexippus Lacedemonien en Grece, pource qu'il se defioit de luy, et avoit peur que quand l'occasion se presenteroit, il ne voulust remettre les Syracusains en leur liberté. Davantage il envoya encore querir les soudards estrangers qui estoient en garnison dedans la ville de Gelle, et recueillit toute maniere de bannys, d'hommes malheureux et meschants, estimant que telles gens luy estoient propres pour establir et fonder sa tyrannie.

XII. Et quand il en eut faict un bon amas, il s'en retourna avec toute celle compagnie à Syracuse, et logea ses gens dedans l'arcenal, se monstrant à la descouverte seigneur et tyran*, sans plus rien desguiser ny dissimuler : ce qui despleut grandement aux Syracusains, mais il estoit force qu'ilz eussent patience, n'y pouvans plus donner remede, pource que la ville estoit ja toute pleine de soudards estrangers, et si redoutoient la puissance des Carthaginois, qui estoient fort près d'eulx avec une grosse armée. Dionysius doncques incontinent qu'il fut de retour, espousa la fille de Hermocrates, celuy grand capitaine qui combattit et desfeit les Atheniens, et donna sa sœur en ma-

* La quatrième année de la quatre-vingt-treizième olympiade avant J. C. 405.

riage à Polyxenus, frere de la femme dudict Hermocrates : ce qu'il feit pour s'allier d'une maison noble, à celle fin que son estat en fut de tant plus asseuré. Et cela faict teint une assemblée publique, en laquelle devant tout le peuple il feit mourir Daphneus et Demarchus, les deux premiers et plus puissans hommes qui fussent lors en Syracuse, et qui plus avoient esté contraires à son entreprise. Voylà comment Dionysius d'homme privé de vile et basse condition, se feit tyran et seigneur de l'une des plus grandes et plus puissantes citez Grecques qui fust au monde de son temps, et se mainteint en ceste seigneurie tant qu'il vescut, qui fut l'espace de trente et huit ans. Et quant à son accroissement et à ses faits, nous les escrirons cy après particulierement chacun en son lieu selon l'ordre des temps : car il me semble que ce a esté la plus grande seigneurie tyrannique usurpée sur hommes francs et libres, et qui a plus duré qu'autre quelconque, dont il soit au paravant faict mention par les histoires.

XIII. Après avoir démoli et rasé la ville d'Agrigende, Himilcon en partit au printems avec tout son exercite, entra dedans le territoire des Geloiens, et courant tout le plat pays, et semblablement aussi celui de Camarine, il enrichit grandement ses gens de toute sorte de butin : puis dressant son chemin vers la ville mesme de Gelle, s'alla camper et loger sur la riviere qui porte le mesme nom que la ville. Les Carthaginois fortifierent leur camp de fossez et de pallyz alentour, s'atten-

dans bien que Dionysius tyran de Syracuse, viendroit avec grosse puissance pour secourir les assiegez : et les Geloiens avant l'arrivée des ennemys devant leur ville, avoient resolu en leur conseil d'envoyer leurs femmes et leurs enfans à Syracuse, mais les femmes s'encoururent aux autelz qui estoient sur la place, suppliant qu'on leur permeist d'encourir la mesme fortune que leurs peres et leurs maryz, ce qui leur fut concedé. Et ayans departy leurs hommes de defense en plusieurs trouppes, les envoyerent les unes après les autres hors de la ville pour defendre la campagne. Et eulx connoissans toutes les adresses du pays, se ruoient sur les coureurs des ennemys, quand ilz s'escartoient un peu loing de leur camp, et en amenoient tous les jours plusieurs prisonniers dedans la ville, et plusieurs en tuoient parmi les champs. Les Carthaginois aussi de leur costé donnoient tous les jours nouveaux assaults à la ville, et battoient les murailles avec des moutons et autres engins de batterie : mais eulx de dedans se defendoient courageusement, en rebastissant la nuict ce que l'ennemy avoit demoly le jour, à quoy leur aydoient et servoient les femmes et les enfans : car ceulx qui estoient en aage de porter armes, ne faisoient autre chose que combattre continuellement ; et toute l'autre multitude travailloit sans cesse aux remparements et fortifications. Brief ilz soustenoient et reboutoient tout l'effort des Carthaginois si magnanimement, que combien que leur ville ne fust point forte, et qu'ilz fussent

destituez de tout secours : et que davantage ilz veissent tous les jours leurs murailles en plusieurs endroicts tumber par terre, neantmoins ilz ne s'estonnerent, ny ne se perdirent point pour quelque danger où ilz fussent.

XIV. Et ce pendant Dionysius * ayant envoyé querir du secours des Grecs habitans en Italie, et de tous les autres alliez et confederez de Syracuse : enrola encore davantage la plus grande partie des habitans de Syracuse, qui se trouverent en aage de pouvoir porter armes, et assembla tous les soudards estrangers qu'il avoit à sa soude, et les logea tous en un camp, auquel il eut, quand tout fut assemblé, jusques au nombre de cent cinquante mille combattans, comme aucuns ont voulu dire : ou, comme Timeus l'escript, trente mille hommes de pied seulement, mille chevaux, et cinquante galeres bien equippées, avec toute laquelle puissance il se partit de Syracuse pour aller secourir ceulx de Gelle : et quand il en fut assez près, logea son camp le long de la marine, ne voulant point si luy estoit possible escarter ses forces, ains d'un mesme lieu faire la guerre à l'ennemy, par mer et par terre : car avec ses gens de traict armez à la legiere, ilz les faisoit tous les jours escarmoucher, et les gardoit de s'espandre çà et là pour aller piller et fourrager le plat pays : et avec sa chevalerie et son armée de mer, empeschoit que lon ne leur portast vivres des terres de leur obeïssance.

XV. Si demourerent en ce poinct les uns auprès

* La même année, avant J. C. 406.

des autres par l'espace de vingt jours, sans faire aucun exploit digne de memoire : mais au bout de ces vingt jours, Dionysius divisa tous ses gens de pied en trois trouppes. La premiere fut des Siciliens, ausquelz il ordonna qu'ilz marchassent droict vers le camp des ennemys, laissant la ville de Gelle à la main gauche. La seconde fut des alliez ausquelz il commanda qu'ilz marchassent au long de la marine, ayans la ville à la main droitte : et luy avec la trouppe tierce, qui estoit des estrangers qu'il avoit recueilliz à sa soude, tira droict vers la ville, alendroict qu'estoient dressez les engins de batterie, dont les ennemys battoient les murailles. Et quant aux gens de cheval, il leur ordonna qu'ils passassent la riviere, et chevauchassent toute la pleine : et s'ilz voyoient que leurs gens eussent du meilleur, qu'ilz leur aidassent à presser de plus en plus l'ennemy : si non qu'ils sousteinssent ceulx qui seroient les plus foibles : et à ceulx qui estoient sur les galeres enjoignit, que quand ils verroient que les confederez Italiens commenceroient à assaillir le camp des ennemys, qu'ilz voguassent à toute force droict celle part.

XVI. Les galeres feirent bien à poinct ce qui leur avoit été ordonné : à raison dequoy les Carthaginois coururent vistement vers celuy endroict pour engarder de descendre en terre ceulx qui estoient dedans les galeres : pource que le costé de leur camp qui regardoit la marine, n'estoit aucunement remparé ni fortifié. Et la trouppe du secours d'Italie tout en un mesme temps le commença à assaillir par terre, là où ils trouverent que la

plus grande partie de ceulx de dedans entendoient à empescher que ceulx des galeres ne descendissent en terre : et à cette cause forcerent aiseement ceulx qui estoient demourez à la defense de la closture du camp du costé de la terre, et se ruerent à la foule dedans. Ce que voyans les Carthaginois, se tournerent adonc contre eulx avec le meilleur de leur force : et après avoir combattu bien longuement, rembarerent en fin à grande peine ceulx qui avoient passé les tranchées de leur camp. Et furent les Italiens en fin contraints par une si grosse multitude d'ennemys de reculer : et se rengerent ensemble en un coing du camp, n'ayans personne qui les secourust, pource que les Siciliens qui avoient pris le chemin de la plaine, n'y arriverent pas à temps, et les estrangers qui estoient en la trouppe de Dionysius, venoient avec grande difficulté le droict chemin de la ville, et ne se pouvoient avancer, comme ils eussent bien desiré. Les Géloiens d'autre costé sortirent de la ville pour aller secourir les Italiens, mais ilz ne s'esloignerent gueres loing, craignans d'abandonner la defense de leurs murailles : et à ceste cause ne les peurent secourir à bon esciant. Ce pendant les Hespagnolz et [1] Champenois estans à la soude des Carthaginois, chargerent ces pauvres Italiens si asprement, qu'il en demoura sur place mille : mais ceulx des galeres empescherent à coups de traicts qu'ilz ne les peurent poursuyvre plus oultre, au moyen dequoy le reste se retira à sauveté dedans la ville de Gelle. De l'autre costé les Siciliens choquerent les Ly-

[1] Campaniens. c.

biens, qui estoient sortiz aux champs pour leur faire teste : et en ayans tué un grand nombre, rebouterent les autres jusques dedans leur camp. Ce que voyans les Hespagnolz, Champenois, et les naturelz Carthaginois, sortirent pour secourir les Lybiens : de maniere que les Siciliens furent adonc contraints de se retirer aussi dedans la ville, avec perte de six cents hommes. Les gens de cheval mesmes voyans que ceulx de leur party avoient du pire, se retirerent aussi vers la ville, ayant les ennemys à la queuë qui les poursuyvoient vifvement et de près. Semblablement Dionysius avec sa trouppe ayant à grand peine gaigné la ville, trouva que ses gens avoient esté battuz, et qu'il y en estoit beaucoup demouré.

XVII. Si se retira aussi luymesme pour lors dedans les murailles de la ville, là où il assembla tous ses amys pour se conseiller avec eulx, et deliberer de ceste guerre : ilz furent tous d'advis que le lieu n'estoit ny advantageux pour eulx, ny propre pour hazarder la battaille. Et pourtant sur le soir envoya une trompette au camp des ennemys demander sourseance d'armes pour le lendemain, jusques à ce qu'on eust recueilly les morts pour les ensepvelir. Et ce pendant environ le premier guet de la nuict, feit sortir tout le peuple de la ville, et luy s'en partit aussi environ la my nuict, y laissant environ deux mille hommes armez à la legere, ausquelz il commanda de faire par tout force feuz, et mener grand bruit pour faire penser aux Carthaginois, que luy et toute

son armée fussent demourez dedans la ville : et eulx puis après ainsi que le jour commençeroit un petit à poindre, s'en devoient aussi partir, et se rendre au camp de Dionysius. Le lendemain les Carthaginois advertyz au vray du departement de leurs ennemys, s'en allerent la nuict ensuyvant loger dedans la ville, où ilz pillerent tout ce qu'ils trouverent dedans les maisons : et Dionysius estant arrivé en la ville de Camarine, contraignit semblablement tous les habitans d'icelle, de s'en aller avec leurs femmes et leurs enfans à Syracuse. Et pource que la frayeur ne leur donnoit aucun loysir ne delay, les uns troussoient l'or et l'argent, et autres meubles precieux, qui se pouvoient aiseement transporter, les autres chargeoient à leur col, leurs pauvres peres et meres vieilz avec leurs petits enfans, et s'enfuyoient à tout sans faire compte aucun d'or ny d'argent : et y en avoit quelques uns qui estans affoiblyz ou de vieillesse ou de maladie, demouraient là abandonnez, pource qu'ilz n'avoient ny parens ny amys qui les transportassent hors de là, et que tout le monde se partoit à la plus grande haste qu'il estoit possible, pource que d'heure à autre on attendoit que les Carthaginois y arrivassent. Et la calamité des Selinuntins, Himeriens et Agrigentins, les avoit tellement effroyez, que chacun pensoit tousjours veoir devant ses yeux les effects de l'inhumaine cruaulté des Carthaginois, lesquelz n'avoient pitié ny compassion aucune de ceulx qui tumboient soubz leurs mains : car ilz en crucifioient

aucuns sans mercy quelconque, et aux autres faisoient endurer des oultrages et injures insupportables : à l'occasion dequoy estans contraints les habitans de ces deux villes d'abandonner leurs maisons et leurs pays, tous les champs et chemins estoient pleins de femmes, d'enfans et de pauvre peuple de ville.

XVIII. Ce que voyans les gens de guerre, s'en courrouçoient et mutinoient alencontre de Dionysius, pour la pitié qu'ils avoient de la misere de ces pauvres gens ; car ilz voyoient de jeunes enfans de nobles maisons, et de jeunes filles prestes à marier, qui estoient contraints d'aller errans çà et là parmy les champs, contre l'honnesteté de leur aage et de leur sexe, pource que le malheur du temps leur ostoit la honte et la vergongne, de se laisser veoir aux estrangers : aussi avoient ilz semblablement compassion des pauvres vieilles gens, voyans qu'ilz estoient contraints, quelque imbecillité que leur apportast leur aage, de cheminer en haste quant et les plus jeunes. Toutes lesquelles choses allumoient de plus en plus la haine publique alencontre de Dionysius ; car chacun estimoit qu'il eut fait cela expressement pour mieulx parvenir à ses fins, qui estoient de pouvoir plus facilement dominer et commander à toutes les autres villes de la Sicile pour la crainte et terreur des Carthaginois, et à ce propos alloient ramentevans et remettans en memoire le peu de secours, qu'il avoit fait à ceulx de Gelle : comment les soudards estrangers de sa trouppe avoient esté lasche-

ment en besongne : et comment sans avoir fait perte quelconque notable, ilz s'en estoient secrettement fouyz : et qui plus est, comment nul des ennemys ne les avoit aucunement poursuyvis, tellement qu'il sembloit que quelque providence divine voulust disposer les cueurs de tous ceulx de la Sicile à secourir et ayder ceulx, qui de long temps ne cherchoient autre chose que quelque occasion de soy rebeller et soublever contre luy, pour ruiner sa tyrannie.

XIX. Car premierement ceulx qui estoient venuz d'Italie, prirent leur chemin pour s'en retourner en leurs maisons par le travers de la Sicile, et les hommes d'armes Syracusains, du commencement espierent les moyens de le pouvoir tuer sur le chemin : mais quand ilz veirent que ses soudards estrangers ne l'abandonnoient jamais ne luy eulx, ilz se partirent tous ensemble unanimement, et tirerent à toute diligence vers Syracuse, là où ilz trouverent ceulx que le tyran y avoit laissez en garnison logez en la place de l'arcenal, qui ne sçavoient rien de ce qui estoit advenu devant Gelle, et par ce moyen estans entrez sans aucune resistance dedans la ville : saccagerent le palais du tyran lequel estoit plein d'or et d'argent, et de toute autre richesse : et prenans sa femme, la traitterent si mal et si durement, qu'il n'y eut rien dequoy Dionysius se courrouceast tant, ne qu'il eust tant à cueur, estimant que les tourments de mauvais traittements, qu'ilz avoient fait endurer à sa femme, estoient la plus grande et

plus séure fiance qu'ilz peussent avoir les uns des autres en leur conjuration : mais sur l'heure de leur partement du camp, Dionysius imaginant par le chemin ce qui pouvoit advenir de ceste soudaine departie des hommes d'armes Syracusains, choisit des gens de pied et de cheval qu'il avoit autour de sa personne ceulx qui luy estoient plus feaux, avec lesquelz il se meit incontinent en chemin vers Syracuse à la plus extreme diligence qui luy fust possible, estimant qu'il ne viendroit jamais au dessus de ces hommes d'armes Syracusains, s'il ne faisoit comme ilz avoient fait eulx mesmes : car il esperoit que s'il pouvoit arriver à Syracuse encore plus inspereement qu'ilz n'avoient fait, qu'il pourroit facilement, les surprenant au desprouveu, venir à bout de son intention, comme il advint : pource que les hommes d'armes Syracusains cuiderent que Dionysius quand il auroit entendu leur soudain departement du camp, n'auroit sceu quel party choisir de les suyvre, ou de demourer avec le reste de son armée. Et à ceste cause pensans jà estre au dessus de leur entente, alloient disans par Syracuse, que Dionysius avoit fait courir un faux bruit, que les Carthaginois s'en estoient fouys de devant Gelle : mais qu'au contraire c'estoient les Syracusains mesmes qui s'en estoient fouys.

XX. Dionysius doncques ayant fait près de dixneuf lieuës de chemin, arriva environ la mynuict à la porte du quartier de la ville, qui se nommoit *Achradine*, avec environ cent chevaux, et six

cents hommes de pied : et la trouvant fermée, feit mettre contre force fagots de cannes et de rouseaux de marets, dont les Syracusains usent à cuyre la chaux, qu'ilz trouverent là tout à propos. Et pendant que ceste porte brusloit, ses gens qui n'avoient peu venir si tost que luy, arrivoient tousjours les uns après les autres à la file : puis quand le feu eut tout consommé la porte, alors il entra dedans la ville avec ses gens qui l'avoient suivy. Or furent un peu avant advertyz de ceste entrée aucuns des principaux hommes d'armes Syracusains : lesquelz incontinent sans attendre toute la trouppe des autres conjurez, sortirent de leurs maisons en armes, et se meirent en battaille sur la place en bien petit nombre. Ceulx là enveloppez dc tous costez par les soudards du tyran, furent tous tuez à coups de picque et de traict. Et ce pendant Dionysius courant toute la ville, mettoit à l'espée tous ceulx qu'il rencontroit çà et là parmy les rues, allans au secours de leurs gens : et non content de ce, entra puis après dedans les maisons de ceulx qu'il sçavoit qui luy portoient mauvaise voulunté, et en tua les uns, et chassa les autres hors de la ville. Le reste des hommes d'armes qui peut eschapper ceste premiere fureur, s'enfouyt, et saisit une place qui s'appelle maintenant *Achradine*. Le lendemain au matin toute la grosse trouppe des soudards estrangers de Dionysius, et semblablement les bandes des Siciliens arriverent à Syracuse : mais les Geloïens et Camariniens indignez alencontre de luy, se retirerent en

la

la ville des Leontins : et Himilco contrainct par la necessité de ses affaires, envoya un herault à Syracuse, requerir de paix ceulx qu'il avoit vaincuz, ce que Dionysius accepta fort volontiers. Si fut faict appointement entre eulx, par lequel il fut dit et accordé que les Carthaginois auroient oultre les villes, qui dès auparavant ceste guerre estoient soubz eulx, les Sicaniens, et que les Selinuntins, Agrigentins, Himeriens, Geloiens, et Camariniens pourroient retourner en leurs maisons, et habiter en leurs pays, et en leurs villes sans murailles : toutesfois en payant par chacun an un certain tribut aux Carthaginois, et que les Leontins, Messiniens, et tous autres Siciliens demoureroient francs et vivroient en liberté, usans de leurs loix, et les Syracusains seroient soubz le gouvernement de Dionysius. Au demourant, que les prisonniers et les navires prises durant la guerre se rendroient d'une part et d'autre.

XXI. Dionysius ayant fait paix avec les Carthaginois, entendit à establir et asseurer son estat : car il estima que les Syracusains delivrez de ceste guerre de Carthage, auroient temps et loisir de penser à recouvrer leur liberté : et considerant que le quartier que lon appelle l'*Isle*, estoit le plus fort d'assiete qui fust en toute la ville, et qui se pouvoit plus facilement garder, il l'environna d'une bonne grosse muraille apart du reste de la ville, et y feit bastir plusieurs grosses et haultes tours : et oultre cela de grandz palais et logis propres à tenir la justice, assembler le conseil, et depescher autres af-

faires publiques, des galeries et portiques spacieux et capables de grand nombre de peuple : et pour la retraite de sa personne en une soudaine emotion de commune, y feit aussi edifier un chasteau fort à merveilles : dedans le pourpris duquel il feit enfermer et comprendre l'arcenal, qui est sur le petit port que lon appelle *le lac* : auquel arcenal pouvoient tenir soixante galeres, et y avoit une porte qui fermoit, par laquelle ne pouvoit entrer qu'une galere à la fois. Puis choysissant le plus beau et le meilleur de tout le territoire de Syracuse, le departit entre ses amys, et en donna à ceulx qui avoient charge de gens de guerre soubz luy : et ce qui resta, le distribua par egales portions aux autres habitans de la ville, tant naturelz citoyens, qu'estrangers venus d'ailleurs habiter à Syracuse, comprenant sous le nom de citoyens les serfz affranchiz qu'il appelloit *les nouveaux bourgeois* : et distribua semblablement au peuple les maisons de la ville, exceptées celles du quartier de l'isle, qu'il donna à ses amys et à ses soudards.

XXII. Puis quand il eut à son advis bien estably et asseuré la seigneurie, alors il alla contre les naturelz Siciliens *, desirant reduire soubz son obeyssance tous les peuples francs de la Sicile : et principalement ceulx là, pource qu'ilz s'estoient paravant alliez des Carthaginois encontre luy : si alla planter son camp devant la ville des Hermesiniens **, faisant provision de toutes choses ne-

* L'année suivante, avant J. C. 404.

** Herbesiniens, habitans d'Herbesse ou Erbesse, que Cellarius place probablement entre Agrigente et Syracuse.

cessaires pour y tenir siege : mais les Syracusains qui estoient en son camp, se trouvans les armes en main, commencerent à faire des assemblées secrettes, esquelles ilz s'entreblasmoient de ce qu'ilz ne s'estoient joincts avec les hommes d'armes pour chasser le tyran. Or celuy que Dionysius leur avoit baillé pour capitaine, appellé *Doricus*, s'apperceut de ces parlements, et en menassa l'un qui parloit un peu plus audacieusement que les autres : et celuy là luy respondit encore plus fierement, de sorteque le capitaine s'approcha de luy en cholere pour le frapper ; mais ses compagnons prirent la querelle pour luy, et entrerent en telle fureur qu'ils occirent leur capitaine sur la place : et invitans leurs autres concitoyens au recouvrement de la liberté, envoyerent devers les hommes d'armes Syracusains, qui s'estoient retirez en la forteresse d'AEtne : car dès le commencement que Dionysius usurpa la seigneurie de Syracuse, il se sauva de la ville quelque nombre de gens de cheval, qui se retirerent en ceste forteresse d'AEtne, laquelle ilz tenoient encore alors.

XXIII. Dionysius estonné de ceste mutination des Syracusains, leva incontinent son siege, et à toute diligence reprit son chemin devers Syracuse, pour y pouvoir arriver le premier. Party qu'il fut, ceulx qui s'estoient rebellez contre luy, eleurent pour leurs chefs ceulx qui avoient tué le capitaine Doricus, et avec les hommes d'armes qui vindrent d'AEtne, s'allerent camper devant Syracuse au lieu que lon appelle *Epipoles*, pour faire la guerre au

tyran, luy tenans les chemins et passages fermez qu'il ne peust sortir en campagne : et incontinent envoyerent devers les Regiens et les Messeniens, les requerir de leur vouloir aider à recouvrer leur liberté : car ces deux villes en ce temps là estoient fortes par mer, et pouvoient armer jusques au nombre de quatrevingts dix galeres qu'elles envoyerent alors bien vouluntiers au secours des Syracusains, pour essayer de les remettre en leur liberté. Davantage ceulx de Syracuse feirent crier à son de trompe, qu'ilz donneroient une certaine grosse somme d'argent à qui occiroit le tyran, et promeirent aux gens de guerre estrangers qu'il avoit à sa soude, de les faire bourgeois comme eulx, s'ilz se vouloient tourner de leur costé contre luy : et feirent provision d'engins de batterie pour battre les murailles de l'isle, ausquelles ilz donnoient tous les jours nouveaux assaults, et faisoient grandes caresses aux soudards estrangers qui se rendoient à eulx.

XXIV. Parquoy Dionysius se voyant forclos de la campagne, et que ses soudards estrangers l'abandonnoient de jour en jour, assembla tous ses amys pour se conseiller avec eulx de ce qu'il avoit à faire : car il esperoit si peu de pouvoir maintenir son estat, qu'il ne cherchoit plus comment il pourroit venir au dessus des Syracusains par force d'armes, ains comment il pourroit plus honorablement mourir, à ce que la ruine de sa tyrannie en fust à tout le moins aucunement renommée envers la posterité. Et adonc l'un des as-

sistans nommé *Elorides* : ou comme les antres disent, le poëte son * pere luy dit, « que la tyrannie « estoit une belle sepulture » : et Polyxenus son beau ** pere luy conseilla qu'il montast sur le plus viste cheval qu'il eust en son escuyrie, et qu'il s'en fouist ès terres que tenoient ceulx de Carthage vers les soudards Champenois, que Himilco y avoit laissez en garnison pour la garde des lieux et places que les Carthaginois possedoient en la Sicile. Mais Philistus celuy qui depuis escrivit l'histoire de ses gestes, dit adonc qu'il ne falloit point qu'il s'en fouist vouluntairement quittant sa seigneurie, ny sur le meilleur cheval qu'il eust en son estable : ains au contraire, qu'il falloit plus tost qu'il s'en feist tirer par force les jambes devant. Dionysius s'arresta à ceste opinion, estant resolu de souffrir toute extremité, plus tost que de laisser et quitter vouluntairement sa tyrannie.

XXV. Si envoya suyvant ceste resolution des ambassadeurs vers ceulx de la ville qui s'estoient rebellez contre luy, pour les supplier de luy permettre qu'il peust sortir de la ville a seureté luy et ceulx qui estoient avec luy. Et en un mesme temps envoya aussi devers les soudards Champenois, leur promettre tant d'argent qu'ilz en voudroient moyennant qu'ilz vinssent assieger la ville de Syracuse. Ces choses ainsi ordonnées, les Sy-

* Il faut lire dans le texte, son ami, et, comme quelques-uns disent, son père d'adoption.

** Son allié.

racusains qui avoient donné permission au tyran ; qu'il peut sortir de la ville avec cinq navires, s'endormirent sur ceste attente qu'il deust sortir, et casserent partie des gens de guerre qu'ilz avoient à leur soude, comme n'estans plus necessaires à le tenir assiegé, si que leurs soudards s'escarterent de la ville çà et là parmy les champs, ne plus ne moins que si jà la tyrannie eust esté de tout poinct abolye. Et les Champenois attirez par les grandes promesses de Dionysius, s'acheminerent pour aller à Syracuse. Et premierement marcherent jusques à la ville d'Agyride, là où ilz laisserent tout leur bagage en depost entre les mains du seigneur de la ville : puis tirerent en toute diligence vers Syracuse, estans en nombre douze cents hommes de cheval. Et ayans en peu de tems fait le chemin, les Syracusains furent esbahyz qu'ilz les veirent avant qu'avoir entendu qu'ilz fussent pour venir : au moyen dequoy ne se tenans point sur leurs gardes, ilz furent surpris au desprouveu, et y en eut à la premiere arrivée beaucoup de tuez par ces Champenois, lesquelz, malgré eulx, passerent à travers la ville, jusques au chasteau du tyran : auquel tout en un mesme tems arriverent encore par mer trois cents autres soudards, tellement qu'il remonta de rechef en esperance plus grande que jamais. Et au contraire les Syracusains voyans que la tyrannie estoit pour se ressoudre, commencerent à entrer en dissention les uns contre les autres, voulant une partie d'iceulx que lon demourast ensemble dedans la ville, et que lon teint

le tyran assiegé dedans son fort : l'autre disant qu'il valoit mieulx rompre l'armée et abandonner la ville.

XXVI. DIONYSIUS estoit très bien adverty de ce discord, et feit sortir sur eulx ses gens qui les chargerent au desarroy qu'ilz estoient, de sorte que facilement il les meit en route au quartier de la ville, que lon appelle *Villeneufve*, toutefois il n'en fut pas tué grand nombre ; car Dionysius courant çà et là à cheval, defendoit à ses gens de tuer ceulx qui fuyoient. Ainsi furent les Syracusains tantost escartez çà et là parmy les champs : mais en peu d'heures il s'en rallia et rassembla alentour des gens de cheval plus de sept mille. Et Dionysius après avoir fait ensepvelir et inhumer ceulx qui estoient morts en ceste rencontre, envoya des ambassadeurs en la ville d'AEtne vers ceulx qui s'y estoient retirez, pour les convier de se rappointer avec luy, et de retourner habiter comme devant en leurs maisons, leur promettant par serment, qu'il ne se ressentiroit jamais d'aucune chose qu'ilz eussent faitte ne machinée alencontre de luy, et d'iceulx aucuns qui avoient à Syracuse leurs femmes et leurs enfants, furent contraints de soy fier à ses paroles et promesses : mais les autres quand les ambassadeurs leur alleguoient l'humanité dont avoit usé Dionysius, en faisant honnestement ensepvelir les morts, respondirent qu'il meritoit qu'on luy en feist autant, et qu'ilz prioient aux dieux, que bien tost ilz luy peussent rendre la pareille : mais pour cela ne se

voulurent aucunement fier aux paroles du tyran, ains se teindrent en la ville d'AEtne, attendans l'opportunité et occasion de luy pouvoir courir sus. Ce pendant Dionysius se portoit humainement à Syracuse, voulant par ce moyen attraire les autres à s'en retourner aussi. Et au demourant après avoir remuneré les soudards Champenois de dons et de presens, comme il leur avait promis, les envoya hors de la ville, ayant leur inconstance et desloyauté suspecte. Et eulx partans de Syracuse, s'en allerent vers la ville d'Atelle, là où ilz feirent tant envers les habitans, qu'ilz les receurent dedans leur ville pour y habiter, et en estre citoyens comme eulx : mais ilz furent si meschants qu'une nuict ilz assaillirent en trahison les naturelz habitans, et tuerent tous les hommes qui estoient en aage de porter armes, puis espouserent par force leurs femmes, et par ce moyen se feirent seigneurs de la ville et du territoire d'icelle.

XXVII. Cependant les Lacedemoniens envoyerent Aristus l'un de leurs principaux hommes à Syracuse, soubz couleur de vouloir chasser et oster le tyran : mais à la verité le voulans au contraire plus tost confirmer et augmenter, pource qu'ilz esperoient l'obliger en ce faisant, de telle sorte qu'il seroit puis après totalement à leur dévotion. Aristus doncques estant arrivé à Syracuse et ayant parlé et communiqué en secret avec Dionysius sur la cause de sa venuë, commença à susciter les Syracusains, leur promettant de les

aider à recouvrer leur liberté, puis occit luy mesme Nicoteles Corinthien, qui s'estoit offert d'estre chef des Syracusains en ceste entreprise : et trahissant et accusant ceulx qui s'estoient fiez à ses paroles, rendit le tyran plus asseuré, et plus fort que jamais : mais aussi acquit il tant à luy comme à son pays un très grand deshonneur, pour avoir fait une si lasche et si meschante trahison. Cela fait, le tyran Dionysius trouva moyen d'envoyer les Syracusains aux champs pour faire les moissons ; et pendant qu'ilz estoient hors de la ville, alla luy mesme par les maisons, où il osta les armes à tous ceulx qui en avoient : puis feit environner son chasteau d'une autre seconde muraille, feit bastir vaisseaux, assembla grand nombre de soudards estrangers qu'il teint tousjours depuis à sa soude : et brief feit toute autre provision qui pouvoit servir à l'establissement, et à l'asseurance de sa tyrannie, comme celuy qui jà par effect avoit esprouvé, que les Syracusains estoient pour faire et souffrir toutes choses, à fin de ne servir point.

XXVIII. Dionysius après avoir fait paix avec les Carthaginois, et appaisé les mutinations qui s'estoient emeuës encontre luy, tourna ses pensées à tascher de conquerir les villes Chalcidienes *, qui estoient voisines de son estat, comme celle de Catane, celle de Naxe, et celle des Leontins,

* C'est-à-dire, les villes fondées par les Chalcidéens d'Eubée, sçavoir, Zancle, Naxos, Léontium, Catane, Eubée, Mylès, Himère Callipolis.

desirant fort s'en emparer, pource qu'elles confinoient toutes au territoire de Syracuse, et qu'elles luy apportoient plusieurs grandes commoditez pour pouvoir s'eslargir, et accroistre sa seigneurie. Mais avant toute autre œuvre, il mena son armée devant la ville d'AEtne qu'il emporta incontinent, pource que les bannyz qui la tenoient, n'estoient pas forts assez pour la pouvoir defendre contre une si grosse puissance que la siene. Au partir de là il s'en alla devant celle des Leontins, et planta son camp le long de la riviere de Terie: et ayant premierement ordonné ses gens en battaille, envoya puis un herault à ceulx de la ville, les sommer de la luy rendre, esperant qu'il les estonneroit, quand ilz verroient une si belle et si grosse armée en battaille venue à leur dommage. Toutesfois les Leontins ne s'en effroyérent point autrement ny ne voulurent obeir à sa sommation: ains se preparérent et se prouveurent de toutes choses necessaires à soustenir le siege et attendre l'assault. Et Dionysius n'ayant point pour lors en son camp d'engins de batterie pour la battre: et estimant qu'il n'estoit point expedient de l'assieger, après avoir couru, pillé et fourragé tout leur plat pays, se partit de là prenant son chemin vers les villes des naturelz Siciliens, monstrant semblant de leur vouloir faire la guerre, à celle fin que ceulx de Catane et de Naxe, voyans la guerre divertye ailleurs, se teinssent moins sur leurs gardes, et en devinssent plus nonchalans à se prouveoir pour la guerre.

XXIX. Estant doncques près la ville d'Enne, il meit en teste à Aimnestus citoyen d'Enne, qu'il entreprist de soy faire seigneur de son pays, luy promettant de luy tenir la main, et l'ayder à conduyre ceste entreprise à effect : ce que Aimnestus entreprit, et veint au dessus de son intention : mais s'estant emparé de la ville, il n'y voulut pas laisser entrer, ny y recevoir dedans le tyran Dionysius : dequoy estant griefvement indigné, il changea soudain de vouluntè, et commença à suader aux Enneiens de chasser ce nouveau tyran : et à sa suscitation le peuple accourut un jour en armes sur la place, criant *liberté*, *liberté* : de maniere que toute la ville se soubleva contre le tyran. Et Dionysius entendant les nouvelles de ceste rebellion, prit avec luy quelque nombre de ses plus feaux amys, avec lesquelz il se coula secrettement dedans la ville par un endroit, qui estoit presque desert, tant il estoit mal habité : et entré qu'il y fut, prit au corps Aimnestus, qu'il livra entre les mains des Enneiens, pour en faire punition telle comme ilz adviseroient. Puis sans attenter autre chose, sortit de la ville : ce qu'il feit non pour aucun zele qu'il eust à la justice, ny pour talent qu'il eust de ne faire point tort à autruy, mais pour inviter les autres villes à se fier en luy.

XXX. Au partir de là il alla devant la ville des Erebitains *, pensant la prendre d'assault : mais

* Herbita dans le cœur de la Sicile, auprès des monts Héréens.

n'y ayant peu rien faire, il feit paix avec eulx, et mena son armée devant Catane, pour ce que Arcesilaus qui estoit capitaine des Cataniens, luy avoit promis de la luy trahir : et suyvant sa promesse le meit dedans environ la mynuict. Par ce moyen Dionysius estant devenu seigneur de Catane, osta les armes aux habitans d'icelle, et y laissa bonne et grosse garnison dedans. Cela fait, Procles capitaine des Naxiens, gaigné semblablement par les grandes offres et promesses de Dionysius, luy livra aussi la ville entre ses mains. Dionysius de son costé luy teint aussi bien amplement ce qu'il luy avoit promis, et luy sauva tous ceulx qui estoient ses amys ou parens : mais au demourant feit tous les autres citoyens esclaves, et abandonna leurs biens à saccager et piller à ses gens : puis demolit les murailles et maisons de la ville jusques aux fondements. Autant en feit il après à ceulx de Catane, et vendit en Syracuse les prisonniers à l'encan, comme serfz et esclaves. Et quant aux terres des Naxiens, il en feit present aux Siciliens, qui estoient leurs plus proches voisins, et donna la ville de Catane aux soudards Champenois pour s'y habituer. De là il mena son armée devant celle des Leontins, laquelle il environna tout alentour avec son camp : puis envoya sommer ceulx de dedans par un herault, qu'ilz eussent à luy rendre la ville, et qu'il leur offroit tous droictz et privileges de bourgeoisie en Syracuse, s'ilz y vouloient aller habiter. Les Leontins voyans qu'ilz ne pouvoient esperer secours de part

quelconque, et se mettans devant les yeulx les miseres et calamitez des Naxiens et Cataniens, se trouvoient fort espouventez, craignans de tumber en mesmes inconveniens : et pour ceste cause obeyssans à la necessité du temps, abandonnerent leur propre ville pour aller demourer à Syracuse.

XXXI. Ce pendant Dionysius, voyant que les affaires de son estat luy estoient succedées à son plaisir, se delibera de faire la guerre aux Carthaginois : mais pource que son equippage n'estoit pas prest, il teint secret à luy mesme cestuy sien desseing, pendant qu'il alloit prouvoyant à tous les dangers et inconveniens, qu'il imaginoit luy en pouvoir advenir. Parquoy se souvenant qu'en la guerre des Atheniens, la ville avoit esté par eulx environnée de murailles tout alentour, depuis un costé de la mer jusques à l'autre, craignant de tumber encore en pareil inconvenient, et que par ce moyen, il ne fust forclos de pouvoir yssir en campagne, pour y obvier, il considera que le lieu que lon appelle *Epipoles*, estoit d'assiette fort propre pour secourir ou endommager la ville de Syracuse, et en ayant communiqué avec des maistres architectes et ingenieurs, resolut suyvant leur advis de fortifier, et ceindre de murailles tout alentour laditte place d'Epipoles, mesmement alendroict qui repond au quartier de la ville, où maintenant est assise la fabrique que l'on appelle *Hexapyle*. Ce lieu regarde le septentrion, et est le plus hault, et le plus droit, couppé tout alentour, tellement qu'il est bien difficile d'y monter

par le dehors. Ceste resolution prise, à celle fin que la structure des murailles, fust plus promptement achevée, il feit assembler les paysans des champs, tous hommes francs et libres, desquelz il choysit jusques au nombre de soixante mille, qui se trouverent plus idoines à ce qu'il avoit intention de faire : puis distribua entre eulx le pourpris qu'il vouloit environner de murailles, ordonnant à chasque douze vingts pas de long un maistre ingenieur, pour la superintendence et conduitte de l'ouvrage : et des massons et des maneuvres pour les servir, jusques au nombre de deux cents : oultre lesquelz y avoit encore un autre nombre infiny de ceulx qui tiroient la pierre des carrieres : et pour la conduyre ès lieux où elle faisoit besoing, avoit fait amas de six mille paires de bœufz : de sorte que c'estoit chose merveilleuse à veoir une si grande multitude d'ouvriers besognans et travaillans à l'envy les uns des autres, à qui plus tost auroit achevé sa tasche : car pour les inciter à besongner plus diligemment, Dionysius avoit proposé de grands pris à ceulx qui auroient les premiers achevé, separeement aux ingenieurs, et aux massons aussi, et jusques aux maneuvres. Et oultre tout cela, luy mesme estoit continuellement present à les voir besongner, avec ses amys, tant que le jour duroit : et non seulement les sollicitoit, mais leur aidoit, mettant luy mesme la main à l'œuvre aux endroitz où il voyoit qu'il y avoit plus d'affaire, en deposant la gravité de seigneur, et se rendant comme pair et compa-

gnon à ceulx qui travailloient, prenant autant de peine que piece des ouvriers : ce qui leur engendroit une grande emulation, et telle que plusieurs d'iceulx ne se contentoient pas de besongner tout le long du jour, ains y adjouxtoient encore grande partie de la nuict, tant ilz avoient grande envie d'achever les premiers ce qui leur estoit ordonné. Si fut l'ouvrage tellement sollicité, que dedans l'espace de vingt jours, contre l'opinion et l'esperance de tout le monde, la muraille fut toute achevée : laquelle comprenoit peu moins de deux lieuës de tour, ayant haulteur competente, et espesseur telle, qu'elle n'estoit point prenable de force : car elle estoit remparée de force tours grosses et haultes, bastyes de gros quartiers de pierre, de quatre piedz de long, bien taillez et bien massonnez, et mis en œuvre.

XXXII. Les Regiens extraits et descenduz des Chalcidiens, voyoient mal vouluntiers l'accroissement que prenoit tous les jours le tyran Dionysius : car il avoit reduit en servitude les Cataniens et les Naxiens qui estoient leurs parens, ce qui les tenoit en merveilleuse crainte, doubtant qu'il ne leur en prit tout autant : si furent d'advis de luy commencer la guerre de bonne heure *, avant qu'il devint si puissant, qu'il n'y eust du tout plus d'ordre de luy resister. A quoi faire les inciterent encore davantage les bannyz de Syracuse, dont la plus grande part se trouvoit lors à Rege, où ilz

* La seconde année de la quatre-ving-quinzième olympiade, avant J. C. 399.

ne faisoient autre chose tous les jours que prescher les Regiens, leur remonstrans que tous les Syracusains universellement n'attendaient autre chose que quelque occasion pour se soublever contre le tyran. Si que finablement les Regiens eleurent des capitaines, soubz la conduitte desquelz ilz meirent aux champs sept mille hommes de pied, avec six cents chevaux et huit galeres : lesquelz passans le destroit du far de Messine, persuaderent aux chefz et aux gouverneurs de la ville, de vouloir participer à ceste guerre, disans que ce leur estoit une grande vergongne, de supporter, qu'à leur vuë, deux des villes Grecques fussent ainsi du tout ruinées ou asservies par un tyran. Les gouverneurs de Messine s'y estans consentiz, sans en avoir demandé la voulunté du peuple, meirent aussi leurs gens aux champs, qui estoient quatre mille hommes de pied, et quatre cents chevaux, avec quatre galeres. Mais quand ceste trouppe eut marché ensemble jusques aux confins du territoire de Messine seulement, il se leva une sedition entre les soudards par la suggestion d'un nommé *Laomedon* Messenien, qui feit une harangue aux soudards, leur remonstrant qu'ilz ne devoient point commencer la guerre à Dionysius, attendu qu'il ne les avoit aucunement offensez. Les soudards entendans ces parolles, avec ce que le peuple n'avoit point authorisé ny confirmé l'entreprise de ceste guerre, furent incontinent persuadez : et abandonnans leurs capitaines, s'en retournerent chacun à leur maison. Et les Regiens voyans que ceulx

ceulx de Messine avoient ainsi rompu leur camp, et considerans qu'ilz n'estoient pas au demourant fortz assez pour combattre eulx seuls le tyran, s'en retournerent aussi tout court à Rege : mais Dionysius si tost qu'il sentit le vent de ce mouvement des Regiens alencontre de luy, mena son armée jusques aux confins de Syracuse, attendant la venue de ses ennemys. Et estant adverty comme ilz s'estoient retirez, s'en retourna aussi à Syracuse. Depuis les Regiens et les Messiniens ensemble ayans envoyé devers luy pour traitter appointement, il estima que l'amytié de ces deux citez luy estoit expediente, et feit paix avec eulx.

XXXIII. Estant doncques Dionysius asseuré de ce costé là, et considerant que plusieurs Grecs de la Sicile s'enfuyoient ès terres qui estoient soubz l'obeyssance des Carthaginois, et qu'il y avoit des villes toutes entieres qui y transportoient leurs biens : il estima que tant comme il auroit paix avec eulx, plusieurs de ses subjects auroient vouluntè de faire le semblable : mais si une fois il leur commençoit la guerre, que au contraire ceulx que les Carthaginois auroient conquis et asserviz par armes, se tourneroient de son costé. Davantage il avoit nouvelle que les Carthaginois s'estoient beaucoup morts de peste : et à ceste cause estima que c'estoit le poinct propre de l'occasion pour leur commencer la guerre : mais neantmoins il voulut que premierement toutes choses necessaires pour la continuer fussent prestes : car il pensa bien que la guerre seroit longue, ayant à faire au plus puissant

peuple qui eust empire ny domination en Europe. Si feit incontinent assembler par commandement tous les ouvriers et artisans des villes à luy subjettes, et en attira des autres tant de la Grece que de l'Italie : et encore des villes mesmes et des terres qui estoient soubz les Carthaginois, par grands salaires qu'il leur proposa : et ce pour faire forger force harnois, force traits et armes offensives et defensives de toutes sortes, faire bastir grand nombre de galeres à trois et à cinq rames pour banc, n'ayant encore jamais jusques à ce temps là esté basty galere qui eust cinq rames pour banc. Ainsi ayant assemblé une fort grande multitude d'ouvriers, il les divisa et distribua par mestiers, à chacun desquelz il ordonna un des plus notables personnages de la ville qui eust l'œil et la superintendence sur les ouvriers d'iceluy, proposant de beaux et grands prix à ceulx qui forgeroient les plus belles armes, et si ne leur divisa pas seulement les sortes d'armes qu'il vouloit qu'ilz forgeassent, mais leur en donna encore les moules et les formes, parce que les soudards estrangers qu'il avoit à sa soude, estoient gens ramassez de diverses nations : et vouloit que chacun s'armast à sa guise, et à la mode de son pays, estimant que son exercite par ce moyen en seroit plus formidable à veoir, et meilleur au besoing, quand chacun des soudards auroit les armes, dont il auroit appris et accoustumé de combattre.

XXXIV. Les Syracusains obeyssoient en cela fort voluntiers, et secondoient l'intention de Dio-

nysius, tellement que lon forgeoit par toute Syracuse armes et harnois en merveilleuse diligence: car non seulement ès portiques et cloistres des grandes eglises, aux lices où la jeunesse s'exercite, aux galeries qui sont autour de la place, tout estoit plein d'ouvriers besongnans: mais encore oultre tous ces lieux publiques, ès meillebres et plus nobles maisons privées de la ville on forgeoit de toutes sortes d'armes. Et fut alors trouvé à Syracuse l'engin à tirer gros traits massifz, et grosses pierres au loing, que les Grecs appellent *catapulte*, pour le concours de tant de bons et excellents maistres qui s'estoient assemblez en un mesme lieu. Car le grand salaire que leur offroit le tyran, les y faisoit accourir de tout loing: et quand ilz y estoient arrivez, les riches prix qu'il proposoit à ceulx qui besongneroient le mieulx et le plus diligemment, les forceoit de travailler ardemment: oultre ce que tous les jours luy mesme en personne les alloit veoir besongner les uns après les autres, disant tousjours quelque bonne parole en passant à chacun, et faisant tousjours quelque present à ceulx qu'il congnoissoit plus aspres à la besongne, jusques à les appeller quelques fois à manger avec luy à sa table. Au moyen dequoy, ces armeuriers et autres artisans travailloient à l'envy les uns des autres, en si grande diligence qu'il n'est possible de plus: et alloient tous les jours imaginans nouvelles sortes de traits, de bastons, et de harnois, et de engins à tuer ou à battre, qui n'estoient point encore en usage, et pouvoient grandement servir à la guerre. Et fut

lors premier, comme nous avons jà dit, que lon commença à bastir galere à quatre et à cinq rames pour banc, ce que lon n'avoit encore jamais veu au monde. Et entendant Dionysius que la premiere galere à trois rames pour banc avoit esté edifiée à Corinthe, il s'efforcea de faire qu'en la ville descendue et derivée d'icelle, fust aussi inventée la maniere d'en bastir encore de plus grandes : parquoy ayant eu permission de tirer d'Italie tant de bois qu'il voulut, il envoya la moytié de ses bucherons et charpentiers en la montagne d'AEtne, qui en ce temps là estoit pleine de pins et de sapins, et l'autre moytié en Italie pour tailler les arbres, ayant fait provision de force charroy pour les tirer jusques en la mer, pour en faire des ratteaux, et aussi de force barques, et de mariniers, et gens de rame pour les remorquer et tirer en toute diligence jusques à Syracuse : là où si tost qu'il eust assemblé quantité suffisante de marrien [1], il commença à fonder plus de deux cents corps de galeres toutes neufves, et à refaire les vieilles qui estoient cent et dix. Et tout en un mesme temps feit aussi edifier magnifiquement tout de neuf, alentour du port qui est maintenant, des loges et halles pour loger à l'abry les galeres jusques au nombre de cent soixante : desquelles loges chacune estoit si spacieuse et si large, qu'il y avoit assez lieu pour heberger deux galeres : et si feit racoustrer celles qui y estoient auparavant, jusques au nombre de cent cinquante : tellement que de veoir bastir tant de vais-

[1] Bois de construction.

seaux et tant d'edifices tout ensemble en un mesme lieu, cela apportoit un grand esbahissement à ceulx qui le regardoient. Car qui eust consideré la diligence dont on usoit à edifier les vaisseaux, il eust pensé que toute la Sicile eust esté embesongnée après: et qui eust esté veoir besongner les ouvriers qui travailloient à faire les harnois, les armes, et les engins de batterie, il eust estimé que toute ceste infinie multitude de maistres et d'ouvriers, n'eust esté empeschée à autre chose: car la diligence dont on y usa fut si grande, que lon y forgea cent quarante mille boucliers et escus, et autant ou environ d'espées, de dagues, d'armets, et de salades: et y forgea lon aussi des halecrets, cuirasses et brigandines de toutes sortes, fort bien trempez et ingenieusement entaillez et labourez, jusques au nombre de plus de quatorze mille, lesquelz il avoit intention de departir et distribuer à ses hommes d'armes, ses capitaines et chefz de bandes de ses gens de pied, et aussi aux soudards qu'il avoit ordonnez pour la garde de sa personne: aussi feit on de grosses arbalestes et machines de batterie de toutes sortes, et de toutes especes de traits et flesches une quantité incroyable et inestimable. Or quant aux galeres, pour les armer de pilotes, mattelots et galiots, la ville de Syracuse en fournissoit la moytié: et sur l'autre moytié estoient hommes estrangers à qui Dionysius donnoit soude.

XXXV. Et quant tout l'equippage de ces vaisseaux, de ces armes et harnois fut prest, incontinent il commença à amasser son armée: car il ne

la vouloit pas assembler long temps avant qu'il fust prest à ouvrir la guerre, à fin d'espargner la depense. Si feit enroller et distribuer par bandes tous ceulx de Syracuse, qui estoient en aage et en disposition de porter armes : et semblablement feit aussi venir de toutes les autres villes à luy subjettes, ceulx qui pouvoient estre idoines à la guerre : puis assembla encore d'autres gens de guerre de toute la Grece, specialement des Lacedemoniens : lesquelz desirans que son estat allast en accroissant, luy ottroyerent permission de lever gens de guerre en leur pays en tel nombre que bon luy sembleroit. Brief son intention estant d'assembler soudards estrangers de toutes pieces, et de plusieurs diverses nations, il trouva par tout gens qui luy obeyrent, pour la grandeur de la soude et des presens qu'il leur promettoit.

XXXVI. Et pource que la guerre qu'il pretendoit ouvrir, estoit de très grande consequence, il faisoit toutes les gracieusetez et courtoysies, dont il se pouvoit adviser, aux villes de la Sicile, pour gaigner leur bienveuillance : mesmement à ceulx de Messine et de Rege, qui sont vis à vis l'une de l'autre, sur le destroit qui separe la Sicile de l'Italie : pour autant que voyant qu'ilz avoient assez puissante armée toute preste à mettre en oeuvre, il craignoit que soudain qu'ilz verroient les Carthaginois passez en la Sicile, ilz ne se joignissent avec eulx : et de quelque costé que ces deux citez se fussent alliées, elles estoient pour adjouxter un grand poids à la balance, pour faire incliner la

victoire en celle part. Ce que Dionysius considerant en luy mesme avec grande sollicitude, alloit imaginant tout ce qu'il pouvoit pour les gaigner: si donna aux Messeniens une grande quantité de terres prochaines aux leurs, taschant à acquerir leur grace par telz moyens: et envoya des ambassadeurs vers les Regiens, les prier de vouloir faire alliance de mariage avec luy, en luy donnant pour femme une fille de leur ville, leur promettant de leur conquerir les terres, qui estoient autour d'eulx, pour estendre et eslargir les bornes de leurs confins. Car ayant sa premiere femme fille de Hermocrates, esté tuée à la premiere mutination, quand les hommes d'armes de Syracuse se rebellerent contre luy, il desiroit en espouser un autre pour en avoir des enfans: pensant que l'amour qu'on leur porteroit, seroit l'un des meilleurs et plus seurs moyens qu'il pourroit avoir, pour conserver et maintenir son estat. Si fut le peuple de Rege assemblé en conseil, pour deliberer sur ceste affaire: et ayant esté la chose disputée et debattue par plusieurs harengues en une part et en autre, finablement les Regiens conclurent qu'ilz n'accepteroient point ceste alliance.

XXXVII. Parquoy Dionysius se voyant descheu de ceste siene attente, envoya pour ce mesme effect devers les Locriens: lesquelz acceptans son alliance, luy envoyerent pour femme Doride * fille de Xenetus, qui pour lors estoit le plus no-

* Doris; la troisième année de la quatre-vingt-quinzième olympiade, avant J. C. 398.

table citoyen qui fust en la ville de Locres : et peu de jours avant les nopces, Dionysius envoya à Locres une galere à cinq rames pour banc, la premiere de ceste sorte qui flotta oncques en mer, sumptueusement parée et accoustrée de toutes sortes de parements d'or et d'argent, pour sur icelle amener son espousée, laquelle il logea dedans son chasteau : et quant et quant en espousa encore une autre de la ville mesme de Syracuse, la plus noble qui y fust, nommée *Aristomaché*, à laquelle il envoya un riche charriot, trainné par quatre beaux chevaux blancs : et sur iceluy la mena en sa maison paternelle, et les ayant toutes deux espousées, presque en un mesme jour, il fut plusieurs jours à ne faire continuellement autre chose que bancquetz et festins, tant à ses gens de guerre, comme aussi à la plus grande partie des citoyens de Syracuse : car il avoit jà deposé celle premiere amertume et aigreur de tyran, et l'ayant changée en courtoysie et doulceur, il traittoit plus humainement ses subjets, n'en faisant plus mourir ny n'en banyssant plus, comme il avoit fait au commencement.

XXXVIII. Peu de jours après ses nopces, il feit assembler le peuple de Syracuse, et les enhorta de commencer la guerre aux Carthaginois, leur remonstrant comme ilz estoient ennemys mortelz de tous les Grecs universellement, et specialement de ceulx qui estoient habitans en la Sicile, lesquelz ilz espioient par toutes voyes pour les renger et reduire soubz leur obeyssance, et que si pour le present ilz ne remuoient rien, que ce n'estoit sinon pour

la grosse pestilence qui les travailloit, et avoit exterminé et consommé la meilleure et plus grande partie de tout le peuple de la Libye: mais si tost qu'ilz en seroient delivrez, et qu'ilz se seroient un peu revenuz, ilz ne faudroient pas d'attenter à mettre en execution leur mauvaise voulunté contre tous les habitans de la Sicile, comme ilz l'avoient de long temps projetté, et pourtant disoit il qu'il valloit mieulx puis que faire le falloit, ou tost ou tard, leur commencer la guerre lors qu'ilz estoient affoiblyz que d'attendre à quand ilz se seroient refaits: et davantage leur alloit alleguant que ce leur estoit grande honte, de souffrir des villes Grecques auprès d'eulx, à leur veuë estre asservyes par des Barbares: et que d'autant qu'elles desiroient recouvrer leur liberté, d'autant plus vouluntiers se rendroient elles à eulx, si tost qu'elles verroient la guerre ouverte. Plusieurs autres raisons leur meit il encore en avant, lesquelles tendoient toutes à ce mesme propos, que les Syracusains receurent et approuverent facilement, car ilz ne desiroient pas moins que luy ceste guerre: premierement pource qu'ilz hayssoient les Carthaginois, à cause mesmement que pour la crainte d'eulx ilz avoient esté contraints de se soubmettre au tyran: et puis ilz esperoient que Dionysius les traitteroient plus doulcement tant qu'il auroit crainte d'un costé de si puissans ennemys, et de l'autre de la rebellion de ceulx qu'il tenoit par force asservyz: et principalement pource qu'ilz avoient esperance qu'ayans les armes

en main, si l'occasion se presentoit, ilz seroient encore pour recouvrer un jour leur liberté.

XXXIX. Estant doncques la guerre arrestée, et conclue en ceste assemblée, Dionysius leur donna congé de courir sur aux Pheniciens, et de piller leurs biens : car il y en avoit bon nombre, qui traffiquoient et qui demeuroient à Syracuse, et y avoient beaucoup de bien : mesmement plusieurs marchans avoient leurs navires dedans le port toutes chargées de marchandises, que ceulx de Syracuse saccagerent, et emporterent en leurs maisons çà et là : autant en feirent les autres Siciliens, lesquelz tout en un mesme temps chasserent les Pheniciens et Carthaginois qui s'estoient habituez en leurs terres, et pillerent leurs biens : car encore qu'ilz eussent en haine l'usurpation de seigneurie, et la tyrannie de Dionysius, ilz estoient neantmoins bien contens d'estre de son costé en ceste guerre, contre ceulx de Carthage, tant ilz les hayssoient à cause de leur cruaulté et inhumanité. Tellement que les villes mesmes Grecques, qui estoient soubz leur domination, si tost que Dionysius leur eust ouvertement declaré la guerre, monstrerent aussi le maltalent, et la haine qu'elles avoient contre eulx : car non seulement elles pillerent et roberent leurs biens : mais davantage à ceulx qu'elles peurent saisir au corps, leur feirent en leurs personnes tous les excès et oultrages qu'il est possible de faire, se souvenans encore des injures et villainies qu'ilz leur avoient fait endurer, lors que par fortune de guerre elles estoient tumbées soubz leurs mains.

XL. Dionysius ayant son equippage pour ouvrir la guerre tout prest, envoya un herault à Carthage, avec une missive addressant au Senat, en laquelle estoit contenu, comment les Syracusains avoient arresté en leur conseil, de faire la guerre aux Carthaginois, s'ilz ne se vouloient departir des villes Grecques, qu'ilz occupoient en la Sicile, et ne les laissoient en pleine liberté. Le herault suyvant sa commission feit voile en Affrique, et arrivé qu'il fust à Carthage, présenta sa lettre de defiance au senat, laquelle ayant esté premierement ouverte, et leuë devant le senat, et puis après devant le peuple, meit les Carthaginois en grande perplexité touchant ceste guerre, pource que d'un costé la pestilence avoit emporté un nombre infiny de leur peuple, et d'autre costé ilz n'estoient point armez ny prests de chose quelconque, et neantmoins se resolurent d'attendre la fortune, pour veoir à l'effect quelle seroit l'intention des Syracusains : et ce pendant envoyerent quelques uns des principaux hommes du senat avec force argent, pour lever gens de guerre ès pays et provinces de l'Europe. Mais en ces entrefaites, Dionysius avec le peuple de Syracuse, et sa trouppe de soudards estrangers, et le secours des villes alliées et confederées de Syracuse, se meit aux champs *, et prit son chemin vers la ville d'Eryce, pource que non gueres loing de la montagne, sur laquelle siet la ville d'Eryce, est la ville de Motye **, jadis fondée et peuplée

* La quatrième année de la 95e olympiade, avant J. C. 397.
** A la côte sud-ouest de la Sicile.

par les Carthaginois, laquelle leur servoit de fort et de retraitte contre toute la Sicile. Au moyen dequoy Dionysius estimoit que s'il la pouvoit prendre, il n'auroit pas peu d'avantage sur ses ennemys, et par le chemin il recueuilloit tousjours ceulx qui accouroient à luy à la foule des villes Grecques, et les fournissoit d'armes: car tous generalement se venoient rendre en son camp, avec bonne devotion de bien combattre, pour la rancune qu'ilz portoient aux Carthaginois et à leur violente domination, et aussi pour l'ardent desir qu'ilz avoient de recouvrer leur liberté perdue. Or les premiers qui se vindrent rendre à luy, furent les Camariniens, et puis les Geloiens, et les Agrigentins: après lesquelz il envoya aussi querir les Himeriens, qui estoient loing de ce quartier là, tout à l'opposite de la Sicile: et en passant attira aussi les Selinuntins, et feit tant par ses journées qu'il arriva devant la ville de Motye, avec toute son armée, qui estoit de quatre vingts mille combattans à pied, et plus de trois mille chevaux, de galeres et vaisseaux à rame peu moins de deux cents, accompagnées de grosses naves de charge pleines de toutes sortes d'engins de batterie, et de toute munition necessaire à un camp, jusques au nombre de cinq cents ou environ. Les Eryciens voyans une si grosse puissance, s'estonnerent: à raison dequoy, joinct aussi la malveuillance qu'ilz portoient à ceulx de Carthage, se tournerent incontinent du costé de Dionysius.

XLI. Mais ceulx de Motye, attendans secours

de Carthage, ne s'effroyerent point, ains se preparèrent soigneusement pour attendre et soustenir le siege, pource qu'ilz sçavoient bien que les Syracusains ne desiroient rien plus que de saccager leur ville, à cause qu'elle estoit et avoit tousjours esté très loyale et fidele à la seigneurie de Carthage. Ceste ville est située dedans une petite islette de la Sicile, distante de terre ferme peu moins d'une petite demye lieuë, bastye superbement et magnifiquement à merveilles, tant en beauté qu'en grande quantité de belles maisons et sumptueux edifices, pour l'opulence et richesse grande des habitans d'icelle: et y avoit une chaussée estroitte qui prenoit depuis la ville jusques à la coste de la Sicile, laquelle chaussée les Motyeiens alors trencherent, à fin que les ennemys ne peussent par là faire leurs approches de la ville: mais Dionysius avec ses maistres ingenieurs et architectes ayant visité la place et l'assiette d'icelle, feit incontinent remplir de terre les trenchées que les ennemys y avoient faittes, pour luy coupper le chemin, et si feit faire encore d'autres levées pour approcher la ville par plus d'endroits: et quant à ses galeres, les feit tirer en terre le long de l'emboucheure du port: mais quant aux autres vaisseaux de charge, il les tint à l'ancre le long de la rade: et pendant que ces ouvrages qu'il avoit devisez se faisoient, laissa Leptines son admiral pour y avoir l'œil, et luy avec le reste de son armée s'en alla contre les autres villes qui tenoient le party des Carthaginois: entre lesquelles les Sicaniens redoubtans sa

grande puissance, se joignirent avec les Syracusains, et de toutes les autres villes n'y en eut que cinq qui demourassent fermes en l'amytié, et obeyssance des Carthaginois, c'est à sçavoir Ancyre, Soles, Egeste, Panorme et Entelle: et quant aux Solentins, Panormitains, et aux Ancyreiens, Dionysius courut et gasta toutes leurs terres, jusques à coupper et arracher les arbres: mais quant à Egeste et Entelle, il alla mettre le siege devant, et les environna tout alentour de son armée, leur faisant continuellement donner nouveaux assaults, pour tascher de les emporter par force, voylà où en estoit le tyran Dionysius.

XLII. De l'autre costé Himilco * capitaine general de ceulx de Carthage, estoit après à lever gens de tous costez, et à faire toutes autres provisions requises et necessaires à la guerre: mais ce pendant il envoya son admiral avec dix galeres seulement, et luy commanda que prenant la route de Syracuse, il allast secrettement une nuict mettre le feu dedans les galeres et vaisseaux qui estoient demourez sur le port: ce qu'il feit, ayant esperance que cela seroit cause de faire quelque separation et distraction des forces de Dionysius, pour ce qu'il seroit contraint de renvoyer partie des galeres qu'il avoit avec luy à Syracuse, pour la garde et defense d'icelle. L'admiral executant ce qui luy estoit commandé promptement et diligemment, arriva la nuict au port de Syracuse sans que personne s'en doubtast: et assaillant les vaisseaux qui

* La même année.

estoient à l'ancre dedans le port, ou en chantier sur le bord, les gasta ou brusla presque tous : puis cela fait, se retira incontinent à Carthage. Et Dionysius après avoir bruslé et deserté tout le plat pays qui estoit soubz l'obeyssance des Carthaginois, et avoir resserré les habitans dedans les murailles de leurs places fortes, ramena toute son armée devant la ville de Motye, esperant que si tost que celle là seroit prise, toutes les autres se rendroient incontinent. Si renforcea le nombre des pionniers qui besongnoient aux ouvrages qu'il avoit ordonnez, et feit combler le destroict d'entre la ville et la terre ferme, par où à mesure que la chaussée alloit croissant et eslargissant, il approchoit ses engins de batterie des murailles de la ville. Et en ces entrefaittes Himilco general des Carthaginois, estant adverty comme Dionysius avoit fait tirer en terre ses galeres et vaisseaux à rame, feit incontinent armer et equipper cent galeres, estimant qu'en y arrivant à l'improuveu, il feroit aiseement ce qu'il vouldroit de ces vaisseaux qui estoient en terre au long de la rive du port, attendu qu'il seroit maistre de la mer : et en ce faisant esperoit bien contraindre Dionysius de lever le siege de devant Motye, et transferer la guerre devant Syracuse. Ceste resolution prise, il se partit avec cent voiles, et vint aborder une nuict à la coste des Selinuntins : et montant la pointe du chef de Lylibée, se trouva à l'aube du jour à Motye : et estant ainsi surveuu à l'improuveu sans que personne s'en doubtast, il eut fracassé et bruslé les vaisseaux qui estoient à

l'ancre le long de la rade, avant que Dionysius y peust donner aucun remede. Et cela fait entrant dedans le port, ordonna ses galeres en battaille pour assaillir les galeres qui estoient en chantier sur la rive du port.

XLIII. Mais Dionysius assembla de ses gens sur l'entrée du port, et voyant que les ennemys en tenoient et gardoient la bouche, ne voulut pas tirer ses galeres en l'eau par le dedans du port, sachant bien que s'il le faisoit ainsi, il seroit contraint, à cause que le port estoit petit et estroit, de hazarder petit nombre de ses vaisseaux contre plusieurs fois autant de ceulx des ennemys : et pourtant ayant fait aiseement et promptement tirer en mer ses galeres par dehors du port, pour le grand nombre des hommes qu'il meit après, il sauva ses vaisseaux. Vray est que Himilco voulut bien investir les premieres galeres qui furent mises en l'eau, mais il fut contraint de se retirer arriere, pour la grande quantité des traits et flesches qu'on luy tiroit : pour ce que dessus les galeres estoient embarquez force archers, arbalestiers, et tireurs de frondes qui tiroient incessamment : et encore de dessus le bord de la mer, les Syracusains leur tiroient avec de grosses arbalestes et engins à tirer au loing, dont ilz faisoient grand meurtre des ennemys, et estoient ces engins de tant plus effroyables aux ennemys qu'ilz n'avoient encore jamais estez ailleurs pratiquez: au moyen dequoy Himilco voyant qu'il ne pouvoit venir au dessus de son entreprise, et estimant qu'il ne faisoit pas pour luy de hazarder la

battaille

battaille, et ayant les ennemys deux fois autant de vaisseaux comme luy, s'en retourna en Afrique.

XLIV. Et ce pendant Dionysius ayant pour la multitude infinie qui y travailloit, fait combler le destroit d'entre l'isle où est assise la ville de Motye, et la terre ferme de la Sicile, feit approcher des murailles, toutes sortes de machines et engins de batterie. Si commença à battre le pied des murs avec de gros moutons, et avec ses grosses arbalestes, et autres engins de trait contraignoit ceulx qui estoient aux creneaux des murailles pour les defendre, de soy retirer: il feit aussi approcher tout joignant des murailles des tours de bois à six estages, lesquelles se menoient avec des rouës par dessoubz, encore qu'elles fussent aussi haultes que les murailles, et les plus haultes maisons de la ville. Ceulx de Motye quoy qu'ilz se veissent au milieu du peril environnez d'un si grand nombre d'ennemys, et que pour l'heure ilz fussent destituez de tout autre secours, ne se perdirent point pourtant: ains surpassant ceulx qui les assiegeoient et battoient, en grandeur de courage et en desir d'acquerir gloire, attachoient au bout des antennes des plus gros mats de navires qu'ils eussent, des hommes bien armez, lesquelz ilz avanceoient au dehors de la muraille, tenans en leurs mains des flambeaux ardents, et des estouppes allumées, avec de la poix qu'ilz jettoient d'en hault sur les engins des ennemys, ausquelz le feu s'attachoit incontinent. Mais les Siciliens accourans vistement au secours, l'estouffoient, et continuoient tousjours à

donner de grandes secousses à la muraille avec leurs moutons, si que finablement ilz en abbatirent un grand pent; et si tost que ce quartier de muraille fut à bas, accourut grand nombre de gens à la bresche, tant de ceulx de dehors, que de ceulx de dedans, pour ce que les Siciliens cuidans jà tenir la ville, se mettoient en tous dangers, de grand desir qu'ilz avoient de se venger des oultrages que ceulx de Motye leur avoient autrefois faits. Et d'autre costé ceulx de dedans se proposoient devant leurs yeux les maulx et miseres de la prise, s'ilz tumboient en la mercy de leurs capitaux ennemys. Et ne voyans moyen quelconque de s'en sauver ny par terre ny par mer, se presentoient vertueusement et hardiment à la mort.

XLV. Et congnoissans qu'ilz ne se pouvoient plus fier à la force de leurs murailles, commençoient à boucher et remparer les entrées des rues, et à se retirer dedans les maisons plus esloignées des murailles, comme dedans un donjon bien remparé, et fortifié de plusieurs murailles. Ce qui feit que Dionysius et ses gens se trouverent avoir plus d'affaires, quand ilz furent entrez dedans la ville que devant: car lors qu'ilz pensoient tenir la ville et en estre seigneurs, ilz se trouvoient affolez à coups de pierres qu'on leur jettoit d'en hault. Pour à quoy remedier, Dionysius feit approcher des premieres maisons les tours de bois qu'il avoit fait faire, lesquelles estoient aussi haultes comme les plus haultes maisons de la ville: et approchées qu'elles furent, ses gens combattirent main à main

contre ceulx qui estoient dedans les maisons, et feirent des ponts de planches dedans les maisons. Ce que voyans ceulx de la ville, s'en esvertuoient de tant plus, attendu l'extremité du danger où ilz estoient eulx, leurs femmes, et leurs enfans, et combattoient desespereement: car les petits enfans mesmes en supplioient aucuns de ne les vouloir point abandonner à la cruaulté des ennemys: ce qui leur enflammoit tellement le courage, qu'ilz ne congnoissoient plus danger quelconque: les autres oyans les cris et pleurs de leurs femmes, cherchoient à mourir vaillamment premier que de les veoir violer devant leurs yeux, ou emmener en servitude, avec ce qu'ilz n'avoient aucun moyen de soy sauver, ny de s'enfouyr hors de la ville: car elle estoit tout alentour environnée de la mer, sur laquelle les ennemys estoient les plus puissans. Mais ce qui plus encore les effroyoit et effarouchoit, estoit la souvenance qu'ilz avoient d'avoir cruellement et inhumainement traitté les prisonniers Grecs qui estoient tumbez en leurs mains: car ilz s'attendoient bien qu'alors leur conviendroit il endurer le semblable: de sorte qu'il ne leur restoit plus que l'un des deux, ou de vaincre, ou de mourir en combattant vaillamment: laquelle resolution estant imprimée, et profondement engravée ès courages des assiegez, meit les assiegeans en grande difficulté: car ilz appuyoient leurs ponts de planches dessus les maisons où ilz vouloient entrer, et combattoient de dessus: mais ilz y faisoient bien mal leurs besongnes, tant pour ce que le lieu

estoit trop estroit, que pour ce qu'ilz avoient affaire à hommes qui combattoient desespereement, et qui estoient resoluz, puis qu'il leur falloit mourir, de vendre cherement leur mort, attendu qu'il n'y avoit moyen quelconque par lequel ilz se peussent sauver: à raison dequoy ceulx qui s'attachoient aux mains avec eulx, les uns estoient renversez du hault en bas de ses ponts de planches, et en tumbant estoient tous brisez en pieces: les autres y estoient tuez à coups de main.

XLVI. Et dura cest assault en ceste maniere l'espace de quelques jours tant que le jour estoit long, et quand le seoir estoit venu, Dionysius faisoit retirer ses gens au son de la trompette, et ayant jà accoustumé à cela les Motyeiens, pour l'avoir fait par plusieurs fois subsecutivement: un soir après que les combattans se furent retirez d'une part et d'autre, il envoya l'un de ses capitaines nommé *Archylus*, natif de la ville de Thuries, avec une trouppe d'hommes choisis: lequel quand la nuict fut venue, dressa des eschelles contre quelques maisons jà demy abbattues, par lesquelles il penetra jusques au cueur de la ville, et se saisit d'un lieu très opportun pour y donner entrée à Dionysius, et au reste de ses gens. Dequoy si tost que ceulx de la ville se furent apperceuz, ilz accoururent incontinent celle part, et combien que ce fust trop tard, si se presenterent ilz neantmoins courageusement à tout danger, tellement que le combat fut encore très aspre et très cruel: mais y survenans tousjours de nouveaux ennemys, les uns sur les

autres, à la fin à toute peine vindrent les Siciliens au dessus de ceulx de la ville, seulement pource qu'ilz estoient en trop plus grande multitude qu'eulx. Et adonc toute l'armée de Dionysius se jetta à la foule dedans la ville *, par les chaussées qu'il avoit fait lever depuis la terre ferme jusques aux murailles de la ville, de laquelle toutes les places, et les rues furent incontinent toutes semées de corps morts : car les Siciliens desirans rendre aux Motyeiens la pareille de la cruaulté et inhumanité qu'ilz avoient receuë d'eulx, tuoient indifferemment tout ce qu'ilz trouvoient devant eulx, sans espargner ny discerner femmes, enfans, ny vieilles gens : mais Dionysius voulant sauver les personnes pour les vendre puis après et en tirer de l'argent, feit premierement defendre à son de trompe, que lon n'en tuast plus : toutesfois voyant que nul n'obeyssoit à sa defense, tant la fureur des Siciliens estoit violente, il feit adonc crier à haulte voix par un herault, que les Motyeiens se jettassent dedans les eglises que les Grecs avoient en reverence. Ce qu'ayant esté fait, les soudards alors cesserent de tuer, et se tournerent à piller et saccager la ville : et là eut on veu incontinent transporter çà et là force or et argent, grande quantité de riches draps, et de toutes sortes de beaux et precieux meubles : car Dionysius avoit abandonné la ville à piller à ses soudards, à fin qu'ilz eussent meilleur courage de se hazarder à tous dangers de là en avant. Et après que la ville

* La même année.

eut esté entierement saccagée, il donna publiquement une couronne d'or pesant mille escus au capitaine Archylus, pource qu'il estoit entré le premier dedans, et avoit penetré jusques au cueur de la ville par dessus les maisons : et consequemment honora aussi tous les autres qui avoient bien fait leur devoir en ce siege, chacun selon son degré et son merite, puis vendit à l'encan au plus offrant les personnes qui s'estoient peu sauver de l'espée ; et ayant prisonniers entre ses mains un Demenes, et quelques autres Grecs qui avoient opiniastrement combattu pour les Barbares en ce siege, les feit tous crucifier. Céla fait il ordonna bonne garnison de gens de guerre, pour garder la ville de Motye, de laquelle il feit capitaine et gouverneur Biton de Syracuse : et estoit la plus part de la garnison des soudards Siciliens : et laissa aussi Leptines son admiral avec six vingts galeres, pour espier et empescher le passage des Carthaginois, et luy ayant ordonné que ce pendant il teint les villes de Egeste et Entelle, assiegées ainsi qu'il avoit commencé en courant et pillant leurs terres, luy avec le demourant de son armée, pource que l'esté s'en alloit finissant, se retira à Syracuse.

XLVII. Au commencement de l'année suivante, la premiere de la quatrevingtseizieme Olympiade, Dionysius avec tout son exercite entra en armes dedans les terres des Carthaginois. Et ainsi qu'il alloit destruysant et desertant tout le plat pays, les Alieniens * envoyerent devers luy pour traitter

* Il faut sans doute imputer cette faute au texte sur lequel tra-

d'appointement, et faire alliance avec luy. Mais les Egestains par une nuict saillirent sur ceulx qui les tenoient assiegez, et meirent le feu dedans leurs tentes et logis, dont tout leur camp fut grandement troublé : car la flamme s'espandit si largement, et le feu devint si grand, que lon n'y peut remedier. Et plusieurs qui y accoururent pour y cuider faire quelque chose, furent eulx mesmes surpris du feu, et une bonne partie de chevaux entierement bruslez et rostyz dedans leurs tentes. Dionysius doncques courut jusques là, et pilla tout le plat pays sans jamais trouver personne qui luy feist teste en campagne. Et Leptines faisant son ordinaire residence alentour de la ville de Motye, espioit le passage des Carthaginois, lesquelz ayans entendu le grand nombre de gens, et les grandes forces de Dionysius, delibererent de le surmonter de beaucoup en toute sorte d'equippage de guerre : et pource ayant eleu pour leur general, ou pour leur roy, comme ilz l'appellent à leur mode *Himilco*, commencerent à faire gens tant par toute l'Afrique, comme aussi par l'Hespagne, mandans à tous leurs alliez et subjects, qu'ilz eussent à leur envoyer le secours qu'ilz estoient tenuz de leur fournir, et d'autres qu'ilz soudoyroient de leurs propres deniers : de sorte qu'ilz assemblerent jusques au nombre de trois cents mille combattans à pied, et quatre mille chevaux, sans les chariots de guerre armez, qui estoient jusques au

vailloit Amyot. Ce sont les Halicyéens ou Halicyens, dont il s'agit. Halicyes étoit une ville de Sicile entre Entelle et Lilybée.

nombre de cinquante, et de vaisseaux longs à rames quatre cents, et d'autres vaisseaux ronds de charge pour porter les armes, les engins de batterie, les vivres, et autres munitions et bagages necessaires à un camp plus de six cents, comme escript Ephorus : car Timeus dit, que ceulx qui passerent ceste fois là de l'Afrique en la Sicile, n'estoient pas plus de cent mille hommes de pied : mais que oultre ceulx là il y en eut puis autres trente mille qui furent levez en la Sicile.

XLVIII. Or Himilco avant que de partir, donna à chasque pilotte une lettre scellée et cachetée, leur defendant de l'ouvrir aucunement, jusques à ce qu'ilz fussent partiz : et lors qu'ils seroient en mer, qu'ilz feissent ce qu'ils trouveroient escript dedans : ce qu'il imagina à celle fin que les espies qui seroient en son ost, ne peussent rapporter à Dionysius, en quel lieu de la Sicile il auroit proposé de prendre terre. Il y avoit escript en ces lettres, qu'ils deussent tenir la route de Panorme. Et s'estant levé un vent propre à faire le voyage qu'ilz vouloient faire, et ayant toute l'armée levé les ancres, les vaisseaux de charge, commencerent les premiers à cingler à travers la mer, mais les galeres coustoyerent un temps la coste vers le pays de la Libye. Et s'estant le vent refreschy, si tost que lon commença à descouvrir de tout loing les premieres grosses naves, qui cingloient avec tous leurs appareilz, Dionysius incontinent leur envoya au devant Leptines son admiral avec trente galeres

seulement, luy ordonnant qu'il allast chocquer avec les esperons de ses galeres les ventres de ces grosses naves, et en briser et mettre à fond le plus qu'il pourroit : ce qu'il essaya de faire en toute diligence: Et venant à investir les premieres, en meit quelques unes à fond avec toutes les personnes qui estoient dedans : les autres estans bien armées et prouveues de bons hommes, et prenant vent avec tous leurs appareilz, se sauverent : mais neantmoins il en enfondra cinquante, sur lesquelles y avoit cinq mille combattans et deux cents chariots.

XLIX. Himilco doncques estant arrivé à Panorme, et ayant descendu son armée en terre, commença à marcher contre ses ennemys, ordonnant aux capitaines de la marine, qu'ilz eussent à le coustoyer tousjours le long de la terre avec leurs galeres : et en passant son chemin, reprit par intelligence la ville d'Eryce, puis s'en alla camper devant celle de Motye. Or estoit en ce temps là Dionysius alentour de la ville d'Egeste avec toute sa puissance : au moyen dequoy Himilco reprit par force la ville de Motye. Si estoient les courages des Siciliens bien disposez à combattre les ennemys : mais Dionysius en partie pource que il estoit un peu esloigné des villes de son alliance, et en partie aussi pource que les vivres luy commençoient à estre courts, estima qu'il valloit mieulx transferer la guerre ailleurs, et donner la bataille en autre lieu. Au moyen dequoy ayant resolu de se partir de là, il suada aux Sicaniens d'abandonner leurs villes, et s'en aller quant et luy, leur

promettant de leur donner des terres meilleures en fertilité, et en estandue à peu près aussi grandes que celles qu'ilz laissoient; et que neantmoins après ceste guerre finie, il remettroit en leurs pays ceulx qui auroient envie d'y retourner. Il y eut quelques uns des Sicaniens, mais bien peu, qui s'y accorderent, plus par crainte d'estre pillez et saccagez par les gens de Dionysius, s'ilz y contredisoient, qu'autrement : mais les Alieniens se rebellerent contre luy, et envoyerent au camp des Carthaginois, avec lesquelz ilz feirent alliance. Ainsi s'en retourna Dionysius à Syracuse, gastant et bruslant tout le pays par où il passoit : et Himilco de l'autre costé voyant que ses affaires s'acheminoient assez bien selon son desir, delibera de mener son camp devant la ville de Messine, desirant fort s'en emparer pour la grande commodité du lieu : car le port d'icelle est si capable, qu'il pouvoit tenir tous ses vaisseaux ensemble, qui estoient plus de six cents : et en se saisissant des autres fortes places assises sur le destroit, il esperoit empescher par ce moyen, qu'il ne vint de l'Italie aucun secours à ses ennemys : et pareillement aussi de surprendre et arrester les vaisseaux qui leur pourroient venir de la Morée. Ayant ceste entreprise en fantaisie, il feit paix et alliance avec les Himeriens, et avec les habitans d'une autre petite villette appellée *Cephaludion* : et ayant pris la petite isle de Lipare, feit payer aux habitans d'icelle la somme de dixhuit mille escus : puis s'achemina avec tout son exercite devers la ville de

Messine, ayant tousjours coste à coste de luy son armée navale, voguant en mer au pris qu'il cheminoit en terre, et s'alla loger près du chef appellé *Pelore*, qui est distant de Messine un peu plus de six lieues. Quand ceulx de la ville eurent la nouvelle de l'arrivée des ennemys, ilz ne furent pas tous d'une opinion touchant le fait de la guerre : car aucuns d'iceulx entendant le grand nombre de combattans que lon disoit estre en leur camp, et se voyans destituez de tous alliez et amys qui les peussent secourir, mesmement que leurs gens de cheval estoient pour lors à Syracuse, desesperoient qu'ilz se peussent sauver, s'ilz attendoient et soustenoient le siege : et encore plus augmentoit leur desespoir, la cheute et ruine de leurs murailles qui nagueres estoient tumbées, et la briefveté du temps ne leur donnoit pas loysir de les pouvoir rebastir et refaire : pour lesquelles causes ilz transportoient leurs biens, leurs femmes et leurs enfans, avec tous les plus precieux meubles qu'ilz eussent, ès villes circonvoisines. Mais il y en avoit d'autres, qui sachans qu'ils avoient un ancien oracle, lequel disoit que les Carthaginois porteroient l'eau à Messine, prenoient les paroles de cest oracle à leur avantage, cuidans qu'elles voulissent dire, que les Carthaginois seroient serfz et esclaves à Messine : et se confians en cela, admonestoient et enhortoient les autres de vouloir hardyement porter tout travail et tout danger pour la defense du pays : si feirent incontinent une levée des plus verds et plus dispos jeunes hommes, et l'envoyerent vers le chef

de Pelore, où estoient les ennemys campez, pour y faire tout l'empeschement qu'ilz pourroient aux ennemys à l'entrée de leurs terres.

L. Dequoy estant Himilco adverty, et voyant qu'ilz n'entendoient principalement qu'à empescher de descendre en leur pays, ceulx qui estoient sur son armée de mer, il envoya deux cents voiles devant vers la ville mesme de Messine: esperant, comme il estoit bien vraysemblable, que les hommes de defense estans empeschez à cuyder defendre à ses gens la descente en terre, ceulx qu'il envoyeroit dessus ces deux cents vaisseaux se pourroient facilement saisir de la ville, laquelle ilz trouveroient degarnye de gens de guerre, qui la peussent defendre. Et s'estant levé un vent de nord, les galeres cinglerent à pleines voiles, si à propos qu'elles se trouverent en peu d'heures dedans le port de Messine: tellement que les hommes de guerre Messeniens, qui estoient autour de Pelore à espier la descente des ennemys en terre, ne peurent oncques arriver à temps, quelque diligence qu'ilz feissent de retourner vers la ville: si que les Carthaginois, qui estoient arrivez sur les deux cents vaisseaux, environnerent incontinent Messine, et entrerent dedans par force, par la bresche des murailles peu avant tumbées, et par ce moyen se feirent seigneurs d'icelle. Et quant à ceulx de dedans, les uns y moururent en combattant vaillamment à la bresche, les autres se sauverent de vistesse, et se retirerent aux plus prochaines villes de là environ: mais la plus part du menu peuple

s'espandit çà et là, à travers les montagnes qui sont autour de la ville, et se retirerent aux chasteaux du territoire de Messine : dont les uns furent surpris en chemin par les ennemys, les autres se trouvans enclos dedans la ville, aux quartiers plus prochains du port, se jetterent dedans la mer, cuidans pouvoir passer à nage le destroit du far d'entre Rege et Messine : mais de deux cents qui s'y jetterent, il ne s'en sauva que trois seulement, qui gaignerent à nage la coste d'Italie : les autres furent tous noyez et abymez par la violence des courans de la mer. Himilco doncques ayant conduyt toute son armée dedans Messine, essaya premierement de prendre aussi tous les chasteaux et fortes places, qui estoient dedans le territoire d'icelle : mais il s'en retourna sans rien faire, tant pource que les places estoient bonnes, comme aussi pource que ceulx qui s'estoient retirez dedans, les defendirent vaillamment. Parquoy estant retourné à Messine, après y avoir sejourné quelques jours pour refreschir et refaire un peu ses gens, se delibera de prendre son chemin vers Syracuse : et adonc les naturelz Siciliens, qui de longue main avoient Dionysius en haine, s'offrant lors occasion propre pour luy donner à congnoistre leur maltalent, se rebellerent contre luy, et se tournerent du costé des Carthaginois, exceptez les Assorins.

LI. Ce pendant Dionysius ayant à Syracuse affranchy les serfz et esclaves, en arma soixante galeres, et oultre feit venir de Lacedemone un renfort de plus de mille hommes de guerre, et alla çà

et là visiter les places de la campagne, les faisant fortifier, pourveoir, et remparer selon qu'elles en avoient besoing, et sur tout les chasteaux de la ville des Leontins, qu'il fortifia en toute diligence, et feit retirer les grains qui estoient parmy les champs dedans ses fortes places, et suada aux Champenois, ausquelz il avoit donné la ville de Catane pour y habiter, qu'ilz s'en allassent demourer en celle qui s'appelle maintenant *Ætne*, à cause que c'estoit une place merveilleusement forte : Et ces provisions faittes assembla toute son armée, avec laquelle il s'alla camper à dix lieuës loing de Syracuse, près la ville de Tauromenion, ayant lors en son camp trente mille hommes de pied, et plus de quatre mille chevaux avec cent quatre vingt dix voiles en son armée de mer, desquelles y en avoit peu qui ne fussent galeres à trois rames pour banc. Himilco d'autre costé au partir de Messine en feit razer les murailles, et demolir les maisons jusques au fondement, sans y laisser brique ne bois, ny autre chose quelconque entiere, en bruslant ce qui se pouvoit brusler, et desbrisant ce qui se pouvoit briser. Ce qu'ayant esté fait en peu d'heures pour la grande multitude d'hommes qui se meirent après, la ville fut tellement ruinée et destruitte, que lon eust peu malaiseement recongnoistre, par maniere de dire, en quel lieu elle avoit autrefois esté : car voyant que le lieu auquel elle estoit assise, estoit fort esloigné de toutes autres villes et citez de la Sicile, et que neantmoins c'estoit la plus belle assiette de ville, qui fust en toute l'isle, il pensa que l'un des deux

advlendroit, ou qu'il la garderoit d'estre jamais plus repeuplée ny rebastye, ou si elle l'estoit, ce ne pourroit estre qu'avec grande difficulté et long espace de temps. Ainsi ayant Himilco monstré par ceste desolation de Messine, la rancune ancienne qu'il avoit imprimée dedans son cueur alencontre des Siciliens, il envoya devant Mago son admiral avec son armée de mer, luy enjoignant d'aller cinglant au long de la montagne, qui s'appelle *Taure*, que les Siciliens avoient occupée, et estoient en grand nombre : mais ilz n'avoient point de chef qui commandast. Dionysius leur avoit donné les terres des Naxiens, toutefois lors ayans esté induyts par les belles promesses de Himilco, ils avoient occupé ceste montagne de Taure, pource qu'elle estoit forte d'assiette naturelle, et s'y teindrent tant que ceste guerre dura : et encore depuis l'environnerent de murailles tout alentour, et y bastirent une ville pour y faire leur demourance, laquelle pour cela ilz appellerent *Tauromene*.

LII. Mais Himilco de son costé avec son armée de terre, se meit en chemin à la plus grande diligence qui luy fut possible, et feit tant par ses journées qu'il arriva au lieu que nous avons dit, qui est dedans le territoire des Naxiens, au mesme temps que son admiral y arriva aussi par mer : mais pource que nouvellement il estoit sorty des bouillons de feu du mont d'AEtne qui s'estoient espandus du costé de la mer, il n'estoit pas possible de conduyre l'armée de terre au long de la coste quant et la flotte des vaisseaux cinglans en mer, pource que la dis-

tance qu'il y a entre le pied de la montagne, et la rive de la mer estoit toute comblée des cendres et des pierres ponces, qui estoient sortyes de ceste ebullition du feu de la montagne d'AEtne : à raison de quoy Himilco ordonna à son admiral qu'il cinglast oultre jusques à la ville de Catane : et prenant son chemin par le dedans du pays arriere du bord de la mer, se hasta pour pouvoir arriver au mesme temps que son armée de mer à la coste de Catane : ayant peur qu'estans ses forces aussi escartées, les Siciliens voyans leur avantage, n'assaillissent et combattissent Mago, comme ilz feirent. Car Dionysius sachant que le chemin que Mago avoit à faire par mer, estoit facile et court : à l'opposité que celuy de Himilco par terre, estoit long et mal aisé, tira à toute diligence vers Catane, desirant venir au combat par mer contre Mago, premier que Himilco y peust arriver : pource qu'il esperoit, que quand son armée de terre seroit estendue au long de la coste sur le rivage, ses gens qui combattoient en mer en auroient plus de courage, et en seroient plus asseurez : et au contraire, les ennemys plus espouventez : et qui plus est, s'il advenoit que ses gens fussent rompuz en mer, ceulx qui se trouveroient pressez, se pourroient jetter à la coste vers leur armée de terre. Ayant doncques arresté ce conseil en luy mesme, il envoya devant Leptines avec tous ses vaisseaux, luy enjoignant qu'il les teint tous ensemble pour combattre, et qu'il ne les escartast point les uns des autres, de peur qu'ilz ne fussent enveloppez des ennemys, qui avoient beaucoup plus

de

de vaisseaux que luy : car Mago avoit en sa flotte, oultre les grosses naves de port, qui ne vont qu'à voiles, bien cinq cents vaisseaux à rames tous, armés par les prouës d'esperons et pointes de fer et d'airin.

LIII. Les Carthaginois doncques voyans de loing la coste de Catane pleine de vaisseaux, congnoissans que c'estoient voiles Grecques, se trouverent de premier front en grande doubte, et tascherent de prendre terre : mais puis considerans en eulx mesmes qu'ilz se mettroient en danger de se perdre totalement, s'il leur falloit combattre tout en un mesme temps contre l'armée de terre, qui estoit estendue au long de la coste, et contre les vaisseaux qui estoient en mer, ilz changerent soudainement d'advis, et furent d'opinion qu'il valloit beaucoup mieulx combattre par mer seulement : si rengerent leurs vaisseaux en battaille, et attendirent que leurs ennemys les vinssent chocquer. Adonc Leptines avec trente voiles seulement, se jetta fort loing devant le reste de la flotte *, et commença la meslée plus courageusement que sagement : et assaillant les galeres des ennemys, qui se presenterent les premieres, en meit plusieurs à fond : mais petit à petit Mago l'enveloppa avec ses trente galeres, qui se tenoient fort bien jointes et serrées ensemble. Ainsi estant les Carthaginois en plus grand nombre, et les Siciliens meilleurs combattans, la meslée fut fort aspre et cruelle : car les pilotes et patrons des galeres les avoient attachées de si près les unes aux

* La même année, avant J. C. 396.

autres, que les soudards qui estoient dessus, combattoient à coups de main : ne plus ne moins que s'ils eussent combatu sur terre ferme, et ne s'eslançoient point les galeres de loing, pour s'entrechocquer avec les esperons : ains estans les vaisseaux accrochez les uns aux autres, combattoient de pied ferme, main à main : et aucuns voulans saulter dedans les vaisseaux des ennemys, tumboient en l'eau, les autres y sautans à bon escient, combattoient dedans les galeres mesmes de leurs ennemys. Toutefois à la fin Leptines fut pressé de telle sorte qu'il fut contraint de s'en fouyr et gaigner la haulte mer : et cependant les autres vaisseaux venans à charger les ennemys en mauvais ordre, furent aiseement rompus et desfaits par les Carthaginois : car la fuitte de l'admiral et chef de l'armée, avoit grandement encouragé les Pheniciens, et au contraire merveilleusement espouventé les Siciliens. Si fut ceste bataille ainsi decidée, et les vainqueurs poursuyvans aspremeut ceulx qui fuyoient en desordre devant eulx, meirent à fond et gasterent plus de cent galeres : et qui pis est, ayant les Carthaginois disposé leurs vaisseaux de charge à porter le bagage et les vivres de l'armée de renc tout au long de la coste, ceulx qui estoient dedans tuoient et assommoient les mariniers, et les soudards Siciliens qui se pensoient sauver à nage vers la coste, pour se retirer en leur armée de terre ferme, tellement que Dionysius voyoit tuer et meurtrir ses gens devant ses yeux, sans qu'il y peust mettre aucun remede, ny leur porter aide :

à raison dequoy les rivages de toute ceste coste furent incontinent tous semez de morts et de naufrages. Il mourut en ceste battaille assez bon nombre de Carthaginois: mais de la part des Siciliens, y eut plus de cent galeres perdues, et vingt mille hommes morts. La battaille finye, les Carthaginois poserent les ancres devant la ville de Catane, et remorquans les galeres captives, qu'ilz avoient gaignées et prises sur leurs ennemys, les tirerent en terre sur le bord de la mer, là où ilz les bruslerent: si de sorte que Himilco et son camp peurent non seulement ouir la nouvelle, mais aussi veoir à l'oeil la grande victoire que ses gens avoient gaignée.

LIV. Ainsi ceulx de la Sicile pensans en eulx mesmes, que s'ilz se retiroient en la ville de Syracuse, les Carthaginois indubitablement les y viendroient enclorre et enfermer dedans par un siege, qui seroit bien mal aisé et fort dangereux pour eulx, conseillerent et prierent Dionysius qu'il les menast tout chaudement contre Himilco, lequel pour la recente victoire de ses gens ne se doubteroit de rien, et ne se tiendroit point sur ses gardes, et que vraysemblablement leur inopinée survenue pourroit tellement effrayer et espoventer les Barbares, qu'ilz pourroient par ce moyen recouvrer en terre la perte qu'ilz avoient faitte en mer. Dionysius au commancement se laissa mener à ces remonstrances, et estoit tout prest de faire marcher son camp contre Himilco: mais quelques uns de ses amys luy remonstrerent, qu'en ce faisant, il

se mettroit en danger de perdre la ville mesme de Syracuse; pour ce que pendant qu'il entendroit à combattre contre Himilco, Mago victorieux s'y en iroit avec toute sa flotte. Ceste raison ouye, il changea incontinent d'advis, reduysant mesmement en memoire, que nagueres la ville de Messine estoit tumbée és mains des ennemys par un presque tout tel moyen. Parquoy estimant qu'il n'estoit pas heure de laisser la ville de Syracuse sans defense, il se meit en chemin pour y retourner: dequoy les Siciliens, où la grande partie d'iceulx estans malcontens, l'abandonnerent, et s'en allerent aucuns en leurs maisons, et les autres s'escarterent çà et là, par les fortes places de là environ: et de là à deux jours Himilco avec toute son armée, arriva en celle coste de Catane, là où pour ce qu'il se leva un grand et impetueux vent, il feit tirer tous ses vaisseaux en terre, et y sejourna quelques jours pour refreschir et refaire un peu ses gens travaillez du chemin: Durant lequel temps de son sejour, il envoya devers les Champenois, qui s'estoient habituez dedans la ville d'AEtne, les solliciter de vouloir abandonner l'alliance de Dionysius, leur promettant de leur donner grande quantité de bonnes terres, et les faire participans des despouilles, et du butin de ceste guerre, en leur remonstrant comme les autres Champenois qui estoient habitans dedans la ville d'Entelle, estoient bien traittez, et bien voulus des Carthaginois, et qu'ils estoient alliance et confederation avec eulx contre les Siciliens, et en somme que la nation Grecque,

estoit naturellement ennemye de toutes autres generations : mais nonobstant toutes ces remonstrances, ces Champenois ayans donné ostages à Dionysius, et envoyé les meilleurs hommes qu'ilz eussent à son service dedans Syracuse, furent contraints de maintenir l'alliance qu'ilz avoient avec luy, combien qu'ilz eussent bien bonne envie de se retourner du costé des Carthaginois.

LV. Après cela, Dionysius se trouvant estonné, et redoubtant la grande puissance des Carthaginois, envoya ambassadeurs devers les Grecs habitans en Italie, et devers les Lacedemoniens, et aussi devers les Corinthiens : et entre autres y envoya nommeement son beau-pere, pour les supplier de ne vouloir point permettre que les villes Grecques qui estoient en la Sicile fussent totalement destruittes et exterminées par les Barbares, et envoya quant et quant des commissaires en la Morée, pour lever des gens de guerre le plus qu'ilz pourroient, sans rien y espargner. De l'autre costé Himilco ayant fait parer et acoustrer ses galeres des despouilles des ennemys, s'en alla droit dedans le grand port de Syracuse : ce qui meit en grand effroy ceulx qui estoient serrez dedans la ville : car il y avoit deux cens et huit vaisseaux longs à rames tous en bon equippage, et en bel ordre : après lesquelz suyvoient à voiles desployées les grosses naves de charge en nombre de plus de deux mille en tout, tellement que le port de Syracuse, encore qu'il fust grand et capable, fut tout remply de vaisseaux, et couvert de voiles. Si tost que ceste grande armée

de mer se fut rengée dedans le port, et que les naves eurent posé les ancres, l'armée de terre arriva d'un autre costé, laquelle estoit, comme aucuns escrivent, de trois cents mille combattans à pied, et de trois mille chevaux. Le chef de toute ceste grande puissance se logea dedans le temple de Jupiter, et l'armée aux environs, qui estoient distans de la ville de Syracuse peu moins de trois quarts de lieuë. Logez qu'ilz furent, Himilco tira aux champs toute son armée, et la mena ordonnée en battaille devant les murailles de Syracuse, pour provocquer les Syracusains de sortir au combat, et avec cent des meilleures galeres qu'il eust, leur feit aussi presenter la battaille en mer, à celle fin de plus espouventer ceulx qui estoient dedans la ville, et les contraindre de confesser qu'ils n'estoient pas pareilz à luy ny par terre ny par mer: mais voyant que personne n'ozoit sortir, il remena pour ce jour là son armée dedans son camp: et depuis trente jours durans ne cessa de courir et gaster tout le plat pays d'alentour, jusques à couper et arracher les arbres de la plaine, tant pour enrichir ses gens, comme aussi pour mettre ceulx de la ville en plus grand desespoir. Il print aussi l'un des faulxbourgs de la ville du quartier appellé l'*Achradina*, et saccagea les temples de Ceres et de Proserpine qui y estoient, duquel sacrilege bien tost après il paya la juste peine: car de là en avant ses affaires allerent tousjours visiblement de mal en pis, pour ce que Dionysius print la hardiesse de faire des sorties sur luy, et de l'aller escarmou-

cher jusques dedans son camp, esquelles escarmouches ceulx de la ville avoient presque tousjours du meilleur, et toutes les nuicts s'esmouvoient en son camp des faulses alarmes, et des effroys sans propos, et couroient les souldards çà et là avec leurs armes, ne plus ne moins que si les ennemys fussent venuz à assaillir les trenchées de leur camp : de toutes lesquelles choses nous escrirons plus amplement cy après, à fin que nous ne troublions point l'ordre du temps, en escrivant devant ce qui advint depuis.

LVI. Hamilco doncques clouant et fortifiant son camp d'une muraille tout alentour, feit desmolir et abbattre toutes les sepultures qui estoient là environ, entre lesquelles estoient celles de Gelon, et de sa femme Demarete, qui estoient fort somptueusement et magnifiquement basties, et feit faire trois forts, l'un à l'endroit du port qui s'appelle *Plemmyrion*, l'autre au milieu, et le tiers auprès du temple de Jupiter : dedans lesquels forts il feit retirer le bled et le vin, et toutes autres munitions et vivres necessaires à son camp, pensant que ce siege dureroit longtemps : et puis envoya ses navires de charge partie en l'isle de Sardaigne et partie en Afrique, pour apporter des bleds et de tous autres vivres. En ces entrefaittes Polyxenus beau-frere de Dionysius, retourna de l'Italie et de la Morée, avec trente galeres de secours que ses alliez luy envoyoient, et amena aussi quant et quant Pharacidas Lacedemonien, pour estre capitaine de la marine. Or ainsi que Dionysius et Lep-

tines estoient en pensée, comment ilz pourroient mettre des vivres dedans la ville avec les galeres: ilz apperceurent de bonne fortune une grosse nave chargée de bledz qu'elle portoit au camp des ennemys, si luy allerent au devant avec cinq galeres seulement, et la prirent: mais comme ilz la vouloient emmener dedans la ville, les Carthaginois leur allerent à l'encontre avec quarante voiles. Et adonc les Syracusains armerent soudainement toutes leurs galeres, et combattirent celles des Carthaginois si bien et si vaillamment, qu'ilz prirent la capitainesse avec vingt autres, et en mirent quatre à fond, poursuyvans les autres qui s'enfuyoient jusques au lieu mesme où les autres vaisseaux estoient à l'ancre dedans le grand port, les provoquans et leur presentans la battaille: mais les Carthaginois estonnez de ceste si estrange desfaitte, ne se bougerent.

LVII. Et adonc les Syracusains attacherent les galeres prisonnieres aux pouppes des leurs, et les emmenerent dedans la ville, là où estans leurs courages elevez pour ce peu d'avantage qu'ilz avoient eu sur leurs ennemys, ilz commencerent à discourir ensemble comment leur tyran avoit par plusieurs fois esté vaincu, et au contraire qu'eulx seuls luy avoient vaincu les Carthaginois: ce qui les enorgueillit tellement, que s'assemblans par trouppes, ilz alloient disans les uns aux autres, qu'ilz estoient bien lasches de servir à un tyran, mesmement lors qu'ilz avoient un moyen de le ruiner [illegible]

de tout point : car paravant ilz estoient desarmez, mais lors à raison de la guerre ilz se trouvoient les armes en main. Et quoy que ces propos se teinssent assez ordinairement, Dionysius neantmoins feit assembler le peuple, et les loua et magnifia haultement du bon devoir qu'ilz avoient fait : les admonestant d'avoir au surplus bon courage, pour ce que dedans peu de jours il mettroit fin à ceste guerre. Mais ainsi comme l'assemblée du peuple estoit ja preste à se departir, Theodorus Syracusain estimé l'un des meilleurs hommes d'armes qui fust en toute la ville, et homme d'execution, se tira en avant, et eut la hardiesse de parler publiquement aux Syracusains, les enhortant de se vouloir esvertuer pour recouvrer leur liberté. Les Syracusains en demourerent grandement emeuz en leurs courages, et regardoient la contenance de leurs confederez assistans en ceste assemblée, jusques à ce que Pharacidas Lacedemonien, qui estoit chef des galeres que leurs alliez de la Grece avoient envoyées à leurs secours, se retira en avant, et monta sur la chaire des harengues : là où chascun attendoit qu'il deust estre celuy qui commenceroit à inciter et acheminer les autres au recouvrement de la liberté : mais au contraire estant particulierement amy de Dionysius, il commença à dire, qu'il estoit envoyé pour secourir les Syracusains et Dionysius à l'encontre des Carthaginois, et non pas pour le ruiner, et abolir son estat : laquelle proposition estant du tout opposite à ce que le commun attendoit, les soudards estrangers que

Dionysius tenoit à sa soude, accoururent incontinent autour de luy : au moyen dequoy les Syracusains ne bougerent, et n'oserent rien attenter plus oultre, sinon qu'ilz maudirent à part eulx, ceulx de Lacedemone, attendu que jà par le passé ilz leur avoient envoyé un de leurs citoyens nommé Aretes, lequel estant venu pour leur aider à recouvrer leur liberté, fust traistre et les vendit; et lors cestuy Pharacidas de nouveau avoit rompu le coup à leurs courages si bien disposez à exterminer la tyrannie. Quant à Dionysius, il fila doulx sur l'heure, se trouvant en grande crainte, et donna congé à l'assistance, en leur usant des plus gracieuses parolles, dont il se pouvoit adviser, et en honora les uns de presens, et envoya querir les autres pour manger priveement à sa table avec luy.

LVIII. Mais quant aux Carthaginois, après qu'ils eurent occupé le faulxbourg de l'Achradine, et pillé le temple de Ceres et de Proserpine, la pestilence se meit * en leur ost : car oultre ce que les deesses voulurent venger leur injure, la multitude de tant de milliers d'hommes qui se trouvoient tous ensemble logez en peu de lieu, y aydoit bien : avec ce que c'estoit la saison de l'année, en laquelle coustumierement il s'engendre plus de maladies : et aussi que ceste esté là, il avoit fait des chaleurs extremes : et après tout, la situation du lieu servit encore au comble du malheur : car auparavant les Atheniens s'estans logez au mesme endroit en lieu bas et marescageux, il y en mourut aussi un grand

* La même année.

nombre de peste, pour ce que premierement, avant le lever du soleil, un petit vent froid, qui se levoit des eaux croupyes en ce fonceau, donnoit comme une frisson aux personnes: puis quand se venoit sur le mydy, il faisoit une chaleur si violente, qu'elle les estouffoit, estant mesmement un si grand peuple logé en peu d'espace, à raison de quoy la pestilence commença premierement à saisir les Africains, desquelz il mouroit tous les jours fort grand nombre. Et pour le commencement on donna ordre à les enterrer, au pris qu'ils mouroient; mais après le mal empirant, et s'envenimant de plus en plus pour la multitude infinie qui mouroit par chacun jour: et aussi pour ce que ceulx qui se cuydoient entremettre d'ensepvelir les morts, estoient incontinant eulx mesmes saisyz de la maladie, personne ne s'oza plus approcher des malades, tellement que n'ayans plus ame qui s'avançast pour les panser, ilz mouroient sans secours; car pour la puanteur des corps morts non ensepvelis, et aussi pour les mauvaises vapeurs qui se levoient des marets, au commencement de leur maladie il leur venoit un catarre, qui leur faisoit enfler les gorges, et petit à petit tumboient en grosses fiebvres, et au long de l'espine du dos sentoient griefves douleurs de nerfs, et une grande pesanteur aux cuysses, puis leur prenoit un flux de ventre, et leur sortoit des bubettes et petites pustules par tout le corps, voylà le cours de la maladie, comme elle venoit à la plus part de ceulx qui en estoient attaints. Mais il y en avoit aucuns qui

devenoient forcenez, et tumboient en oubliance de toutes choses : et estans hors du sens, alloient courans parmy le camp, et frappoient sur ceulx qu'ilz rencontroient en leur chemin. Brief le mal alla tellement empirant, que les remedes des medecins n'y valoient plus rien, tant pour la violence, que pour la briefveté de la maladie qui estouffoit incontinent les hommes : pour ce que ceulx qui en estoient attaints, mouroient ordinairement le cinquieme jour, ou au plus tard le sixieme, en si angoissieuses douleurs, que lon reputoit bien heureux ceulx qui avoient eu des dieux la grace de mourir en la guerre. Ceulx qui alloient penser ou visiter les malades, tumboient incontinent en la maladie mesme : si que c'estoit grande compassion de veoir les pauvres malades, pour ce qu'il n'y avoit personne qui les voulust ny osast secourir : et non seulement ceulx qui ne se tenoient rien, abandonnoient les uns les autres, mais les freres mesmes abandonnoient leurs propres freres : et les amys estoient contraints de laisser mourir seuls, ceulx avec lesquelz ilz avoient plus de familiarité et plus d'amytié, pour crainte de prendre leur maladie qui estoit si fort contagieuse.

LIX. Parquoy Dionysius adverty de la misere en laquelle se trouvoient les Carthaginois, feit incontinent equipper et armer quatre vingts galeres : et ordonna à ses capitaines de marine Pharacidas et Leptines, que le lendemain matin au poinct du jour ilz allassent assaillir la flotte des vaisseaux ennemys : et luy de l'autre costé estant la nuict

obscure, et sans clarté de lune jetta son armée de terre hors de la ville, et luy feit faire un grand tour jusques au temple de Cyane, sans que les ennemys en sentissent rien, et au poinct du jour alla assaillir le camp des Carthaginois : mais il envoya devant les hommes d'armes Syracusains avec mille soudards estrangers, ausquelz il commanda qu'ilz commançassent l'alarme du costé du camp, qui regardoit au dedans de l'isle. Or estoient ces mille soudards estrangers, ceulx de tous qui avoient plus mauvaise voulunté envers Dionysius, et qui s'estoient plusieurs fois mutinez et rebellez contre luy : à raison dequoy il avoit secrettement ordonné aux gens de cheval Syracusains, si tost qu'ilz les verroient attachez au combat avec les ennemys, qu'ilz se meissent en fuitte, et laissassent à la boucherie ces mutins estrangers, ce qu'ilz feirent, tellement que ces soudards estrangers furent tous hachez en pieces. Mais Dionysius commença à assaillir de l'autre costé le camp, et les forts mesmes tout en un mesme temps : dequoy les Barbares de prime face furent bien estonnez, pource qu'ilz ne se doubtoient de rien moins, et accoururent çà et là au secours, sans garder ny tenir ordre quelconque. Si que Dionysius força aiseement en peu d'heure l'un des forts qui s'appelloit *Polichne*, et en un autre endroit quelque nombre de gens de cheval avec les galeres en assaillirent un autre qui se nommoit *Dascon*, qu'ilz prirent aussi : pour la prise desquelz tout l'exercite de Syracuse cria victoire, et jetta grands cris de joye : et quant et quant toutes les galeres

ensemble commencerent à voguer droit contre les ennemys, dont les barbares furent fort effroyez, pource que du commencement tous estoient courus alencontre de ceulx qui assailloient le camp par terre. Et quand ilz veirent que lon les assailloit aussi par mer, alors s'en recoururent ilz à grand haste au secours de leurs vaisseaux: mais ilz furent pris de si près, que toute la diligence, dont ilz peurent user, ne leur servyt de rien: car ilz s'embarquoient encore que les galeres Syracusaines estoient ja eslancées à forces de rames, et les venoient hurter avec leurs esperons par les flancs, de telle force et impetuosité, que bien souvent d'un seul coup elles les mettoient à fond: les autres à plusieurs recharges venoient à briser et descoudre les ais cousus les uns sur les autres avec des clous, ce qui donnoit grande frayeur aux Barbares, pource qu'estans tous leurs meilleurs vaisseaux ainsi fracassez à grands coups d'esperons, le bois en rendoit un merveilleux bruit: et tout le rivage, au long duquel se faisoit ce combat, estoit semé de morts et de naufrages.

LX. Quant et quant le courage croissoit aux Syracusains, de tant plus qu'ilz se voyoient avoir d'avantage, et saultoient à la foule dedans les vaisseaux des ennemys, et environnans les Barbares estonnez et esperdus de se veoir en telle accessoire, les mettoient sans mercy à l'espée: et aussi ceulx de la marine faisoient bien leur devoir de poursuivre chauldement leur avantage, ceulx qui estoient en terre ne leur cedoient ny en diligence ny en har-

diens : entre lesquels estoit Dionysius luy mesme en personne, lequel chevauchant çà et là, se trouva d'adventure alendroit du fort de Dascon, là où il y avoit quarante fustes à cinquante rames que lon avoit tirées en terre, et au long du rivage, les grosses naves de charge qui estoient à l'ancre avec quelque nombre de galeres, dedans toutes lesquelles il feit mettre le feu. La flamme s'en leva incontinent fort haulte en l'air, et estant poulsée par le vent, eust bruslé et consommé en un instant tous ces vaisseaux, sans que les marchans à qui estoit partie desdits vaisseaux, ny les mariniers, ny matelots y sceussent jamais reparer à temps : car le feu qui fut premierement mis en ces fustes, feit une fort grande et haulte flamme, puis il survint un vent impetueux qui la porta dedans les navires qui estoient à l'ancre tout droit devant. Les hommes qui se trouverent dedans se jettoient en l'eau de peur d'estre bruslez, ou estouffez de la flamme et de la fumée. Davantage estant les chables et cordages des ancres bruslez, les navires venoient à se heurter les unes les autres par la tourmente, et se froissoient de telle sorte, que plusieurs en alloient à fond : et celles que le vent poulsoit arriere des autres estoient arses et bruslées par le feu : et veoit on en ces grosses carraques là la flamme monter au long des mats, jusques aux verges et aux hunes, qui estoit un spectacle fort plaisant à veoir à ceulx qui le regardoient de dessus les murailles de la ville : car il sembloit proprement que ce fust la foudre tumbée du ciel sur les Bar-



bares, pour les punir de leur impieté, et du sacrilege qu'ilz avoient commis encontre les dieux. Parquoy ceulx qui estoient demourez dedans la ville, comme les jeunes garsons nagueres sortyz de leur enfance, et les vieilles gens qui n'estoient pas neantmoins encore du tout affoiblys ny devenuz impotens par leur vieillesse, prenans courage de veoir que les affaires succedoient si bien à leurs gens, s'embarquerent dedans de petites barques de passage, et feirent tant qu'ilz s'approcherent des vaisseaux des ennemys qui estoient jettez çà et là emmy le port, et se mettans plusieurs petits batteaux alentour d'un grand vaisseau les emmenoient dedans la ville. Et quant à ceulx qui estoient ja commencez à gaster et à brusler par le feu, ilz en prenoient et emportoient ce qu'ilz en pouvoient avoir : et les autres qui estoient encore tous entiers et non endommagez par le feu, ilz les attachoient à leurs petites barques, et les remorquoient jusques dedans la ville : aussi ceulx mesmes qui pour l'imbecilité de leur aage sont dispensez et exemptez des travaux de la guerre, ne se pouvoient pas contenir, ains pour la grande joye qu'ilz sentoient, s'esvertuoient jusques à surmonter par bonté de courage et desir de se faire honneur, la foiblesse de leur aage.

LXI. Estant doncques la nouvelle de ceste victoire espandue par toute la ville, tous ceulx qui estoient encore demourez dedans les maisons, femmes, enfans, et vieilles gens, les abandonnerent, et s'en coururent tous sur les murailles, pour veoir

veoir la desconfiture des ennemys, et là tendans les mains vers le ciel, remercyoient les dieux de la victoire qu'ilz leur donnoient : les autres disoient que les Barbares estoient bien punyz par permission divine, du malheureux sacrilege qu'ilz avoient commis en pillant le temple des deesses. Car à veoir de loing le spectacle de tant de vaisseaux bruslans en terre et en mer, et la flamme qui montoit au long des mats, jusques aux verges, aux hunes, et aux voiles, et se levoit si hault en l'air, il sembloit proprement que ce fussent les dieux qui feissent la guerre aux Carthaginois, avec ce que les Grecs à chasque coup qu'ilz gaignoient quelque avantage sur les Barbares, le donnoient assez à cognoistre à ceulx qui regardoient de dessus les murailles de la ville par les grands cris qu'ilz jettoient. Et au contraire, les Barbares effroyez du grand danger auquel ilz se trouvoient, ne faisoient que tumultuer à voix sourde, et mener un bruit confus : toutefois pour lors la nuict survint, qui feit cesser le combat : et Dionysius demoura en la campagne près des Barbares alendrôit du temple de Jupiter. Mais les Carthaginois ayant esté battus et desfaits par mer et par terre, envoyerent secrettement au desceu des Syracusains vers Dionysius, le requerir de vouloir permettre que ce qui s'estoit encore sauvé de la desconfiture du jour precedent, peust repasser la mer, et se retirer à sauveté en Afrique, luy promettans de luy donner trois cents talents, qui montent environ cent quatre-vingts mille escus, qu'ilz avoient d'argent comptant en leur camp.

Dionysius leur feit response qu'il estoit impossible que tous se peussent sauver : mais bien leur permeit il, que ceulx qui estoient naturelz Carthaginois, natifz de la ville mesme de Carthage, se peussent sauver : car il se doubtoit bien que les Syracusains et leurs alliez ne luy permettroient jamais de respiter ceulx là, s'ilz en estoient advertyz, mais il le faisoit expressement pource qu'il ne vouloit pas que l'armée de Carthage fust entierement destruitte, de peur que quand les Syracusains se verroient totalement delivrez de ceste crainte, ils n'entendissent puis après à recouvrer leur liberté.

LXII. Ayant doncques fait cest appointement que la quatrieme nuict après, ceulx qui estoient naturelz citoyens de Carthage se peussent retirer par la mer à sauveté, il remena ses gens dedans la ville : et la nuict ensuyvant luy furent apportez dedans son chasteau les cent quatrevingts mille escus qui luy avoient esté promis, lesquelz furent consignez à certains personnages qui eurent commission de les recevoir. Puis quand le temps accordé fut venu, Himilco embarqua la nuict ce qui luy estoit demouré de naturelz Carthaginois sur quarante galeres, avec lesquelles il se meit incontinent à la voile, prenant la routte d'Afrique : mais à peine fut il hors du port, que quelques Corinthiens s'apperceurent de ceste fuitte, et soudain la vindrent notifier à Dionysius, lequel feit semblant de faire sonner alarme, et amasser ses capitaines pour aller après : mais pource qu'il alloit trop froidement en besongne, les Corinthiens ne

voulurent plus attendre, ains à l'heure mesme monterent sur leurs vaisseaux, leverent les ancres et voguerent avec tout leur effort après les Carthaginois : si qu'en peu d'heure ilz eurent attaint les derniers vaisseaux des Pheniciens, lesquelz ils heurterent si rudement, qu'ilz en meirent aucuns à fond. Et incontinent après Dionysius tira aussi son armée aux champs : mais les Siciliens qui avoient suivy le party et l'alliance des Carthaginois, avoient ja gaigné le devant à travers pays, de sorte qu'ilz se retirerent presque tous à sauveté en leurs maisons. A ceste cause Dionysius ayant seulement disposé des gardes sur les passages aux advenues des grands chemins, remena son armée vers le camp des ennemys qu'il estoit encore nuict : et les Barbares qui y estoient demourez, se voyans trahys par leur general et par les Carthaginois, et aussi par les alliez Siciliens, se trouverent en grand desespoir. Et estans si effroyez qu'ilz ne sçavoient qu'ilz faisoient, s'enfuyoient çà et là, dont les uns tumboyent entre les mains des gardes, qui estoient au guet sur les passages des grands chemins, là où ilz estoient arrestez et pris prisonniers : les autres, et la plus grande partie d'iceulx, sortirent au devant de Dionysius, et jettans leurs armes en terre devant luy, le supplierent de les vouloir prendre à mercy, et leur sauver les vies, exceptez les Hespagnolz, lesquelz se rallierent ensemble avec leurs armes, et envoyerent vers luy, luy offrir leur service, s'il les vouloit accepter, ce qu'il feit, et les receut à soude entre ses soudards estrangers : et au

demourant prit tous les autres prisonniers, et donna tout le bagage en proye à ses gens.

LXIII. Dionysius voyant que ses soudards estrangers estoient fort mal contens et courroucez contre luy, craignant d'estre par eulx chassé de son estat, il feit premierement prendre prisonnier leur capitaine qui avoit nom *Aristote* : et incontinent toute la trouppe courut aux armes, et luy vindrent demander assez rudement la paye du temps qu'ilz avoient servy. Dionysius leur respondit quant au capitaine, qu'il le vouloit envoyer à Lacedemone à ses citoyens, à celle fin qu'ilz en feissent la punition telle que de raison : et quant aux soudards qui estoient dix mille, leur offrit pour leur payement la ville et le territoire des Leontins, qu'ilz accepterent pour la beauté et bonté du pays, lequel ilz departirent puis entre eulx, et s'habituerent ès terres des Leontins. A raison dequoy Dionysius leva et assembla depuis d'autres gens de guerre estrangers, ausquelz, et ensemble aux esclaves qu'il avoit affranchiz, il se fia de la conservation de son estat : mais après la desconfiture des Carthaginois, ceulx qui estoient demourez des villes de la Sicile, que eulx auparavant avoient asservyes ou ruynées, se rallierent ensemble : et retournans en leurs pays, commencerent petit à petit à se remettre sus. Et Dionysius pour repeupler la ville de Messine, y envoya mille Locriens, quatre mille de Medimne, et cinq cents Messeniens de ceulx de la Morée qui avoient esté chassez de Naupacte et de Zacynthe : mais depuis estant adverty que ceulx de Lacede-

mone estoient malcontens de ce qu'il recueilloit et logeoit, mesmement en si notable cité, ceulx qu'ilz avoient chassez, il les transporta hors de Messine, et leur donna un quartier de la contrée que lon appelle *Acacene* au long de la mer, là où ilz bastirent une ville qu'ilz appellerent *Tyndaride*: et gouvernans leurs affaires paisiblement et amyablement les uns avec les autres, et recevans entre eulx plusieurs autres estrangers, à tous droits de bourgeoisie comme eulx, en peu de tems ilz se trouverent plus de mille chefz de citoyens: et depuis ce temps là se sont eslargys et estanduz sur leurs voisins Siciliens, par plusieurs conquestes qu'ilz ont faittes sur eulx, esquelles ils ont gaigné les villes de Smeneon et de Morgantine, et feirent alliance avec Agyris prince des Agyriniens, et avec Damon seigneur des Centuripins, et semblablement avec les Eribiteiens, et les Assorins: et occuperent par intelligence les villes de Cephaludion, Soluntе et Enne, et encore feirent paix avec les Erbissins.

LXIV. Ceulx de Rege se plaignans de Dionysius en ce qu'ilz disoient, que luy rebastissoit et repeuploit la ville de Messine, pour s'en servir alencontre d'eulx, recueillirent premierement tous ceulx qui estoient banniz et chassez de leur pays par luy, ou qui aucunement luy estoient malveuillans et adversaires: et depuis encore ayans donné aux Naxiens et Cataniens, qui estoient demourez après la ruine de leurs pays, la ville de Myles pour y habiter, commencerent à mettre sus une armée, de

laquelle ilz eleurent capitaine general un nommé *Eloris*, qu'ilz envoyerent assieger Messine. Ce capitaine feit donner l'assault du costé du chasteau, avec une merveilleuse hardyesse : mais ceulx de dedans avec quelques soudards estrangers, que Dionysius leur avoit envoyez, sortirent sur luy, et y eut une rencontre, en laquelle ceulx de la ville tuerent plus de cinq cents de ceulx de dehors : puis tout d'un train allerent mettre le siege devant la ville de Myles, qu'ilz prirent, et laisserent aller leurs bagues sauves les Naxiens qui s'estoient ja habituez en icelle, lesquelz s'escarterent çà et là, tant ès villes des naturelz Siciliens comme ès citez Grecques. Ainsi le tyran Dionysius s'ayant rendu amis les peuples habitans au long du destroit de Messine, ne pensoit plus que d'aller faire la guerre à ceulx de Rege : mais il en estoit engardé par l'empeschement que luy faisoient aucuns Siciliens, qui s'estoient habitués en la ville de Tauromine.

LXV. Parquoy estimant qu'il valloit mieulx se depestrer de ceulx là les premiers, il mena son armée contre eulx, et alla planter son camp devant leur ville, du costé qui regarde vers Naxe. et demoura au siege devant tout le long de l'hyver, faisant son compte que par faulte de vivres ces Siciliens à la fin seroient contraints d'abandonner celle motte, sur laquelle est assise la ville de Tauromine, pour autant qu'il n'y avoit pas encore long temps, qu'ilz s'y estoient logez : mais les Siciliens ayans entendu de leurs predecesseurs, que de toute ancienneté ceulx de leur nation avoient tenu

et possedé ce quartier là de la Sicile, et que les Grecs y estans depuis survenuz et abordez par mer, avoient premierement fondé en cest endroit là la ville de Naxe, et par succession de temps en avoient dechassé les naturelz Siciliens vrays possesseurs et proprietaires du pays, maintenant qu'ilz avoient reconquis, et estoient rentrez en la possession de leurs propres terres paternelles, et qu'ilz s'estoient justement vengez du tort que les Grecs avoient jadis injustement fait à leurs ancestres, à l'occasion dequoy ilz faisoient tout ce qui estoit en eulx, pour se maintenir en celle motte. De l'autre costé aussi Dionysius s'estant opiniastré à les en vouloir dechasser, il advint que le siege print trait jusques au cueur de l'hyver, que les jours sont les plus courts de toute l'année, et se trouva un jour qu'il neigea tant, que tout l'endroit du chasteau fut couvert et plein de haulte neige : et là Dionysius ayant pris garde que les Siciliens n'avoient pas gueres l'œil à faire bien garder ce costé là, tant pour la naturelle assiette du lieu qui estoit fort de soy mesme, que pour la haulteur et espesseur de la muraille, choysit une nuict fort brune, que la lune ne luysoit point, et qu'il faisoit un temps bien rude, et monta contremont jusques au plus hault de la motte : où il eut beaucoup d'affaire tant pour la difficulté et malaisance des rochers droits et couppez, que pour la grande quantité de neige qui y estoit : ce neantmoins il surmonta toutes ces difficultez, et exploitta si bien, qu'il surprit d'emblée l'un des chasteaux : mais il

se deschira tout le visage, et endommagea fort sa veuë, à cause de la neige. Puis ayant semblablement gaigné aussi d'emblée l'autre chasteau, feit entrer son armée dedans la ville : mais ceulx de dedans bien rengez et serrez en battaille, accoururent incontinent celle part, et combattirent si bien, que les gens de Dionysius furent repoulsez, et luy mesme en la foulle des fuyants fut porté par terre d'un coup de picque, qu'il receut sur sa cuyrasse, et s'en fallut bien peu qu'il ne fust pris prisonnier, et les Siciliens poursuyvans de près ses gens avec ce qu'ilz avoient l'avantage du lieu dont ilz combattoient, en occirent plus de six cents, et si y en eut plusieurs autres qui y laisserent leurs armes, entre lesquelz Dionysius mesme y perdit toutes les sienes, excepté son corps de cuyrasse. Depuis encore après ceste desconvenuë, les Agrigentins et les Messeniens chasserent hors de leurs villes, ceulx qui favorisoient au party de Dionysius, et se remeirent en liberté, renonçans à toute alliance et confederation qu'ilz eussent avec luy.

LXVI. Mago capitaine general des Carthaginois, après la grande calamité qui leur estoit peu devant advenue, se trouva en la Sicile, cherchant par tous moyens de remettre sus les affaires des Carthaginois, car il traittoit doulcement et humainement les villes subjettes à leur empire, et recueilloit ceulx qui estoient guerroyez et travaillez par Dionysius : et oultre cela feit encore alliance avec la plus grande partie des villes des Siciliens, puis

meit ensemble une armée, et alla faire la guerre aux Messeniens *, et après avoir couru et pillé tout leur plat pays, et consequemment enrichy ses gens du pillage, alla loger son camp près la ville d'Acacene, alliée et confederée des Carthaginois, là où Dionysius l'alla trouver avec son armée, et y eut battaille de laquelle Dionysius, et ses gens emporterent la victoire : et les Carthaginois ayans perdu plus de mille hommes en ceste desfaitte, se sauverent de vistesse dedans la ville. Dionysius se retira pour lors à Syracuse : mais quelques jours après il equippa et arma cent galeres, avec lesquelles il se partit pour aller faire la guere à ceulx de Rege, et estant secrettement arrivé une nuict devant la ville, sans que personne de dedans s'en doubtast, il meit le feu aux portes, et s'esforça de la surprendre par eschelles. Les Regiens accoururent incontinent tous aux portes, pour estaindre le feu qui s'y estoit pris : mais leur capitaine Eloris y survint, qui leur conseilla de ne s'arrester pas là, et en ce faisant sauva la ville : car s'ilz se fussent amusez à estaindre le feu, ilz n'eussent sceu engarder que Dionysius n'eust eschellé la ville, et ne fust entré dedans, attendu qu'ilz estoient bien peu de gens, mais au contraire y feit apporter des plus prochaines maisons, force fagots et d'autre boys sec pour faire le feu et la flamme encore plus grande, jusques à ce que toute la multitude du peuple se fust assemblée en armes pour secourir la

* La quatrième année de la quatre-vingt-seizième olympiade, avant J. C. 393.

ville. Par ce moyen Dionysius ayant failly à son entente de surprendre la ville, courut tout le plat pays d'alenviron bruslant et gastant tout ce qu'il y trouvoit, jusques à coupper et arracher les arbres, et après feit trefves avec eulx pour un an, puis s'en retourna à Syracuse. Mais les Grecs habitans en Italie, voyans que la convoytise et avarice de Dionysius s'estandoit jusques à leurs confins, feirent alliance ensemble, et establyrent un conseil pour ordonner des affaires de leur ligue et communaulté: car ilz s'estimoient assez puissans pour se garder facilement d'estre offensez par luy, et quant et quant pour resister à leurs voysins les Lucains, contre lesquelz pour lors ilz avoient la guerre.

LXVII. Les Carthaginois s'estans remis sus et refaits en peu de temps après la perte qu'ilz avoient faitte, se delibererent * d'entendre à bon esciant aux choses de la Sicile, et ayans resolu de hazarder promptement une battaille, passerent avec peu de vaisseaux à rame, et amasserent leur armée tant du pays de Lybie, que de Sardagne, et aussi des nations Barbares, qui habitent en Italie, et les ayans tous bien et diligemment armez à leurs despens, passerent en la Sicile. Si n'estoit pas leur ost moindre que de deux cents mille combattans, dont estoit capitaine en chef Mago, lequel passant à travers le pays des naturelz Siciliens: et par le chemin retirant tousjours quelques villes de l'alliance de Dionysius, se vint loger dedans les terres des

* La première année de la quatre-vingt-dix-septième olympiade, avant J. C. 392.

Agyrineins, au long de la riviere de Chryse, sur le grand chemin qui va à Morgantine : car n'ayant sceu tirer à sa devotion les Agyrineiens, il ne voulut pas tirer oultre, pource qu'il avoit nouvelles que ses ennemys estoient jà partys de Syracuse, pour le venir trouver : car Dionysius adverty comme les ennemys estoient entrez avant en pays, amassa soudainement le plus qu'il peut de gens de guerre, tant des habitans de Syracuse, comme des estrangers qu'il avoit à sa soulde, et se meit aux champs avec bien vingt mille combattans, et quand il fut assez près des ennemys, envoya devers Agyris, qui pour lors estoit seigneur des Agyrineiens, et avoit plus grande puissance qu'autre seigneur ne tyran qui fust en toute la Sicile après Dionysius : car il estoit seigneur de toutes les fortes places et chasteaux de là environ, et si commandoit à la ville des Agyrineiens comme prince absolu, laquelle en ce temps là estoit merveilleusement peuplée : car il n'y avoit pas moins de vingt mille chefz de citoyens, et estoit bien pourvuë de vivres pour une telle multitude, et si y avoit dedans le chasteau bonne somme de deniers, que Agyris y avoit amassée des confiscations des principaulx et plus riches hommes de la ville, qu'il avoit fait mourir. Dionysius doncques estant entré avec petite compagnie de ses gens dedans ceste ville, feit si bien envers le tyran Agyris, qu'il le conduisit à faire à bon esciant une alliance vraye, et non simulée avec luy, en luy promettant que là où ilz auroient bonne yssue de ceste guerre, il luy donne-

roit grande quantité des terres adjacentes et voisines des siennes, soubz laquelle esperance Agyris fournit premierement à toute l'armée de Dionysius des bledz, et toutes autres provisions necessaires, puis tira hors de la ville toutes ses forces, et se vint loger avec luy, pour faire la guerre ensemble contre les Carthaginois.

LXVIII. Mago de l'autre costé estant campé en pays d'ennemys, et ayant tous les jours de plus en plus faulte de vivres, se trouvoit bien empesché, pour ce que Agyris qui congnoissoit toutes les addresses du pays, avoit tousjours avantage sur luy en tous aguets et embusches, et luy couppoit et surprenoit ses vivres à tous propos. Les Syracusains qui se faschoient dequoy ceste guerre alloit ainsi en longueur, disoient qu'il la falloit promptement decider par une battaille: mais Dionysius maintenoit le contraire, disant que sans rien mettre en hazard, par traict de temps les Barbares se romproient eulx mesmes par faulte de vivres, dequoy les Syracusains ne se contentans point, se courroucérent et indignerent tellement contre luy, qu'ilz le planterent là. A raison dequoy Dionysius se trouvant fort estonné, proposa du commencement liberté aux esclaves qui le vouldroient venir servir à la guerre. Mais depuis ayans les Carthaginois envoyé vers luy pour traitter de paix, et trouvans que c'estoit bien son meilleur d'y entendre, il renvoya lesdits serfs à leurs maistres, et feit paix avec les Carthaginois, de laquelle les articles et capitulations furent en toutes autres choses

semblables à la precedente, sinon que par ceste derniere il fut expressement dit, que les Siciliens seroient subjects et soubmis à l'obeyssance de Dionysius, et qu'il auroit la ville de Tauromine. Cest appointement juré et accordé, Mago s'en retourna en Afrique *. Et Dionysius suyvant le traitté, ayant la ville et forteresse de Tauromine entre ses mains, en dechassa la plus part des habitans Siciliens, et y logea de ses soudards estrangers ceulx qui luy semblerent mieulx à propos pour luy.

LXIX. Dionysius desirant se faire seigneur de toute l'isle entierement, et quant et quant de joindre à sa seigneurie les villes Grecques assises en Italie, ne voulut pas commencer la guerre à toutes ensemble, ains la differa jusques à un autre temps: mais estimant qu'il luy estoit expedient d'assaillir, et tascher à avoir premierement celle de Rege, pour ce qu'elle luy serviroit puis après d'un fort alencontre du reste de l'Italie, il se partit de Syracuse avec grosse puissance: car il avoit en son ost vingt mille combattans à pied, mille chevaux, et six vingt voiles, et après avoir passé toute ceste armée en Italie sur les terres des Locriens, prit son chemin à travers pays, bruslant et gastant les terres des Regiens, et au pris qu'il marchoit voguoit aussi son armée de mer le long de la coste, jusques à ce qu'il s'alla camper avec toute sa puissance auprès du port de Rege: mais les Italiens entendans le passage de Dionysius au dommage des Regiens, feirent incontinent partir de la ville

* La même année.

de Crotone soixante galeres, qu'ilz vouloient à toute diligence envoyer au secours des Regiens: et comme elles cingloient en haulte mer, Dionysius les ayant descouvertes de loing, leur alla au devant avec cinquante voiles. Ce que voyans les galéres Italiennes, se meirent à fouyr vers la coste, et Dionysius les poursuyvit jusques en terre, là où il commença à en lier et attacher quelques unes aux siennes pour les emmener: tellement que toutes les soixante estoient en danger d'estre perdues pour les Italiens, n'eust esté que ceulx de Rege sortirent de leur ville avec tout le peuple, et feirent tant à coups de flesches et de traicts, qu'ilz repoulserent Dionysius. Et sur ces entrefaittes se leva une grosse tourmente, à l'occasion de laquelle les Regiens tirerent leurs vaisseaux en terre: et Dionysius, après avoir bien combattu, perdit sept de ses galeres, et sur icelles bien mille cinq cents hommes, que la tourmente jetta vaisseaux et tout contre la coste de Rege, si prirent les Regiens la plus grande partie des mariniers vifz. Et Dionysius estant sur une galere à cinq rames pour banc, ayant esté par plusieurs fois près d'estre abysmé et noyé, finablement à toute peine arriva au port de Messine environ la mynuict: et pour ce que là approchoit la saison de l'hyver, il remena son armée à Syracuse, ayant fait alliance avec les Lucains.

LXX. Ceste année revolue fut fait prevost à Athenes Antipater, et esleuz consulz à Rome Lucius Valerius, et Aulus Manlius, auquel temps

Dionysius ayant donné manifestement à congnoistre son intention, de vouloir aller faire la guerre en Italie, se partit de Syracuse * avec grosse puissance, ayant plus de vingt mille combattans à pied, et bien environ trois mille chevaux, et par mer quarante vaisseaux à rames, et d'autres vaisseaux ronds pour porter vivres et autres munitions bien trois cents : si feit telle diligence, qu'au cinquieme jour il arriva en la ville de Messine, là où il sejourna quelques jours. Et ce pendant envoya son beau-frere Thearides, avec trente voiles vers les isles des Liparlens, pour autant qu'il avoit entendu que là environ estoient dix galeres de Rege. Thearides faisant voile, cingla celle part, et ayant trouvé ces dix vaisseaux Regiens en lieu à propos, les prit tous dix avec toutes les personnes qui estoient dessus, et s'en retourna tout aussi tost à Messine vers Dionysius, lequel donna en garde les prisonniers Regiens, liez et enferrez à ceulx de Messine : et puis passa son armée, laquelle il mena premierement devant la ville de Caulonie, qu'il assiegea tout alentour, et commença à battre les murailles avec ses machines et engins : mais les Grecs habitans en Italie, si tost qu'ilz entendirent que Dionysius avec son armée avoit passé le destroit qui separe la Sicile de l'Italie, commencerent aussi de leur costé à faire gens et amasser armée. Et pour ce que la cité de Crotone estoit alors la plus peuplée, et en laquelle s'estoit retiré plus grand nom-

* La quatrième année de la quatre-vingt-dix-septième olympiade, avant J.-C. 389.

bre des bannyz de Syracuse, luy defererent la preeminence de ceste guerre. Parquoy les Crotoniates assemblans gens de guerre de tous costez, esleurent pour leur capitaine Eloris citoyen de Syracuse, estimans que pour avoir esté chassé de Syracuse par Dionysius, et aussi pour ce qu'il monstroit estre hardy et homme d'entreprise, il conduiroit ceste guerre loyaument et fidelement, pour la haine qu'il avoit alencontre du tyran. Après doncques que tous les alliez furent assemblez en la ville de Crotone, et que le capitaine general de la ligue Eloris eut ordonué de toutes choses à sa volunté, il se partit avec toute sa puissance, et se meit en chemin vers la ville de Caulonie, esperant que si tost qu'il se presenteroit, Dionysius leveroit son siege : et quant et quant que ceulx de la ville jà aguerryz par les continuelz assaults que Dionysius leur donnoit, sortiroient, et luy aideroient à le combattre en compagne.

LXXI. Or avoit il en son ost bien vingt et cinq mille hommes de pied, avec environ deux mille chevaux ; et ayant fait la plus grande partie du chemin, se campa au long de la riviere qui s'appelle *Eloris*. Ce qu'entendant Dionysius, se leva de devant Caulonie, pour aller rencontrer ceste armée de Grecs Italiens, devant laquelle Eloris avec une trouppe de cinq cents des meilleurs hommes qui y fussent, marchoit assez avant. Et Dionysius estant adverty par ses espies, que son ennemy estoit assez près de luy, deslogea une nuict bien matin, de sorte qu'au poinct du jour il se trouva au lieu où estoit

estoit Eloris avec sa petite trouppe : il le chargea incontinent avec son armée bien ordonnée en bataille, sans luy donner temps ne loisir de pouvoir renger ses gens en ordre, tellement qu'Eloris se trouva bien empesché : et neantmoins avec peu de gens qu'il avoit autour de luy, feit teste à l'ennemy : et ce pendant envoya quelques uns de ses plus feaux amys, pour haster le reste de l'armée qui venoit derriere Ces envoyez feirent ce qui fut en eulx : et les Italiens entendans comme leur general estoit en danger, se hasterent courans pour l'aller secourir : mais ce pendant Dionysius ayant toute son armée ensemble, enveloppa de tous costez Eloris avec sa trouppe, et les desfeit presque tous, combien qu'ilz feissent tout devoir de vaillamment combattre. Et puis les Italiens y arrivans après la desfaitte en mauvais ordre, pour s'estre hastez de venir, furent aussi aiseement rompuz et desfaits par les Siciliens qui estoient en bonne ordonnance. Ce neantmoins les Grecs Italiens sousteindrent quelques temps, encore qu'ilz veissent tuer devant eulx grand nombre de leurs gens : mais quand ilz entendirent que le capitaine mesme general avoit esté occis en bataille, et qu'ilz veirent qu'à faulte de chef qui commandast, ilz s'entreheurtoient eulx mesmes les uns les autres, et confondoient leurs rencs, adonc toute esperance perdue, ilz se tournerent en fuitte, et y en eut une grande partie d'occis sur le champ : le reste s'enfouit sur une petite montagne forte d'assiette, assez près de la ville assiegée, où il n'y avoit nulles eaux, et pouvoit facilement estre environnée

par les ennemys : si la ceignit Dionysius tout alentour avec son armée, et demoura toute celle nuict et le jour ensuyvant en armes, sans dormir, faisant par tout soingneusement faire bon guet. Et le lendemain matin ceulx qui s'estoient sauvez sur celle montagne, n'y pouvans plus demourer, tant pour la faulte d'eau, que pour l'excessive chaleur, envoyerent devers Dionysius pour le prier de les vouloir prendre à rençon. Et Dionysius ne se comportant pas modestement en sa prosperité, leur commanda qu'ilz eussent à poser les armes, et à se remettre de tout poinct à sa mercy. Ceste response sembla bien dure aux assiegez : et endurerent encore quelque temps, mais à la fin vaincuz par la necessité de nature, finablement ilz se rendirent à la mercy et discretion du vaincueur, environ les quatre heures du soir, estans leurs corps si travaillez et recreuz, qu'à peine se pouvoient ilz soustenir. Et alors Dionysius tenant une baguette en sa main, les feit descendre de la montagne, et compta les prisonniers qui n'estoient pas moins de dix mille, en les touchant avec sa baguette au pris qu'ilz descendoient de la montagne : et au lieu que chacun d'eulx s'attendoit qu'il les deust fort inhumainement et cruellement traitter : au contraire, il se monstra très doulx et humain envers eulx : car il les renvoya tous en leurs maisons, sans payer aucune rençon. Et faisant paix avec la plus grande part des citez conjurées alencontre de luy, les laissa en leur liberté vivre à leurs loix : au moyen dequoy il fut grandement loué par ceulx qui receu-

rent ceste grace de luy, lesquelz en recompense, pour l'honorer, luy envoyerent plusieurs couronnes d'or : et fut cest acte le plus beau et le plus louable qu'il feit oncques en toute sa vie.

LXXII. Au partir de là, il mena son armée devant la ville de Rege, en intention de faire tout son effort pour la prendre, estant griefvement indigné contre eulx, à cause de l'injure qu'ilz luy avoient faitte, en luy refusant femme de leur ville : à l'occasion dequoy ceulx de Rege se trouverent bien estonnez, pource qu'ilz n'avoient nulz alliez pour les secourir : et si n'estoient pas d'eulx mesmes assez puissans pour se defendre tous seuls : et d'avantage ilz sçavoient bien, que s'ilz venoient à estre pris par force, ilz ne trouveroient grace ne misericorde quelconque en luy. Si adviserent qu'il estoit meilleur d'envoyer vers luy le supplier de les traitter doulcement, et ne leur vouloir pas faire du pis qu'il pourroit. Dionysius leur feit payer pour l'amende, la somme de six vingt mille escus, leur osta toutes leurs navires et vaisseaux, qui estoient en tout quatrevingts, leur commanda de luy bailler cent ostages. Et quand ilz eurent satisfait à tout ce qu'il leur voulut demander, il s'en retourna devant la ville de Caulonie, de laquelle il transporta les habitans à Syracuse, et leur donna tous droits de bourgeoisie, avec immunité et exception de toutes tailles et contributions pour l'espace de cinq ans : et demolissant leur ville, en donna les terres aux Locriens.

LXXIII. Ceste année revolu fut fait prevost à

Athenes Pyrrhion, et à Rome succederent à l'authorité consulaire quatre tribuns, Lucius Lucretius et Servius Sulpitius : et ce mesme an fut celebrée la feste de la quatrevingt dixhuytieme olympiade, de laquelle Sosyppus Athenien gaigna le prix. Et au commencement de celle année, Dionysius estant allé avec son armée devant la ville d'Hipponion, transfera les habitans d'icelle à Syracuse, et l'ayant rasée en donna les terres à ceulx de Locres, cherchant le plus qu'il pouvoit tous moyens de gratifier aux Locriens, pour l'alliance de mariage, qu'ilz luy avoient ottroyée : et au contraire, s'estudiant le plus qu'il pouvoit de chastier, et endommager ceulx de Rege, pour vengeance de l'injure qu'ilz luy avoient faitte en la luy refusant : car quand il envoya devers eulx ses ambassadeurs pour les prier de luy vouloir donner en mariage quelcune des filles de leur ville, lon dit que les Regiens luy feirent response publiquement, qu'ilz ne luy en donneroient pas une, s'il ne vouloit d'adventure espouser la fille du bourreau : à ceste cause estant amerement indigné et courroucé contre eulx, pource qu'il estimoit qu'ilz luy avoient fait une trop enorme villainie, il cherchoit le plus qu'il luy estoit possible, de se venger asprement d'eulx en toute maniere : car l'année precedente quand il feit paix avec eulx, il ne la feit point pour bien qu'il leur voulust, ne pource qu'il desirast leur amytié : mais pource qu'il leur vouloit oster leurs forces de mer, qui estoient de quatrevingts voiles : esperant que quand il les auroit forclos de la mer, il les estraindroit

plus facilement, et les auroit à sa discretion. Et pourtant durant qu'il fut en Italie, il ne feit autre chose que chercher quelque occasion colorée, soubz laquelle il leur peust mouvoir la guerre, sans que lon peust dire, qu'il eust contre sa foy contrevenu aux articles de la paix, qu'il avoit nagueres jurée. Ayant doncques conduyt son armée jusques sur le destroit, faisant semblant de vouloir repasser en Sicile, il envoya demander aux Regiens des vivres pour son armée, leur promettant de leur en envoyer autant, si tost qu'il seroit de retour à Syracuse : ce qu'il faisoit à celle fin que s'ilz luy en refusoient, il semblast avoir juste occasion de leur faire la guerre : et s'ilz luy en donnoient, que ce fust autant de leurs bledz et autres munitions despendu : et par ce moyen venant à les assieger, il les en eust tant plus tost à sa voulunté, pource que les vivres viendroient à leur faillir en peu de temps. Les Regiens ne se doubtans point de ceste siene malice, luy fournirent des vivres pour quelques jours : mais quand ilz veirent qu'il sejournoit trop longuement, tantost faisant semblant d'estre malade, et tantost usant d'autres delais, ilz commencerent à se doubter de ses aguetz, et de sa mauvaise voulunté, si ne voulurent plus fournir de vivres à son camp : à raison dequoy luy faignant en estre fort courroucé, leur renvoya leurs ostages, et alla mettre le siege devant leur ville, aux murailles de laquelle par chascun jour il faisoit faire des approches, et livrer continuellement nouveaux assaults, battant les murailles avec grosses ma-

chines et engins de batterie, qu'il feit faire tout exprès d'une grandeur incroyable, en faisant tout l'effort qu'il luy estoit possible pour l'avoir par force. Et ceulx de dedans ayans eleu pour capitaine Phyton, et armé tous leurs citoyens qui estoient en aage de porter armes, faisoient soingneusement par tout bon guet, et selon que les occasions se presentoient, sortoient à l'escarmouche hors de la ville, et alloient mettre le feu à ses machines et engins; mais en continuant ainsi à combattre vertueusement pour la defense d'eulx et de leurs pays, ilz ne feirent qu'enflammer davantage l'ire et l'appetit de vengeance de leur ennemy, perdans tous les jours grand nombre de leurs gens aux assaults et escarmouches, et tuans aussi beaucoup des Siciliens. Dionysius luy mesme, en une saillye qu'ilz feirent, y fut si fort blecé d'un coup de lance qu'il receut en l'aine, qu'il en cuyda mourir, et eut fort à faire à en guerir. Si alloit le siege en longueur, pource que les Regiens faisoient une diligence et un effort extreme, pour defendre leurs vies et leur liberté: et Dionysius alloit opiniastrement continuant à leur faire tous les jours donner de nouveaux assaults, ne voulant aucunement se deporter de sa premiere entreprise.

LXXIV. Mais estant prochaine la saison des jeux olympiques, il y envoya pour courir au tournoy, des chariots plus richement estoffez que nul autre, et des tentes et pavillons dorez, et magnifiquement tapissez par dedans de riche tapisserie, pour tendre en l'assemblée qui se fait en telz jeux; et si y en-

voya davantage des poëtes et musiciens, les meilleurs qu'il peut recouvrer pour illec prononcer et reciter quelques œuvres de poësie qu'il avoit composées, à celle fin que son bruyt et renom en fust plus illustre par tout le monde : car il estoit demesureement enamoré de l'estude de poësie : et de tout cest equippage qu'il envoyoit à ces jeux olympiques, donna la charge et conduite à son beau frere Thearides : lequel arrivé en la plaine où se fait le tournoy, fut grandement regardé pour la magnificence et beaulté des riches tentes qu'il avoit apportées, et pour la sumptuosité des beaux chariots et chevaux qu'il avoit amenez. Et quand les poëtes et musiciens voulurent mettre en avant et publier ses œuvres poëtiques, il y accourut du commencement une grande foule de peuple, pour la bonne voix et bonne grace de ceulx qui les prononceoient : mais tantost après quand ilz cogneurent que ce n'estoit rien qui valust des poëmes, ilz se mocquerent de Dionysius, et l'eurent en tel mespris, que quelques uns eurent bien la hardiesse d'aller abbatre et deschirer ses riches pavillons: mesmement pource que l'orateur Lysias, qui lors se trouva en la ville d'Olympe, alloit incitant et enhortant le peuple de ne vouloir point recevoir ny admettre en ces jeux saincts et sacrez, les envoyez de la part d'un si meschant et malheureux tyran : et dit on que ce fut lors qu'il prononça celle belle harengue et oraison siene, que lon appelle *l'oraison olympiaque.* Et oultre quand ce veint à la course des chariots, il advint que le chariot de Dionysius sortit hors de

son renc et de son orniere, et fut fracassé et brisé par les autres qui passerent par dessus : pareillement aussi advint, qu'au retour la navire qui reportoit ceulx qu'il avoit envoyez, faillit la Sicile par une grosse et violente tourmente, et alla donner contre la coste de Tarente : et les mariniers qui se sauverent à nage dedans la ville de Tarente, semerent depuis un bruyt par la ville de Syracuse, que pour la mauvaistié des poëmes de Dionysius, non seulement les poëtes et musiciens qui les recitoient avoient esté sifflez et chassez des jeux olympiques : mais aussi les chariots estoient sortys de leur orniere, et leur navire avoit couru fortune. Toutefois Dionysius ayant eu nouvelle comme ses poëmes avoient esté sifflez, ne desista point pour cela de vacquer tousjours à l'estude de la poësie, pource que quelques flateurs qu'il avoit en sa court luy alloient disans, que c'estoit tousjours la coustume des hommes de porter presentement envie aux choses bien faittes, lesquelles ilz ont après la mort des autheurs en admiration.

LXXV. Dionysius ayant jà tenu presque unze mois tous entiers le siege devant la ville de Rege, et luy ayant osté toute esperance de secours, ceulx de dedans à la fin se trouverent en grande destresse et disette de toutes sortes de vivres, car le boysseau de bled s'y vendoit cinquante escus. Et après que toutes sortes de grains leur furent faillis, ilz mangerent premierement leurs chevaux et autres bestes de voitture : puis quand il n'y en eut plus, feirent bouillir tous les cuirs qu'ilz peurent recou-

vrer dedans la ville, qu'ilz mangerent aussi, et en vescurent un temps, et finablement sortans de la ville, alloient mangeans si peu d'herbes et racines qu'ilz pouvoient trouver au long des murailles, comme bestes sauvages, de maniere que la necessité et faulte de nourriture humaine, les contraignit de recourir à la pasture des bestes. Dequoy s'estant Dionysius apperçeu, non seulement n'en eut point de pitié, ains au contraire feit approcher le bestial qui estoit en son camp, pour broutter et consommer si peu d'herbes qui se trouvoit au long des murailles et fossez de la ville, à celle fin qu'ilz ne trouvassent plus matiere aucune de laquelle ilz se peussent sustenter : si qu'à la parfin les pauvres Regiens vaincuz de la necessité, furent contraints de se rendre eulx et leur ville à la discretion du tyran *, lequel entrant dedans, y trouva des monceaux de corps morts de male rage de faim, et ceulx qui estoient encore demourez en vie, ayans plus apparence de morts que de vifz, tant leurs corps estoient extenuez et affoiblys de la faim : si assembla plus de six mille prisonniers qu'il envoya tous à Syracuse, permettant neantmoins à ceulx qui pourroient payer dix escus de rençon de soy rachepter, et faisant vendre les autres à l'encan au plus offrant. Entre les prisonniers fut pris aussi le capitaine Phyton, et son filz, que Dionysius feit noyer. Et le lendemain feit premierement attacher et lier le pere sur la plus grande et la plus haulte machine

* La seconde année de quatre-vingt-dix-huitième olympiade avant J. C. 387.

de batterie qu'il eust, comme voulant faire un exemple notable de vengeance tragique, et luy envoya dire par un serviteur, comme le jour de devant il avoit fait noyer son filz dedans la mer: Phyton respondit, qu'il en avoit esté plus heureux que son pere d'un jour : puis le feit le tyran trainner par toute la ville, en le fessant et fouëttant le plus ignominieusement qu'il luy estoit possible, suyvant derriere luy un sergent qui alloit criant à haulte voix que Dionysius le faisoit chastier et punir estrangement, pour ce que c'estoit luy qui avoit mis en teste à ses citoyens de soustenir la guerre contre luy. Mais Phyton s'estant porté en homme de bien et bon capitaine durant le siege, et ayant vescu toute sa vie en honneur, endura aussi constamment et vertueusement la peine que le tyran luy feit souffrir à sa mort: car il eut le courage tousjours constant et ferme, sans jamais fleschir et sans se perdre, criant à haulte voix qu'il enduroit la mort pour n'avoir voulu trahir son pays, et le livrer entre les mains du tyran, et que dedans peu de jours les dieux feroient la vengeance de sa mort: et fut sa constance telle qu'elle feit pitié et compassion aux soudards mesme de Dionysius, de sorte qu'il y en avoit qui commençoient jà à murmurer contre luy. Parquoy Dionysius craignant que quelques uns à la fin ne prissent la hardiesse de l'aller oster par force aux bourreaux, cessa de le faire plus martyriser, et le feit noyer dedans la mer, avec tous ceulx de sa parenté.

LXXVI. Dionysius le tyran de Syracuse, estant

delivré de la guerre des Carthaginois, se trouvoit en grand repos, et en grand loisir : il se remeit * de rechef à composer des vers, et à escrire des poëmes, avec plus de soing, d'estude et de diligence que jamais, envoyant querir çà et là ceulx qui avoient bruit d'estre excellents en cest art, lesquelz il tenoit auprès de luy en grand honneur, à fin qu'ilz luy dresseasssent et corrigeassent ses œüvres poëtiques. Et eulx cherchans à luy complaire pour les grands biens qu'il leur faisoit, ne luy en disoient sinon ce qu'ilz pensoient luy devoir estre aggreable : de maniere que s'enflant encore davantage par leurs flatteries, il se glorifioit plus de ses compositions poëtiques, qu'il ne faisoit de ses plus beaux faits et exploits d'armes. Or y avoit il entre les autres poëtes, qui estoient en sa court, un nommé *Philoxenus*, lequel avoit le plus grand bruit, et plus grande reputation en son art, qui estoit d'escrire des hymnes à la louange des dieux que nul autre qui fut en toute celle compagnie. Et un jour que lon avoit leu durant le soupper quelques poëmes du tyran qui ne valoient rien, luy fut demandé qu'il en pensoit : il respondit un peu trop librement au gré de Dionysius, et dit ce qui luy en sembloit, dont le tyran se courroucea fort asprement contre luy, disant que c'estoit par envie qu'il mesdisoit de ses compositions, et commanda sur le champ, que lon le menast ès quarrieres. Le lendemain ses amys prierent et intercederent pour

* Le texte de Diodore dit seulement que Denys s'appliqua avec une grande ardeur à composer des poëmes.

luy, que Dionysius luy voulust pardonner, ce qu'il feit, et de rechef les voulust avoir tous à soupper avec luy. Et comme le festin fut fort avancé, Dionysius qui se plaisoit plus en ses poësies, qu'en chose du monde, et qui ne demandoit qu'à les monstrer, en recita quelques vers, mesmement de ceulx qu'il estimoit les mieulx faits: puis se tournant devers Philoxenus, luy demanda qu'il luy sembloit de telz carmes: Philoxenus ne luy respondit autre chose, sinon que regardant autour de luy, il appella aucuns des satellites de Dionysius, et leur dit, « Remenez moy aux quarrieres ». Dionysius s'en prit à rire, pour ce qu'il dit ces parolles avec bonne grace, et supporta pour ce coup patiemment sa franchise de parler, ayant la risée un peu addoulcy l'aigreur et la picqueure de la mocquerie: mais neantmoins quelques uns de ses amys à part, et Dionysius mesme luy remonstrerent qu'il avoit tort d'estre ainsi aspre à reprendre, et qu'il se pourroit bien passer de parler ainsi librement sans propos. Philoxenus leur feit adonc une response bien nouvelle, disant que de là en avant il contrepeseroit tellement ses parolles, qu'il diroit la verité, et si se maintiendroit en la bonne grace de Dionysius, comme à la verité il feit. Car ayant Dionysius recité quelques vers siens, esquelz il y avoit forces lamentations pour esmouvoir les cueurs des escoutans à compassion: il luy demanda puis après qu'il luy sembloit de telz vers, et il respondit qu'ilz luy avoient fait grand pitié: gardant par ceste parolle à deux endroicts, ce qu'il avoit promis au

tyran, car Dionysius la prit en tel sens, comme s'il eust voulu dire, qu'ilz estoient bien faits pour esmouvoir à pitié : et pour ce que c'est tout ce que peuvent faire les meilleurs poëtes, pensa estre grandement loué par luy, et se contenta de celle response, mais les assistans prenans la response à son vray sens, entendirent, comme il estoit veritable, qu'il vouloit dire, que ces vers luy faisoient compassion, tant ilz estoient malheureusement faits.

LXXVII. Autant presque en advint il au philosophe Platon : car l'ayant envoyé querir, il luy donna du commencement très grand credit et authorité autour de luy, voyant qu'il luy disoit franchement la verité, comme il appartenoit à un tel philosophe que luy, mais depuis il se courroucea à luy pour quelques parolles, et le prit en haine si asprement, qu'il le feit mener au marché *, là où il le feit vendre comme un esclave, pour le prix de deux cents escus : mais les autres philosophes le rachepterent incontinent, et le renvoyerent en la Grece, avec une amyable correction et reprehension, en luy remonstrant, qu'un philosophe ou ne se doit point du tout approcher d'un tyran, ou se doit accommoder à luy : mais nonobstant tout cela, Dionysius ne se deporta point encore de son estude de la poësie, ains envoya de rechef ** des

* Il le remit entre les mains d'un Spartiate nommé Pollis, qui le conduisit et le vendit dans l'île d'Egine. Car il n'y eut jamais de bassesse dont un Lacédémonien ne fût capable.

** De rechef, n'est point dans le texte de Diodore.

meilleurs musiciens qu'il peut recouvrer, et qui avoient les plus claires et plus haultaines voix en l'assemblée des jeux olympiques, pour illec prononcer, chanter, et reciter devant l'assemblée de tout le peuple Grec, ses œuvres poëtiques: si furent les musiciens ouyz et escoutez du commencement, avec admiration de l'assistence, pour la bonté et netteté de leur voix, mais puis après quand on vint à considerer de près, et examiner ce qu'ilz disoient, ilz furent adonc non seulement mesprisez, mais aussi mocquez et sifflez. Ce qu'entendant Dionysius, en receut un si grand desplaisir, qu'il n'est possible de plus, et allant ce passionné desir tousjours augmentant en sa teste, il en vint jusques là, qu'il estoit comme une personne transportée et forcenée, et entra en telle resverie, qu'il disoit que tous ses meilleurs et plus feaux amys luy portoient envie, et commença à se defier d'eulx, comme de traistres. Brief tant alla avant ceste sienne douleur et fureur, qu'il en feit mourir plusieurs soubz occasions faulses et controuvées, et en chassa d'autres en exil, entre lesquelz furent Philistus et Leptines son beau-frere, tous deux vaillans hommes, et qui luy avoient fait de grands services en ses guerres: ils se retirerent tous deux en Italie en la ville de Thuries, là ou ils furent très bien recueillis, et leur feit on de grands honneurs. Et depuis à l'instance et poursuitte de Dionysius ilz se reconcilierent avec luy, et retournans à Syracuse, luy furent bons amys, comme devant, de sorte que Leptines espousa sa fille.

LXXVIII. Dionysius prit en fantaisie de fonder quelque ville au long de la mer Adriatique, ce qu'il faisoit en imagination et intention de se faire seigneur de la mer Ionique, de maniere que nul ny peust naviger que par sa licence et avec son congé; et aussi qu'il peust luy mesme seurement passer en la coste de l'Albanie *, et qu'il eust en celle coste là des ports, esquelz il se peust retirer avec ses vaisseaux, et y retourner en seureté: car il designoit de s'en aller un jour faire soudainement une course en celle coste d'Albanie, avec grosse puissance, pour y voler le temple de Dodone, où il y avoit de l'or et de l'argent infiny, et à ceste fin feit alliance avec les Esclavons **, par l'entremise d'un banny Molossien, qui avoit nom *Celte*, et se tenoit lors à Syracuse. A ceste cause ayans les Esclavons la guerre contre les Albanois, leur envoya secours de deux mille combattans, et cinq cents harnois tous complets, faits à la Grecque, qu'ilz departirent à leurs meilleurs hommes, et meslerent parmy leurs gens les deux mille hommes que Dionysius leur avoit envoyez. Ainsi ayans mis ensemble une grosse et puissante armée, entrerent en armes dedans le pays d'Albanie, là où ils remeirent en possession du royaume Alcetas. Les Molossiens leur vindrent toutefois alencontre, et y eut battaille que les Esclavons gaignerent, et y tuerent environ cinq mille Molossiens. Ayans les Albanois receu une telle secousse, les Lacedæmoniens qui en en-

* L'Epire.

** Les Illyriens.

tendirent la nouvelle, leur envoyerent incontinent du secours, moyennant lequel ils reprimerent la trop grande insolence des Barbares Esclavons. Or environ ce temps, ceulx de Paros, suyvans un certain oracle qui leur avoit esté respondu, envoyerent une trouppe de leurs gens, pour habiter dedans le gouffre de la mer Adriatique, en une isle qui s'appelle *Phare*, là où ilz fonderent une ville. moyennant le port que leur feit Dionysius le tyran: lequel peu d'années auparavant avoit aussi fondé, en la coste de la terre ferme, une autre ville qui se nommoit *Lisse* *, et y avoit envoyé gens pour la peupler, à celle fin qu'il eust en ceste marche là un pied ferme. Et lors se trouvant de loysir, y feit edifier un arcenal, pour y pouvoir retirer et loger deux cents galeres, et feit clorre la ville d'une enceinte de murailles telle en haulteur, force, et grosseur, qu'il n'y avoit ville Grecque en quelque part où elle fust, qui en eust de si belles, et s'y feit accoustrer de beaux lieux de plaisance, pour y esbattre et exercer la jeunesse au long de la riviere d'Anape, et de beaux et magnifiques temples aux dieux, et toutes autres choses qui servent à l'ornement et embellissement des villes.

LXXIX. Et cest an revolu fut fait prevost à Athenes Diotrephes, et consulz à Rome Lucius Va-

* C'est donc par inadvertence que le savant Pétau a cru pouvoir s'appuyer de Diodore de Sicile pour rapporter à cette année, la quatrième de la quatre-vingt-dix-huitième olympiade, avant J. C. 385, la fondation de Lissus, puisque Diodore dit expressément que Denys l'avoit fondée quelques années auparavant.

lerius, et Aulus Manlius : et fut celebrée en Elide la feste de la quatre-vingt-dix-neufieme olympiade, en laquelle Dicon Syracusain gaigna le prix : auquel an ceulx de Paros ayans, comme nous avons dit, envoyé de leurs gens en l'isle de Phare, pour y bastir une ville, les Barbares possesseurs anciens de ladite isle, se retirerent tous en un lieu fort de nature et d'assiette à merveilles, là où les Phariens les laisserent vivre, sans autrement leur faire mal ne desplaisir : et eulx se meirent à fonder leur ville, qu'ilz edifierent sur le bord de la mer. Mais depuis les Barbares ne pouvans supporter, que les Grecs survenans les chassassent ainsi de leur pays naturel, envoyerent querir les Esclavons qui habitent vis à vis en terre ferme, et en passerent dedans leur isle avec de petites barques plus de dix mille, lesquelz incontinent coururent sus aux Grecs, et en tuerent un grand nombre : mais le capitaine qui estoit lieutenant de Dionysius en la ville de Lisse, avec bon nombre de galeres se retira en mer alencontre de ces barques d'Esclavons, dont il meit les unes en fond, et en prit des autres : de sorte qu'il occit plus de cinq mille Esclavons, et en prit environ deux mille prisonniers. En ce mesme temps Dionysius se trouvant à l'estroit d'argent, s'en alla avec son armée, qui estoit de soixante galeres, en la coste de la Toscane, soubz couleur de vouloir exterminer les coursaires : mais à la verité c'estoit pour piller un temple de grand apport et grande devotion, plein de beaux et riches joyaux que lon y avoit anciennement donnez pour offrande, le-

quel estoit assis sur la playe * d'une ville de la Thoscane appellée *Agyllis*, et s'appelloit laditte playe *les Tours*. Y estant doncques arrivé la nuict, et ayant mis ses gens en terre le matin au poinct du jour, il executa soudainement et sans difficulté quelconque son entreprise : car estant le lieu gardé par peu de gens, il forcea aiseement les gardes, puis saccagea à loysir le temple, où il assembla jusques à la somme de six cents mille escus : ce qu'entendans ceulx de la ville, sortirent incontinent sur luy pour tascher de defendre le temple, mais il les desfeit en battaille. Et en ayant pris grand nombre de prisonniers, pilla tout leur plat pays, puis s'en retourna à Syracuse, là où il vendit ses prisonniers et tout son butin, dont il assembla bien encore autres trois cents mille escus : et lors se voyant cest argent devant luy, feit amas de gens de guerre, et ayant mis sus grosse armée, alloit cherchant les moyens de commencer la guerre aux Carthaginois, et c'est ce qui fut fait ceste année là.

LXXX. L'année d'après estant Phanostratus prevost à Athenes, les Romains eleurent au lieu de consulz quatre tribuns. C'estoit la seconde de la quatre vingt dix neuvieme olympiade : auquel an Dionysius ayant son cas tout prest, ne cherchoit plus que quelque occasion coulourée pour commencer la guerre aux Carthaginois. Voyant donc-

* Le grec signifie, dans le château qui défendoit le port d'une ville de Toscane appellée *Agylla*, et ce château se nommoit *les Tours*. Ce temple etoit, selon les uns, celui de Leucothée, selon d'autres, celui d'Ilithye.

ques que les villes qui estoient soubz leur obeyssance, avoient bien bon vouloir de soy rebeller et tourner contre eulx, il les recent, et feit alliance et ligue avec elles, en les traittant le plus doulcement, et le plus gracieusement qu'il luy estoit possible. Ce qu'entendans les Carthaginois, envoyerent premierement des ambassadeurs pour luy redemander les villes qu'il leur avoit substraittes : à quoy ne ayant voulu obtemperer, la guerre se fonda et commença là dessus : car les Carthaginois avec tous leurs alliez et confederez en prirent les armes contre luy. Et prevoyans la grandeur et l'importance d'icelle, enrollerent de leurs citoyens tous ceulx qui leur sembloient idoines à porter armes : et encore à force d'argent assemblerent grand nombre de soudards estrangers, et eleurent Mago leur roy, capitaine general de toute ceste armée, qui la passa incontinent partie en la Sicile, et partie en Italie : pource qu'ilz deliberoient de faire la guerre en l'un et en l'autre pays. Dionysius aussi semblablement divisa ses forces en deux, pour avec l'une faire la guerre en Italie, et de l'autre en la Sicile contre les Carthaginois. Si y eut plusieurs rencontres et escarmouches legeres entre ces deux armées : pource qu'estans près l'une de l'autre, ilz escarmouchoient continuellement, sans qu'il se feist neantmoins aucun exploit memorable : mais à la fin il y eut deux grandes et notables journées, en la premiere desquelles, qui fut près d'un lieu nommé *Cabales*,

Dionysius combattit si vaillamment qu'il en emporta la victoire, et occit sur le champ non moins de dix mille hommes des Barbares, et en prit de prisonniers environ cinq mille : le demourant fut contraint de s'enfouyr sur une petite montagne bien forte d'assiette, mais où il n'y avoit nulles eaux. Le roy mesme Mago, combattant vertueusement fut occis sur le champ en ceste battaille : au moyen dequoy les Carthaginois effroyez d'une si lourde perte, envoyerent vers Dionysius le requerir d'appointement. Dionysius leur feit response, qu'il n'y avoit qu'une seule esperance de paix et d'appointement avec luy : c'estoit qu'ilz vuydassent de toute la Sicile, en luy cedant entierement toutes les villes d'icelle, et le remboursant des frais qu'il avoit faits en ceste guerre. Ceste response sembla fort griefve et superbe aux Carthaginois, mais nonobstant ilz feirent semblant de l'accepter, et de s'en contenter : en quoy faisant ilz abuserent Dionysius par leur malicieuse accoustumée finesse : car depuis ilz luy donnerent à entendre, qu'il n'estoit pas en leur puissance de luy rendre les villes qu'il leur demandoit : et qu'il falloit qu'ilz en communiquassent, et le feissent entendre à leur senat. Et à ceste cause requirent à Dionysius, de vouloir faire surseance de guerre pour quelques jours, à ce qu'ilz eussent temps et moyen de le faire entendre à leurs seigneurs, et d'avoir sur ce la response d'eulx. Ce que Dionysius leur accorda : et furent faittes trefves avec grandes joyes et liesses de Dionysius, lequel s'attendoit bien

d'avoir en peu de temps toute la Sicile soubz son obeyssance.

LXXXI. Si feirent les Carthaginois inhumer leur roy Mago fort magnifiquement: et en son lieu eleurent pour leur general son filz, lequel estoit bien jeune d'aage, mais avoit bon sens, et fort gentil cueur: et si estoit hardy et vaillant homme de sa personne. Iceluy doncques durant le temps des trefves, ne cessa de dresser et exerciter continuellement ses gens aux armes: et feit si bien tant par les prix qu'il proposa à ceulx qui feroient bien, que par les bonnes paroles dont il les enhortoit: et aussi par la continuation de les duyre et exerciter sans cesse à tous exercices de la guerre, qu'en peu de jours il rendit son armée très puissante, non tant pour estre grande en nombre, que pour estre bien apprise et bien obeyssante. Or si tost que le terme de la trefve fut expiré, les uns et les autres se meirent incontinent aux champs, et se presenterent fort courageusement, et avec grand desir à la battaille, laquelle fut très aspre en un lieu qui s'appelle *Cronion*, là où les dieux voulurent contrepeser la perte que les Carthaginois avoient faitte en la premiere battaille, par la victoire qu'ilz obteindrent en la seconde: car ceulx qui en la premiere avoient esté victorieux, en estans devenuz fiers et orgueilleux, furent contre leur opinion battuz et desfaits en la seconde. Et au contraire, ceulx qui par la grosse perte qu'ilz avoient faitte en la premiere, sembloient estre descheuts de toute esperance, inspereement en rapporterent une très

glorieuse victoire en la seconde : car Leptines qui conduisoit l'une des pointes de l'armée de Dionysius, homme très vaillant de sa personne, après avoir combattu non pareillement, et avoir fait grand meurtre des Carthaginois autour de luy, finablement y acheva ses jours sur le champ, et si tost qu'il fut tumbé, les Carthaginois reprirent cueur, et se meirent à charger ceulx qui leur faisoient teste avec tel effort, et d'une impetuosité si grande, qu'ilz les rompirent et meirent en fuitte. Dionysius semblablement ayant autour de luy les meilleurs combattans qui fussent en tout son ost, du commencement eut quelque avantage sur ceulx qui s'affronterent avec luy : mais depuis que la mort de Leptines fut semée et divulguée parmy la battaille, et que l'autre pointe eut esté mise en routte, alors ceulx mesmes qui estoient auprès de Dionysius s'effroyerent, et se tournereut aussi en fuitte : par ainsi fut l'armée de Dionysius entierement rompue. Et les Carthaginois poursuyvans aspremeut leur victoire, alloient admonestans l'un l'autre, de ne prendre pas un des ennemys à mercy ; de sorte que tous ceulx qu'ils pouvoient attaindre, estoient incontinent tuez sur le champ : et fut en peu d'heure toute la campagne semée et couverte de morts, et la desconfiture si grande, se voulans les Carthaginois venger de leur premiere perte, que lon trouva puis après quatorze mille Siciliens morts estanduz parmy les champs : ceulx qui se peurent sauver de vistesse, se retirerent dedans leur camp, estant jà la nuict

survenue. Et les Carthaginois après avoir gaigné ceste grosse battaille, se retirerent en la ville de Panorme : et se portans en hommes sages, et bien advisez en leur prosperité, envoyerent devers Dionysius, luy offrir de traitter de paix avec luy, à quoy il entendit très voulontiers : et fut la paix accordée entre eulx soubz condition, que d'une part et d'autre ilz demoureroient seigneurs des villes et terres, qu'ilz tenoient avant ceste derniere guerre : excepté que les Carthaginois auroient de plus la ville et le territoire des Selinuntins et d'Agrigente, jusques à la riviere d'Alice : et si leur paya Dionysius encore pour les frais de la guerre, la somme de six cents mille escus.

LXXXII. Plusieurs années s'estant ecoulées, et Dionysius, se trouvant autour de luy bon nombre de soudards : et voyant que les Carthaginois n'estoient point trop bien disposez pour faire la guerre, tant pour la pestilence qui les avoit travaillez, comme aussi pour la rebellion des Libyens qui s'estoient soublevez contre eulx, delibera de la leur commencer. Et n'ayant point de couleur honneste pour ce faire, feignit que leurs gens estoient entrez en ses terres : et ayant mis sus une armée de trente mille hommes de pied *, et trois mille chevaux, et une autre par mer de trois cents voiles, avec tout l'equippage et l'appareil necessaire à telle puissance, entra à main armée dedans le pays de l'obeyssance des Carthaginois, là

* La première année de la cent troisième olympiade avant J. C. 368.

où il retira incontinent à soy les villes de Sélimunte et d'Entelle. Et ayant couru et pillé tout le plat pays, reduysit encore soubz sa puissance la ville d'Eryce; puis alla mettre le siege devant celle de Lylibée: mais pource qu'il entendit, que dedans y avoit grand nombre de gens de guerre, il leva son siege, et ayant nouvelles, que l'arcenal de Carthage estoit bruslé, il pensa que tous leurs vaisseaux eussent esté consommez par le feu, et pource ne teint il luy mesme plus compte des siens: si laissa cent et trente des meilleures galeres qu'il eust en toute sa flotte dedans le port des Eryceniens, et renvoya tout le reste à Syracuse. Mais les Carthaginois ayans contre son opinion, armé quatre vingts dix galeres, s'en vindrent assaillir celles qu'il avoit laissées dedans le port des Eryceniens: et pource que personne ne se doubtoit de ceste surprise, en emmenerent la plus grande partie, puis l'hyver survenant, feirent trefves, et se retirerent d'une part et d'autre en leurs maisons. Peu de temps après Dionysius estant tombé malade, mourut en son lict *, ayant regné l'espace de trente et huit ans, et luy succeda en son estat Dionysius son filz, qui le teint encore après la mort de son pere, l'espace de douze ans.

LXXXIII. Mais il me semble qu'il ne sera point hors du propos de notre histoire, d'escrire en passant les causes de son decès, et ce qui luy advint non gueres avant son trespas. Il avoit peu auparavant

* La même année.

vant fait jouer à Athenes une siene tragedie intitulée, *les Leneiens* *, et en ayant gaigné la victoire, l'un des musiciens qui avoit chanté ès entremets de la tragedie, estimant qu'il en seroit richement et magnifiquement remuneré par le tyran, s'il luy portoit le premier la nouvelle de ceste siene victoire, s'en alla à Corinthe, là où il trouva une navire à propos, qui faisoit voile pour aller en la Sicile, si s'embarqua dessus, et ayant vent à gré en peu de jours arriva au port de Syracuse, et soudainement luy alla annoncer comment il avoit gaigné la victoire. Dionysius luy en feit un riche present, et fut si joyeux de ceste nouvelle, qu'il en feit un grand sacrifice aux dieux pour leur rendre grace de ceste prosperité, et des festins fort sumptueux, esquelz il convia tous ses amys, et y beut tant et si excessivement qu'il en tumba en une grosse maladie. Or avoit il eu par le passé un oracle par lequel les dieux avoient predit, qu'il mourroit lors qu'il auroit vaincu ceulx qui vaudroient mieulx que luy : et luy rapportoit cest oracle aux Carthaginois, estimant que les dieux entendissent d'eulx, à cause qu'ilz estoient plus forts et plus puissans que luy : et pour ceste cause souventefois ès battailles qu'il avoit eues alencontre d'eulx, lorsqu'il estoit victorieux il fuyoit ou se laissoit voulontairement vaincre, à fin qu'il ne accomplist

* Point du tout. Le grec dit dans les jeux Lénéens; c'étoit une fête qui se célébroit à Athènes en l'honneur de Bacchus; et la tragédie que Denys y fit représenter, avoit pour titre : *le Rachat d'Hector*.

point ce qui estoit porté par l'oracle, en surmontant ceulx qui estoient plus forts que luy: mais neantmoins si ne sçeut il à la fin avec toute son astuce affiner ny tromper la necessité de sa destinée: car estant mauvais poëte, il fut jugé par faulse sentence de juges corrompuz, avoir surmonté les autres poëtes, qui estoient meilleurs que luy; et ainsi suyvant la teneur de l'oracle, si tost qu'il eut vaincu ceulx qui valoient mieulx que luy, il arriva à la fin de ses jours telle, qu'elle luy avoit esté preditte et prophetisée.

SOMMAIRE
DE LA VIE D'AUGUSTE.

Origine d'Auguste. II. *Mort de son père.* III. *Naissance d'Auguste.* IV. *Le lieu où il est nourri devient sacré.* V. *Ses surnoms.* VI. *Ses premières campagnes.* VII. *Il se porte pour héritier de Jule-César.* VIII. *Ses violences et ses premiers démêlès avec Marc-Antoine.* IX. *Doutes sur sa valeur.* X. *On le soupçonne d'avoir fait assassiner les deux consuls.* XI. *Sa haine contre les républiques.* XII. *Guerre contre les meurtriers de César. Etonnante barbarie d'Auguste.* XIII. *Il partage l'empire avec Marc-Antoine.* XIV. *Il force Lucius-Antoine de se rendre à sa discrétion.* XV. *Développement de son caractère féroce.* XVI. *Guerre contre Sextus-Pompée.* XVII. *Reproches qu'on a fait à Auguste.* XVIII. *Nouveaux périls qu'il court.* XIX. *Il punit Lépidus d'avoir été triumvir.* XX. *Il se brouille avec Marc-Antoine.* XXI. *Bataille d'Actium et mort d'Antoine et de Cléopâtre.* XXII. *Vengeances barbares d'Auguste.* XXIII. *Mot sublime d'Auguste.* XXIV. *Conjurations contre sa personne.* XXV. *Il commande rarement en chef.* XXVI. *Ses conquêtes.* XXVII. *Ses inclinations pacifiques.* XXVIII. *Gloire dont il jouit chez les nations étrangères.* XXIX *Il ferme le temple de Janus.* XXX. *Désastres de son règne.* XXXI. *Il réforme la discipline mili-*

taire. XXXII. *Il honore ses soldats, et ne les flatte point.* XXXIII. *Récompenses militaires qu'il accorde.* XXXIV. *Son ambition avant d'être empereur.* XXXV. *Ses consulats.* XXXVI. *Atrocité de ses proscriptions.* XXXVII. *Traits de barbarie de la part d'Auguste.* XXXVIII. *Il feint de vouloir se démettre de l'empire.* XXXIX. *Suétone le justifie.* XL. *Ce prince travaille à la sûreté de Rome et à son embellissement.* XLI. *Loix de police.* XLII. *Institutions religieuses.* XLIII. *Il honore la mémoire des grands hommes.* XLIV. *Abus qu'il reforme.* XLV. *Réglemens pour l'administration de la justice.* XLVI. *Sa modération.* XLVII. *Il crée des nouvelles loix.* XLVIII. *Vaines précautions contre le célibat.* XLIX. *Il réforme le sénat.* L. *Réglement sur ses membres.* LI. *Création de nouvelles charges.* LII. *Il encourage la vertu militaire.* LIII. *Censure des chevaliers Romains.* LIV. *Dénombrement du peuple, et loix qui le concernent.* LV. *Réglement sur l'affranchissement des esclaves.* LVI. *Institutions de police.* LVII. *Générosité d'Auguste.* LVIII. *Sa fermeté.* LIX. *Projet politique qu'il n'ose exécuter.* LX. *Variété des spectacles qu'il donne.* LXI. *Jeux Troyens.* LXII. *Il fait monter des chevaliers Romains sur le théâtre.* LXIII. *Espèce d'intrépidité dont il faisoit parade.* LXIV. *Ordre singulier qu'il fait observer dans les jeux.* LXV. *Il encourage les acteurs sans autoriser leur licence.* LXVI. *Son attention se porte dans les provinces.* LXVII. *Ses loix pour leur gouvernement.*

LXVIII. *Sa conduite à l'égard des rois étrangers.* LXIX. *Ordonnance militaire.* LXX. *Police par rapport aux courriers* LXXI. *Clémence d'Auguste.* LXXII. *Sa Modération.* LXXIII. *Son affabilité.* LXXIV. *Liberté qu'il accorde aux membres du sénat.* LXXV. *Sages réglemens sur les libelles.* LXXVI. *Ses amis restent soumis aux loix.* LXXVII. *Il s'attire la bienveillance des Romains.* LXXVIII. *On lui défère le titre de père de la patrie.* LXXIX. *On lui élève des temples de son vivant.* LXXX. *Vie privée d'Auguste.* LXXXI. *Ses mariages.* LXXXII. *Ses enfans.* LXXXIII. *Il élève avec soin ses petits-enfans.* LXXXIV. *Chagrin que lui donne sa famille.* LXXXV. *Libertinage de Julie.* LXXXVI. *Triste sort du jeune Agrippa.* LXXXVII. *Conduite d'Auguste envers ses amis.* LXXXVIII. *Il en exige du retour.* LXXXIX. *Il est indulgent pour ses affranchis sans être foible.* XC. *Libertinage de sa jeunesse.* XCI. *Son ardeur effrénée pour le sexe.* XCII. *Repas des douze divinités.* XCIII. *Reproches qu'on fait à ce prince, et dont il se justifie.* XCIV. *Sa passion modérée pour le jeu.* XCV. *Il n'aime point le faste dans les maisons.* XCVI. *Son économie.* XCVII. *Ses repas.* XCVIII. *Il est généreux sans être prodigue.* XCIX. *Détails sur sa frugalité.* C. *Son sommeil.* CI. *Portrait de la personne d'Auguste,* CII. *Ses maladies.* CIII. *Ses exercices.* CIV. *Il cultive l'éloquence.* CV. *Son style.* CVI. *Il étoit instruit dans la langue grecque.* CVII. *Il fait servir la littérature à la réforme des mœurs.* CVIII. *Sa*

superstition et traits qui caractérisent la foiblesse de son esprit. CIX. *Présages de sa grandeur.* CX. *Présages du succès de ses guerres.* CXI. *Présages de sa mort et de son apothéose.* CXII. *Sa mort.* CXIII. *Ses funérailles.* CXIV. *Son testament.* CXV. *Mémoires qui l'accompagnent.*

A U G U S T E.



Les historiens varient sur l'origine d'Auguste. Il a écrit lui-même qu'il étoit issu d'une race de chevaliers Romains ancienne et opulente, et que son pere avoit été le premier sénateur de sa maison. Octavius dès sa plus grande jeunesse, obtint par son mérite et ses richesses une grande considération, il lui fut aisé du sein de l'opulence de briguer les dignités de Rome; il les obtint en effet, et s'en acquitta avec distinction; au sortir de sa préture, il eut le département de la Macédoine, et n'entra dans cette province qu'après avoir défait auprès de Thurium une armée composée des débris de la conjuration de Catilina et de la rébellion de Spartacus; c'étoit le sénat qui lui avoit confié extraordinairement le commandement de l'armée victorieuse; ce magistrat, tant qu'il gouverna la Macédoine, se distingua par son équité et par sa bravoure; il tailla en pièces dans un grand

combat les Thraces et les brigands du mont Hæmus ; pour les alliés, ils n'eurent qu'à se louer de sa modération, et nous avons des lettres de Ciceron où il propose cet Octavius pour modéle à Quintus son frere qui gouvernant alors l'Asie Mineure en qualité de proconsul, n'y jouissoit pas d'une bonne réputation.

II. A son retour de Macédoine, ce bon citoyen mourut subitement avant d'avoir pu demander le consulat ; il laissa trois enfans de deux lits ; deux filles du nom d'*Octavie* et *Auguste* ; Ancharia étoit la mère de l'aînée de ses filles, et les deux autres enfans d'Octavius devoient la naissance à Atia, fille de Balbus et de Julie, sœur de César ; Balbus, du côté de son pere, étoit de la maison Aricienne qui fournit à Rome un grand nombre de sénateurs, et du côté maternel, il appartenoit de très-près au grand Pompée : il fut préteur, et au sortir de cette charge, il fut du nombre des vingt magistrats qui, en vertu de la loi *Julia*, partagerent le territoire de Capoue entre les citoyens les plus indigens.

III. Auguste naquit sous le consulat de Cicéron et d'Antoine *, le 23 septembre, un peu avant le lever du soleil, dans le quartier du palais ; le lieu qui le vit naître a été érigé en temple quelque tems avant sa mort ; et cet événement est consigné dans les registres du sénat ; ce fut un jeune patricien nommé *Lectorius*, accusé d'adultère, et cherchant à se dérober à la rigueur de la loi, qui en fit le

* L'an de Rome 691 ; avant J. C. 63.

premier

premier la proposition; après avoir parlé de sa jeunesse et du rang distingué de ses ancêtres, il dit qu'il possédoit le bien fortuné où Auguste avoit pris naissance; il demanda que cette partie de sa maison fût consacrée à cette divinité tutélaire, et le sénat par un décret solemnel confirma l'hommage du jeune adulateur.

IV. Auguste fut nourri auprès de Vélitres dans une petite métairie qui appartenoit à ses ancêtres. On croit même dans le voisinage qu'il y prit naissance; quoiqu'il en soit, on n'y entre qu'avec respect, comme si c'étoit le sanctuaire d'un temple: suivant une ancienne tradition, l'indiscret qui oseroit s'y rendre avec liberté, seroit saisi tout-à-coup de crainte et d'horreur; et l'événement semble avoir confirmé ce bruit populaire; car un des derniers posseseurs de cette métairie, soit sans dessein, soit pour éprouver la divinité d'Auguste, ayant voulu coucher dans ce lieu sacré, après quelques heures de sommeil, fut tourmenté avec violence par une puissance inconnue, et le lendemain on le trouva à demi-mort, avec son lit devant la porte de l'édifice.

V. Auguste dans son enfance fut surnommé *Thurinus* en mémoire de son origine, ou parce que vers le tems de sa naissance, son pere défit auprès de Thurium les débris de l'armée de Spartacus et de Catilina: j'ai moi-même trouvé une ancienne médaille d'airain, dont l'inscription à demi-effacée par la rouille du tems, laissoit entrevoir l'épithète de *Thurinus* donnée au fils adoptif de César: j'en fis

présent à l'empereur, et il luy donna un rang distingué parmi les médailles de son appartement. Marc Antoine dans ses lettres rappelloit ce surnom à son rival, comme pour l'outrager; mais ce prince se contenta de répondre qu'il s'étonnoit qu'on fît de son premier nom un monument d'opprobre: dans la suite le testament de son grand oncle lui fit prendre le nom de César, et le conseil de Munatius Plancus, celui d'Auguste; quelques-uns de ses amis vouloient qu'en qualité de second fondateur de Rome, il se fit appeller *Romulus*; mais il préféra celui d'Auguste, soit comme nouveau, soit comme plus honorable.

VI. Ce prince n'avoit que quatre ans quand il perdit son pere, et à l'âge de douze, il prononça en public l'oraison funébre de Julie son aïeule; quatre ans après, il prit la robe virile, et quand César triompha de l'Afrique, il lui accorda des distinctions militaires, quoiqu'à cause de sa jeunesse il fût sans expérience dans l'art de la guerre; quelque tems après, ce conquérant étant allé en Espagne combattre les enfans de Pompée, le jeune Octavius, quoiqu'à peine échappé d'une grande maladie, le suivit dans cette expédition; il traversa presque sans cortége des défilés occupés par les ennemis, se sauva d'un naufrage, et arriva plein de zèlé dans le camp de César qui, touché de la bonté de son naturel et du courage qu'il venoit de témoigner, lui donna les plus grands témoignages de bienveillance.

VII. César, après la conquête de l'Espagne, se

proposa de porter la guerre chez les Dâces et les Parthes, et envoya d'abord son neveu à Apollonie, où il commença un cours d'études. Ce fut dans cette ville que ce jeune homme apprit l'assassinat du dictateur et la nouvelle du testament qui le déclaroit son héritier; il balança long-tems s'il imploreroit le secours des légions qui étoient dans le voisinage; mais à la fin il rejeta cette idée comme précipitée et peu convenable aux circonstances : cependant il vint à Rome *, et se porta pour héritier de César, quoique sa mere ne le lui conseillât pas, et que Philippe, son beau-pere, homme consulaire, l'en dissuadât fortement.

VIII. A son retour d'Apollonie, il résolut d'employer la violence pour venger son oncle; mais Brutus et Cassius s'étant dérobés au péril qui menaçoit leur vie, il se proposa de les attaquer avec le glaive des loix; les magistrats chargés de donner les jeux institués en mémoire des victoires de César, n'osant s'en charger, il les donna lui-même à leur place; et afin d'être plus à portée d'exécuter la suite de ses projets, il profita de la mort d'un tribun du peuple pour demander à être subrogé dans sa magistrature; cependant il n'étoit encore pour lors que patricien, et on ne l'avoit point fait entrer dans l'ordre du sénat; mais le consul Marc-Antoine, sur la protection de qui il comptoit, refusa de le servir, s'il n'achetoit chérement l'espérance de son crédit, et même il opposa une puissante cabale pour anéantir ses prétentions; Octavien ne

* L'an de Rome 710, avant J.-C. 44.

put modérer son ressentiment; et voyant que l'opiniastreté avec laquelle Marc Antoine assiégeoit Brutus dans Modène, le rendoit odieux aux principaux de Rome; il se rengea dans leur parti; il voulut même, à la sollicitation de quelques amis, faire assassiner le consul; mais la trame fut découverte, et craignant la vengeance de son ennemi, il rassembla à grands frais quelques vieilles légions, soit pour se défendre, soit pour secourir la république : quand l'armée fut rassemblée, on lui en confia le commandement à la place du préteur, et il eut ordre de se réunir aux nouveaux consuls Hirtius et Pansa pour porter des secours à Brutus *; la guerre fut achevée en trois mois, et ne lui coûta que deux victoires.

IX. Marc-Antoine prétend que dans le premier combat Octavien prit la fuite, et ne parut que deux jours après, ayant perdu son cheval et sa cotte d'armes : dans le dernier, tout le monde se réunit à croire qu'il fit en même tems les fonctions d'un brave soldat et d'un grand capitaine; puisqu'au milieu de la mêlée, voyant l'enseigne de sa légion mortellement blessé, il prit lui-même l'aigle Romaine, et la tint long-tems, sans cesser de combattre.

X. Dans cette journée Hirtius périt sur le champ de bataille, et Pansa quelque temps après d'une blessure qu'il y reçut; aussi soupçonna-t-on violemment Octavien de les avoir fait assassiner, afin que par la défaite d'Antoine et la mort des deux

* L'année suivante, avant J. C. 41

consuls, il commandât seul l'armée victorieuse ; le malheur de Pansa fit naître sur ce sujet tant d'idées sinistres, qu'on crut devoir emprisonner le médecin Glycus, comme soupçonné d'avoir empoisonné la blessure du consul qu'on l'avoit chargé de guérir. Pour Hirtius, l'historien Niger prétend qu'Auguste le tua de sa main sur le champ de bataille.

XI. Antoine après sa déroute fut reçu dans le camp de Lépidus. Octavien voyant que la plupart des généraux qui commandoient les armées de la République, se déclaroient pour son ennemi, quitta lui-même le parti de la noblesse, alléguant pour prétexte de son changement quelques propos indiscrets des sénateurs. Les habitans de Nursium, après la journée de Modène, avoient fait ériger un monument public à ceux de leurs concitoyens qui avoient été tués sur le champ de bataille, et l'inscription portoit qu'ils étoient morts pour la cause de la liberté ; Octavien les condamna à une amende considérable ; et comme ils étoient hors d'état de la payer, il les chassa tous de leur patrie.

XII. La guerre de Philippes se fit pendant le triumvirat ; Octavien, quoique malade et privé de son activité, la termina en deux combats * : dans le premier il courut un grand péril, car Brutus s'empara de son camp, il se sauva avec peine vers l'aile victorieuse commandée par Antoine ; ses succès inespérés l'enflèrent d'orgueil, il envoya à Rome la tête de Brutus pour la mettre aux pieds de la statue de César ; et il traita avec barbarie les prisonniers

* L'an de Rome 712, avant J. C. 42.

les plus distingués qui tombèrent entre ses mains. On dit même qu'il les railloit avec amertume en les envoyant au supplice ; un d'eux lui ayant demandé les honneurs de la sépulture, le barbare général lui répondit que cette faveur ne dépendoit que des vautours.

Un père et un fils implorant sa clémence l'un pour l'autre, Octavien leur ordonna de remettre leur destinée à la décision d'un combat singulier ; le père tendit la gorge au poignard, le fils de désespoir se perça de son épée, et le tyran parut jouir avec plaisir du spectacle de cette double mort.

Ces horreurs lui attirèrent la haine publique ; et plusieurs citoyens distingués, entr'autres Favonius, ce célèbre imitateur de Caton, ayant été conduits, les fers aux mains, auprès des triumvirs, ils se réunirent tous à saluer avec respect Marc Antoine, et à accabler son collègue de paroles outrageantes.

XIII. Après la victoire de Philippes, Antoine et Auguste partagèrent l'empire : le premier prit le département de l'Orient, l'autre se chargea de conduire en Italie les vieilles légions, et de leur donner des établissemens ; mais par la manière dont il se conduisit, il se rendit odieux à tout le monde ; les anciens possesseurs des terres le détestèrent pour leur avoir enlevé leur patrimoine, et les soldats qui les remplaçoient se plaignirent de n'avoir pas été récompensés suivant la grandeur de leurs services.

XIV. Dans le même tems instruit que Lucius Antoine s'appuyant sur la puissance que lui donnoit son consulat, et sur le grand crédit de son frère le triumvir, cherchoit à exciter de nouvelles dissensions, il le contraignit de se renfermer dans Pérouse, lui coupa les vivres et l'obligea de se rendre *.

XV. Après la prise de Pérouse, voyant que plusieurs prisonniers cherchoient à s'excuser ou à implorer sa clémence, il prévint leurs instances par ce mot terrible : IL FAUT MOURIR ; des historiens rapportent même qu'aux ides de mars, il choisit parmi les officiers qui s'étoient rendus à lui, trois cens personnes de l'ordre du sénat et de celui des chevaliers, et qu'il les fit égorger à la façon des victimes sur un autel consacré à César.

XVI. La guerre de Sicile n'eut pas d'abord le même succès ; Octavien la traîna en longueur, et l'interrompit deux fois pour avoir le tems de rétablir sa flotte qui avoit essuyé deux naufrages dans le fort de la campagne, il fut même obligé par le peuple de Rome de faire la paix avec Pompée **, parce que ce général, en interceptant les convois, étoit sur le point d'affamer l'Italie : il employa ce moment de relâche à construire une nouvelle flotte, il affranchit vingt mille esclaves pour faire la manœuvre : et afin d'exercer pendant l'hiver ses nouveaux matelots, il joignit par un canal le

* L'an de Rome 714, avant J. C. 40.

** Sextus, à qui les triumvirs avoient abandonné la Sicile.

lac Lucrin et l'Averne à la mer, et bâtit à Bayes le port Julius.

Quand il fut sûr de la force de son armée, il attaqua Pompée, et le vainquit entre Myles et Nauloque; on dit qu'au moment où la bataille alloit se livrer, il dormoit d'un sommeil profond, et que ses amis furent obligés de l'éveiller pour donner le signal à ses soldats; telle fut l'origine d'un reproche sanglant que lui fit Marc Antoine; Octavien, disoit ce triumvir, n'a jamais pu regarder avec assurance une armée rangée en bataille; appesanti par un sommeil stupide et les yeux tournés vers le ciel, il se contentoit de fatiguer les dieux de ses prieres, tandis qu'Agrippa, l'épée à la main, triomphoit pour lui des ennemis.

XVII. On reproche aussi à ce prince de la témérité dans ses propos et de l'impiété dans ses actions; quand il apprit le naufrage de sa flotte, il s'écria que malgré Neptune, il reviendroit vainqueur de la Sicile; il osa même, pendant les jeux solemnels du cirque, faire enlever la statue de ce dieu, comme pour le punir de son ressentiment; enfin la guerre de Sicile fut celle où il courut le plus de dangers, et il ne dut s'en prendre qu'à sa témérité.

XVIII. Dans le tems qu'il faisoit descendre son armée en Sicile il voulut retourner en terre ferme pour rejoindre le reste de ses troupes, et il se laissa surprendre par Apollophane et Démochares, lieutenans de Pompée, de manière qu'il se sauva difficilement avec un seul vaisseau: un jour encore

qu'il alloit à pied de Locres à Rhege, il prit des navires à deux rangs de rames qui appartenoient à Pompée, pour les siens, il descendit au rivage pour les voir mouiller, et fut sur le point d'être pris prisonnier; il courut un danger encore plus éminent dans une route qu'il fit dans des défilés avec Paul Emile; car un esclave de ce Romain, indigné de ce que le père de son maître avoit été du nombre des proscrits, saisit l'occasion qui se présentoit de le venger, et se jetta sur Octavien pour l'assassiner.

XIX. Après la déroute de Pompée * il rompit le triumvirat; Lépidus qu'il avoit fait venir d'Afrique à son secours, fier de commander vingt légions, ayant voulu jouer le rôle d'un souverain, et s'étant exhalé en menaces contre Auguste, celui-ci lui ôta le commandement de son armée, le força à tomber à ses pieds, et ne lui accorda la vie qu'en l'envoyant dans un exil perpétuel vers les monts de Circé.

XX. Son union avec Marc Antoine, fondée sur la politique, n'avoit depuis long-tems qu'une base mal assurée; aussi on avoit été obligé plusieurs fois de la raffermir en réconciliant les deux triumvirs: après le désastre de Lépidus, Auguste se crut assez fort pour la rompre, il commença par prouver à la république combien Marc Antoine avoit dégénéré des mœurs de nos premiers ancêtres, en faisant lire dans une assemblée du peuple un testament que ce général avoit confié aux vestales,

* L'an de Rome 718, avant J. C. 36.

et, par lequel il mettoit au nombre de ses héritiers les enfans qu'il avoit eus de Cléopatre. Il lui renvoya cependant ses parens et ses amis, et entr'autres Sosius et Domitius revêtus alors de la dignité consulaire ; il dispensa aussi la ville de Bologne de se ranger dans son parti, parce que de tems immémorial, elle étoit sous la protection de la famille de ce triumvir.

XXI. Cette guerre fut terminée par la fameuse bataille navale d'Actium *; elle coûta cher à Auguste, et quoique vainqueur, il fut obligé de veiller pendant toute la nuit sur sa flotte ; d'Actium il alla en quartier d'hiver à l'isle de Samos, où il apprit que les soldats qu'il avoit envoyés devant lui à Brindes, aussi-tôt après sa victoire, s'étoient révoltés contre lui, et demandoient hautement leur congé et les récompenses dont on avoit flatté leur courage ; inquiet des suites de cette émeute, il prit le chemin de l'Italie : arrivé à Brindes, après avoir essuyé deux violentes tempêtes, il n'y demeura que vingt-sept jours pour s'acquitter de ses dettes envers ses soldats, et retourna en Egypte en côtoyant la Syrie et l'Asie Mineure ; il fit ensuite le siége d'Alexandrie, où Cléopatre et son amant s'étoient renfermés, et ne tarda pas à s'en rendre maître ; Marc Antoine ayant attendu trop tard à capituler, il le contraignit à se percer de son épée **, et ne fut satisfait que quand il vit son cadavre ; pour Cléopatre il desiroit fort de la

* L'an de Rome 723, avant J. C. 31.

** L'an de Rome 724, avant J. C. 30.

conserver pour la faire marcher à la suite de son char de triomphe ; et quand il apprit qu'elle s'étoit fait piquer le sein par un aspic, il fit venir des Psylles pour succer le venin qu'elle avoit fait passer dans son sang ; malgré leur soin cette princesse mourut, Auguste fit achever le monument que les deux amans avoient commencé à construire, pour que leur cendre y fût un jour renfermée, et leur accorda à tous deux en même tems de superbes funérailles.

XXII. Pour le jeune Antoine, fils de Fulvie et du triumvir, il n'eut aucun égard à ses prieres et à ses larmes ; il ordonna qu'on l'arrachât de la statue de César qu'il tenoit encore embrassée, et le fit égorger ; Césarion que Cléopatre se vantoit d'avoir eu du père adoptif d'Auguste, subit le même sort ; il fut arrêté dans sa fuite et conduit au supplice. Quant aux autres enfans de Marc Antoine et de la reine d'Egypte, le vainqueur les fit élever comme s'ils lui appartenoient ; et leur accorda dans la suite un rang convenable à leur naissance.

XXIII. Tandis qu'Auguste étoit en Egypte, on tira d'un monument consacré à la sépulture des rois, le cercueil et le corps embaumé d'Alexandre le Grand : ce prince l'environna de guirlandes de fleurs et lui mit une couronne d'or sur la tête ; et quand on lui demanda s'il desiroit voir aussi les Ptolémées, il répondit qu'il avoit voulu voir un roi et non des morts ; il réduisit ensuite l'Egypte en province de l'empire ; et afin d'assurer la fécondité si nécessaire à l'entretien de Rome, il fit nétoyer par ses

soldats les canaux que le Nil remplit dans ses débordemens, et qui par le laps du temps se trouvoient remplis de fange; il voulut aussi rendre à jamais célèbre la victoire qui l'avoit fait seul maître de l'empire, et pour cet effet il bâtit auprès d'Actium la ville de Nicopolis, y fonda des jeux tous les cinq ans, y aggrandit l'enceinte du temple d'Apollon; et après avoir orné de trophées et de dépouilles navales le lieu où il avoit campé, il le consacra solemnellement à Mars et au dieu des mers.

XXIV. Auguste, maître de la république, prévint beaucoup de dissensions civiles, et étouffa à leur naissance plusieurs conjurations contre sa personne, les principales sont celles du jeune Lépidus, de Muréna ligué avec Cépion, d'Egnatius, de Rufus qui avoit pour complice Paulus le mari de sa petite fille, d'Audasius, homme dont la foiblesse de l'esprit répondoit à celle du corps, et qui étoit accusé d'avoir fabriqué de faux testamens, d'Epicadus, dont la famille étoit d'extraction moitié Romaine et moitié Barbare; et enfin d'un esclave d'une femme nommé *Télephe*; ainsi il n'a pu être à l'abri des complots que les hommes les plus vils tramèrent contre sa vie. Audasius et Epicadus entreprirent d'enlever Julie sa fille, et Agrippa, son petit fils, des îles où ils étoient détenus prisonniers, et de les mettre sous la protection de l'armée: Télephe, comme si la nature l'avoit destiné à commander à l'univers, s'étoit proposé d'attaquer à force ouverte le sénat et l'empereur; on trouva même caché dans l'appartement

où couchoit ce prince, et armé d'un couteau de chasse, un simple valet des légions d'Illyrie qui avoit échappé à la vigilance des gardes, et s'étoit introduit de nuit dans le palais. Les tourmens de la question ne purent arracher aucun aveu de cet assassin, et on ignore encore s'il étoit insensé, ou s'il feignoit de l'être.

XXV. Auguste ne condusit par lui-même que deux guerres étrangeres; dans sa jeunesse il marcha en personne contre les Dalmates, et après la déroute d'Antoine, il commanda en chef l'armée qui subjugua les Cantabres; c'est dans la première campagne qu'il reçut plusieurs blessures dangereuses; au fort de la mêlée un coup de pierre l'atteignit au genou; quelque temps après il se trouva enseveli sous les ruines d'un pont, et fut blessé à un bras et aux deux jambes. Il abandonna à ses lieutenans la conduite des autres guerres; cependant il parut de tems en tems dans les campagnes de Germanie et de Pannonie; et pour avoir tousjours l'œil sur ses légions, il se transporta tour à tour à Ravenne, à Milan et à Aquilée.

XXVI. Ce prince subjugua, soit par lui-même, soit par ses lieutenans, le pays des Cantabres, l'Aquitaine, la Pannonie, la Dalmatie et toute l'Illyrie; il joignit à ces conquêtes celle de la Rhétie, de la Vindélicie et d'une partie des Alpes; oultre cela il réprima les iucursions des Daces en leur livrant une grande bataille, où trois de leurs généraux avec une multitude de soldats furent passés au fil de l'épée; il força les Germains à reculer au-

delà de l'Elbe, et pour faire connoître sa clémence aux Suèves et aux Sicambres qui s'étoient rangés sous ses drapeaux, il les fit passer en Gaule, et leur donna des établissemens sur les bords du Rhin.

XXVII. Auguste ramena encore à la paix plusieurs nations inquiètes et turbulentes, et il ne fit la guerre à personne sans en avoir des causes légitimes; ce prince n'avoit point l'ambition des conquérans d'étendre sa gloire militaire par toutes sortes de voies; il força même des chefs de Barbares à jurer dans le temple de Mars qu'ils ne donneroient jamais atteinte à la paix qu'ils avoient promis de garder; s'étant apperçu que les ôtages ordinaires n'empêchoient pas certains peuples d'enfreindre les traités, il exigea par une nouveauté singulière du droit des gens, qu'ils envoyassent leurs femmes à Rome; cependant, pour ne point les aigrir, il leur laissa la liberté de les retirer quand ils le jugeroient à propos: il ne tira jamais une vengeance trop éclatante des peuples qui se révoltoient fréquemment, ou qui se deshonoroient par des perfidies; il se contenta de condamner les plus coupables à l'esclavage, de les empêcher de servir dans le voisinage de leur patrie, et de fixer à trente ans le terme de leur affranchissement.

XXVIII. Tant de modération et de générosité fit un honneur infini à Auguste; les Scythes et les Indiens qu'on ne connoissoit que de nom, en furent instruits par la renommée, et lui envoyèrent des ambassadeurs pour obtenir son amitié et celle du peuple Romain; les Parthes mesme s'empressè-

rent à lui céder l'Arménie qu'il réclamoit; ils lui rendirent * sur ses instances les drapeaux qu'ils avoient enlevés à Crassus et à Marc Antoine; ils lui donnèrent des ôtages, et les princes de la maison d'Arsace se disputant l'honneur de les commander, ils députèrent à l'empereur, et reçurent un roi de sa main.

XXIX. Ce prince, après avoir pacifié en peu de tems l'univers, ferma solemnellement le temple de Janus qui ne l'avoit été que deux fois depuis la fondation de Rome; on lui décerna deux fois l'honneur de l'ovation; ce fut après la bataille de Philippes et la conquête de la Sicile; il entra trois fois à Rome en triomphe, et ce fut en trois jours consécutifs: ces entrées brillantes eurent pour objet la guerre des Dalmates, celle d'Alexandrie et la victoire d'Actium.

XXX. Dans tout le cours de son règne, l'empire n'éprouva que deux désastres, et ce fut tousjours de la part des Germains: il s'agit ici des défaites de Lollius et de Varus; la première deshonora l'armée Romaine plus qu'elle ne l'affoiblit; mais l'autre fit une plaie mortelle à l'état; car trois légions avec leur général, les lieutenans et les troupes auxiliaires furent passées au fil de l'épée **; dès qu'Auguste eut appris la nouvelle de cette sanglante défaite, il plaça dans Rome de nouveaux corps-de-garde pour empêcher les émeutes populaires, et il prolongea les gouverneurs des provinces dans leur

* L'an de Rome 734, avant J. C. 20.

** L'an de Rome 762, et de J. C. 9.

département, afin que les alliés accoutumés à traiter avec ces magistrats expérimentés, fussent plus aisément contenus dans leur devoir; il fit aussi vœu de célébrer les grands jeux en l'honneur de Jupiter, si par sa protection la république recouvroit son ancienne splendeur; pendant plusieurs mois il laissa croître sa barbe et ses cheveux; quelquefois même il se frappoit la tête contre les murs de son palais, et s'écrioit avec amertume: « O Varus, rends-moi « mes légions »; il regarda toujours comme un jour sinistre celui où arriva ce désastre.

XXXI. Il fit beaucoup de nouveaux établissemens et des réformes dans la discipline militaire, il y eut même des occasions où il fit revivre parmi les soldats les coutumes de nos ancêtres; attentif à faire observer avec rigueur les anciennes institutions, il ne permit jamais qu'avec répugnance à ses généraux de se rendre auprès de leurs femmes, et encore il ne le toléroit que pendant les quartiers d'hyver: ayant appris qu'un chevalier, afin d'empêcher ses deux enfans d'aller à la guerre, leur avoit coupé les pouces, il lui ôta son rang de citoyen Romain, et fit vendre tous ses biens à l'encan; cependant voyant l'empressement des fermiers de la république à acheter les effets de ce criminel, il les fit adjuger à son affranchi, afin que retiré à la campagne, il pût encore vivre en homme libre: il renvoya avec ignominie toute la dixième légion qui ne lui obéissoit qu'avec répugnance; et indigné du ton de hauteur avec lequel d'autres légions demandoient leur congé, il les cassa sans leur donner

leur

leur solde et les récompenses dont elles s'étoient flattées. Lorsque quelques cohortes abandonnoient le poste qu'on leur avoit confié, il les faisoit décimer, et en nourrissoit les soldats avec du pain d'orge; il n'épargnoit pas plus les centurions et les enseignes lorsqu'ils étoient coupables du même crime, et il leur faisoit trancher la tête.

XXXII. Quand les guerres civiles furent terminées, il ne donna jamais à ses troupes, soit en public, soit dans ses édits, le nom de *camarades*, mais celui de *soldats*; il interdit aussi ce terme de flatterie à ses enfans lorsqu'il leur confia le commandement de ses armées; il jugeoit cette expression peu décente, vu la subordination militaire, la paix qui régnoit dans l'empire, la majesté de son rang et la grandeur de sa maison. Il ne fit enrôler que deux fois les affranchis au nombre des soldats, d'abord pour renforcer les garnisons qui défendoient les colonies d'Illyrie, ensuite pour garder les bords du Rhin.

XXXIII. Il aimoit beaucoup mieux récompenser la vertu militaire par des cottes d'armes superbes, des colliers d'or ou d'argent et d'autres distinctions qui avoient un prix réel, que par des couronnes murales ou obsidionales qui honoroient un guerrier sans l'enrichir; pour ces dernières récompenses, il ne les accordoit que très-rarement, et le mérite seul avoit droit d'y prétendre; car de simples soldats s'en trouvèrent quelquefois honorés.

Le plus grand défaut qu'il trouvoit à un général étoit la précipitation et la témérité; aussi avoit-il

souvent à la bouche cette sentence grecque : « Hâ-« te-toi lentement », et cette autre : « Tout ce qui « se fait bien se fait toujours assez tôt »; et quant aux guerres à entreprendre il disoit : « Un politique « qui hazarde beaucoup pour gagner peu, ressem-« ble à un homme qui pécheroit avec un hameçon « d'or, dont la perte ne sauroit être rachetée par « les prises les plus considérables ».

XXXIV. Ce prince fut revêtu des charges et des magistratures avant l'âge prescrit par les loix; il créa des titres pour lui, et se perpétua dans la jouissance de quelques dignités; il n'avoit que vingt ans quand il envahit le consulat; pour assurer son élection, il fit avancer son armée auprès de Rome, lui permit des actes d'hostilités, et envoya en son nom des députés pour forcer les suffrages; comme le sénat tardoit un peu à se résoudre, Cornélius le chef de la députation, eut l'audace de dire, en montrant la poignée de son épée : « Ce fer fera Oc-« tavien consul, si vous n'y consentez pas ».

XXXV. Auguste laissa neuf ans d'intervalle entre son premier et son second consulat; il laissa encore écouler un an, et il prit le troisième; il jouit ensuite pendant huit ans de suite des honneurs de cette première magistrature; on lui offrit de nouveau cette dignité après son onzième consulat; mais il la refusa constamment; enfin après un espace de dix-sept ans, il en demanda lui-même un douzième, et deux ans après un dernier, afin de se trouver revêtu de la suprême magistrature, lorsque ses petits-fils Caius et Lucius prendroient la

robe virile, et qu'il les introduiroit pour la première fois au barreau ; il conserva toute l'année les cinq consulats qu'il prit depuis le sixième jusqu'au onzième ; pour les autres, il les géra tantôt neuf mois, tantôt six mois et moins encore ; car il y en eut un qu'il ne garda que quelques heures.

XXXVI. Sous prétexte de vouloir mettre ordre aux affaires de la république, il garda dix ans le triumvirat ; il s'opposa d'abord au projet de la proscription, dont ses collégues lui firent l'ouverture ; mais dès qu'elle fut commencée, il l'exerça avec une barbarie dont on ne peut se former l'idée ; car Marc Antoine et Lépidus se laissèrent quelquefois fléchir par les prières, mais lui seul fut inexorable, et tint la main à ce qu'on ne sauvât personne : il eut la férocité de proscrire Toranius qui avoit été son tuteur et le collégue de son père dans l'édilité. Le tems de la proscription expiré, Lépidus, dans un discours au sénat, ayant fait espérer que la clémence alloit remplacer la rigueur qui avoit eu assez de cours, Auguste déclara qu'il n'avoit point limité le tems de la proscription, et qu'il s'étoit toujours réservé la liberté de punir ses ennemis quand il le jugeroit à propos ; cependant il parut se repentir d'avoir dans la suite montré tant de dureté dans la tyrannie ; car ayant appris qu'un nommé *Philopœmen* avoit caché dans le tems des proscriptions un citoyen distingué dont il étoit le client, il lui accorda la dignité de chevalier Romain.

XXXVII. Plusieurs autres traits lui attirèrent

la haine publique durant son triumvirat; un jour qu'il haranguoit le peuple environné d'une foule de courtisans, il apperçut près des soldats de la garde un chevalier Romain nommé *Pinatius* qui écrivoit quelque chose sur ses tablettes, il le prit pour un espion qui cherchoit à censurer sa conduite, et il le fit poignarder devant ses yeux : Tédius Afer, consul désigné, ayant tenu des propos mordans sur quelqu'une de ses actions, il l'épouvanta tellement par ses menaces, qu'il l'obligea à se tuer : le préteur Gallius vint un jour lui faire sa cour; et comme il tenoit sous sa robe de doubles tablettes, Auguste soupçonna que c'étoit un poignard; il n'osa pas d'abord le faire fouiller, de crainte qu'on ne vît l'injustice de ses défiances; mais bientôt il envoya des soldats et des centurions l'enlever dans son tribunal, il lui fit donner la question comme à un esclave : et comme il ne put tirer de lui aucun aveu, il lui arracha les yeux de ses propres mains, et ensuite il le fit égorger.

XXXVIII. Auguste s'arrogea pour toute sa vie la puissance tribunitienne, et ne se donna que deux fois un collégue qui l'exerça cinq ans. Il eut deux fois la pensée de rétablir dans Rome le gouvernement républicain; d'abord après la défaite de Marc Antoine se rappellant que ce triumvir lui avoit souvent dit qu'il ne tenoit qu'à lui que les Romains fussent libres; ensuite lorsque dans une longue maladie, ennuyé de vivre, il fit venir dans son palais les sénateurs et les magistrats, et leur remit les registres de l'empire; mais considérant qu'il y avoit

du danger pour lui à retourner à la vie privée, et que Rome ne seroit pas plus fortunée sous une aristocratie, il conserva la puissance suprême, et quelque sage que fût son intention, je ne sais si l'empire n'eût pas encore plus à se louer de l'événement.

XXXIX. Il est difficile au reste de n'être pas convaincu de la droitture de son ame, quand on pèse ces mots qu'il inséra dans un édit solemnel: « Puissé-je si bien travailler à la sûreté de la république, et la rétablir dans son premier lustre, « que je goûte enfin le fruit de mes travaux! Puissé-je mériter le titre de restaurateur de Rome, et « emporter en mourant l'espérance de voir l'empire à jamais affermi sur la base que je lui ai donnée »! Il travailla en effet suivant un plan si sage, à faire ensorte que les citoyens ne se repentissent pas d'avoir changé de gouvernement.

XL. Rome sous la république n'étoit point décorée d'une manière qui répondît à la majesté de l'état; elle étoit exposée aux inondations du Tibre et à de fréquens incendies; Auguste l'embellit et la répara; aussi eut-il raison de se vanter que l'ayant trouvée de brique, il la laissoit de marbre. Ce prince pourvut aussi à la sûreté de la ville autant qu'il est possible à un législateur qui n'est qu'un homme, et sa prévoyance s'étendit jusques dans l'avenir; il fit construire plusieurs édifices publics, dont les principaux furent un nouveau palais pour rendre la justice, les temples de Mars, d'Apollon

et de Jupiter, les portiques de Livie et d'Octavie, et le théâtre de Marcellus.

XLI. Auguste divisa Rome par rues et par quartiers; des magistrats annuels, lorsque le sort tomboit sur eux, avoient l'intendance sur les quartiers, et l'inspection des rues fut confiée à des commissaires subalternes choisis dans la classe du peuple; ce prince établit des corps-de-garde pendant la nuit pour obvier aux incendies; afin d'empêcher le débordement du Tibre, il fit élargir et nétoyer le lit de cette rivière qui étoit rétréci par les décombres qu'on y avoit jettés, et les vieux édifices qui y étoient tombés; il voulut aussi faciliter de tout côté l'entrée de Rome; pour cet effet il répara la voie Flaminienne depuis cette ville jusqu'à Rimini, et chargea les généraux qui avoient eu les honneurs du triomphe, de faire paver les autres chemins de l'argent des dépouilles.

XLII. Après la mort de Lépidus *, il se revêtit de la dignité de souverain pontife, dont il n'avoit pas voulu dépouiller ce triumvir de son vivant; il profita de l'autorité qu'elle lui donnoit pour faire brûler tous les livres d'astrologie grecs et latins dont les auteurs étoient suspects ou inconnus; on en jetta plus de deux mille dans le même bucher; il ne réserva que les vers Sibyllins, dont il fit un choix judicieux, et qu'il fit placer dans deux coffres dorés sous le piédestal de la statue d'Apollon Palatin.

* L'an de Rome 741, avant J. C. 13.

César avoit réformé le calendrier, mais comme depuis sa mort ses institutions avoient été négligées, son successeur les rétablit; c'est alors qu'il donna son nom au sixième mois de l'année; cependant il naquit en septembre; mais c'étoit dans le mois précédent qu'il avoit obtenu son premier consulat et remporté ses plus éclatantes victoires; il augmenta aussi le collége des prêtres, leur accorda de nouvelles distinctions, et leur assigna de plus grands revenus; il avoit une prédilection particulière pour les vestales; une d'entre elle étant morte, et plusieurs citoyens demandant avec instance qu'on ne choisît pas leurs filles pour la remplacer, ce prince assura avec serment que si une de ses nièces avoit eu l'âge compétent il se seroit empressé lui-même de la dévouer au service de Vesta; il rétablit encore d'anciennes cérémonies que le tems avoit insensiblement fait perdre, telles que l'augure du Salut, la charge du chef des Flamines, les fêtes Lupercales et Compitales et les jeux Séculaires; il défendit aux jeunes gens qui n'avoient point encore de barbe, de courir nuds aux fêtes Lupercales, et à la jeunesse de l'un et de l'autre sexe de se trouver aux spectacles de la nuit sans être accompagné de quelques personnes avancées en âge qui leur serviroient de surveillans; enfin il établit que deux fois l'année au printems et dans l'automne on placeroit des guirlandes de fleurs sur les statues des dieux Lares.

XLIII. Il rétablit les monumens élevés par les grands hommes qui avoient illustré Rome, sans

rien changer à leurs inscriptions ; et il plaça leurs statues, revêtues des ornemens des triomphateurs, dans le double portique du palais qu'il avoit fait bâtir pour rendre la justice ; il déclara dans un édit que son projet, en honorant ainsi la mémoire de ces héros, avoit été de s'engager lui-même, aussi bien que ses successeurs, à mériter de pareils hommages de la part de leurs concitoyens ; il ôta la statue de Pompée de l'endroit du sénat où César avoit été tué ; mais il la transporta vis-à-vis du théâtre superbe que ce grand homme avoit fait élever, et il la plaça au dessus de l'arc de triomphe du dieu Janus.

XLIV. Attentif à la sûreté publique, Auguste réforma plusieurs abus qui s'étoient glissés pendant le désordre des guerres civiles, et qui subsistoient encore lorsque la paix avoit été rendue au monde ; on voyoit des troupes de voleurs courir armés sous prétexte de se défendre ; on enlevoit dans les campagnes les voyageurs sans distinction d'esclave ou d'homme libre, et on les renfermoit dans d'affreuses prisons ; on formoit aussi différentes associations sous des titres peu suspects, et il n'en sortoit que des trames et des brigandages : pour obvier à ces désordres, le prince disposa des corps-de-garde dans les endroits dangereux, fit faire des descentes dans les souterreins des maisons particulières, et abolit toutes les associations, excepté celles qui étoient anciennes, et qui avoient pour but l'intérêt public.

Il y avoit au trésor public d'anciennes obligations

des particuliers qui servoient de prétexte à la vexation, Auguste les annulla ; il adjugea aux anciens possesseurs des fonds publics dont le droit leur étoit contesté ; il fit élargir un grand nombre de prisonniers, que la malignité de leurs ennemis, plutôt que l'énormité de leurs crimes, détenoit depuis long-tems dans les cachots ; et pour effrayer leurs dénonciateurs, il déclara que ceux qui les accuseroient de nouveau subiroient la peine du Talion, s'ils étoient convaincus d'être calomniateurs.

XLV. Il ordonna qu'on rendroit la justice pendant plus de trente jours de vacation où l'on célébroit des jeux en l'honneur des nouveaux magistrats. Il ajouta aux trois classes des juges une quatrieme qui leur étoit subordonnée, et qui ne connoissoit que des affaires peu importantes; on appella ces magistrats les *Ducénaires ;* il régla que les officiers de justice n'exerceroient point leurs charges avant trente ans ; c'est-à-dire, cinq ans avant l'âge prescrit par les loix ; et comme plusieurs citoyens refusoient de prendre les emplois de judicature, à cause du travail assidu qu'ils exigeoient, il voulut que chaque classe eut à son tour une année de repos, et que le palais fût fermé pendant les mois de novembre et de décembre.

XLVI. Lui-même il rendoit la justice avec assiduité, et il prolongeoit quelquefois ses audiences jusqu'à la nuit : lorsqu'il étoit indisposé, il faisoit porter sa litière devant son tribunal, souvent même étant dans son palais et couché sur son lit, il terminoit les affaires; on remarquoit dans ses juge-

mens autant de clémence que d'exactitude; un scélérat étoit manifestement convaincu d'avoir tué son père; mais on ne pouvoit le condamner au supplice des parricides qu'après lui avoir arraché l'aveu de son crime; le prince qui vouloit le punir avec moins de rigueur, dit à l'accusé: « Sans doute « que tu n'a pas tué ton père »? Une autre fois on porta à son tribunal une cause qui concernoit un faux testament, et tous ceux qui l'avoient signé alloient être condamnés suivant la loi Cornélienne; Auguste donna aux juges qui siégeoient avec lui, non-seulement les deux tablettes de condamnation et d'absolution, mais encore une troisieme qui renfermoit un pardon général pour tous les faux témoins qui s'étoient laissé séduire, et qui étoient plus foibles que coupables. Lorsque quelque citoyen appeloit d'une sentence, il les renvoyoit par-devant le préteur de Rome; et pour les appels des causes de province, il les faisoit juger par des consulaires qui avoient chacun leur département.

XLVII. Il retoucha d'anciennes loix et en créa de nouvelles; celles dont il fut l'auteur regardent la réforme du luxe, la poursuite des adultéres, le maintien des bonnes mœurs, la brigue et les mariages entre les personnages du sénat et du peuple. Il voulut sur-tout tenir la main à l'observation de la dernière; mais il s'éleva contre lui tant de clameurs, qu'il fut obligé d'accorder trois ans d'exemption de toute charge publique aux nouveaux mariés; d'augmenter les distinctions accordées aux

pères de famille, et d'adoucir les peines portées contre les célibataires.

XLVIII. Malgré tant de modération, on ne cessa de s'élever contre lui; un jour au milieu d'un spectacle les chevaliers Romains lui demandèrent avec instance l'abolition de sa loi contre les célibataires, Auguste se contenta de faire venir auprès de lui les enfans de Germanicus, et de montrer au peuple le tableau touchant de ces jeunes princes qui se jouoient, soit sur ses genoux, soit dans les bras de leur père : il faisoit entendre par-là qu'une loi que Germanicus subissoit avec tant de plaisir, ne devoit point être un fardeau pour des chevaliers Romains. Dans la suite il s'apperçut qu'on cherchoit à éluder sa loi en épousant des filles trop jeunes, et en les répudiant sans raison légitime : alors il défendit qu'on prolongeât la durée des fiançailles au-delà de deux ans, et prescrivit des bornes aux divorces.

XLIX. Ce prince rendit au sénat son ancien lustre en le purgeant d'une multitude de sujets indignes; ses membres étoient au nombre de mille, et il y en avoit un grand nombre qui y étoient entrés en vertu du testament de César; et comme ils devoient leur nomination à un mort, on les appelloit les sénateurs de la création de Pluton; il réduisit leur nombre à six cens, et il régla qu'un patricien ne pourroit entrer au sénat que de deux façons, ou par l'élection d'un sénateur qui auroit ce droit, ou par sa nomination et celle d'Agrippa.

Comme cette réforme étoit par elle-même très-

dangereuse, on dit que pendant tout le tems qu'il y travailla, il ne monta sur son tribunal que l'épée au côté et avec une cuirasse sous sa toge; et se faisoit aussi escorter de dix sénateurs vigoureux et des plus attachés à sa personne : si l'on en croit Cremutius Cordus, il porta même la précaution jusqu'à n'admettre aucun sénateur à son audience qu'après avoir éloigné sa suite et l'avoir fait fouiller; il engagea par sa modération plusieurs membres indignes du sénat à se demettre volontairement; et afin de les dédommager en partie, il leur conserva le droit de porter la robe sénatoriale, d'assister aux repas publics de la compagnie, et de s'asseoir avec elle dans les spectacles.

L. Quant aux sénateurs qu'on avoit jugé dignes de rester dans ce corps auguste, afin de rendre leurs fonctions plus sacrées, il ordonna qu'avant de prendre place, chacun feroit des libations de vin et d'encens sur l'autel du dieu dans le temple de qui l'on s'assembleroit : il rendit aussi leurs charges moins pénibles en réglant qu'il n'y auroit d'assemblée ordinaire du sénat que deux fois par mois aux ides et aux kalendes, et que dans ceux de septembre et d'octobre, il n'y auroit que des commissaires choisis par la voie du sort, qui seroient obligés de s'y trouver, et qui formeroient des décrets. Il fit établir encore des bureaux qui changeroient tous les six mois, et avec lesquels il examineroit en premier ressort les affaires qui devoient être portées à l'assemblée générale; quand il s'agissoit de causes de grande importance, il ne suivoit

point dans la demande des avis l'ordre du tableau; mais il s'adressoit à qui il vouloit, ce qui obligeoit chaque membre d'être attentif, comme s'il devoit opiner en chef, plutôt que de se rendre à l'avis de ses collégues.

LI. Afin de diviser davantage l'administration publique, il créa un grand nombre de charges; il préposa de nouveaux magistrats à l'inspection des ouvrages publics, les uns eurent l'intendance des grands chemins; les autres veillèrent aux débordemens du Tibre et à la distribution de bled qu'on faisoit au peuple Romain; il y eut un gouverneur particulier pour la ville; on nomma deux espèces de triumvirs, les uns pour faire la revue du sénat, et les autres pour faire, quand il seroit nécessaire, celle des chevaliers: on rétablit l'office de censeur supprimé depuis long-tems, et on augmenta le nombre des préteurs. L'empereur demanda aussi que toutes les fois qu'on lui accorderoit le consulat, on lui donnât deux collégues au lieu d'un seul; mais la réclamation de tous les sénateurs empêcha cette loi de passer: on représenta à ce prince que c'étoit déjà assez affoiblir sa majesté que de partager avec quelqu'un cette suprême magistrature.

LII. Auguste, pour encourager la vertu militaire, accorda à plus de trente généraux l'honneur du triomphe, et il en fit décerner les ornemens à un nombre encore plus considérable de citoyens; comme les enfans des sénateurs devoient s'accoutumer de bonne heure au maniement des affaires, il

leur permit de prendre la robe virile et d'assister au sénat revêtus de la laticlave avant l'âge prescrit par les loix ; lorsque cette jeune noblesse vouloit servir, il lui confioit non seulement la charge de tribun militaire, mais quelquefois même le commandement d'une aîle entière. Aucun sénateur n'étoit sans charge dans une armée, et quand il s'en trouvoit un grand nombre, il en revêtoit deux du même office militaire.

LIII. Il rétablit l'usage des revues abandonné depuis long-tems, et fit souvent celle de la cavalerie ; pendant ce tems-là il ne permettoit pas qu'aucun de ces militaires fût cité en justice, comme c'étoit la coutume auparavant. Lorsqu'un chevalier Romain étoit vieux ou estropié, il lui permettoit de mettre son cheval avec les autres en ordre de bataille, et de venir à pied répondre à l'inspecteur; il consentoit même que celui qui avoit trente-cinq ans de service rendît le cheval que l'état lui fournissoit, et vécût libre.

Pendant cette grande réforme le sénat donna à Auguste un conseil de dix personnes pour l'aider ; c'est avec leur secours que ce prince força chaque chevalier Romain de rendre compte de sa vie; ceux qui méritoient d'être flétris le furent, les uns par l'ignominie, et les autres par des supplices : il se contenta de faire au plus grand nombre des coupables des remontrances, et la punition la plus légère qu'il leur fit subir en ce genre, fut de les forcer à lire tout bas et fort vîte le livre de la cen-

sure; il flétrit en particulier ceux qui faisoient un commerce usuraire de l'argent qu'ils avoient emprunté à un très-léger intérêt.

Aux assemblées pour l'élection des tribuns, lorsqu'il ne se présentoit aucun candidat de l'ordre du sénat, il en choisissoit de celui des chevaliers; et quand le tems de leurs magistratures étoit expiré, il leur permettoit de rester à leur choix dans l'un ou dans l'autre de ces deux ordres. Comme la plupart des chevaliers Romains avoient perdu leur patrimoine pendant le désordre des guerres civiles, et n'osoient assister aux spectacles sur un des quatorze gradins qui leur étoient destinés, pour ne pas encourir l'amende, l'empereur abrogea en partie la loi; il décida que tous les citoyens dont les peres avoient eu un bien suffisant pour être dans le second ordre de l'état, pourroient jouir d'un tel privilége.

LIV. Ce prince fit faire le dénombrement du peuple de rue en rue: comme les plébéïens étoient trop souvent détournés de leurs travaux, à cause des fréquentes distributions de bled qu'on leur faisoit, il voulut que cette cérémonie ne se fît que trois fois l'an, c'est-à-dire, de quatre mois en quatre mois; cependant comme le peuple desiroit de faire revivre les anciens usages, il fut obligé dans la suite de lui permettre de se présenter tous les mois devant les distributeurs.

Il se fit gloire de rétablir les assemblées du peuple dans leur ancien lustre; il multiplia les peines décernées par les loix contre la brigue des candi-

dats; et pour prévenir les desirs intéressés des deux tribus qui lui appartenoient, le jour des Comices, il faisoit distribuer à chacun des citoyens qui les composoient une grande somme d'argent de son propre trésor.

LV. Il étoit très-zélé à conserver la majesté du peuple Romain, en empêchant le mélange de ses citoyens avec les étrangers et les esclaves : aussi il n'accorda que très-rarement le droit de bourgeoisie, et limita la puissance d'affranchir des esclaves. Tibere lui ayant demandé une telle faveur, il lui répondit qu'il ne la lui accorderoit que quand il l'auroit convaincu de la légitimité de ses raisons. Livie même ne put obtenir de lui le droit de bourgeoisie pour un Gaulois chargé de tributs en faveur duquel elle s'intéressoit; ce prince se contenta d'affranchir son protégé de toute imposition, et dit à sa femme: « qu'il aimoit beaucoup mieux voir diminuer le re« venu de son domaine, que de prostituer le pri« vilège de citoyen Romain »; non content d'avoir multiplié les difficultés de l'affranchissement, soit réguliers, soit extraordinaire des esclaves, et d'avoir réglé avec soin le nombre de ceux qui y auroient part, leur état et la manière de les distinguer, il régla encore que tout homme qui auroit été mis dans les fers ou à la torture, ne pourroit en aucune maniere obtenir ce privilége.

LVI. L'empereur tenta aussi de rétablir l'ancienne forme de s'habiller; ayant vu un jour dans une assemblée solemnelle une troupe de citoyens vêtus malproprement : « Les voilà donc, s'écria-t-il

avec

« avec indignation, ces hommes que leur toge fait « respecter, ces fiers dominateurs du monde »! Ce fut à cette occasion qu'il chargea les édiles d'empêcher qu'aucun citoyen Romain parût au palais et dans les spectacles, sans avoir quitté l'habillement qu'il tenoit des nations étrangères.

LVII. AUGUSTE, quand l'occasion se présenta, étendit sa générosité sur tous les ordres de l'état; l'union du trésor royal des Ptolémées avec celui de l'empire augmenta si fort l'espèce numéraire, que l'usure baissa tout-à-coup, et qu'on vit doubler le prix des terres: depuis, toutes les fois qu'il s'enrichit par la confiscation des biens des proscrits, il prêta pour un tems et sans intérêt l'argent qui provenoit de leur vente à tout citoyen qui pouvoit répondre du double de la somme; il augmenta le cens des sénateurs, et le porta de huit cent mille sesterces à douze cent; mais il suppléa de son propre trésor la somme qui manquoit aux membres de la compagnie; il faisoit aussi au peuple de fréquentes largesses, et les enfans même y avoient part.

LVIII. QUELQUES traits vont faire connoître qu'Auguste cherchoit plutôt à faire du bien au peuple qu'à capter sa faveur. Le peuple se plaignit un jour de la disette du vin et de sa cherté; ce prince lui en fit des reproches pleins d'amertumes: « Agrippa, mon gendre, dit-il, n'a-t-il pas construit dans Rome assez d'aqueducs? L'eau n'y « manquera jamais, et aucun citoyen ne sauroit « périr de soif ». Une autre fois la multitude lui demanda une largesse qu'il lui avoit promise, et

l'empereur répondit avec fermeté qu'on devoit se fier à sa bonne foi : quelque tems après elle en sollicita un autre qu'on ne lui devoit point, et Auguste donna un édit pour la faire rougir de son impudence ; il y protesta même qu'il ne lui feroit jamais la libéralité qu'elle attendoit, quoiqu'il en eût eu long-tems l'intention.

LIX. DANS une grande stérilité, après avoir épuisé tous les moyens de pourvoir à la subsistance du peuple, il fit sortir de la ville les marchands d'esclaves et les gladiateurs, tous les étrangers, à l'exception des médecins et de ceux qui professoient les arts, et même une partie des esclaves ; cette précaution ramena l'abondance. Il se proposa alors comme on le voit dans ses mémoires, d'abolir pour toujours les distributions de bled faites aux dépens du public, parce que la confiance qu'elles donnoient au peuple nuisoit à l'agriculture, et il ne se désista de son projet que parce qu'il prévit que l'ambition de ses successeurs rendroit bientôt sa réforme inutile.

LX. AUGUSTE se distingua de tous ses prédécesseurs par la magnificence et la variété de ses spectacles ; il donna quatre fois des jeux en son nom, et vingt-trois fois au nom des magistrats absens, ou dont la fortune étoit déjà épuisée ; il faisoit de tems en tems construire des théâtres dans les rues, et l'on y jouoit des farces dans les langues de toutes les nations : les grands spectacles se donnoient non-seulement dans la place publique et dans l'amphithéâtre, mais encore au cirque et dans

des enceintes particulières; quelquefois ces fêtes ne consistèrent que dans des classes; quelquefois il faisoit combattre des vaisseaux dans un terrein creusé auprès du Tibre. Dans les spectacles du Cirque, il y avoit des courses d'hommes et de chariots, et des luttes de gladiateurs contre des bêtes féroces; quelquefois même la jeune noblesse de Rome ne dédaigna pas de grossir le nombre des athlètes.

LXI. Les jeux Troyens étoient ceux qui plaisoient le plus à Auguste, aussi il les donna fréquemment; les enfans de naissance y étoient partagés en divers escadrons, et il attachoit un grand prix à ces anciens exercices, parce qu'ils prouvoient l'excellente éducation de la jeune noblesse. Un nommé *Asprenas* ayant fait dans ces joûtes une chûte qui le blessa dangereusement, il lui fit présent d'un collier d'or, et lui permit à lui et à ses descendans de porter le nom de *Torquatus*. Cependant un neveu du célèbre Asinius Pollion s'y étant cassé la jambe, l'orateur se plaignit au sénat avec amertume, et le prince cessa de donner de si dangereux spectacles.

LXII. Il fit pendant quelque tems monter des chevaliers Romains sur le théâtre, et leur permit de lutter entr'eux à la façon des gladiateurs; mais un sénatus-consulte le leur ayant interdit, il respecta cette défense. Il n'y dérogea qu'une fois pour montrer au peuple une merveille de la nature; c'étoit un jeune homme de naissance nommé *Lucius*, qui n'avoit que deux pieds de haut, qui ne

pesoit que dix-sept livres, et qui avoit une voix d'un volume prodigieux.

LXIII. Assidu à toutes ces fêtes, un jour qu'on célébroit les jeux du Cirque pour accomplir un vœu qu'il avoit fait à Jupiter, il y assista quoique malade, et suivit en litière la statue de la divinité. A la dédicace du théâtre de Marcellus, les appuis de sa chaire curule se relâchèrent, et il tomba par terre; il arriva aussi que dans un spectacle que donnérent ses petits-fils, la charpente de l'édifice menaçant ruine, le peuple s'effraya, et le prince ne pouvant plus le contenir et le calmer, osa passer du trône impérial dans l'endroit du théâtre qui paroissoit le plus prêt à tomber.

LXIV. Auguste établit aussi un ordre singulier parmi les spectateurs, et ce fut l'indécence avec laquelle on refusa dans Pouzzole une place à un sénateur à des jeux célèbres de cette ville, qui l'engagea à cette réforme; il fit faire un sénatus-consulte qui décernoit dans toutes sortes de spectacles le premier rang de sieges aux membres du sénat: comme parmi les ambassadeurs des nations libres ou alliées, il y en avoit quelques-uns de la classe subalterne des affranchis, on leur défendit de s'asseoir dans l'orchestre; on sépara les gens de guerre du reste du peuple, on assigna une place particulière aux pères de familles plébéïens, une autre aux enfans de naissance vis-à-vis de leurs gouverneurs, et on ne souffrit plus que tous les citoyens vêtus de noir restassent au milieu de l'amphithéâtre. Il ne fut plus permis aux femmes de voir même les

combats des gladiateurs sans être séparées des hommes, et on leur assigna une place au-dessus d'eux. Les vestales eurent seules le privilége de s'asseoir sur le théâtre dans un lieu distingué auprès du tribunal du préteur.

Ce prince eut toujours soin d'écarter le sexe du spectacle des athlètes ; dans les jeux qu'il donna comme souverain pontife, le peuple ayant demandé le jeu du pugilat, il le renvoya au lendemain matin, et publia qu'il désiroit que les femmes ne se rendissent pas au théâtre avant cinq heures.

LXV. On l'a vu donner fréquemment des couronnes et des présens considérables aux acteurs, quoiqu'ils ne représentassent point dans les spectacles, et il n'assista jamais aux jeux des villes grecques, sans faire sentir aux combattans sa générosité : la lutte qui lui plaisoit davantage étoit celle du pugilat ; il aimoit à mettre aux prises les Latins contre les Grecs ; il conserva les priviléges des athlètes, et se fit gloire de les augmenter. Cependant il ne toléra aucun désordre de la part des gladiateurs, et il réprima avec sévérité la licence des comédiens : un de ces derniers, nommé *Stéphanion*, se faisoit servir par une femme mariée, dont il avoit fait couper une partie des cheveux, et qui n'avoit point l'habit de son sexe : le prince le sçut, le fit battre de verges sur le théâtre trois jours différens, et le bannit de l'Italie : un préteur lui ayant porté des plaintes sur un pantomime nommé *Hylas*, il ordonna qu'on lui fît subir le même supplice dans la cour de la maison de ce magistrat,

sans fermer la porte aux spectateurs ; il relégua même hors de l'Italie le célèbre Pylade, parce qu'il avoit osé montrer au doigt et faire connoître à la multitude un citoyen qui l'avoit sifflé dans son jeu.

LXVI. AUGUSTE, après avoir mis un si bon ordre dans Rome et dans l'administration des affaires civiles, peupla l'Italie de vingt-huit colonies, y attacha des revenus publics, et y fit élever de beaux monumens ; il leur accorda une partie des droits et des priviléges de la capitale. C'est à lui qu'on doit l'usage d'envoyer à Rome la veille de l'assemblée des comices, les décurions de chaque colonie, afin d'y porter les suffrages cachetés de leurs concitoyens pour l'élection des magistrats : attentif à peupler les villes de province d'honnêtes gens, et à encourager la population de l'espèce humaine, il permettoit aux citoyens qui avoient l'estime publique de servir dans la cavalerie ; et lorsque dans les revues qu'il faisoit, on lui présentoit des Plébéiens dont la famille étoit nombreuse, il leur distribuoit par tête une somme d'environ cinq cens livres.

LXVII. CE prince se chargea de gouverner par lui-même les provinces les plus puissantes et celles dont il n'eût été ni aisé, ni sûr de confier l'administration à des magistrats annuels ; pour les autres, il y laissa établir les proconsuls, se réservant le droit de les visiter et d'en changer la forme de gouvernement. Parmi les villes alliées, il y en avoit que l'anarchie alloit conduire à leur ruine, il leur ôta la liberté de se régler par leurs loix ; d'autres

étoient accablées du fardeau des dettes publiques, il leur envoya de grandes sommes d'argent pour les soulager ; il en fit rebâtir quelques-unes qui avoient été renversées par des tremblemens de terre, et parmi celles qui représentoient les services qu'elles avoient rendus au peuple Romain, il y en eut qu'il égala aux villes du Latium, et il accorda à d'autres le droit de bourgeoisie ; je ne crois pas qu'il y ait une seule province de l'empire que ce prince actif n'ait visitée ; il ne faut en excepter que l'Afrique et la Sardaigne.

LXVIII. Auguste rendit à leurs souverains légitimes presque tous les états dont il avoit fait la conquête, ou il en fit don à des princes étrangers ; il n'en réunit qu'un très-petit nombre à l'empire ; quant aux rois alliés, il s'étudia à les unir entr'eux par de nouvelles alliances, charmé de faire naître parmi eux, ou d'entretenir la concorde, et aussi attentif à veiller sur l'ensemble du vaste état qu'il gouvernoit, que sur les parties qui le constituent ; quand un souverain étoit trop jeune, il lui choisissoit un tuteur jusqu'à ce qu'il fût en âge de régner par lui-même ; il fit même quelquefois élever à la cour avec ses propres enfans ceux de ces monarques étrangers.

LXIX. Quant à l'ordonnance militaire, il distribua des légions et des troupes auxiliaires dans chaque province ; il tenoit ordinairement une flotte à Misène et une autre à Ravenne pour la sûreté des deux mers ; il ne souffrit jamais qu'il y eût plus de trois cohortes dans Rome, et il leur défen-

dit même d'y camper ; les autres étoient en garnison, soit pendant l'été, soit pendant l'hiver, dans les villes voisines ; tous les soldats répandus dans l'empire reçurent une paie fixe et des récompenses proportionnées à leurs exploits ; on régla l'ordre des grades, le tems du service et les fonds pour la subsistance de ceux qui se seroient retirés ; et pour soutenir à jamais les frais d'une pareille entreprise, on établit un trésor militaire.

LXX. Le prince qui avoit à cœur d'être instruit promptement et à propos de tout ce qui se passoit dans les provinces, plaça aussi, sur les grandes routes et à de légères distances, d'abord de jeunes couriers, ensuite des chariots pour faciliter le transport des lettres, et les moyens d'interroger le porteur quand le besoin l'exigeoit.

Auguste se servit d'abord d'un Sphinx pour sceller les actes publics, ses mémoires et ses lettres particulières ; il y employa ensuite un portrait d'Alexandre le Grand, et enfin le sien propre : ce dernier cachet fut gravé par Dioscoride, et servit à ses successeurs : il ne manquoit jamais de désigner dans toutes ses lettres l'heure précise, soit du jour, soit de la nuit où elles avoient été expédiées.

LXXI. Ce prince donna au monde de grands exemples de clémence et d'humanité ; il accorda la vie à la plupart de ses ennemis et leur permit même d'exercer dans Rome les premières magistratures : deux Plébéiens, Novatus et Cassius, l'avoient outragé, l'un en publiant contre lui un libelle diffamatoire sous le nom du jeune Agrippa,

l'autre en se vantant dans un repas, qu'il ne manquoit ni d'intention, ni de courage pour l'assassiner; l'empereur se contenta de punir l'un d'une amende pécuniaire, et l'autre par un exil peu rigoureux. Un jour, dans une audience publique, un nommé *Elien* de Cordoue fut accusé entre autres crimes d'avoir mal parlé de César; Auguste se tourna vers le dénonciateur, et feignant d'être irrité: « Je prétends, dit-il, que tu me prouves ce « que tu avances; je ferai connoître à Elien que j'ai « une langue, et que je puis être encore plus libre « sur son compte qu'il ne l'est sur le mien ». Depuis ce tems là il ne témoigna aucun ressentiment contre l'accusé, et ne fit aucune poursuite contre lui; et Tibère, s'étant plaint un jour dans une lettre de cette modération, il lui répondit: « Mo- « dère la fougue de ta jeunesse, mon cher Tibère, « et ne sois point indigné d'entendre quelqu'un dire « du mal de moi, contentons-nous que personne « ne puisse nous en faire ».

LXXII. Quoique l'usage permît aux proconsuls même de faire élever des temples en leur nom, cependant il n'en érigea aucun dans les provinces, que le nom de Rome n'y fût mis avec le sien; il persévéra sur-tout à refuser cet honneur dans la capitale; il fit fondre toutes les statues d'argent qu'on lui avoit dressées, et il en consacra le produit à faire des trophées d'or pour le temple d'Apollon Palatin. Il eut toujours en horreur le nom *de maître*, le regardant comme une injure flétrissante: dans un spectacle où il présidoit, un acteur

s'étant écrié : « O le juste, ô le bon maître » ! la multitude avec des transports de joie lui en fit l'application ; mais ce prince témoigna par l'air de son visage et par ses gestes combien il étoit choqué de cette flatterie indécente, et le lendemain il donna un édit où il en fit au peuple de vifs reproches ; depuis ce temps-là il interdit aux jeunes princes de sa maison, et entr'eux et par rapport à lui, cette espèce d'hommage, soit qu'ils parlassent sérieusement, soit que ce ne fût qu'une expression de caresse.

LXXIII. Lorsqu'il devoit entrer dans une ville, ou en sortir, il ne le faisoit que sur le soir et à l'approche de la nuit, afin de ne point gêner les citoyens par de vaines cérémonies ; quand il étoit consul, il alloit à pied, et quand il ne l'étoit plus, il se faisoit porter dans une litière couverte ; il admettoit tout le monde sans distinction à l'honneur de le saluer, et l'accueil qu'il faisoit même aux Plébéiens alloit si loin, que voyant un jour un homme obscur trembler en lui présentant une requête, il lui dit en riant, « Qu'il avoit tort de tendre son « mémoire, comme s'il présentoit un denier à un « éléphant ».

Le jour où le sénat s'assembloit, il attendoit que ses membres fussent réunis et assis pour les saluer ; alors il les nommoit chacun par leur nom, sans que sa mémoire eût besoin d'appui ; et quand il sortoit, il répétoit cette sorte d'hommage. Ce prince fut toujours avec les principaux citoyens en commerce de services et de procédés, il ne cessa

d'assister aux fêtes qu'ils célébroient dans leurs familles, que lorsque la vieillesse ou la crainte du tumulte des assemblées lui devinrent des raisons de s'en dispenser. Un sénateur nommé *Gallus* ayant subitement perdu la vue, résolut de se laisser mourir de faim ; Auguste le connoissoit fort peu, cependant il alla le voir, et par ses consolations lui rendit le courage.

LXXIV. Un jour qu'il haranguoit dans le sénat, un de ses membres lui dit avec hauteur : « Je ne « t'entends pas » ; un autre ajouta : « Je te contre- « dirois, si j'étois libre » ; une autre fois étant sorti avec précipitation du temple où cette compagnie étoit assemblée à cause des querelles indécentes qui s'y élevoient sans cesse, on lui dit qu'il devoit être permis à des sénateurs de parler librement sur la république. Antistius Labéo témoigna encore plus de hardiesse dans une de ces élections où un sénateur en choisit un autre ; ce républicain nomma *Lépidus* l'ancien ennemi d'Auguste, et alors exilé. L'empereur lui demanda s'il ne connoissoit personne plus digne de remplir cette place : « Chacun, « répondit-il, a droit de juger par lui-même », et ce trait de liberté ne lui devint point funeste.

LXXV. Cette modération s'étendoit sur les républicains les plus téméraires. On répandit contre lui dans le sénat des libelles diffamatoires ; ce prince ne parut pas en craindre les effets, et il n'eut pas beaucoup de peine à les refuter ; il ne fit aucune recherche des auteurs, et il se contenta d'établir une loi pour poursuivre ceux qui, sous

des noms empruntés, flétriroient la réputation d'un citoyen par des vers satyriques ou des libelles.

Il crut devoir réprimer par un édit la licence des hommes jaloux et inquiets qui répandoient contre lui des plaisanteries cruelles; cependant il empêcha le sénat d'informer contre ceux qui en feroient usage dans leurs testamens; toutes les fois qu'il assistoit à l'assemblée pour l'élection des magistrats, il se répandoit dans les tribus avec les candidats qu'il vouloit favoriser, et faisoit la cour à tous les citoyens suivant l'usage de nos ancêtres; lui-même il donnoit son suffrage dans sa tribu, comme le dernier des Plébéiens; il ne rougissoit point d'être appellé en témoignage dans les jugemens, d'y être interrogé et même refuté avec aigreur; il refusa de donner une juste étendue au palais de la justice, afin de n'être point obligé d'usurper sur les propriétaires des maisons voisines.

LXXVI. Ses amis, quelle que fût leur autorité dans Rome, étoient soumis aux loix et aux formes judiciaires, comme le dernier des citoyens. Asprenas, un de ses favoris, fut un jour accusé d'empoisonnement par Cassius Sévérus; Auguste consulta le sénat sur la conduite qu'il devoit tenir, et lui fit part de sa perplexité; il craignoit, dit-il, en défendant Asprenas, de dérober un coupable à la juste rigueur des loix, et en l'abandonnant, de paroître condamner d'avance son ami; sur l'avis général il se mit dans le rang des spectateurs, et y resta quelques heures, mais en silence, et sans se permettre de louer l'accusé suivant l'ancien usage.

Il accorda sa protection à tous ses cliens; il défendit en particulier un ancien militaire qu'on poursuivoit en réparation de quelques injures; cependant, de tous les accusés, il ne déroba à la rigueur des lois qu'un nommé *Castricius*, qui lui avoit révélé la conjuration de Murena, et encore il ne le sauva qu'en priant son accusateur de se désister de sa poursuite.

LXXVII. Il est aisé de juger combien tant de vertus le firent aimer; je ne parle point ici des sénatus-consultes dressés en son honneur; on peut croire que le respect ou la nécessité ont dicté de tels hommages; mais voici d'autres témoignages de la bienveillance universelle. L'ordre des chevaliers, de son propre mouvement, s'accorda à solemniser pendant deux jours l'anniversaire de sa naissance; toutes les années les différens ordres de l'état se réunissoient à jetter quelques pièces de monnoie dans le lac de Curtius, sous le titre de vœu pour la prospérité; les citoyens étoient aussi dans l'usage au commencement de l'année, de porter au Capitole des présens pour ce prince, même lorsqu'il étoit absent; Auguste employoit les sommes qu'il en tiroit à acheter de superbes statues des dieux qu'il plaçoit dans les rues de Rome: on distingue en particulier celles de Jupiter et d'Apollon; après l'incendie du palais qu'il avoit sur le mont Palatin, les vieux soldats des légions, les officiers de justice, les tribus, et des particuliers de tout état se cotisèrent suivant leurs facultés pour le rebâtir; mais l'empereur se contenta de parcourir tous ces

présens, et de tirer de chaque somme un seul denier; lorsqu'il rentroit dans Rome, on le recevoit avec des acclamations d'un heureux présage pour lui, on chantoit des vers en son honneur, et, dans un jour si solemnel, on ne conduisoit aucun criminel au supplice.

LXXVIII. Tout le peuple Romain, d'un commun accord et dans un mouvement subit de reconnoissance, déféra à Auguste le titre de *Père de la Patrie;* il en reçut la première nouvelle à Antium par une députation solemnelle : son refus ne découragea personne, et un grand nombre de citoyens couronnés de lauriers le saluèrent sous ce titre dans un spectacle de Rome; enfin on répéta cette cérémonie au milieu du sénat; il n'y eut pour cet effet ni décret, ni acclamation; mais la compagnie entière chargea Valérius Messala d'exprimer ainsi ses sentimens : « Le sénat, ô Auguste, se réunit avec « le peuple Romain pour te saluer sous le nom de « *Père de la Patrie;* puisse cet hommage contri« buer à ta félicité et à celle de ta maison! Nous « offrons pour toi les mêmes vœux que pour le « bonheur de la république ». Le prince répondit alors, les larmes aux yeux : « Je suis, pères cons« cripts, au comble de mes vœux, que me reste« t-il à demander aux dieux, sinon de mériter jus« qu'au dernier soupir ce témoignage de votre « bienveillance ».

LXXIX. Son médecin Musa le tira d'une maladie dangereuse *, et par reconnoissance il lui fit

* L'an de Rome 731, avant J. C. 23.

ériger une statue d'airain auprès de celle d'Esculape; quelques pères de famille ordonnèrent dans leurs testamens à leurs héritiers d'offrir des sacrifices au Capitole, et d'attacher sur la tête des victimes une inscription qui désignât que leurs vœux étoient accomplis, puisqu'en mourant ils laissoient Auguste plein de vie : plusieurs villes d'Italie datèrent le commencement de leur année du jour où ce prince étoit venu pour la première fois dans leurs murs ; on lui éleva aussi des temples et des autels dans les provinces, et on établit tous les cinq ans, presque dans chaque ville, des jeux publics en son honneur.

Les rois ses amis et ses alliés se signalèrent aussi par leur reconnoissance; ils bâtirent chacun dans leurs états une ville nouvelle à qui ils donnèrent son nom, et ils se proposèrent d'achever, à frais communs, le fameux temple de Jupiter Olympien commencé plusieurs siècles auparavant à Athènes, et de le dédier au génie de ce prince: on vit aussi quelques-uns de ces souverains quitter leurs états et suivre Auguste, soit à Rome, soit dans les provinces, revêtus d'une simple toge, sans sceptre et sans diadéme, comme s'ils n'eussent été que ses clients.

LXXX. J'ai assez fait connoître Auguste revêtu des premières dignités de l'état et gouvernant avec sagesse l'univers, soit dans la paix, soit pendant les troubles de la guerre. Il est tems de peindre Auguste comme homme privé, de le faire voir dans l'intérieur de sa famille, et d'examiner son

caractère et ses mœurs depuis sa jeunesse jusqu'au dernier moment de sa vie.

Ce prince perdit sa mère durant son premier consulat; et sa sœur Octavie*, la cinquante-quatrième année de son âge: sa tendresse pour elle ne s'étoit jamais démentie pendant leur vie, et il leur rendit les plus grands honneurs après leur mort.

LXXXI. Il étoit encore fort jeune quand il épousa la fille de Servilius Isauricus; il étoit alors brouillé avec Marc Antoine, quelque tems après les deux triumvirs se réconcilièrent, et leurs soldats desirant que la paix s'affermît entr'eux par une alliance, Auguste épousa Claudia, belle-fille de son rival, quoiqu'elle fût à peine en âge de se marier; sur ces entrefaites il s'éleva une vive inimitié entre lui et Fulvia sa belle-mère, et il renvoya Claudia qui n'avoit encore que le nom de sa femme; quelque tems après il donna encore sa main à Scribonia, veuve de deux consulaires; mais, indigné de la perversité de ses mœurs, il fit bientôt divorce avec elle, et il enleva à Tibère Néron, Livie, quoiqu'elle fût enceinte; cette princesse fut la seule personne qui captiva le cœur de ce prince, et il l'aima jusqu'à sa mort avec la même vivacité.

LXXXII. Julie fut le fruit de son union avec Scribonia; mais à son grand regret, il n'eut point d'enfans de Livie; cette princesse, il est vrai, fut grosse quelque tems, mais elle accoucha avant

* La même année que le temple de Janus fut fermé, de Rome 744, avan. J. C. 10.

terme;

terme; Auguste donna Julie à Marcellus, fils d'Octavie sa sœur, dès qu'il sortit de l'enfance; après sa mort *, il la fit épouser à Agrippa, et il fit agréer cet arrangement à sa sœur avec assez de peine; car Agrippa étoit alors marié à une sœur de Marcellus, et en avoit même des enfans; le gendre d'Auguste mourut, et ce prince jetta les yeux pour le remplacer parmi les grands et même dans l'ordre des chevaliers; enfin il se détermina pour Tibère son beau-fils, et il le força à répudier la femme qu'il avoit alors, quoiqu'elle fût enceinte et mère de famille; on voit dans un écrit de Marc Antoine qu'Auguste promit d'abord Julie au fils de ce triumvir, et qu'il la proposa ensuite à un Cotison, roi des Gètes, à condition que ce prince, de son côté, lui accorderoit sa fille en mariage.

LXXXIII. Julie et Agrippa donnèrent à l'empereur trois petits-fils, Caius, Lucius et Agrippa, et deux petites-filles, Julie et Agrippine, dont l'une fut mariée à Paulus, fils du censeur; et l'autre à Germanicus, fils de sa sœur; Auguste adopta les deux aînés, les fit émanciper, les admit de bonne heure au gouvernement de l'empire; et après les avoir désignés consuls, leur confia le gouvernement des provinces et le commandement des armées. Il prit un soin particulier de l'éducation de ses filles, et ne crut point les avilir en leur faisant apprendre à filer; il voulut qu'on écrivit dans un journal particulier le récit de leurs discours et de leurs actions; il leur interdit tout commerce avec

* Qui arriva l'an de Rome 731, avant J. C. 23.

les étrangers, et Tucinius, jeune homme de naissance et bien fait de sa personne, ayant été saluer Julie à Baïes, Auguste lui reprocha d'avoir manqué à la décence.

LXXXIV. Pour ses petit-fils, il leur apprit lui-même les premiers principes des belles-lettres et divers exercices du corps, tels que l'art de nager; il s'appliqua sur-tout à leur faire imiter parfaitement son écriture: toutes les fois qu'ils mangeoient avec lui, il les faisoit placer au bas de son lit, et quand il faisoit un voyage, ils l'accompagnoient à cheval, ou le précédoient en litière; mais en vain fondoit-il de grandes espérances sur une famille élevée avec tant de soin, la fortune se joua de tous ses projets; sa fille et sa petite-fille secouèrent le joug des mœurs, et pour voiler leur opprobre, il fut contraint de les exiler; dans l'intervalle de dix-huit mois il perdit les deux aînés de ses petits-fils: Caïus périt en Lycie, et Lucius à Marseille. Il lui restoit Agrippa, et il l'adopta solemnellement avec Tibère, en vertu d'une loi portée par les Curies; mais bientôt il eut à se plaindre du caractère sauvage et intraitable du premier de ses fils adoptifs; alors il le deshérita, et le bannit à Surrente.

LXXXV. Auguste fut moins sensible à la mort de ses enfans qu'à leur opprobre; il apprit le sort funeste de Caïus et de Lucius sans se livrer au désespoir; mais, pour les crimes de sa fille, il en écrivit au sénat, et la lettre fut lue publiquement par un questeur: depuis cet événement il se sépara plusieurs jours, par un principe de honte de la

compagnie des hommes; il balança même s'il feroit mourir celle qui deshonoroit sa maison; dans le même tems Phœbe, une des affranchies de sa fille et complice de ses desordres, s'étrangla, et le prince ne put s'empêcher de s'écrier qu'il eût mieux aimé être le père de Phœbe que celui de Julie. Cette princesse accoucha dans son exil, et Auguste lui défendit de nourrir cet enfant et de le reconnoître.

LXXXVI. Ce prince eut la même rigueur pour Agrippa: comme ce jeune homme, loin de devenir plus traitable, multiplioit de jour en jour ses transports de férocité; il le rélégua dans une île, et environnna sa maison d'une enceinte de soldats; il porta la précaution jusqu'à exiger un sénatus-consulte pour éterniser l'exil de ce prince; ces traits de sévérité l'affligeoient cependant, et toutes les fois qu'on parloit devant lui de sa famille, il s'écrioit en soupirant: « Plût aux dieux immortels « qu'ils m'eussent fait vivre sans femme, et mourir « sans enfans »!

LXXXVII. Auguste étoit difficile en amitié, mais il ne la trahissoit jamais; les vertus de ses favoris trouvoient en lui un ardent admirateur, et leurs défauts légers un juge indulgent; aussi on ne voit pas qu'il ait jamais maltraité ses amis; il ne faut excepter que Salvidienus Rufus et Cornelius Gallus qu'il avoit élevés du rang le plus bas, l'un au consulat, et l'autre au gouvernement de l'Egypte; mais ils méritèrent leur sort; Rufus, coupable de haute trahison, fut condamné à mort par le sénat; Gallus, convaincu d'ingratitude, reçut

ordre de ne paroître jamais dans le palais de son bienfaiteur et dans les provinces de son ressort; mais ce malheureux, ne pouvant répondre aux accusations intentées contre lui, et effrayé du sénatus-consulte qui en fut la suite, se tua lui-même; Auguste dans cette occasion, voyant l'indignation des sénateurs, témoigna qu'il étoit flatté de leur attachement, et il dit, les larmes aux yeux, qu'il étoit le seul homme qui n'eût pas la liberté de se fâcher contre ses amis autant qu'il le desiroit.

LXXXVIII. Ce prince aimoit assez ses amis pour en exiger du retour, soit pendant leur vie, soit après leur mort: en effet, quoiqu'il témoignât peu d'ardeur pour les legs des étrangers, et qu'il se fît scrupule de toucher à l'héritage d'un inconnu quand il étoit couché sur son testament, cependant il pesoit avec le plus grand intérêt les dernières volontés de ses amis; il témoignoit ouvertement son chagrin quand le legs qu'ils lui laissoient étoit trop petit, ou qu'ils ne faisoient pas mention de lui en termes assez honorables; mais aussi il s'abandonnoit aux plus vifs transports de la joie, quand leur piété égaloit leur reconnoissance: lorsque le testateur étoit un pere de famille, il cédoit à l'instant son legs à ses enfans, ou, s'ils étoient en bas âge, il attendoit, pour le leur rendre avec usure, le jour où ils prenoient la robe virile, ou celui de leurs nôces.

LXXXIX. Auguste montra à l'égard de ses domestiques un sage tempérament de sévérité et d'indulgence; il avoit beaucoup d'amitié et de considé-

ration pour ses affranchis, entre autres pour Encelade; Côme, un de ses esclaves, répandant contre lui des écrits injurieux, il se contenta de le punir en lui faisant mettre les fers aux pieds: un jour se promenant avec Diomède, l'intendant de sa maison, celui-ci effrayé à la vue d'un sanglier qui s'avançoit vers eux, plaça son maître entre lui et la bête féroce; malgré la grandeur du danger qu'il avoit couru, comme l'action de Diomède étoit en elle-même innocente, il aima mieux le plaisanter sur sa timidité que de le punir de son offense; néanmoins il condamna à mort Proculus, un des affranchis qui lui étoit le plus cher, parce qu'on le surprit en adultère avec une dame Romaine; il fit rompre les jambes à Thallus, son secrétaire, parce qu'il s'étoit laissé corrompre par une somme de cinq cent deniers romains pour communiquer une de ses lettres; instruit que le précepteur et les officiers de la maison de Caïus, son fils, se servoient de l'occasion de la maladie de leur maître et de sa mort pour vexer la province qu'il gouvernoit, il leur fit mettre une pierre au col, et ordonna qu'on les jettât dans une rivière.

XC. La jeunesse de ce prince fut flétrie par le déréglement de ses mœurs. Mais Antoine prétendoit qu'il n'avoit mérité d'être adopté par César qu'en se prostituant à lui, et le frère de ce triumvir ajoutoit que, tout couvert de cet opprobre, il avoit été en Espagne vendre à Hirtius les restes de sa pudeur pour une somme de cinquante mille écus; Sextus Pompée de son côté, reprochoit à cet em-

pereur d'être efféminé ; on sait qu'il approchoit de ses jambes des noix ardentes pour en brûler le poil et en faire renaître un autre qui eût plus de mollesse ; le peuple Romain en étoit instruit, et un jour au spectacle on applaudit avec malignité un vers déclamé avec un accompagnement de tambourin par un personnage qui représentoit un prêtre de Cybèle, et dont voici le sens : « Vois ce comédien « efféminé, comme avec un clin d'œil il régit l'u-« nivers ».

XCI. Il est certain, et ses amis en conviennent, qu'Auguste déshonora plusieurs dames Romaines ; il est vrai qu'on l'excuse, en disant qu'il chercha moins à satisfaire son penchant aux plaisirs de l'amour, qu'à découvrir par le moyen de ses maîtresses, les complots de ses ennemis. Marc Antoine, outre le mariage précipité de Livie, lui reprochoit d'avoir emmené une femme consulaire en présence de son mari, d'une salle de festin dans une chambre voisine, et de l'avoir reconduite devant les convives les oreilles rouges et les cheveux encore en désordre : on dit qu'il répudia Scribonia, parce qu'elle se plaignoit de l'énorme crédit d'une de ses concubines. Ses amis empressés à lui procurer de nouvelles jouissances, s'informoient des personnes les plus belles, soit qu'elles fussent mères, soit qu'elles fussent encore filles, et avant de les envoyer au palais les deshabilloient pour les examiner, comme des esclaves qu'on met en vente.

XCII. On connoît aussi une singulière partie de plaisir que fit Auguste avec ses amis, et qu'il appel-

loit *le repas des douze divinités*; les convives parurent en effet avec les attributs des dieux et des déesses, et l'empereur lui-même figuroit Apollon : Marc Antoine dans une de ses lettres nomme ces douze sacriléges, et les couvre d'oppobre.

Ce qui excita encore plus l'indignation publique, contre les convives de ce repas, c'est qu'alors Rome étoit en proie aux horreurs de la famine; aussi le peuple mutiné cria-t-il le lendemain « que les dieux « avoient mangé tout le bled de l'Italie, et que, si « César étoit Apollon, il n'étoit qu'Apollon bour- « reau ». Ce dieu étoit en effet honoré dans un quartier de la ville sous cette bizarre dénomination.

XCIII. On reproche encore à Auguste sa manie pour rassembler à grands frais les vases les plus précieux d'airain de Corinthe, et sa passion pour les jeux de hazard : dans le tems des proscriptions on mit sur une de ses statues une inscription satyrique qui faisoit entendre qu'on n'avoit mis à prix la tête de quelques citoyens, que parce qu'ils possédoient beaucoup de meubles de Corinthe; on répandit aussi pendant la guerre de Sicile une épigramme dont voici le sens : « César a été défait dans deux « batailles navales ; afin de vaincre quelquefois, il « passe sa vie à jouer aux dés ».

XCIV. Auguste ne chercha point à se justifier de sa passion pour le jeu ; en effet c'étoit pour lui un simple amusement, il s'y livra même en public jusque dans sa vieillesse, et il y employoit particulièrement le mois de décembre et les jours de réjouissances publiques.

Voici une lettre qu'il écrivit sur ce sujet à son beau-fils : « Nous avons, mon cher Tibère, passé « dans le sein du plaisir les fêtes de Minerve ; car « nous avons joué tous les jours, et le jeu a été fort « vif ; votre frère a jeté les hauts cris, comme s'il « étoit ruiné ; cependant peu à peu ses affaires se « sont rétablies, et sa perte à la fin a été fort peu « considérable ; pour moi j'ai perdu vingt mille « sesterces ; mais c'est que, suivant mon usage, « j'ai été libéral et j'ai beaucoup hazardé ; car, si « je m'étois fait payer exactement, ou que j'eusse « gardé tout mon profit, j'aurois gagné cinquante « mille sesterces ; mais je ne me repens pas de ma « générosité, elle me mettra au rang des immor- « tels ». Je ne crois pas que le reste de la conduite d'Auguste ait jamais paru suspect ; ses ennemis même n'ont osé dans d'autres points le flétrir.

XCV. Sa première demeure fut auprès du grand marché dans une maison qui avoit appartenu à l'orateur Calvus ; il alla loger ensuite sur le mont Palatin ; la maison qu'il y occupa étoit celle des Hortensius ; elle étoit peu vaste et sans apparence ; l'architecte avoit construit les colonnes de ses portiques avec de la pierre d'Albe, et n'avoit mis ni marbre, ni parquet précieux dans ses appartemens. Auguste y resta cependant plus de quarante ans, couchant dans le même cabinet hiver et été, quoiqu'il s'apperçût que la saison du froid nuisoit à sa santé quand il la passoit dans Rome ; lorsqu'il avoit quelque affaire secrette à traiter, ou qu'il vouloit travailler sans être interrompu, il se

retiroit sur un belvedère de sa maison auquel il avoit donné le nom de *Syracuse*, ou dans la maison de plaisance de quelques-uns de ses affranchis; quand il étoit malade, il couchoit chez Mécène, son favori.

Quand ce prince vouloit se dérober au tumulte des affaires, il choisissoit pour sa retraite des jardins situés proche de la mer, les îles de la Campanie, ou quelques petites villes voisines de Rome, telles que Lanuvium, Préneste et Tibur: il y avoit dans la dernière un fameux temple d'Hercule sous les portiques duquel il se plaisoit à donner ses audiences. Il étoit blessé du faste des maisons de plaisance; sa petite fille Julie en ayant fait élever une à grands frais, il la fit raser jusques aux fondemens; les siennes étoient moins riches que commodes; on y voyoit fort peu de statues et de tableaux, mais beaucoup d'allées et de bosquets, et sur-tout un grand nombre de monumens rares et célèbres, c'est ainsi qu'il décora sa maison de Caprée des armes de quelques héros et d'ossemens gigantesques de bêtes féroces qu'on a pris pour les squelettes des Titans.

XCVI. Ce prince mit beaucoup d'économie dans les meubles de son palais; on a conservé des tables et des lits qui lui appartenoient, et que dédaigneroit aujourd'hui un simple particulier dans l'aisance; le lit où il couchoit étoit fort bas et avoit la plus simple couverture; sa robe étoit une robe de ménage que lui faisoient sa femme, sa sœur et ses filles; il ne pouvoit souffrir une toge ou une

robe de cérémonie qui fussent trop larges ou trop étroites ; il portoit une chaussure fort élevée, afin de paroître plus grand, et son habillement étoit toujours tout prêt dans son appartement, afin de n'être point arrêté quand il devoit sortir pour des affaires d'importance.

XCVII. Il donnoit fréquemment de grands repas, mais le nombre des convives étoit fixé, et il n'admettoit que des personnes choisies parmi la noblesse; Valérius Messala prétend que ce prince ne fit jamais manger avec lui aucun affranchi, excepté Menas dont il avoit fait un citoyen Romain pour le récompenser de lui avoir livré la flotte de Pompée; cependant il paroît par la lettre d'Auguste, que, se trouvant dans la maison de campagne d'un ancien soldat de sa garde, il le fit manger à sa table; il alloit d'ordinaire fort tard aux festins, et sortoit de bonne heure : aussi les convives ne se gênoient point avec lui : ils se mettoient à table avant qu'il parût, et y restoient après son départ; les repas qu'il donnoit, étoient à trois services, et dans les grandes cérémonies il y en avoit six; mais il suppléoit au faste par l'accueil le plus flatteur; quand il voyoit ses amis parler bas ou à demi-voix, il demandoit à être dans leur confidence, et il varioit les plaisirs de la table par des concerts, des farces, et quelquefois même en faisant introduire dans le sallon des philosophes cyniques, et des charlatans.

XCVIII. Auguste célébroit à grands frais les fêtes solemnelles de Rome; quelquefois cependant

il n'y mettoit que de la gaîté : aux Saturnales et dans d'autres occasions, suivant son choix, tantôt il distribuoit de l'or, de l'argent et des robes de grand prix ; tantôt ses présens ne consistoient qu'en diverses pièces de monnoie battues sous les rois de Rome, ou chez les princes étrangers ; quelquefois il n'envoyoit que des étoffes tissues de poil de chèvre, des éponges, des tenailles et d'autres bagatelles de ce genre, dont les noms à double entente faisoient naître d'ingénieuses équivoques ; dans les festins qu'il donnoit alors, il formoit une espèce de loterie de plusieurs meubles de valeur inégale, ou il vendoit des tableaux dont on ne voyoit que le revers de la toile ; il dépendoit alors du hazard que l'espérance des acheteurs fut remplie ou frustrée ; à chaque service on mettoit l'enchère sur ces lots, et les convives se communiquoient ensuite leur perte ou leur bonne fortune.

XCIX. Il n'est point inutile de donner quelques détails sur la frugalité d'Auguste ; ce prince mangeoit fort peu et n'étoit point délicat ; il aimoit avec passion le pain des esclaves, les petits poissons, le fromage de lait de vaches et les figues fraîches qui sont de deux saisons ; il mangeoit avant le repas à quelle qu'heure et en quelque lieu que ce fût, ne suivant pour régle que l'appétit et le besoin. On voit par ses lettres quelques traits de sa frugalité ; dans un voyage il ne mangea que du pain et des dattes de palmier. Une autre fois en revenant de l'ancien palais de Numa dans sa maison, il dîna avec une once de pain et quelques

grappes de raisin aigre. Il écrivoit un jour à Tibère : « Les Juifs ne gardent point avec tant de « scrupule leur jeûne au jour du sabat que j'ai gardé aujourd'hui le mien ; car, quoiqu'à une heure « de nuit, je n'ai mangé que deux bouchées de « pain dans le bain avant de me faire parfumer ». De cette inexactitude dans l'ordre de ses repas, il s'ensuivoit qu'il mangeoit souvent seul avant que sa table fût servie, ou lorsque tout le monde avoit dîné, et qu'il se trouvoit sans appétit au milieu des plus beaux services.

C. Après le repas du matin il faisoit sa méridienne sans prendre la peine de se déshabiller, ayant les pieds découverts et la main sur les yeux, quand il avoit soupé, il se plaçoit sur un lit de repos pour travailler à la lumière ; là il veilloit fort avant dans la nuit jusqu'à ce qu'il eût achevé son journal, ou du moins qu'il l'eût fort avancé ; il se couchoit ensuite et dormoit environ sept heures, mais d'un sommeil interrompu ; car dans cet intervalle il s'éveilloit au moins trois ou quatre fois : lorsqu'il lui étoit impossible de s'assoupir, il appelloit quelques personnes de sa maison pour lire devant lui, ou pour s'entretenir, ce qu'il prolongeoit bien au-delà du point du jour ; lorsqu'il veilloit, c'étoit toujours aux flambeaux et dans la compagnie de quelques personnes ; il étoit incommodé quand il se levoit trop matin ; et s'il y étoit obligé, soit pour ses affaires, soit à cause d'un sacrifice, pour ne point nuire à sa santé, il demeuroit dans la chambre la plus proche de celle de ses en-

claves; souvent même lorsqu'il se sentoit assoupi, il faisoit arrêter sa litière dans les rues, et prenoit un léger sommeil.

CI. Auguste étoit bien fait de sa personne, et sa beauté se soutint même jusques dans sa vieillesse; cependant il étoit peu curieux de parure, et il portoit le mépris pour elle jusqu'au point de se faire couper à la fois les cheveux par plusieurs de ses esclaves; pour sa barbe, tantôt il la faisoit couper, tantôt il la faisoit raser, et pendant ce tems-là il écrivoit quelque lettre, ou s'occupoit de quelque lecture; il avoit tant de douceur et de sérénité dans le visage, soit qu'il parlât, soit qu'il gardât le silence, que son regard seul en imposoit à ses ennemis. Un seigneur Gaulois avoua un jour à ses concitoyens qu'en traversant les Alpes avec ce prince, il s'étoit proposé de le jetter dans un précipice, qu'il s'étoit en effet approché de lui sous prétexte de l'entretenir, mais qu'à sa vue tout son courage avoit disparu.

CII. Il éprouva durant le cours de sa vie de grandes et douloureuses maladies; ce fut sur-tout après son expédition contre les Cantabres qu'il en eut une dont la violence fit craindre pour sa vie; un flux continuel d'humeurs vint lui attaquer le foie, et désespéré de voir que la médecine ordinaire ne lui donnoit aucun soulagement, il suivit le conseil hardi de son médecin Musa, quitta les fomentations chaudes, et se guérit en prenant les bains froids; ce prince avoit aussi toutes les années des incommodités périodiques; vers le jour de sa nais-

sance, il tomboit dans la langueur; au commencement du printems, il étoit sujet à une colique venteuse, et à une pesanteur de tête lorsque le vent du midi souffloit; avec un tempérament aussi dérangé, il souffroit également des ardeurs de l'été et des rigueurs de l'hiver.

CIII. Dès que le feu des guerres civiles fut éteint, il cessa d'aller au champ de Mars, manier des armes et monter des chevaux; il s'amusoit à la paume ou au ballon, et dans la suite il se contenta de s'y promener: seulement au bout de la carrière il s'exerçoit quelque tems à sauter enveloppé d'une grosse fourrure; quand il vouloit donner quelque relâche à son esprit, il jouoit aux dez; aux noix ou aux osselets avec des enfans que la finesse de leurs traits et la gentillesse de leur babil rendoient aimables; c'étoient d'ordinaire des Maures et des Syriens dont il faisoit choix, car pour les nains et ceux qui étoient contrefaits, il les fuyoit comme des jeux de la nature dont la rencontre ne pouvoit être que d'un très-mauvais augure.

CIV. Dès sa première jeunesse, Auguste cultiva avec ardeur l'éloquence et les arts libéraux; dans les guerres de Modène, malgré le fardeau des affaires dont il étoit chargé, il ne passoit aucun jour sans lire, écrire et déclamer; il avoit une facilité naturelle pour s'exprimer sur-le-champ sur des sujets non prévus; cependant il ne parla jamais ni devant le sénat, ni au peuple, ni à son armée, sans avoir composé avec soin ses discours; et soit qu'il voulût s'épargner la peine d'apprendre par

cœur, soit qu'il craignît de manquer de mémoire, il étoit dans l'usage de les lire au lieu de les déclamer; quand il avoit des entretiens importans avec quelques particuliers, même avec Livie, il les écrivoit sur ses tablettes, afin de pouvoir au besoin les citer avec exactitude; il avoit un son de voix qui lui étoit propre, et son accent ne manquoit ni de douceur, ni de graces; afin de l'entretenir, il prenoit souvent des leçons d'un maître de musique, et lorsqu'il étoit enrhumé il chargeoit un crieur public de lire au peuple sa harengue.

CV. Le style de ce prince étoit simple sans être dépourvu d'élégance; il évitoit avec soin les sentences, les tours de phrases trop recherchés, et sur-tout les termes surannés; sa principale attention étoit de présenter à l'esprit le sens le plus clair; aussi pour ne point embarrasser ses lecteurs ou retarder leur marche, il ajoutoit des prépositions et des conjonctions où l'usage les supprimoit, persuadé qu'il faut toujours sacrifier l'agrément à la clarté.

Il témoignoit un égal mépris pour ceux qui affectent de se servir de mots nouveaux, et pour ceux qui rajeunissent les anciens; il critiquoit sans cesse la parure efféminée du style de Mécène, et il le parodioit pour le corriger; il faisoit aussi la guerre aux expressions surannées de Tibère, et à ce style entortillé de Marc Antoine, qu'il est plus aisé d'admirer que d'entendre; choqué sur-tout de l'inconstance et du mauvais goût du dernier qui le portoit sans cesse à choisir de mauvais modèles; il

lui écrivoit : « Tu balances donc si tu imiteras le « rhéteur Cimber ou le grammairien Veranius? Si « tu feras usage des expressions que Salluste a ti- « rées du livre des origines de Caton, ou si tu « transporteras dans notre langue ces sentences vui- « des de sens et cette stérile abondance qui carac- « térisent l'éloquence asiatique » ? En écrivant à sa petite-fille Agrippine, après l'avoir louée sur son esprit, il ajoutoit : « Mais garde-toi d'un ton et d'un « style affecté qui ne te gêneroit pas moins que tes « lecteurs ».

CVI. Il n'avoit point une connoissance superficielle de la langue de Démosthène; on dit même qu'il la parloit avec beaucoup d'aisance; son premier maître fut Apollodore de Pergame; ce rhéteur étoit déjà vieux, lorsqu'Auguste encore jeune l'amena avec lui à Apollonie; ce prince acquit des connoissances fort étendues; il se lia avec Sphærus, avec le philosophe Areus et ses deux fils Denys et Nicanor; cependant il n'avoit pas encore la facilité de s'exprimer à propos, ni la hardiesse de composer quelque ouvrage; s'il avoit à faire un discours grec, il mettoit ses idées en latin, et chargeoit une personne de les traduire; il réussissoit beaucoup mieux dans la poésie; il se plaisoit en particulier à l'ancienne comédie, et il fit représenter souvent sur le théâtre de Rome, des pièces dans le goût d'Aristophane.

CVII. Il ne parcouroit jamais inutilement les auteurs de Rome et de la Grèce, et il savoit en tirer des exemples ou des préceptes pour la correction

des

des mœurs ; il traduisoit ces traits de morale mot pour mot, et au besoin il les envoyoit aux officiers de sa maison, aux gouverneurs des provinces, aux magistrats de Rome et à ses généraux d'armée : il lui arrivoit aussi de réciter des ouvrages entiers au sénat et au peuple Romain ; alors il annonçoit son projet par un édit ; ce prince lut en entier les harangues de Métellus sur l'encouragement des mariages, et celles de Rutilius sur l'économie à observer dans les bâtimens : son objet étoit de convaincre qu'il n'étoit pas le premier auteur de ces réformes, mais que plusieurs siècles auparavant des hommes respectables les avoient déjà proposées.

Auguste fit le plus grand accueil aux beaux génies de son tems ; il écoutoit avec patience et avec bonté la lecture de leurs ouvrages, soit que ce fussent des poëmes ou des histoires, des harangues ou des dialogues ; cependant il n'aimoit pas qu'on écrivit son éloge, à moins qu'on ne louât les grandes choses qu'il avoit faites ; et que son panégyriste ne fût un homme célèbre ; il commandoit même aux préteurs de ne pas souffrir que dans leurs jeux publics son nom fût avili à force d'être prononcé.

CVIII. Ce prince avoit le foible de la superstition ; il trembloit à la vue des éclairs ou au bruit du tonnerre, et il croyoit se garantir du péril en portant toujours une peau de veau marin ; à l'approche d'un orage il se renfermoit dans un caveau obscur et souterrein ; et cette foiblesse devoit son

origine à un accident qui lui arriva pendant la nuit, lorsque la foudre tomba sur sa litière.

Il ne négligeoit ni ses propres songes, ni ceux que les étrangers faisoient à son sujet; à la bataille de Philippes, il avoit résolu, à cause d'une indisposition, de ne point sortir de sa tente; mais le songe d'un de ses amis lui fit rompre son projet, et il s'en trouva fort bien; car Brutus s'empara de son camp, et l'ennemi qui le crut dans sa litière fondit sur elle et la mit en pièces. Ordinairement au printems il avoit un grand nombre de visions menaçantes, mais elles étoient sans effet; le reste de l'année elles étoient plus rares et moins frivoles. Il avoit dédié dans le Capitole un temple à Jupiter Tonnant, auquel il rendoit assidument ses hommages: bientôt il crut voir en songe Jupiter Capitolin qui se plaignoit d'un qui lui enlevoit ses adorateurs, et il lui répondit toujours en dormant que ce voisin étoit auprès de lui pour lui servir de portier; à son réveil il vérifia ce songe, et fit environner de sonnettes le temple de Jupiter Tonnant; ce fut encore en vertu d'un rêve que, tous les ans, à un certain jour, il demandoit l'aumône au peuple, et tendoit la main aux passans pour la recevoir.

Il ne négligeoit ni les auspices, ni les augures, persuadé que cette science frivole n'étoit point faite pour tromper; si, le matin, on mettoit à son pied droit la chaussure du pied gauche, il en concluoit qu'il étoit menacé d'un grand péril; si, au commencement d'un voyage de long cours, soit

sur mer, soit sur terre, il tomboit une petite rosée, il se flattoit d'un prompt et heureux retour; il prenoit sur-tout le plus plus grand intérêt aux prodiges; une palme ayant poussé entre les jointures d'un mur devant son palais, il transplanta l'arbuste dans la cour du temple des dieux Pénates de Rome, et prit le plus grand soin pour le faire parvenir à sa juste hauteur.

Il apprit une autre fois qu'un vieux chêne de l'isle de Caprée, dont les branches flétries penchoient vers la terre, avoit repris sa vigueur le jour même qu'il avoit abordé dans cette contrée; il fut si ravi de cet événement, qu'il s'empressa de changer avec la république de Naples le territoire de Caprée qu'elle possédoit contre celui d'Enarie. Il observoit avec soin les jours sinistres; aussi il n'entreprenoit aucun voyage, et ne faisoit rien de sérieux dans les tems des marchés qui se tiennent de neuf jours en neuf jours, ni le neuvième jour avant les Ides; son unique motif, comme il l'écrivoit à Tibère, étoit la rencontre du nombre sinistre de neuf.

CIX. Dans le tems qu'Auguste faisoit sa demeure à Apollonie, il monta avec Agrippa dans le belvédère de la maison de l'astrologue Théogène; Agrippa consulta le premier le devin, et reçut une réponse qui flattoit ses grandes espérances; Auguste qui craignoit que sa destinée ne fût inférieure à celle de son ami, s'obstinoit d'abord à taire le jour de sa naissance; vaincu enfin par les instances de l'astrologue, il dévoila son secret; alors Théo-

gène tressaillit de joie, et se jetta à ses pieds pour l'adorer : cette avanture donna tant de confiance à ce prince qu'il publia par-tout son horoscope, et fit frapper une médaille d'argent avec l'empreinte du signe du Capricorne, sous lequel il avoit pris naissance.

A son retour d'Apollonie, rentrant dans Rome après l'assassinat de César, un phénomène singulier parut dans le ciel; c'étoit un cercle de lumière en forme d'arc-en-ciel qui environnoit l'orbe du soleil; peu après, le tombeau de Julie fut frappé de la foudre; Auguste, dans le tems de son premier consulat, consultoit les augures, et il apperçut douze vautours, comme il étoit arrivé autrefois à Romulus; il offrit un sacrifice, et les foies de toutes les victimes se trouvèrent repliés en dedans; les plus célèbres aruspices en conclurent qu'il étoit appelé à de grandes choses.

CX. Ce prince sembla aussi pressentir l'événement de toutes les guerres où il se trouva : un jour les troupes des triumvirs étant rassemblées à Boulogne, un aigle vint se placer sur sa tente, se battit contre deux corbeaux qui l'attaquoient avec acharnement, et les renversa par terre; toute l'armée vit dans cet événement le présage des dissentions qui s'élevèrent en effet bientôt après entre les triumvirs. Quelque tems avant la bataille de Philippes, un Thessalien vint annoncer à Auguste qu'il remporteroit la victoire, et qu'il en avoit pour garant César, dont le phantôme lui étoit apparu dans un chemin écarté; une autre fois sacrifiant à

Perouse, et les augures n'étant pas favorables, il fit approcher d'autres victimes ; tout-à-coup l'ennemi fondit dans le camp et enleva tout l'appareil du sacrifice ; les aruspices assurèrent que les malheurs qui avoient été annoncés à ce prince, retomberoient sur ceux qui seroient maîtres des entrailles des victimes, et le succès justifia la prédiction ; la veille de la bataille navale qu'il livra en Sicile, se promenant sur le rivage, un poisson s'élança de la mer, et vint mourir à ses pieds ; à Actium il rencontra en descendant sur le champ de bataille un âne nommé *Nicon*, dont un nommé *Eutyches* étoit le conducteur ; aussi ayant bâti un temple dans la plaine où il avoit triomphé, il eut soin d'y faire représenter en bronze l'homme et le quadrupède qui lui avoient annoncé sa victoire.

CXI. Il y eut d'autres prodiges qui annoncèrent la mort d'Auguste et sa future apothéose : un jour étant dans le champ de Mars au milieu d'une foule de peuple, et faisant la cérémonie de la clôture du lustre, un aigle vola long-tems autour de lui, et alla ensuite se percher en un temple voisin sur la première lettre du nom d'Agrippa ; à la vue de ce présage, le prince ordonna à Tibère, son collègue, de se charger de la cérémonie du premier lustre, et, quoique les vœux qu'il proposoit d'adresser aux dieux fussent déjà écrits sur ses tablettes, il déclara qu'il ne commenceroit point une entreprise qu'il ne pourroit exécuter. Vers le même tems un coup de foudre effaça de l'inscription d'une de ses statues la première lettre de son nom ;

les devins consultés répondirent que le prince n'avoit plus que cent jours à vivre, car la lettre C dans Cæsar désigne ce nombre; ils ajoutèrent que, puisque le mot AESAR ainsi mutilé signifioit *dieu* dans la langue Etrusque, il s'ensuivoit qu'Auguste seroit placé bientôt au rang des immortels. Peu de tems après ce prince envoya Tibère en Ilyrie, et résolut de l'accompagner jusqu'à Benevent. Comme divers plaideurs s'arrêtoient trop longtems à son tribunal, il s'écria : « Que s'il trouvoit « toujours de pareils embarras, il ne reviendroit « plus à Rome », et ce mot fut pris pour un présage de sa mort.

Auguste se rendit à Asture, d'où il continua sa route pendant la nuit, contre sa coutume, pour profiter de la fraîcheur. L'origine de sa dernière maladie fut un cours de ventre : au commencement de son indisposition, il se promena sur les confins de la Campanie, et dans les îles voisines, il passa même quatre jours à Caprée, l'esprit gai, et conservant toute sa fermeté; un jour qu'il traversoit le golfe de Pouzzole, l'équipage entier d'un vaisseau d'Alexandrie, qui étoit à l'ancre dans cette rade vint lui témoigner la joie que faisoit naître sa présence; les passagers et les matelots vêtus de blanc et couronnés de fleurs brûlèrent de l'encens devant lui, et lui souhaitèrent mille prospérités: ils disoient unanimement que c'étoit à lui qu'ils devoient la vie, la sûreté de la navigation, la fortune et la liberté. Ce prince ravi de ces marques de sensibilité, donna à chacun de ceux qui étoient

à sa suite, quarante pièces d'or, en leur faisant jurer qu'ils n'emploieroient cette somme qu'à acheter des marchandises d'Alexandrie. Pendant le reste de son séjour à Caprée, Auguste exerça encore sa générosité; il distribua des toges Romaines et des manteaux à la Grecque, mais à condition que chaque Romain s'habilleroit et parleroit comme les Grecs, et chaque Grec comme les Romains; il assista assiduement aux exercices de la jeunesse de l'île qui conservoit encore les institutions du peuple dont il étoit originaire; il régala aussi ces jeunes Campaniens, permettant et même exigeant qu'ils se livrassent librement à toute leur gaîté, et le repas finit en abandonnant au pillage les mets, les fruits et tout l'appereil du dessert; enfin il n'y a aucune sorte de plaisirs innocens dont ce prince ne fit l'épreuve.

Il y avoit une île voisine de Caprée qu'Auguste appelloit l'*asyle de la mollesse*, à cause de la tranquille indifférence qu'y goûtoient les courtisans de sa suite; il donnoit à un Epicurien de ses favoris, appellé *Masgabée*, le nom du fondateur de Caprée. Cet Epicurien ne jouit qu'un an du gouvernement de cette île voluptueuse; et l'empereur, appercevant d'une salle haute une foule de peuple qui venoit avec des flambeaux honorer sa cendre, composa sur-le-champ un vers grec dont voici le sens:

Sous les traits de la mort le fondateur succombe;
Et la flamme s'élève à l'entour de sa tombe.

Il se tourna ensuite vers Thrasylle, ami de Tibère, qui étoit assis proche de lui, et qui ignoroit la mort de Masgabée, et lui demanda à qui il attribuoit le vers qu'il venoit de déclamer : Thrasylle hésita, et Auguste acheva ainsi son impromptu :

Masgabée à jamais plongé dans le repos,
Reçoit tous les honneurs qu'on ne doit qu'aux héros.

Il demanda encore sur ces vers l'avis de Thrasylle ; le courtisan répondit que quel qu'en fût l'auteur, ils étoient bien frappés ; cette réponse fit rire le prince, et fut long-tems l'objet de ses plaisanteries.

De Caprée Auguste alla à Naples ; sa maladie alors lui laissoit des intervalles, mais sans cesser d'être dangereuse ; elle ne l'empêcha pas d'assister aux jeux gygmniques que les habitans de cette ville célébroient tous les cinq ans en son honneur ; ensuite il accompagna Tibère jusqu'au terme qu'il s'étoit proposé : à son retour son mal empira, et sa violence l'arrêta à Nole ; il fit revenir Tibère, eut avec lui un entretien secret, et ensuite cessa d'appliquer son esprit à aucune affaire d'importance.

CXII. Ce prince, le dernier jour de sa vie, s'informa d'abord si le danger où il se trouvoit ne causoit aucun tumulte au dehors ; ensuite il demanda un miroir, fit ajuster sa chevelure, remédia à la difformité de ses joues pendantes, et voyant ses amis rassemblés autour de son lit, il leur demanda, « S'il ne leur sembloit pas avoir parfaitement joué

« son rôle dans le drame de vie humaine » ; et sans attendre leur réponse, il ajouta la formule qui termine les pièces de théâtre : « Eh bien, battez des « mains, et applaudissez à l'acteur ». Après cet adieu, il demande à quelques personnes qui venoient de Rome des nouvelles de la convalescence de la fille de Drusus, et congédia tout le monde ; tout d'un coup il serra dans ses bras Livie, lui dit avec sensibilité : « Livie, conserve la mémoire d'un « époux qui t'a tendrement aimé ; adieu pour jamais » ; et il expira en l'embrassant.

La mort de ce prince fut douce et telle qu'il l'avoit désirée ; car toutes les fois qu'il apprenoit qu'un homme étoit mort subitement et sans douleur, il faisoit des vœux pour que lui-même et ses amis jouissent de la même destinée. Son esprit ne commença à s'aliéner qu'un instant avant de rendre le dernier soupir ; il témoigna alors une frayeur soudaine et se plaignit de la violence de quarante jeunes gens qui osoient l'enlever ; mais cette terreur panique fut plutôt un présage qu'une preuve de l'altération de son esprit : en effet on observa que quarante soldats prétoriens conduisirent son cadavre devant le peuple.

CXIII. Auguste mourut dans la même chambre qu'Octavius son pere, sous le consulat de Pompée et d'Apuleius, le quatorze des kalendes de septembre [1] sur les neuf heures du matin, âgé de soixante et seize ans moins trente-cinq jours : les décurions des villes municipales et des colonies

[1] Le 19 du mois d'août, l'an de Rome 767, de J. C. 14.

transportèrent son corps de Nole à Boville; le convoi ne marchoit que la nuit à cause de l'excessive chaleur, et, pendant le jour, on mettoit le corps sur un lit de parade dans le palais de la justice, ou dans un des temples de la ville où l'on s'arrêtoit. Ce fut à Boville que l'ordre des chevaliers vint recevoir ce corps; il le transporta Rome, et l'exposa sous le péristyle du palais impérial.

Le sénat témoigna le plus grand empressement pour honorer la mémoire d'Auguste en lui décernant de pompeuses funérailles; quelques-uns de ses membres furent d'avis de faire passer la pompe funèbre par la porte triomphale, précédée de la statue de la victoire qui est dans le sénat, et suivie de la jeune noblesse de l'un et de l'autre sexe, qui chanteroient des vers lugubres en son honneur; d'autres proposèrent que le jour des funérailles du prince on quittât les anneaux d'or pour en prendre de fer; il y en eut qui desirèrent que sa cendre fût recueillie par le premier collége des pontifes; on opina pour que le sixième et le septième mois portassent également le nom d'*Auguste*, parce que l'un étoit l'époque de sa naissance, et l'autre celle de sa mort; enfin quelqu'un conseilla de donner le nom de *siècle d'Auguste* à l'intervalle de la vie de ce prince, et d'en faire un décret qui seroit porté dans les fastes de la république.

La compagnie jugea à propos d'apporter des bornes à ces témoignages de flatterie; on fit deux oraisons funèbres d'Auguste; la première fut pro-

noncée par Tibère devant le temple de César, l'autre le fut à l'ancienne tribune aux harangues par Drusus; des sénateurs portèrent sur leurs épaules le corps du prince au champ de Mars où il fut brûlé; il se trouva alors un ancien préteur qui jura avoir vu l'image du défunt monter dans le ciel; les principaux citoyens de l'ordre des chevaliers, nuds pieds, sans toge et sans ceinture, recueillirent ensuite sa cendre, et la renfermèrent dans un mausolée. Auguste lui-même avoit fait bâtir ce monument durant son sixième consulat, entre la voie Flaminienne et le rivage du Tibre, et ce prince en même tems avoit rendu publics les bosquets et les promenades d'alentour.

CXIV. Le testament d'Auguste avoit été fait sous le consulat de Silius et de Plancus, le sept d'avril, seize mois avant sa mort; il y avoit joint deux codiciles écrits en partie de sa main, en partie de celle de ses affranchis, Polybe et Hilarion: les trois cahiers scellés avec soin furent apportés par les vestales qui en étoient dépositaires; on les ouvrit dans le sénat, et un membre de la compagnie en fit la lecture. Le prince instituoit Tibère et Livie, ses héritiers, l'un pour les deux tiers, et l'autre pour le tiers restant, et il leur enjoignoit à tous deux de porter son nom; à leur défaut il appeloit à sa succession Drusus, fils de Tibère, pour un tiers, et pour le reste Germanicus et ses trois fils; au troisième rang il nommoit héritiers un grand nombre de ses parens et de ses amis.

Il légua au peuple Romain quarante millions de sesterces, dont trois millions cinq cens mille devoient être distribués au corps des tribus; les prétoriens eurent mille sesterces par tête; les soldats destinés à la garde de Rome, cinq cens, et les simples légionnaires, trois cens; le prince demandoit que toutes ces sommes fussent payées comptant, ce qui étoit fort aisé, puisqu'elles étoient depuis long-tems en réserve dans le trésor impérial; les autres legs furent peu considérables; il y en eut qui n'allèrent qu'à vingt mille sesterces; le testateur s'excusoit sur la modicité de son bien, car il assuroit que ses héritiers ne retireroient pas de sa succession plus de cent cinquante millions de sesterces, quoique, dans les vingt dernières années de sa vie, ses amis lui eussent laissé pour quatorze cens millions de legs testamentaires; mais il prétendoit que ces sommes immenses, aussi bien que les deux patrimoines de ses peres, et les héritages qu'il avoit recueillis, avoient été employés au service de la république.

CXV. Il ne parla dans ce testament des deux Julies, sa fille et sa petite-fille, que pour défendre qu'on réunît leur cendre avec la sienne dans le même tombeau. Des trois mémoires qui étoient à ce testament, l'un renfermoit ses intentions par rapport à ses funérailles: le second contenoit l'histoire de sa vie, Auguste ordonnoit de la graver sur des tables d'airain qui seroient placées devant son mausolée; le dernier étoit un tableau des affaires

de l'empire ; on y voyoit le nombre des soldats actuellement au service, la quantité d'argent qui étoit dans le fisc impérial et dans le trésor de la république, aussi-bien que ce qui restoit d'impositions à payer ; Auguste y avoit ajouté les noms des esclaves et des affranchis à qui l'intérêt de l'état exigeoit qu'on fît rendre compte.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE SÉNEQUE.

Naissance de Sénèque. II. *Il embrasse la secte des stoiciens.* III. *Il se livre au barreau.* IV. *Ses succès.* V. *Jalousie qu'ils inspirent à Caligula.* VI. *Une de ses maîtresses sauve la vie à Sénèque.* VII. *Il enseigne publiquement la philosophie.* VIII. *Messaline forme le projet de le perdre avec Julie.* IX. *Meurtre de Julie ; exil de Sénèque.* X. *Il perd sa femme et un de ses fils.* XI. *Il est nommé instituteur de Néron.* XII. *Eloge que Tacite fait de Sénèque et de Burrhus.* XIII. *Etudes que Sénèque fait faire à Néron.* XIV. *Sénèque n'eut point de part au crime qui mit Néron sur le trône au lieu de Britannicus.* XV. *Sénèque et Burrhus se promettent de faire tous leurs efforts pour corriger les vices de leur élève.* XVI. *Beaux commencemens de Néron.* XVII. *Ambition et vengeances d'Agrippine.* XVIII. *Sénèque et Burrhus s'opposent à ses entreprises.* XIX. *Comment Sénèque travailloit à inspirer à Néron des sentimens vertueux.* XX. *Néron se livre à l'amour d'une femme nommée* Acté. XXI. *Séneque réconcilie Néron avec Agrippine.* XXII. *Néron s'attache à Poppée.* XXIII. *Sénèque empêche un inceste public entre Néron et Agrippine.* XXIV. *Néron déclare à Sénèque et à Burrhus le dessein qu'il avoit formé de faire mourir sa mère.* XXV. *Meurtre d'Agrippine.* XXVI. *Burrhus empoisonné.* XXVII.

SÉNÈQUE.



Sénèque le philosophe nâquit d'une famille honorable à Cordoue en Espagne, sous l'empire d'Auguste. On ne peut fixer précisément la date de sa naissance ; les uns la mettent vers l'an deux, les autres, avec plus de vraisemblance, vers l'an treize de l'ère chrétienne. Il eut pour père un homme de mérite, M. Annæus Sénèque, le rhéteur, chevalier Romain, dont nous avons un recueil de déclamations, ou de discours académiques, qu'on a faussement attribués à son fils. Sénèque le père eut trois enfans distingués par leurs talens, dont le plus célèbre fut notre philosophe. Sa mère s'appeloit *Helvie* [1] ; c'étoit une dame d'une vertu rare, d'un esprit cultivé, d'un caractre admirable, d'une figure charmante, et qui possédoit toutes les qualités estimables de son sexe, sans en avoir

[1] La mère de Cicéron s'appelloit aussi Helvie, au rapport de Plutarque, et ces deux femmes célèbres étoient de la même famille

aucun

aucun des défauts. Peu d'années après la naissance de leur fils Lucius, ces deux époux exécuterent le projet qu'ils avoient formé depuis long-temps de quitter l'Espagne et d'aller demeurer à Rome. Leur principal motif étoit l'éducation de leurs enfans ; ils l'avoient commencée eux-mêmes en Espagne ; ils vouloient l'achever à Rome, en leur y donnant les meilleurs maîtres. Auguste, qui après la victoire d'Actium étoit devenu le seul maître du monde, attiroit à Rome une foule de savans étrangers, par la protection déclarée qu'il accordoit aux lettres et aux beaux-arts.

II. Ce fut à cette époque mémorable que Sénèque arriva dans la capitale de l'univers. Son goût naturel pour la philosophie le porta d'abord à embrasser la secte stoïcienne, dont il tempéra un peu la sévérité [1], par les agrémens de la littérature ;

[1] Le stoïcisme rigide étouffoit tous les sentimens de la nature, et ne permettoit pas de s'attendrir sur le sort des malheureux. C'est le reproche que Cicéron fait à Caton d'Utique, qui suivoit à la rigueur les principes des Stoïciens. « Selon vous, lui dit l'orateur, changer « de sentiment, est une infamie; se laisser fléchir est un crime; « être sensible au malheur des autres, c'est une lâcheté déshono- « rante ». Sénèque ne donna point dans tous ces travers. Si l'on excepte le mépris de la vie qu'il poussa trop loin, il n'adopta du Zénonisme que ce qu'il avoit de bon et de louable. La bonté, la douceur, la clémence furent toujours ses vertus favorites, et il ne cessa toute sa vie de les préconiser dans ses écrits, et de les suivre dans sa conduite. S'il eut le malheur de ne pouvoir les inculquer dans le cœur de son élève, c'est que Néron avoit une ame de rocher, de bronze et d'airain, aussi impénétrable aux préceptes de la raison qu'aux sentimens de l'humanité.

mais Sénèque le père s'étant aperçu que la santé de son fils commençoit à s'altérer par des études abstraites, et par les pratiques d'une philosophie trop austère, l'engagea à quitter le Portique, et à entrer dans la carrière de l'éloquence, qui étoit un moyen plus sûr de parvenir à la fortune et à la célébrité. Ce fut dans cet intervalle que Sénèque fit un voyage en Egypte, où il acquit des connoissances physiques, qu'il inséra depuis dans son fameux traité des Questions naturelles.

III. A son retour à Rome il s'adonna tout entier aux exercices du barreau, et y fit des progrès d'autant plus rapides, qu'il avoit l'imagination vive et ardente, et que son père, qui étoit orateur de profession, lui avoit donné, dès son enfance, tous les principes nécessaires pour y réussir. Malgré l'impulsion de son génie et les secours qu'il trouvoit dans les leçons paternelles, il ne crut pas devoir se montrer au grand jour, avant d'avoir fait toutes les provisions qu'exigeoit un art aussi important que celui de l'éloquence. Il laissa donc amortir le premier feu de sa jeunesse, et consacra dix années à lire les plus célèbres orateurs qui avoient paru avant lui, tels que Démosthène, Cicéron, Hortensius, etc. Il fit une étude approfondie de leurs ouvrages, sans s'assujétir à aucune de leurs manières : pendant tout ce temps là il suivit avec exactitude le train du barreau; il observa avec soin le goût du public; et pour s'y conformer, il se fit un style particulier qu'il croyoit le plus propre à obtenir les suffrages de la multi-

tude, sacrifiant ainsi une partie de sa gloire au désir qu'il avoit d'être utile, et de plaire à ses contemporains.

IV. Après ces grands préparatifs, Sénèque osa descendre dans l'arène, et disputer la palme de l'éloquence à tous les orateurs qui florissoient sous le regne de Tibère. Son début fut si heureux, qu'il enleva tous les applaudissemens. Encouragé par le succès de son premier plaidoyer, il fit de plus grands efforts pour enfanter de nouveaux chefs-d'œuvre, qui se succédèrent les uns aux autres avec tant de rapidité, qu'on en forma un recueil pour servir de modèles à la jeunesse. Dès-lors il fut honoré du titre glorieux de Prince de l'Eloquence, au rapport de Pline l'ancien, bon connoisseur en tout genre, et qui donne à Sénèque une autre louange qui ne lui est pas moins honorable, en ajoutant que notre orateur-philosophe ne donnoit point dans la bagatelle, mais qu'il s'appliquoit à dire des choses bonnes et solides. Sénèque continua à se distinguer dans le barreau par ses beaux plaidoyers, jusqu'au rgène de Caïus-Caligula.

V. Ce méchant empereur, qui étoit plutôt disert qu'éloquent, s'avisa de se piquer de jalousie contre un particulier, et de prendre ombrage de la gloire littéraire de Sénèque. Il n'eut pas honte de décrier lui-même, par des sarcasmes injurieux, les talens de notre orateur, dont il appeloit les plaidoyers de pures compositions de collége, et du sable sans chaux, voulant dire qu'il avoit un

style haché et décousu, dont les menues parcelles ne formoient pas un tout agréable et régulier. Ce jugement ridicule ne fut point adopté du public, qui ne crut pas devoir s'en rapporter, en fait de goût, à un homme qui avoit formé le projet insensé de brûler tous les exemplaires d'Homère et de faire ôter de toutes les bibliothèques les portraits et les ouvrages de Virgile et de Tite-Live, dont le premier n'étoit selon lui, qu'un poëtereau, sans savoir et sans génie; et le second, qu'un raconteur bavard et sans nulle exactitude. Sénèque fut sans doute fort étonné de trouver dans son maître, non-seulement un censeur rigide, mais encore un rival, ou plutôt un ennemi redoutable. Il prit néanmoins le parti de dissimuler, et ne cessa point de paroître dans la tribune, croyant que Caligula s'en tiendroit à des plaisanteries passagères, et que sa mauvaise humeur se dissiperoit avec le temps; mais, un jour que Sénèque plaidoit dans le sénat, en présence de l'empereur, on vit ce prince, au lieu de prendre part aux applaudissemens qu'on prodiguoit à l'orateur, jetter sur lui des regards foudroyans, changer de couleur et frémir de dépit et de rage des acclamations de la multitude. Il n'attendit pas même la fin de la séance, et sortit brusquement de l'assemblée, bien résolu de sacrifier ce personnage si éloquent à sa barbare jalousie.

VI. Heureusement pour lui, Sénèque avoit un visage pâle et défait, qui annonçoit une mauvaise santé; et ce fut ce qui lui sauva la vie. Le monstre couronné ayant fait part de son projet détestable

à une de ses concubines, cette femme qui estimoit Sénèque et qui avoit plus d'humanité que son amant, conseilla à l'empereur de se reposer du soin de sa vengeance sur la pthisie dont Sénèque paroissoit être attaqué; elle lui représenta qu'il étoit inutile de hâter la mort d'un homme qui ne pouvoit vivre long-temps, et dont il lui seroit toujours aisé de se défaire, quand il le jugeroit à propos. Caligula se rendit à son avis pour lui complaire, et Sénèque fut oublié. Tant il est vrai, comme dit notre écrivain dans un endroit de ses ouvrages, qu'il est des gens dont la maladie a retardé la mort, et qui ont conservé la vie, parce qu'ils sembloient devoir bientôt la perdre!

VII. Echappé du danger auquel son éloquence l'avoit exposé, Sénèque songea sérieusement à se mettre à l'abri des jalouses fureurs de Caligula. Il renonça à l'exercice du barreau, et ses parens ayant, à son insçu, sollicité pour lui une charge publique, il obtint celle de questeur, vers la premiere année du regne de Claude, qui avoit succédé à Caligula. La questure étoit une charge considérable, pour laquelle on ne choisissoit que des sujets d'une probité reconnue, attendu qu'ils avoient le maniement des deniers publics. Sous les empereurs, cette dignité répondoit à celle de nos intendans, ou de nos receveurs généraux des finances; car on sait qu'à Rome il y avoit plusieurs sortes de questeurs. Comme les devoirs de cet emploi n'étoient point assez étendus pour occuper un homme aussi laborieux que Sénèque, il profita de son loisir pour

reprendre l'étude de la philosophie, et pour composer divers ouvrages utiles, tels que son Traité de la Colère. La composition de cet excellent ouvrage lui inspira tant de goût pour la morale, qu'il résolut de se consacrer tout entier à ce genre de connoissances. Pour être plus libre et avoir tout son tems à lui, il abdiqua la questure, et se mit à donner à Rome des leçons publiques de philosophie stoïcienne. Il semble que la profession subalterne que Sénèque venoit d'embrasser, et qui n'avoit rien de commun avec les intrigues de la cour, devoit le garantir désormais des foudres de la puissance souveraine. Cependant il en arriva tout autrement. Tandis qu'il s'appliquoit à réformer les mœurs générales, un nouvel orage vint fondre sur lui. Cet événement, l'un des principaux de la vie de notre philosophe demande à être exposé dans un certain détail. En voici donc les circonstances, l'origine et les suites.

VIII. Tandis que Sénèque avoit été la lumière du barreau, sous les regnes de Tibère et de Caligula, la haute réputation dont il jouissoit l'avoit fait connoître de tout ce qu'il y avoit de personnes distinguées à la cour. L'immortel Germanicus, qui joignoit le goût des lettres aux exploits militaires, avoit daigné, plus d'une fois, témoigner à notre orateur l'estime singulière qu'il faisoit de ses talens. Par reconnoissance, Sénèque avoit profité des occasions pour louer ce héros dans ses plaidoyers et ses écrits philosophiques. Claude étant parvenu au trône, Messaline, son épouse, se ressouvint de

tout le bien que Sénèque avoit dit de Germanicus. Ce grand homme avoit laissé une fille nommée *Julie*, princesse d'un esprit égal à sa beauté, et qui, en qualité de nièce de l'empereur Claude, avoit ses entrées libres à la cour de son oncle, qui paroissoit avoir beaucoup d'affection pour elle. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la jalonsie de Messaline, qui jura la perte de cette princesse infortunée. L'impératrice s'unit donc avec les ministres de Claude, qui étoient trois affranchis; Pallas, trésorier de l'empereur, Narcisse, son secrétaire, et Calliste, son grand-maître des requêtes. Elle leur fit entendre que le crédit de Julie, auprès de Claude, leur deviendroit funeste tôt ou tard, si l'on ne prévenoit ses mauvais desseins. Elle ajouta, que cette princesse ne se conduisoit que par les conseils dangereux de Sénèque, qui avoit toujours été attaché à son père Germanicus: que ce philosophe rendoit de fréquentes visites à Julie, et qu'il falloit profiter de cette circonstance pour l'envelopper dans la disgrace de la princesse.

IX. Les trois scélérats promirent à Messaline de l'assister de tout leur pouvoir, et tous quatre formèrent contre Julie et son protégé, un chef d'accusation chimérique, mais qui ne pouvoit manquer de réussir auprès d'un prince aussi foible que Claude, qui étoit l'esclave de ses esclaves. Ils présentèrent à l'empereur une plainte juridique contre Julie, qu'ils accusoient de deshonorer la famille impériale, par des désordres scandaleux, et en particulier par un commerce criminel avec Sénèque,

qui oublioit auprès d'elle ses beaux principes de philosophie. Claude, qui aimoit sa nièce, qui la connoissoit mieux que ses accusateurs, et qui ne la croyoit pas capable des horreurs qu'on lui imputoit, marqua d'abord beaucoup d'étonnement de la nouvelle qu'on lui annonçoit; il fit qnelque résistance, et tâcha de justifier Julie, par l'invraisemblance qu'il trouvoit dans cette accusation, aussi injuste que mal-adroite; mais la tentative qu'il fit pour sauver sa nièce, fut précisément ce qui hâta sa perte. Messaline et ses complices effrayés du danger qu'ils couroient, si la jeune personne échappoit à leurs calomnies, prirent le parti d'user de violence. Sans attendre que Claude eût prononcé, et qu'il se fût expliqué avec Julie, ils la firent enlever, conduire en exil, et mettre à mort sans autre forme de procès. Quant à Sénèque comme il avoit été nommé dans la plainte, et qu'ils jugèrent bien qu'il ne manqueroit pas de se servir de toute son éloquence pour défendre sa protectrice, ils le reléguerent dans l'île de Corse, comme atteint et convaincu d'adultère avec Julie. Ils ne daignèrent pas le faire mourir, le regardant sans doute comme un personnage méprisable, fait pour périr de lui-même dans l'obscurité et la misere [1].

[1] C'est apparemment d'après Dion, que l'auteur du Nouveau Dictionnaire hisrorique, en 6 vol. in-8°, a écrit, à l'article Sénèque : « Un commerce illicite avec la veuve de Domitius, un de ses « bienfaiteurs, le fit reléguer dans l'île de Corse ». On voit que dans cette phrase tranchante et positive, Sénèque est accusé bien clairement et d'adultère et d'ingratitude, deux imputations dont il est

X. A peine Sénèque fut-il arrivé au lieu de son exil, que pour surcroît de malheur, il apprit la mort de sa femme, et celle d'un de ses enfans : nouvelles qui l'affligèrent beaucoup, car il étoit bon père et bon mari. Tant de revers n'abattirent pas néanmoins son courage stoïque. Ce fut pendant son séjour dans l'île de Corse qu'il composa ses trois Traités de la Consolation. Le premier, qui est un chef-d'œuvre de raison et de sentiment, est adressé à Helvie sa mère, qui étoit inconsolable de sa disgrace; le second à une dame nommée *Marcie*, qu'il tâche de consoler de la mort de son fils; et le troisième, à Polybe, pour le consoler de la mort de son frère. Ce petit traité fut écrit

aisé de démontrer la fausseté. 1°. Le mari de Julie ne s'appelloit pas Domitius, mais Vinicius, qui fut deux fois consul. 2°. Pourquoi avancer comme un fait certain un crime qui est pour le moins très-douteux et très-invraisemblable, que Tacite n'a pas cru réel, et dont tous les historiens postérieurs ont justifié Sénèque, à l'exception du calomniateur Dion-Cassius? Ce trait injurieux n'est pas le seul que le moderne Lexicographe ait lancé contre la personne de notre philosophe. Il dit encore à son article. « On ne peut nier que « Sénèque ne fût un homme d'un génie rare; mais sa sagesse étoit « plus dans ses discours que dans ses actions. Il avoit une vanité et « une présomption ridicules dans un philosophe ». Voilà encore du Dion tout pur. Quand on reconnoît un historien pour un méchant et un imposteur, un sage et véridique écrivain doit se bien donner de garde d'y aller puiser des mensonges. Or le rédacteur du nouveau Dictionnaire historique, au mot *Dion*, convient lui-même, « Que « cet historien est accusé d'avoir été bizarre, partial, également « porté à la flatterie et à la satyre, et qu'il paroît avoir été ennemi « de Sénèque ». Donc le rédacteur ne devoit pas employer à la légère le témoignage de Dion, concernant notre philosophe.

après trois ans d'exil. Sénèque resta encore cinq ans dans l'île de Corse où il se consola avec Minerve et les Muses de l'insensibilité de ses amis et de l'injustice des Grands.

XI. Telle étoit sa situation, lorsqu'une révolution arrivée à la cour le fit reparoître sur ce brillant théâtre. Messaline, son ennemie irréconciliable, ayant été convaincue d'adultère, et mise à mort, Agrippine épousa Claude son oncle en troisiemes nôces. Cette princesse avoit eu pour premier mari Cn Domitius, pere de Néron, et pour second, l'orateur Passienus, qu'elle fit empoisonner pour s'emparer et jouir seule de ses richesses. Parvenue à l'empire, elle forma le projet de mettre sur le trône son fils Néron, au préjudice de Britannicus, fils de Claude, à qui la couronne appartenoit de droit. Elle comprit que pour exécuter un pareil dessein, elle ne pouvoit commencer trop tôt à prendre ses mesures. Son premier soin fut de donner à son fils Domitius Néron, une éducation digne de l'empire auquel elle le destinoit; mais ne trouvant point dans Rome un sujet capable de remplir cet emploi de confiance, elle obtint tout-à-la-fois, en faveur de Sénèque, et le rappel de son exil et la préture. Son but étoit de plaire au peuple, qui avoit une haute idée des talents de ce philosophe, de former Domitius dès l'enfance sous un si grand maître, et de s'étayer de ses conseils pour s'assurer l'empire; car on jugeoit que Sénèque fidèle à la reconnoissance envers Agrippine, ne perdroit jamais son ressentiment

contre Claude. Elle lui associa, en qualité de gouverneur de son fils, Afranius Burrhus, préfet des cohortes prétoriennes, avantageusement connu par ses talens militaires, mais incapable d'oublier celle qui lui procuroit sa place.

XII. Ces deux vertueux personnages, pour justifier le choix qu'on avoit fait d'eux, n'épargnèrent aucun soin auprès de leur élève. C'est le glorieux témoignage que leur rend Tacite. « Quand « Néron, dit-il, fut parvenu au trône, les meur« tres alloient se multiplier, sans les obstacles qu'y « mirent promptement Burrhus et Sénèque, gou« verneurs du jeune empereur. Ils s'accordoient, « (chose rare) à réunir leur crédit, et ils en « avoient autant l'un que l'autre, par des moyens « différens. Burrhus, austère en ses mœurs, for« moit le prince aux exercices militaires. Sénèque « tempéroit d'affabilité la sagesse, et lui enseignoit « l'éloquence. Tous deux, craignant qu'il ne se « laissât emporter par le feu de l'âge, tâchoient, « de concert, de l'arrêter par des plaisirs inno« cens, s'il étoit insensible aux charmes de la « vertu. Ils n'avoient à combattre que la fière Agrip« pine, qui, brûlant de toutes les passions d'un « pouvoir illégitime, étoit soutenue de l'affranchi « Pallas ». Mais pour ne parler que de Sénèque, dès qu'il fut placé auprès de Néron, voyant que ce prince, entre les mains de maîtres subalternes, étoit trop jeune encore pour comprendre les admirables préceptes de la philosophie politique, il s'occupa, dans ses momens de loisir, à composer

un Traité des bienfaits, destiné sans doute à l'instruction de son auguste disciple. Le sage instituteur, s'étant encore apperçu que son jeune élève avoit du penchant à la cruauté, se hâta de lui donner un préservatif contre un vice si dangereux dans un souverain, et composa, dans cette intention, ses deux livres de la Clémence, dont le second n'est parvenu que mutilé jusqu'à nous. Il ne les adressa à Néron qu'au commencement de son règne.

XIII. D'AILLEURS Sénèque ne négligeoit rien des devoirs de sa place. Il travailloit sans relâche à former le cœur et l'esprit de son élève, par ses conseils, ses leçons et ses écrits. Ce fut à l'âge de onze ans, que Néron fut mis entre ses mains. Jusques-là son éducation avoit été entièrement négligée, n'ayant eu pour maîtres que deux ignorans personnages, dont l'un étoit un danseur, et l'autre un baigneur [1], qui n'avoient pu lui apprendre que les exercices de leur métier. On conçoit quelle peine Sénèque dut avoir pour faire perdre à son disciple les mauvaises habitudes qu'il avoit contractées, pour lui inspirer des sentimens dignes de sa haute naissance, et pour lui faire goûter des connoissances plus relevées. Il en vint néanmoins à bout, à force d'application et de travail. Il commença par cultiver la mémoire du jeune prince qui devint si heureuse, qu'il saluoit six cents sénateurs, en les appellant chacun par leur nom. La langue grecque,

[1] Suétone, qui nous instruit de ce détail, nous apprend, dans le même endroit, que Sénèque étoit dès-lors Sénateur.

l'histoire, l'éloquence, la poésie, furent les principaux objets de ses études ; mais il aimoit sur-tout les vers, qu'il composoit avec beaucoup de plaisir et de facilité. Quant à la philosophie, il n'y fit jamais aucun progrès.

XIV. CLAUDE ayant été empoisonné par sa femme Agrippine, Britannicus, fils de cet empereur, devoit naturellement lui succéder ; mais Agrippine fit tant par ses intrigues, qu'elle substitua à l'héritier légitime de la couronne, son fils Néron qu'elle avoit eu de Domitius. Burrhus porta trop loin sa reconnoissance, en secondant la princesse dans cette usurpation ; mais on ne lit dans aucun historien, que Sénèque ait eu part à cette injustice : ce qui lui fait d'autant plus d'honneur, que l'élévation de son disciple devoit l'élever lui-même.

XV. CEPENDANT Sénèque, qui connoissoit mieux que personne le caractère de son disciple, ne crut pas que le monde eût beaucoup gagné en changeant de maître. C'étoit un méchant empereur qui succédoit à un imbécille. Il dissimula néanmoins, et cacha au public sa façon de penser. Il ne fit entrer dans sa confidence que le seul Burrhus, qu'il conjura de le seconder de tous ses efforts pour arrêter, s'il étoit possible, le déluge de maux qu'il voyoit près d'inonder l'empire Romain et tout l'Univers. Burrhus fut charmé de trouver dans Sénèque une parfaite conformité de sentimens avec les siens ; il lui promit de se conduire selon le plan qu'il venoit de lui tracer, et il lui tint exac-

tement parole. Sénèque, qui avoit des obligations essentielles à Agrippine, étoit bien éloigné de vouloir la brouiller avec son fils, tandis qu'elle se comporteroit avec modération. Il conseilla même à Néron de lui faire part de sa puissance, pour ne lui causer aucun ombrage. Le premier jour de son règne, l'empereur donna pour mot au tribun qui étoit de garde : « A la meilleure des Mères » ; et le peuple Romain témoigna sa joie de la bonne intelligence qui paroissoit régner entre la mère et le fils.

XVI. Après les funérailles de Claude, Néron entama les affaires par un discours qu'il fit au sénat, pour annoncer les maximes qu'il se proposoit de suivre dans le gouvernement. Ce discours, composé par Sénèque, et débité par Néron, fut reçu avec de grands applaudissemens ; on étoit charmé d'y reconnoître le système d'Auguste. Et afin de lier Néron au bien par ses propres engagemens, Sénèque fit ordonner, par le sénat, que le discours de l'empereur seroit gravé sur des plaques d'argent, et relu chaque année le premier janvier. Néron ne s'en tint pas à de simples promesses. Il ne tarda point à les effectuer. Attentif à se concilier l'estime publique, il fit un grand nombre d'actions dignes de louanges. Il refusa, par modestie, les statues d'or et d'argent massif qu'on offroit de lui dresser. Il défendit de répandre le sang humain dans les combats des gladiateurs, et même celui des coupables exposés dans l'arène de l'amphithéâtre. Il fit des pensions considérables à

des sénateurs pauvres qui n'avoient pas de quoi soutenir leur noblesse et leur rang. Les plaintes réitérées du peuple contre l'avidité sans borne des publicains, le firent balancer s'il n'ordonneroit pas une suppression générale des impôts : « présent « le plus beau, dit Tacite, dont il pût gratifier « l'Univers » ; et sur les représentations des sénateurs, il se contenta, à regret, de diminuer plusieurs taxes, et d'en supprimer d'autres. En un mot, les vertus de Néron, sa libéralité, sa clémence, ses manières populaires, son habileté, et la sagesse de sa conduite, tout annonçoit le souverain le plus aimable, et faisoit croire aux Romains que sous ce jeune prince les vertus et les talens alloient redevenir en honneur. Ce qui fit dire dans la suite à l'empereur Trajan, « que peu de princes « pouvoient se vanter d'égaler les cinq premières « années de Néron ».

XVII. Toutefois les esprits observateurs ne s'y trompoient pas. Ils attribuoient, avec raison, à Burrhus et à Sénèque tout le bien que faisoit leur élève, et ils craignoient que le crédit de ces deux vertueux ministres ne pût se soutenir constamment contre l'ambition d'Agrippine, contre les intrigues des affranchis, et contre Néron lui-même. Leur frayeur n'étoit que trop bien fondée. La princesse fut la première à lever le masque, et à troubler l'heureuse harmonie qui régnoit à la cour. Elle avoit une si forte passion de gouverner, que, ne pouvant entrer au sénat, elle voulut au moins être instruite elle-même de ce qui s'y passoit. Pour la

satisfaire, on assembloit la compagnie dans une salle du palais, afin qu'à la faveur d'une porte dérobée, couverte d'un voile, elle pût entendre les délibérations sans être vue. Se prévalant de l'obligation que son fils lui àvoit du trône, elle commença par sacrifier à son ressentiment tous ceux qui n'avoient pas le bonheur de lui plaire; de ce nombre furent Silanus, proconsul d'Asie, qu'elle fit empoisonner, sans en parler à l'empereur ni à ses ministres; et Narcisse, secrétaire de Claude, qu'elle contraignit de se tuer, malgré Néron qui l'aimoit

XVIII. Burrhus et Sénèque, affligés de ce début sanguinaire qui annonçoit beaucoup d'autres exécutions, lesquelles ne pouvoient que décréditer le nouveau règne, s'opposèrent de toutes leurs forces aux attentats d'Agrippine, en défendant aux officiers d'obéir aux ordres rigoureux de l'impératrice mère. Quoique tous deux ses créatures, ils devinrent tous deux ses adversaires par nécessité, se croyant plus obligés de servir l'état et l'empereur, que de suivre aveuglément les fantaisies violentes d'une princesse qui ne visoit à rien moins qu'à la tyrannie. Sénèque, qui sentoit plus vivement les conséquences de ce partage d'autorité, osa le premier résister à la princesse. Le sénat, ayant porté un réglement qui défendoit aux avocats, payés par l'empereur, de recevoir ni salaire ni présens de leurs parties, Agrippine s'y opposa, sous prétexte que cette ordonnance étoit contraire à celles de Claude; mais les sénateurs tinrent ferme,

et

et l'emportèrent, appuyés du crédit de Sénèque. Un autre jour que Néron donnoit audience aux ambassadeurs d'Arménie, Agrippine s'avança pour monter sur le trône avec son fils. La crainte tenoit tous les assistans immobiles. Sénèque seul eut assez de courage et de présence d'esprit pour avertir l'empereur de se lever, et d'aller au-devant de sa mère. Par cette apparence de respect, il sauva une indécence qui auroit compromis l'honneur de la république.

XIX. C'est ainsi que les deux ministres gouvernoient l'état avec autant de fermeté que de sagesse. Burrhus étoit préfet, ou gouverneur de la ville; emploi important qui le rendoit maître de toute l'Italie. Sénèque étoit chargé des affaires du cabinet. Il composoit les discours que l'empereur prononçoit au sénat; il dressoit les édits; il minutoit les lettres circulaires, nommoit les gouverneurs de province, et veilloit au maintien du bon ordre dans la maison impériale. Il semble que tant d'occupations devoient lui emporter tout son tems; cependant il en trouvoit encore de reste pour vaquer à sa chère philosophie. Ce fut pendant son ministère qu'il écrivit la plupart des ouvrages qu'il nous a laissés, et plusieurs autres que nous n'avons plus, tels que ses dialogues, ses livres d'histoire, son traité de la superstition, ses livres de conseils, et son cours de morale. Comme il eût cru manquer à la majesté impériale, en instruisant Néron de vive voix, du moins en public, depuis qu'il étoit devenu empereur, il se servoit, par une ruse inno-

cente, de la voie des livres, pour faire parvenir à son auguste élève les avis dont il avoit besoin. S'étant apperçu que l'amour de Néron pour son épouse Octavie commençoit à se refroidir, il tâcha de rallumer ses feux légitimes par un Traité sur le mariage, où il détailloit fort au long les devoirs réciproques des époux, et ce qui devoit les attacher l'un à l'autre. Il fit plus, pour ajouter l'exemple au précepte, ayant perdu sa première épouse, il se maria en secondes nôces, quoique déjà avancé en âge, à une jeune Romaine nommée *Pauline*, qu'il aima jusqu'à la mort avec une tendresse dont il se faisoit gloire. Son dessein étoit d'engager Néron à l'imiter, à ne prendre que des plaisirs honnêtes, et à s'en tenir au lien conjugal.

XX. Mais Néron, qui sentoit déjà les priviléges de la puissance souveraine, et qui étoit bien disposé à en abuser, ne tint compte des bons exemples et des sages leçons de son maître. Epris des charmes d'une jeune affranchie de sa cour, nommée *Acté*, il se livra publiquement à son amour pour elle, sans considérer les égards qu'il devoit à son illustre origine, à sa mère et à ses gouverneurs. Sénèque et Burrhus gémissoient en secret d'un commerce si scandaleux; mais ils crurent devoir, par prudence, fermer les yeux sur un mal qu'ils ne pouvoient empêcher, bien résolus néanmoins d'y remédier le plutôt qu'il leur seroit possible. L'humeur ambitieuse et turbulente d'Agrippine ne leur permit pas d'avoir la même condescendance. Croyant voir dans cette affranchie un

rivale de son autorité, elle éclata en murmures et en menaces, et fut cause que son fils ne garda plus aucun ménagement. Cependant Sénèque, toujours attentif à maintenir la concorde dans la maison impériale, conseilla à Néron de faire une galanterie à sa mère pour l'appaiser, et pour dissiper ses soupçons de froideur et d'inconfiance. Le prince en visitant les bijoux, les parures et les habillemens qui avoient servi aux précédentes impératrices, choisit donc ce qu'il y avoit de plus beau et de plus précieux, et l'envoya à sa mère. Agrippine reçut ce magnifique présent comme un outrage. « On ne prétend pas, dit-elle, me parer, « mais me dépouiller. Tout est à moi, et mon fils « ose me faire ma part ».

XXI. Néron comprit par ces paroles, que sa mère vouloit être la souveraine maîtresse. Outré de ses prétentions et du mépris qu'elle avoit témoigné de son présent, il s'en prit aux conseillers de sa mère, et ôta sur-le-champ à Pallas [1], le confident de sa mère, la garde du trésor impérial, et l'administration des finances; emplois importans qu'il avoit eus sous Claude, et qu'il avoit conservés depuis la mort de cet empereur. Agrippine, de son côté, furieuse de la disgrace de son favori, courut à l'appartement de Néron, et lui fit les reproches les plus sanglans en présence de tous les

[1] Pallas étoit originairement un esclave d'Antonia, mère de l'empereur Claude, sous lequel il devint tout-puissant. Dans la suite, Néron trouvant qu'il vivoit trop long-temps, le fit empoisonner, pour s'approprier ses richesses, qui étoient immenses.

courtisans qui s'y trouvoient. Tous les assistans frémissoient de terreur, et entr'autre les deux ministres qui prevoyoient les suites funestes de ces emportemens. Ils étoient sur-tout affligés de l'imprudence d'Agrippine, qui avoit mêlé le nom de Britannicus dans sa querelle. Néron, depuis ce moment, ne regarda plus Britannicus comme son frère, mais comme un rival dangereux, dont il falloit absolument se défaire pour sa sûreté. En effet, peu de jours après il fit empoisonner ce jeune prince dans un repas de cérémonie. Agrippine, qui en fut témoin, se livra à de nouveaux transports de colère, plus justes, il est vrai, mais tout aussi inutiles que les premiers. Sénèque, qui n'avoit pas encore oublié ce qu'il devoit à cette princesse, fut le médiateur entre le fils et la mère, et vint heureusement à bout de les réconcilier; mais cette paix ne fut pas de longue durée.

XXII. A l'affranchie, dont on vient de parler, succéda dans le cœur de Néron une autre maîtresse encore plus redoutable. Elle s'appelloit *Poppée* [1]. C'étoit une femme, dit Tacite, à qui de tous les avantages il ne manquoit que la vertu, ou plutôt il ne lui manquoit, ni aucun des vices qui constituent un monstre, ni aucun des agrémens qui le rendent plus funeste en le cachant sous des formes aimables. En un mot elle étoit digne de Néron. Comme elle desespéroit de faire répudier Octa-

[1] Cette Poppée, née pour le malheur de son siècle, mourut étant grosse, d'un coup de pied que lui donna Néron dans un mouvement de colère.

vie [1], et d'épouser Néron du vivant de la fière Agrippine, elle s'étudia à aigrir le fils contre la mère, par des calomnies atroces, et par des railleries encore plus efficaces. « Vous avez vingt-cinq « ans, disoit-elle, à son amant, et vous êtes en- « core pupille. Quand cesserez-vous d'être mené à « la lisière par votre mère et par vos gouverneurs? « N'est-il pas tems que vous sortiez de l'enfance? « Croyez-moi, secouez le joug de tous ces mentors « importuns, et faites voir enfin, que vous êtes « le maître. Quant à moi, si vous continuez vos « bassesses, il faut me rendre à mon mari; car « j'ai honte de vivre plus long-tems avec un hom- « me que j'ai pris pour un empereur, et qui n'est « réellement qu'un esclave ». Elle accompagnoit ces discours de larmes et de caresses; et Néron étoit tellement aveuglé par son amour, que ces indignes reproches, loin de l'indisposer contre elle, ne faisoient qu'enflammer ses desirs.

XXIII. D'un autre côté, Agrippine [2] ne s'oublioit point, et se portoit aux plus grands excès pour

[1] Octavie, fille de Claude, et femme de Néron; il la fit tuer à la sollicitation de Poppée, son infâme maîtresse.

[2] Suétone est plus favorable à cette princesse que Tacite. Le premier historien dit qu'Agrippine, comme une bonne mère, faisoit souvent de sages et fortes remontrances à son fils sur sa conduite abominable : que Néron la prit en haine à cette occasion, la priva de tous ses honneurs et de son autorité, la chassa du palais et de sa compagnie, ne cessa de la persécuter, et de lui faire toutes sortes d'outrages, et qu'enfin effrayé de ses terribles menaces et de sa fermeté, il résolut de la faire égorger. Suétone, vie de Néron, chap. 34.

conserver son crédit et pour faire tomber celui de sa rivale. Comme la violence ne lui avoit pas réussi jusqu'alors, elle eut recours à des moyens contraires, qui n'étoient pas moins criminels. Des ames familiarisées avec l'idée du parricide ne redoutent pas un inceste. Sénèque, informé de ce qui se passoit, vint arrêter le dénouement d'une scène que l'ivresse ou la volupté alloient conduire au comble du crime. Il représenta à Néron le danger auquel il s'exposoit, si sa mère étoit indiscrette, comme il y avoit apparence, ajoutant que les troupes ne voudroient plus obéir à un prince incestueux au premier chef. L'empereur se rendit à cette remontrance, d'autant plus volontiers, que sa passion pour sa mère n'étoit que simulée, et qu'il pouvoit se faire un mérite de ce foible sacrifice auprès de sa véritable maîtresse.

XXIV. Poppée, instruite des artifices d'Agrippine, redoubla ses instances auprès de son amant, pour hâter l'éloignement de l'impératrice, et pour détruire le seul obstacle qui s'opposoit, disoit-elle, à leur union conjugale. Néron, à qui le crime ne coûtoit rien après la mort de Britannicus, désormais insensible au cri de la nature, résolut de brusquer l'affaire, assuré par sa puissance, de l'impunité de tous ses forfaits. Il manda Burrhus et Sénèque, et leur déclara la prétendue nécessité où il étoit de faire mourir sa mère. A cette proposition si révoltante, les deux ministres qui avoient souhaité jusques-là l'abaissement d'Agrippine, mais qui ne pouvoient s'imaginer que son fils portât

jamais la haine pour elle jusqu'à attenter à ses jours, gardèrent long-tems l'un et l'autre un morne silence. Néron irrité de leur embarras et du délai de leur réponse, s'écria qu'ils le trahissoient. « Attendez-« vous donc, leur dit-il, que cette femme vienne « ici m'égorger à vos yeux? Si on ne la prévient « pas, vous la verrez bientôt arriver dans ce palais, « à la tête de mes troupes qu'elle aura soulevées, « crier à la tyrannie, et à la liberté, et armer jus-« qu'aux esclaves pour tirer vengeance des mauvais « traitemens qu'elle prétend avoir essuyés de ma « part. Ne vous ai-je choisis pour mes minis-« tres, que pour soutenir mes ennemis contre moi? « Trouvez à l'heure même quelqu'expédient pour « me délivrer de cette cruelle marâtre, ou bien « vous me répondrez, sur vos têtes, de ce qui pourra « en arriver ». Sénèque qui, dans toute autre conjecture se hâtoit d'opiner avant Burrhus, le regarde tristement, et lui demande si l'on peut ordonner aux soldats de tuer la mère de l'empereur? C'étoit lui insinuer clairement une réponse négative. Burrhus, qui le comprit bien, répondit, que « la chose n'étoit pas possible, que les prétoriens, « les seuls qu'on pouvoit employer à une pareille « exécution, étoient entièrement dévoués à la mai-« son des Césars, que la mémoire de Germanicus « leur étoit chère, et que jamais ses troupes ne « se porteroient à aucune violence contre sa fille. « D'ailleurs, ajouta-t-il, on ne doit refuser à per-« sonne, encore moins à une mère de l'entendre « dans ses défenses ». Cette réponse ne satisfit point

Néron, qui, les regardant avec des yeux étincelans de rage et de colère, insista plus fortement sur le danger qui le menaçoit. Alors Burrhus, pour traîner la chose en longueur, et donner le tems au prince de réfléchir sur son projet abominable, lui dit froidement : « Encore une fois, César, les prétoriens que je commande ne savent « assassiner personne. Si vous voulez des assassins, « adressez-vous à votre Anicet, qui vous a fait de « si belles promesses ».

XXV. Cet Anicet étoit un vil affranchi, qui avoit pris soin de Néron dans sa première enfance, et qui depuis étoit devenu commandant de la flotte de Misène. C'étoit un scélérat achevé, qui haïssoit mortellement Agrippine, dont il étoit haï lui-même. Néron, sans paroître sensible à la raillerie de Burrhus, fit venir sur-le-champ Anicet, et lui proposa sa commission exécrable. « Je reçois aujourd'hui l'empire, s'écria Néron, et c'est d'un affranchi que me vient un si grand bienfait. Cours « promptement, mènes avec toi les plus déterminés à t'obéir »[1]. Sans perdre de tems, Anicet se rendit avec deux officiers dans la chambre où

[1] Vu la foible résistance que firent Burrhus et Séneque, il faut convenir qu'ils trahirent alors leur reconnoissance et leur devoir. Nommer à Néron, dans cet instant critique, un scélérat fieffé, le plus grand ennemi de sa mère, c'étoit évidemment se rendre complice de son parricide, en lui donnant la facilité de le commettre. Ni la haine d'Agrippine pour les deux ministres, ni la crainte de la mort ne sauroient les justifier. Il est des circonstances majeures, telles que celles-ci, où il faut tout oublier, pour ne se ressouvenir que de sa vertu.

la princesse étoit couchée. Agrippine entendant le bruit de sa porte qu'on enfonçoit, cria que son fils n'avoit point commandé ce parricide. A ces mots un des meurtriers lui déchargea un coup de bâton sur la tête. La princesse voyant que le centurion tiroit son épée, lui présenta le ventre, en lui disant : « Frappe ce sein qui a porté Néron », et elle expira percée de plusieurs coups.

XXVI. Après cette horrible catastrophe, Sénèque et Burrhus sentirent bien que le public, et Néron lui-même, ne manqueroient pas de rejetter sur eux l'odieux de cet exécrable parricide, et qu'ils devoient s'attendre à faire une fin aussi tragique que celle d'Agrippine. Leur conjecture ne tarda point à se vérifier. L'empereur ne pouvant pardonner à Burrhus la résistance [1] qu'il avoit faite lors du meurtre de sa mère, le fit empoisonner; et comme le prince qui l'étoit venu visiter, pour reconnoître par lui-même l'effet du poison, lui demanda comment il se portoit, Burrhus détourna les yeux pour ne le point voir, et lui répondit: « Fort bien à présent ». Voulant dire, à présent

[1] Cette résistance n'avoit pas été cependant aussi forte qu'elle auroit dû l'être. Tacite dit, pour disculper les deux gouverneurs, qu'ils n'avoient pas voulu hasarder des remontrances inutiles. Mais, si l'empereur avoit refusé de les écouter, du moins n'auroient-ils eu aucun reproche à se faire. « L'affaire étoit tellement engagée, ajoute « le même historien, qu'ils jugeoient la mort de Néron inévitable, « si l'on ne prévenoit Agrippine ». Raison frivole. Néron avoit la force en main, et pouvoit par conséquent mettre sa mère en lieu de sûreté, ou l'envoyer en exil, pour s'épargner le plus horrible de tous les crimes.

que je ne vois point un monstre tel que vous. « Le « souvenir de la vertu de Burrhus, dit Tacite, le « fit long-tems regretter ; et la conduite de ceux « qui lui succédèrent dans ses emplois ne fit qu'aug- « menter les regrets.

XXVII. « Sa mort fit tomber entièrement le « crédit de Sénèque, poursuit le même historien. « La vertu isolée d'un des gouverneurs n'avoit plus « la même force, et le prince inclinoit de plus en « plus vers les partisans du vice. On entassoit con- « tre Sénèque des accusations de toute espèce. Ses « richesses sont immenses, disoit-on, et au-dessus « de la fortune d'un particulier ; cependant il les « augmente tous les jours. Il engage les citoyens à « ne former des vœux que pour lui, et semble vou- « loir effacer le prince par l'aménité de ses jardins, « et la magnificence de ses maisons de campagne. « Lui seul, à l'entendre, mérite d'être loué comme « éloquent. Il fait plus souvent des vers, depuis « que l'empereur les aime. Du reste, il blâme en « public ses délassemens, rabaisse son adresse à « conduire un char, le raille sur sa voix toutes les « fois qu'il chante. Combien de tems encore ne se « fera-t-il rien de louable dans l'état, dont on ne « le croie auteur ! Néron est sorti de l'enfance, il « est dans la force de la jeunesse ; qu'il secoue le « joug d'un précepteur, ayant pour se conduire des « maîtres assez illustres, ses ancêtres ».

XXVIII. Qui ne reconnoît dans ses plaintes in- jurieuses le langage de l'envie, du libertinage et de la déraison ? Il étoit aisé de répondre, que les

biens de Sénèque ne surpassoient ni ses services, ni la place de ministre qu'il occupoit : que les talens futiles et subalternes que le philosophe blâmoit dans son disciple, étoient réellement indignes d'un empereur, et n'avoient rien de commun avec l'art de gouverner : que les ancêtres de Néron, qu'on osoit lui proposer pour modèles, ne méritoient pas l'honneur qu'on leur faisoit, à commencer par son père Domitius, qui n'avoit fait toute sa vie que des actions détestables. Mais doit-on demander du jugement et de l'impartialité à des esprits jaloux, incapables de rendre justice au mérite? Sénèque ignoroit les bruits qui couroient sur son compte, lorsque deux ou trois courtisans, qui conservoient encore quelqu'égard pour la vertu, lui donnèrent avis qu'on le desservoit auprès de l'empereur. Comme Néron affectoit d'éviter ses entretiens, Sénèque fut obligé de lui demander une audience, et l'ayant obtenue, il lui parla en ces termes :

XXIX. « Il y a quatorze ans, César, que je « suis attaché à votre personne, et huit que vous « régnez. Vous m'avez comblé, dans l'intervalle, « de tant de biens et d'honneurs, que rien ne « manque à ma félicité que de la modérer. Je ci- « terai de grands exemples fort au-dessus de moi, « mais dignes de vous. Auguste, votre bisaïeul, « permit à M. Agrippa de se retirer à Mytilène, « et à Mécénas de se reposer au milieu de Rome « aussi paisiblement que s'il s'en fût éloigné. L'un « avoit été le compagnon de ses guerres ; l'autre

« avoit soutenu les fatigues d'une multitude d'af-
« faires épineuses. Tous deux avoient reçu de
« grandes récompenses, proportionnées néanmoins
« à d'importans services. Pour moi, comment ai-
« je pu mériter vos dons que par des talens exer-
« cés, pour ainsi dire, à l'ombre, et dont tout
« l'éclat vient de ce qu'on juge qu'ils ont pu ser-
« vir à votre éducation? C'en étoit une récom-
« pense assez forte; vous y avez joint une faveur
« sans bornes, et un argent immense; en sorte que
« je me dis de tems en tems: Moi qui suis né en
« province, issu d'un simple chevalier, je suis
« compté parmi les plus grands de Rome. Mon il-
« lustration récente brille au milieu des nobles dé-
« corés d'une longue suite d'aïeux. Qu'est devenue
« cette philosophie qui se contentoit de peu? Est-
« ce elle qui fait construire ces jardins, qui dis-
« pose de ces maisons de campagne, qui possède
« tant de terres, et fait valoir de si gros revenus?
« Je n'y trouve qu'une réponse pour ma justifica-
« tion: c'est que je n'ai pas dû m'opposer à vos
« bienfaits. Nous avons comblé la mesure, vous
« de ce qu'un prince pouvoit donner à un ami,
« moi de ce que son ami peut en recevoir. Le sur-
« plus irrite l'envie. Votre élévation vous met au-
« dessus de ses atteintes; mais c'est moi qu'elle
« attaque; c'est moi qu'il est juste de soulager. Les
« fatigues de la guerre ou d'une longue marche
« m'autoriseroient à solliciter du repos. Je suis
« vieux, près de terminer le voyage de cette vie,
» et incapable des moindres soins: excédé du far-

« deau de mes richesses, j'implore votre aide. Or« donnez à vos intendans de les administrer, et de « les réunir à vos domaines. Sans me réduire à « l'indigence, je ferai disparoître ce faste dont les « yeux sont éblouïs, et j'emploierai à réfléchir sur « moi-même le tems qu'on donne à des jardins et « à des maisons. Vous êtes dans la vigueur de l'âge, « un règne de tant d'années vous a fortifié dans « l'art de gouverner. Il est tems que vos anciens « amis se livrent au repos. Ce sera pour vous un « surcroît de gloire, d'avoir élevé à la plus haute « fortune des hommes capables d'en supporter une « médiocre ».

XXX. Néron répondit à peu-près ainsi : « Si je « réplique sur le champ à ce discours médité, c'est « à vous que j'en suis redevable. Vous m'avez ap« pris à parler avec facilité, non-seulement après « m'y être préparé, mais même sur des affaires im« prévues. Auguste, mon bisaïeul, consentit qu'A« grippa et Mécène jouissent du repos après de « longs services ; mais ce prince étoit alors dans un « âge dont la maturité garantissoit la sagesse de « toutes ses démarches, et encore ne les dépouilla« t-il ni l'un ni l'autre des récompenses qu'il leur « avoit accordées. Vous dites qu'ils les avoient mé« ritées à la guerre et dans les périls. C'est que « telles ont été les occupations de la jeunesse d'Au« guste. Votre bras ne se seroit pas non plus refusé « à mon service, si j'avois vécu au milieu des ar« mes ; mais de la prudence, des avis, et des pré« ceptes, étoient tout ce qu'exigeoient les conjonc-

« tures et ma situation. Vous avez d'abord formé « mon enfance, ensuite ma jeunesse. Les bienfaits « que je tiens de vous sont immortels de leur na- « ture, et dureront autant que ma vie ; ceux que « vous avez reçus de moi, des jardins, des reve- « nus, des maisons de campagne, sont sujets aux « coups du sort. Quelque grands que ces biens pa- « roissent, plusieurs, dont le mérite n'approchoit « pas du vôtre, en ont possédé davantage. J'au- « rois honte de vous citer des affranchis qui étalent « plus d'opulence ; et je rougis de ce qu'occupant « la premiere place dans mon estime et mon ami- « tié, vous n'êtes pas encore au-dessus de tous par « votre fortune. Mais je me propose bien de l'ac- « croître. Vous êtes encore dans un âge où les for- « ces ne vous manquent point. Vous pouvez et ad- « ministrer des biens et en jouir, et moi je com- « mence à peine la carrière de mon règne. Si ma « jeunesse m'entraîne à quelqu'écart, vous me rap- « pellez dans la route ; votre secours, après m'a- « voir éclairé, me règle sur l'usage que je dois « faire de ma puissance. Le public ne s'entretien- « dra pas de votre modération, si vous rendez vos « richesses, ni de votre amour pour la retraite, si « vous abandonnez le prince, mais de mon avarice, « et des suites cruelles qu'elle fera craindre ; et « quand même vous seriez sûr d'être comblé d'é- « loges pour votre tempéranee, il est indigne du « sage de se procurer de la gloire en déshonorant « son ami ». Néron joignit à ces propos si flatteurs, les embrassements et les baisers les plus tendres.

Naturellement habile à déguiser la haîne sous des caresses trompeuses, il s'y étoit encore fortifié par l'exercice. Sénèque se retira en le remerciant de ses bontés ; car c'est ainsi que se terminent tous les entretiens avec le souverain. Mais il réforma ce qui pouvoit retracer le souvenir de son ancien crédit ; évita tout ce qui ressentoit le grand seigneur et le ministre, congédia ses amis, écarta son cortége, et parut rarement dans Rome, feignant d'être retenu chez lui par ses études philosophiques, ou par ses infirmités.

XXXI. On entrevoit, dans le discours de Sénèque, une ame flétrie de douleur, et plus sensible à l'inconduite de son élève, qu'à la perte de tous ses biens, et qu'à la mort même. L'offre qu'il fait de rentrer au premier signal dans la condition privée, l'abandon de toutes ses richesses qu'il propose à un prince du caractère de Néron, qui étoit capable de le prendre au mot, font amplement son apologie contre ceux qui lui ont reproché de parler d'une manière, et de vivre d'une autre. D'ailleurs il avoit acquis ces richesses légitimement, par ses travaux et ses services, sans faire de tort ni d'injustice à personne, et son opulence n'avoit rien de merveilleux ni d'exhorbitant, pour un homme qui avoit élevé un maître du monde, et qui lui avoit servi long-tems de ministre. Quand au discours de Néron, pour mériter des éloges, il ne lui manquoit qu'un seul point, la sincérité. Peu de jours après, le perfide tenta de faire empoisonner Sénèque, par un de ses esclaves, qui en donna lui-

même avis à son maître. Cette trahison n'ayant point réussi, et Néron ne voyant plus dans Sénèque qu'un censeur odieux de toutes les horreurs qu'il commettoit journellement, résolut de s'en défaire, à quelque prix que ce fût.

XXXII. La conjuration de Pison[1] vint fort à propos pour consommer sa cruelle ingratitude. Quoique Sénèque fût absent, son nom, prononcé par un des conjurés, suffit à Néron pour le mettre au nombre des coupables. Voici quel fut ce prétendu chef d'accusation. Sénèque étant malade à sa campagne, Pison l'alla voir, et un domestique répondit à Pison, que son maître n'étoit pas visible. Le lendemain Pison envoya Natalis, un de ses amis, visiter Sénèque, et se plaindre de ce qu'il lui avoit refusé la veille l'entrée de sa maison. Sénèque répondit à Natalis, au sujet de Pison, « Que « des entrevues secrettes ne pouvoient que leur « nuire à l'un et à l'autre, mais qu'il n'avoit d'ail- « leurs aucune raison pour lui en vouloir, et qu'il « lui souhaitoit une parfaite santé ». Natalis ayant été arrêté peu de jours après, comme ami de Pison le chef des conjurés, déposa, dans ses interrogatoires, la phrase de Sénèque autrement qu'il ne l'avoit énoncée. Il prétendit que Sénèque lui avoit dit, que sa sûreté dépendoit de celle de Pison.

[1] Pison avoit formé le projet de tuer Néron. Il se ligua avec un grand nombre d'autres, mais comme il n'avoit ni le courage ni la prudence nécessaires pour exécuter une pareille entreprise, la couspiration fut découverte, et presque tous les conjurés furent punis de mort.

outre

son. Outre que la visite faite à Sénèque n'avoit aucun rapport à la conjuration, il y a tout lieu de croire, que Natalis étoit un fourbe et un traître, suborné par Néron pour compliquer Sénèque dans cette malheureuse affaire : et ce qui le prouve clairement, c'est que ce Natalis, qu'on croyoit un des principaux conjurés, obtint sa grace dans la suite, sous prétexte qu'il avoit bien servi le prince.

XXXIII. Cependant Néron, comblé de joie de voir son ancien maître soupçonné du crime de lèse-majesté, ordonna sur le champ au tribun Granius de communiquer cette déposition à Sénèque, et de lui demander s'il convenoit de la charge de Natalis, et de sa réponse. Le tribun se transporta à la maison de campagne de Sénèque, à quatre milles de Rome, fit investir la maison par des soldats, et communiqua les ordres de l'empereur à Sénèque, qu'il trouva soupant avec Pauline son épouse, et deux de ses amis. Sénèque répondit simplement comme un homme qui n'a rien à se reprocher. « Natalis est venu chez moi ; il s'est plaint, de la « part de Pison, de ce que je ne lui permettois pas « de me voir. Je m'en suis excusé sur ma santé et « sur mon amour du repos. Je n'ai point eu sujet de « penser que ma sûreté dépendit de celle d'un particu- « lier. Jamais la flatterie ne me l'a fait dire. Elle n'est « pas de mon goût. Néron le sait mieux que per- « sonne. Il a trouvé plus souvent dans Sénèque un « homme libre qu'un esclave ».

XXXIV. Poppée et Tigellin, conseil secret des cruautés du prince, étoient avec lui, lorsque le

tribun rapporta cette réponse. « Sénèque fait-il les « apprêts de sa mort, dit Néron »? « Il n'a fait « paroître aucun signe de crainte, répondit le « tribun; son visage ni ses paroles ne m'ont rien « annoncé de triste ». « Retournez donc, répliqua « l'empereur, et signifiez-lui, de ma part, l'ordre « de mourir ». Le tribun s'épargna l'odieux ministère de porter lui-même un si triste message, et il envoya un centurion déclarer à Sénèque, que son dernier jour étoit venu. Le philosophe, sans s'effrayer, demande à revoir son testament. Le centurion le refuse. « Puisqu'on m'empêche dit « Sénèque, en se tournant vers ses amis, de re- « connoître vos services, je vous laisse l'unique « bien, mais le plus précieux qui me reste, l'i- « mage de ma vie : si vous en gardez le souvenir, « vous acquerrez la gloire d'hommes vertueux et « d'amis fideles ». Comme ils fondoient en larmes, il tâche de les raffermir, tantôt en leur parlant avec douceur, tantôt en les réprimandant ». Que « sont devenus, leur dit-il, ces préceptes de sa- « gesse dont vous étiez pénétrés? Où est la force « de cette raison, que les réflexions de plusieurs « années sembloient avoir préparée à tous les évé- « nemens? Quelqu'un ignoroit-il la cruauté de « Néron? Il ne lui restoit, après avoir fait mourir « sa mère et son frère, que de tuer celui qui a « pris soin de l'élever et de l'instruire ». Ensuite il s'adresse en particulier à sa femme, et s'attendrissant un peu, malgré sa fermeté, il la conjure de modérer sa douleur, et de ne pas la rendre

éternelle. « La contemplation d'une vie toute con- « sacrée à la vertu peut honorablement adoucir « la perte d'un époux ». Pauline l'assure qu'elle est déterminée à mourir avec lui, et demande qu'on l'aide à exécuter son dessein.

XXXV. Sénèque ne voulut point s'y opposer [1], il craignoit d'abandonner aux insultes de ses ennemis une épouse qu'il chérissoit uniquement. « Je « vous avois montré, lui dit-il, ce qui pouvoit « vous faire supporter la vie. L'honneur du trépas « vous flatte davantage : c'est un exemple que « je ne vous envierai pas. Quoique nous périssions « tous deux avec la même constance, votre mort « est plus glorieuse que la mienne ». Alors ils se firent ouvrir les veines des bras. Sénèque voyant que son sang couloit trop lentement, parce que son corps étoit atténué par la diette et la vieillesse, se fit couper encore les veines des jambes et des jarrets. Accablé par la violence de la douleur, il appréhende que ses tourmens n'abattent la constance de son épouse, et dans la crainte de témoigner lui-même de la foiblesse en la voyant mourante, il l'engagea à passer dans une autre chambre. Son éloquence ne l'abandonna point dans cette cruelle extrémité. Il fit appeller ses secrétaires, et leur dicta des sentences admirables, que Tacite a supprimées, parce que, de son temps, tout le monde les savoit par cœur.

[1] Les Païens, et les Stoïciens sur-tout, regardoient le suicide comme une action glorieuse; mais le Christianisme a éclairé la raison sur ce faux et barbare préjugé.

XXXVI. Néron informé du parti qu'avoit pris Pauline, et n'ayant aucun ressentiment personnel contre elle, craignit que la mort de cette dame ne le rendît plus odieux. Comme il connoissoit d'ailleurs sa beauté, sur laquelle il pouvoit former des prétentions, il donna ses ordres pour qu'on l'empêchât de mourir. Aussi-tôt les esclaves et les affranchis, à la persuasion des soldats, arrêtent son sang et lui bandent les bras. On ignore si ce fut du consentement de Pauline. Comme la malignité du vulgaire s'obstine à déprimer tout, plusieurs ont cru qu'elle rechercha l'honneur de périr avec son mari, tant qu'elle jugea Néron inflexible; mais que la douceur de vivre triompha de sa constance, dès qu'elle entrevit des espérances plus flatteuses. Elle survécut peu d'années à son époux, conservant honorablement sa mémoire. La pâleur de son visage et de ses membres prouvoient qu'il s'en falloit bien peu qu'elle ne lui eût sacrifié sa vie entiere.

XXXVII. Cependant Sénèque voyant que la mort approchoit trop lentement, pria Statius Annæus, médecin, dont il avoit souvent éprouvé la science et la fidélité, de lui donner d'un certain poison dont il s'étoit pourvu depuis longtemps, et avec lequel on faisoit périr les criminels à Athènes: mais il en but en vain; ses membres étoient déjà glacés, et son corps ne put développer l'activité de ce poison. Enfin il entra dans un bain chaud, et arrosa d'eau ses esclaves les plus proches, en disant: « Je fais cette libation à Jupiter libérateur».

Ensuite on le plongea dans le bain, dont la vapeur le suffoqua. Son corps fut brûlé sans aucune pompe. Il l'avoit ainsi recommandé par son testament, dans un temps où il étoit encore au comble de l'opulence et de la faveur.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE SOCRATE.

Naissance de Socrate. II. *Socrate statuaire.* III. *Socrate commence à disserter sur la morale.* IV. *Socrate se montre avec courage dans la guerre.* V. *Vertus de Socrate.* VI. *Mariage de Socrate.* VII. *Eloge de Socrate fait par ses critiques mêmes.* VIII. *Talens de Socrate pour persuader.* IX. *Préceptes donnés par Socrate à quelques personnes.* X. *Diverses réparties de Socrate.* XI. *Socrate accusé comme impie.* XII. *Il refuse de se servir de l'apologie que Lysias avoit composée.* XIII. *Il est condamné, et empoisonné.* XIV. *Les Athéniens lui élèvent une statue.* XV. *Autres grands hommes maltraités par les Athéniens.* XVI. *Dates de la naissance et de la mort de Socrate.*

SOCRATE.



PLATON dans son Théætete dit que Socrate naquit d'un tailleur de pierre, nommé *Sophronisque*, et de Phænarète qui faisoit le métier de sage-femme. Athènes fut sa patrie et le village d'Alopèce son lieu natal. Il y en a qui croient qu'il aida Euripide à composer ses pieces, du moins Mnésiloque dit-il là-dessus.

« Les Phrygiens sont une nouvelle pièce d'Eu-« ripide sous laquelle Socrate a mis les sarmens ».

Ailleurs il dit aussi que Socrate mettoit les clous aux pieces d'Euripide.

Pareillement Callias, auteur d'une pièce intitulée *les Captifs*, y parle ainsi.

« Te voilà grave et tu fais paroître de grands « sentimens ». « Je le puis, Socrate en est l'au-« teur ».

Aristophane dans ses Nuées, accuse aussi Euri-

pide d'être aidé dans ses tragédies par celui qui proféroit à tout propos des discours de sagesse.

II. Socrate fut disciple d'Anaxagore, selon quelques-uns, et de Damon aussi, suivant le témoignage d'Alexandre dans les successions des philosophes. Après la condamnation d'Anaxagore, il fréquenta l'école d'Archélaüs le physicien, qui au rapport d'Aristoxène, eut un attachement particulier pour lui. Duris prétend qu'il se mit en service et qu'il fut tailleur de pierre; et quelques-uns ajoutent que c'est lui qui fit les grâces qui sont représentées habillées dans la forteresse d'Athènes; c'est ce qui donna lieu de le dépeindre ainsi dans ses vers satyriques.

« De ces grâces est venu ce tailleur de pierre, « ce raisonneur sur les loix, cet enchanteur de « la Grèce, cet imposteur, ce railleur, ce demi « Athénien et cet homme dissimulé ».

III. Socrate, comme le remarque Idoménée, étoit fort habile dans la rhétorique; mais les trente tyrans, dit Xénophon, lui défendirent de l'enseigner. Aristophane le blâme d'avoir abusé de son habileté, en ce que d'une mauvaise cause il en faisoit une bonne. Phavorin, dans son Histoire diverse, assure que ce fut lui avec Æschine, son disciple, qui les premiers enseignèrent la rhétorique. Idoménée confirme cela dans ce qu'il a écrit des disciples de Socrate. Il est encore le premier qui a traité la Morale, et le premier des philosophes qui est mort condamné. Aristoxène, fils de Spinthare, raconte qu'il faisoit valoir son ar-

gent et rassembloit le gain qu'il retiroit de ses prêts, et cela étant dépensé, le prêtoit de nouveau à profit. Démétrius de Bysance dit que Criton le tira de sa boutique et qu'il s'appliqua à l'instruire, étant charmé des dispositions de son esprit. Mais Socrate, voyant que la physique n'intéresse pas beaucoup les hommes, commença à raisonner sur la Morale, et en parloit dans les boutiques et sur les marchés, exhortant chacun à penser à ce qu'il y avoit de bon ou de mauvais chez lui. Souvent il s'animoit en parlant jusqu'à se frapper lui-même et à se tirer les cheveux, cela faisoit qu'on se mocquoit de lui; mais il souffroit le mépris et la raillerie jusques là que, comme le rapporte Démétrius, quelqu'un lui ayant donné un coup de pied, il dit à ceux qui admiroient sa patience, si un âne m'avoit donné une ruade irois-je lui faire un procès?

IV. Il n'eut pas besoin pour éclairer son esprit de voyager, à l'exemple de beaucoup d'autres; et excepté lorsque la guerre l'a appellé hors de chez lui, il se tenoit dans le même lieu, ayant des conversations avec ses amis, moins dans le dessein de combattre leur opinion que dans la vue de démêler la vérité. On dit qu'Euripide, lui ayant donné à lire un ouvrage d'Héraclite, lui demanda ce qu'il en pensoit; ce que j'en ai compris, lui répondit-il, est fort beau, et je ne doute pas que le reste que je n'ai pu concevoir ne soit de la même force: mais, pour l'entendre, il faudroit être un nageur de Délos. Socrate étoit d'une bonne constitution, et avoit beaucoup de soin de s'exercer le corps; il

fut à l'expédition d'Amphipolis; et dans une bataille qui se donna près de Délium, il sauva la vie à Xénophon qui étoit tombé de son cheval; et quoique le mauvais succès du combat eût obligé les Athéniens de prendre la fuite, il se retira, au petit pas, regardant souvent derrière lui, pour faire face à ceux qui auroient pu vouloir le surprendre. Il servit aussi sur la flotte qu'on avoit équipée pour réduire la ville de Potidée, la guerre ne permettant pas aux troupes d'y aller par terre. On dit que ce fut alors qu'il resta toute une nuit dans la même posture. Il fit voir son courage dans cette expédition, et céda volontairement le prix des belles actions qu'il avoit faites à Alcibiade qu'il aimoit beaucoup, comme le rapporte Aristippe, dans son quatrième livre des Délices Anciennes. Ion de Chio dit que dans sa jeunesse il fit un voyage à Samos avec Archélaüs. Il alla aussi à Pytho [1], au rapport d'Aristote, et fut voir l'Isthme, à ce que dit Phavorin, dans le premier livre de ses Commentaires.

V. Socrate avoit des sentimens fermes et républicains : il en donna des preuves lorsque Critias et ses collègues, ayant ordonné qu'on leur amenât Leonte de Salamine, homme fort riche, pour le faire mourir, il ne voulut pas le permettre, et fut le seul des dix capitaines de l'armée qui osa l'absoudre. Lui-même, lorsqu'il étoit en prison et qu'il pouvoit s'évader, n'eut point d'égard aux prières et aux larmes de ses amis, et les reprit en termes sévères et pleins de sentimens. La fruga-

[1] A Delphes.

lité et la pureté des mœurs caractérisoient encore ce philosophe; Pamphila dans ses commentaires, livre VII, nous apprend qu'Alcibiade lui donna une grande place pour y bâtir une maison, et que Socrate le remercia, en lui disant: « Si j'avois be-« soin de souliers, et que vous me donnassiez du « cuir pour que je les fisse moi-même, ne seroit-« il pas ridicule à moi de le prendre »? Quelquefois il jettoit les yeux sur la multitude des choses qui se vendoient à l'enchère, en pensant en lui-même: « que de choses dont je n'ai pas besoin »! Il récitoit souvent ces vers: « L'argent et la pour-« pre sont plutôt des ornemens pour le théâtre « que des choses nécessaires à la vie ». Il méprisa généreusement Archélaüs de Macédoine, Scopas de Cranon, et Euryloque de Larisse, refusa leur argent, et ne daigna pas même profiter des invitations qu'ils lui firent de les aller voir. D'ailleurs il vivoit avec tant de sobriété que, quoiqu'Athènes eut souvent été attaquée de la peste, il n'en fut jamais atteint.

VI. Aristote dit qu'il épousa deux femmes, la première Xantippe dont il eut Lamproclès, l'autre Myrton, fille d'Aristide le Juste, qui ne lui apporta rien en dot et de laquelle il eut Sophronisque et Ménéxène. Quelques-uns veulent qu'il épousa Myrton en premières nôces; d'autres, comme en particulier Satyrus et Jérôme de Rhodes, croient qu'il les eut toutes deux à la fois. Ils disent que les Athéniens, ayant dessein de repeupler leur ville épuisée d'habitans par la guerre et la contagion,

ordonnèrent qu'outre que chacun épouseroit une citoyenne, il pourroit procréer des enfans du commerce qu'il auroit avec une autre personne, et que Socrate pour se conformer à cette ordonnance contracta un double mariage.

VII. Socrate avoit une force d'esprit qui l'aidoit à se mettre au-dessus de ceux qui le blâmoient; il faisoit profession de savoir se contenter de peu de nourriture et n'exigeoit aucune récompense de ses services. Il disoit qu'un homme qui mange avec appétit sait se passer d'apprêt, et que celui qui boit avec plaisir prend la première boisson qu'il trouve; et qu'on approche d'autant plus de la condition des dieux qu'on a besoin de moins de choses. Il n'y a pas même jusqu'aux auteurs comiques qui, sans y prendre garde, l'ont loué par les choses même qu'ils ont dites pour le blâmer. Aristophane, parlant de lui, dit: « O toi, « qui aspires à la plus sublime sagesse, que ton « sort sera glorieux à Athènes et parmi les Grecs »! Il ajoute. « Pourvu que tu aies de la mémoire et « de la prudence et que tu ne fasses consister les « maux que dans l'opinion, tu ne te fatigueras pas, « soit que tu te tiennes debout ou que tu marches; « tu ne sens ni le froid, ni la faim; tu n'aimes « ni le vin, ni les festins, ni toutes les choses « inutiles ».

Amipsias l'a représenté couvert d'un manteau commun, et lui adresse ce discours: « Socrate, « toi qui es la meilleure d'entre peu de personnes, « et la plus vaine d'entre plusieurs, quel sujet t'a-

« mène enfin dans notre compagnie, et depuis quand « peux-tu nous souffrir? Mais à propos de quoi « portes-tu cette robe d'hiver? C'est sans doute « une méchanceté de ton corroyeur ».

Lors même que Socrate souffroit la faim, il ne put se résoudre à devenir flatteur; Aristophane en rend témoignage lorsque, pour exprimer le mépris que ce philosophe avoit pour la flatterie, il dit: « Enflé d'orgueil, tu marches dans les rues en jet« tant les yeux de tous côtés, et quoique tu ailles « nuds pieds, et que tu souffres plusieurs maux, « tu parois toujours avec la gravité peinte sur le « visage ».

VIII. Il n'étoit pourtant pas tellement attaché à cette manière de vivre qu'il ne s'accommodât aux circonstances; il s'habilloit mieux selon les occasions, comme lorsqu'il fut trouver Agathon, ainsi que le rapporte Platon dans son Banquet. Il possédoit au même dégré le talent de persuader et de dissuader; jusques-là Platon dit que dans un discours qu'il prononça sur la science, il changea Théætète qui y étoit présent, et en fit un homme extraordinaire. Eutyphron poursuivoit son père en justice pour le meurtre d'un étranger; il le détourna de son dessein en traittant de quelques devoirs relatifs à la justice et à l'amour filial. Il inculqua à Lysis une grande pureté de mœurs. Enfin il avoit un génie tout-à-fait propre à faire naître ses discours des occasions. Xénophon rapporte que par ses conseils il adoucit son fils Lamproclès qui se conduisoit mal envers sa mère, et qu'il engagea

Glaucon, frère de Platon, à ne point se mêler des affaires publiques pour lesquelles il n'avoit point de talent; tandis qu'au contraire il y portoit Charmidas qui avoit la capacité requise. Il releva le courage d'Iphicrates par l'exemple des animaux, lui faisant remarquer les coqs du barbier Midas, qui osoient attaquer ceux de Callias; Glauconides le jugeoit digne d'être regardé comme le protecteur de la ville, et le comparoit à un oiseau rare.

IX. Socrate remarquoit avec étonnement qu'il est facile de dire les biens qu'on possède, mais difficile de dire les amis qu'on a, tant on néglige de les connoître. Voyant l'assiduité d'Euclide au barreau, il lui dit : « Mon cher Euclide, vous saurez vivre avec des sophistes, et point avec des « hommes ». En effet, il regardoit ces sortes d'affaires comme inutiles et peu honorables : pensée que lui attribue Platon dans son Enthydème. Charmidas lui ayant donné des esclaves, pour qu'il en fit son profit, il refusa de les prendre. Il y en a qui veulent qu'il méprisa Alcibiade à cause de sa beauté. Il regardoit le repos comme le plus grand bien qu'on pût posséder, dit Xénophon dans son Banquet. Il prétendoit que la science seule est un bien et l'ignorance un mal, que les richesses et les grandeurs ne renferment rien de recommandable, mais qu'au contraire elles sont les sources de tous les malheurs qui arrivent. Quelqu'un lui disant qu'Antisthène étoit fils d'une femme originaire de Thrace, « Est-ce que vous pensiez, dit-il, qu'un si « grand homme devoit être issu de père et mère

« Athéniens » ? La condition d'esclave obligeoit Phédon de gagner de l'argent avec deshonneur, il détermina Criton à le racheter, et en fit un grand philosophe. Il employoit ses heures de loisir à apprendre à jouer de la lyre, disant qu'il n'y avoit point de honte à s'instruire de ce qu'on ne savoit pas. La danse étoit encore un exercice qu'il prenoit souvent, comme le rapporte Xénophon dans son Banquet, parce qu'il croyoit qu'il contribue à conserver la santé. Il disoit qu'un génie lui annonçoit l'avenir ; que l'on devoit compter pour beaucoup, de bien commencer ; qu'il ne savoit rien, sinon cela même qu'il ne savoit rien ; et que ceux qui achetoient fort cher des fruits précoces étoient des gens qui desepéroient de vivre jusqu'à la saison où ils sont mûrs. On lui demanda un jour quelle étoit la principale vertu des jeunes gens, il répondit, « que c'étoit celle de n'embrasser rien de « trop ». Il conseilloit de s'appliquer à la géométrie, jusqu'à ce qu'on sçût donner et recevoir de la terre par mesure et en égale quantité. Euripide ayant osé dire sur la vertu, dans sa pièce intitulée *Augé*, qu'il étoit bon de s'en dépouiller hardiment, il se leva et sortit, en disant ces paroles : « Quel ridicule n'est-ce point de faire des recher-« ches sur un esclave qui s'est enfui, et de per-« mettre que la vertu périsse » ! Interrogé s'il valoit mieux se marier ou non, « Lequel des deux que « lon choisisse, dit-il, le repentir est certain ». Il s'étonnoit fort de ce que les sculpteurs en pierre se donnoient tant de peine pour imiter la nature,

en tâchant de rendre leurs copies semblables aux originaux, et de ce qu'ils prenoient si peu de soin pour ne pas ressembler eux-mêmes à la matière dont ils faisoient leurs statues. Il conseilloit aux jeunes gens de se rendre dignes de leur beauté, s'ils en avoient, ou de réparer la difformité de leur corps en s'ornant l'esprit de science.

X. Un jour il invita à souper des personnes riches; et comme Xantippe avoit honte du régal que son mari se préparoit à leur donner, il lui dit: « Ne vous inquiétez pas: si mes conviés sont « sobres et discrets, ils se contenteront de ce qu'il « y aura; si au contraire ils sont gourmans, moc- « quons-nous de leur avidité ». Il disoit qu'il mangeoit pour vivre, au lieu que d'autres ne vivoient que pour manger. Il comparoit l'action de louer la multitude à celle d'un homme qui rejetteroit une pièce de quatre drachmes, comme de nulle valeur, et qui recevroit ensuite pour bon argent une quantité de ces mêmes espèces. Æschine lui ayant dit, « je suis pauvre, et je n'ai rien en mon pou- « voir que ma personne, disposez-en »; Socrate lui répondit: « Songez-vous bien à la grandeur du « présent que vous me faites »? Un homme s'affligeoit du mépris où il étoit tombé depuis que les tyrans avoient usurpé le gouvernement; il lui répondit: « Qu'y a-t-il en cela qui soit proprement « le sujet de votre chagrin »? On vint lui dire que les Athéniens avoient prononcé sa sentence de mort: « Ils sont dans le même cas, dit-il, la na- « ture a prononcé la leur »; d'autres attribuent

cette réponse à Anaxagore. Sa femme se plaignoit de ce qu'il devoit mourir innocent, il lui demanda, « si elle aimoit mieux qu'il mourût coupable ». Ayant rêvé qu'une voix lui disoit : « Dans trois « jours tu seras dans les champs fertiles de Phthie », il avertit AEschine qu'il mourroit le troisième jour suivant. Le jour où il devoit boire le jus de la ciguë étant arrivé, Apollodore lui offrit un riche manteau, en le priant de s'en envelopper pour mourir ; « Si le mien, dit-il, m'a servi pour vivre, « ne me servira-t-il pas bien aussi pour mourir » ? On lui dit que quelqu'un le chargeoit de malédictions, « Il faut le souffrir, dit-il ; il n'a point appris à mieux parler ». Antisthène s'étoit fait une déchirure à son manteau, et la montroit à tout le monde, Socrate lui dit qu'au travers de sa déchirure il voyoit sa vaine gloire. On lui demanda : « n'est-il pas vrai que voilà un homme qui médit « cruellement de vous » ? « Non, dit-il, car je ne « mérite pas les médisances dont il me charge ». Il disoit qu'il lui étoit avantageux de s'exposer à la censure des poëtes comiques ; parce que, si leurs critiques étoient fondées, c'étoit à lui à se corriger de ses défauts, comme au contraire il ne devoit pas s'embarrasser de ceux qu'ils pouvoient lui supposer. Une fois Xantippe, non contente de l'avoir accablé d'injures, lui jetta de l'eau sale sur le corps; « J'ai bien crû, dit-il, qu'un grand orage ne se « passeroit pas sans pluie ». Alcibiade lui parlant de cette humeur insupportable de sa femme, Socrate lui dit : « Je suis accoutumé à ces vacarmes

« comme on se fait à entendre le bruit d'une pou-« lie ; et vous qui parlez de ma femme, ne sup-« portez-vous pas les cris de vos oies » ? « Oui, dit « Alcibiade, mais elles me pondent des œufs et « en font éclorre des petits » ; « Et Xantippe, re-« prit Socrate, me donne des enfans ». Un jour ses amis lui conseilloient de la frapper pour lui avoir coupé son habit en plein marché ; « Quel « conseil me donnez-vous là, dit Socrate ? C'est « donc pour rendre tout le monde témoin de nos « querelles, et pour que vous-mêmes nous excitiez « et nous disiez : courage, Socrate ; courage Xan-« tippe ». Il disoit qu'il falloit tirer parti des mé-chantes femmes, comme les écuyers font des che-vaux ombrageux ; que comme après en avoir dompté de difficiles ils viennent plus aisément à bout de ceux qui sont souples, de même si lui savoit vivre avec Xantippe, il auroit moins de peine à se faire au commerce des hommes. Toutes ces maximes qu'il proposoit, et qu'il confirmoit par son exem-ple, furent cause que la Pythonisse loua sa con-duite, et rendit à Chéréphon cet oracle connu :

De tous les hommes Socrate est le plus sage.

XI. Cet oracle excita la jalousie contre lui, comme si tous ceux qui avoient bonne opinion d'eux-mêmes etoient accusés par-là de manquer de sagesse. Platon, dans son Ménon, met Anytus au nombre des envieux de Socrate ; comme il ne pou-voit souffrir que Socrate se mocquât de lui, il in-disposa d'abord Aristophane contre lui ; ensuite il

suborna Mélitus, qui l'accusa devant les juges d'être un impie et de corrompre la jeunesse. Phavorin, dans son Histoire Diverse, rapporte que Polieucte plaida le procès. Hermippe dit que Polycrate, le sophiste, dressa la harangue; d'autres veulent que ce fut Anytus, mais que l'orateur Lycon prépara le tout. Au reste, Antisthène, dans la succession des philosophes, et Platon, dans son Apologie, nomment trois accusateurs de Socrate, *Anytus*, *Lycon*, et *Mélite*, le premier agissant pour les chefs du peuple et les magistrats, le second pour les orateurs, et le troisième pour les poëtes, autant de classes de personnes qui avoient à se plaindre des censures de Socrate. Phavorin, au premier livre de ses Commentaires, dit que la harangue qu'on attribue à Polycrate contre ce philosophe est supposée; parce qu'il y est parlé des murs rebâtis par Conon : ce qui n'arriva que six ans après la mort de Socrate. Voici quels furent les chefs d'accusation qui furent attestés par serment, Phavorin dit qu'on les conserve encore aujourd'hui dans le temple de la mère des dieux.

« Mélitus, fils de Mélitus de Lampsaque, charge « Socrate, natif d'Alopèce, fils de Sophronisque, « des crimes suivans. Il viole la sainteté des lois, « en niant l'existence des dieux reconnus par la « ville, et en en mettant de nouveaux à leur place. « Il corrompt aussi la jeunesse. Il ne peut expier « ses crimes que par la mort ».

XII. Lysias lui ayant récité une apologie qu'il avoit faite pour lui : « Mon ami, lui dit le philo-

« sophe, la pièce est bonne, mais elle ne me con« vient pas». En effet le style en étoit plus propre à l'usage du barreau, que sortable à la gravité d'un philosophe. Lysias surpris d'entendre en même-tems louer et rejetter son apologie, le pria de s'expliquer. « Il ne seroit pas impossible, répondit-il, « que des habits et des souliers fussent bien faits, « quoiqu'ils ne pussent me servir ». Juste Tibérien dit, dans sa Généalogie, que pendant qu'on plaidoit la cause de Socrate, Platon monta à la tribune, et dit ces paroles : « Athéniens, quoique je « sois le plus jeune de tous ceux qui se sont pré« sentés pour parler dans cette occasion »; mais les juges se récrièrent là-dessus, et lui imposèrent silence.

XIII. Socrate fut d'abord condamné à la pluralité de deux cens quatre-vingt-une voix, mais comme les juges délibéroient pour savoir s'il falloit le condamner au supplice ou à une amende, il se taxa lui-même à vingt-cinq drachmes, quoiqu'Eubulide prétende qu'il promit d'en payer cent; cependant voyant que les juges balançoient et n'étoient pas d'accord entr'eux, « Vu les actions que j'ai « faites, dit-il, je crois que la peine à laquelle il faut « me condamner est de m'entretenir dans le Pryta« née ». A peine eut-il dit cela que quatre-vingt nouvelles voix se joignirent à celles qui opinoient à la rigueur. Il fut jugé digne de mort, conduit en prison, et peu de jours après il but la ciguë. Avant ce moment il fit un discours élégant et solide, que Platon a rapporté dans son Phédon. Plu-

sieurs croient qu'il composa même un hymne qui commence par ces mots.

« Je vous salue Apollon de Délos et toi Diane, « enfans illustres ». Mais Dionysodore prétend que cet hymne n'est point de lui. Il fit aussi une fable à l'imitation de celles d'Esope, mais assez mal conçue; elle commence de cette manière.

« Esope recommanda au sénat de Corinthe de ne « point juger la vertu par les avis du peuple ».

XIV. Telle fut la fin de Socrate, mais les Athéniens en eurent bientôt tant de regret qu'ils firent fermer les lieux où on s'exerçoit à la lutte et aux jeux gymniques; ils exilèrent les ennemis de Socrate; et pour Mélitus ils le condamnèrent à mort. Ils élevérent à la mémoire de Socrate une statue d'airain qui fut faite par Lysippus, et la placèrent dans le lieu appellé *Pompée*. Les habitans d'Héraclée chassèrent Anytus de leur ville le même jour qu'il y étoit entré.

XV. Au reste ce n'est pas seulement envers Socrate que les Athéniens en ont mal agi; ils ont maltraité plusieurs autres grands hommes; ils traitèrent Homère d'insensé et le mirent à une amende de cinquante drachmes, comme le dit Héraclide; ils accusèrent Tyrtée de folie, et condamnèrent Astydamus, le plus illustre imitateur d'Eschyle, à une amende de vingt pièces de cuivre; aussi Euripide leur adressa-t-il ce reproche dans son Palamède, sur la mort de Socrate.

« Vous avez ravi la vie au plus grand des sages, à « cette muse agréable qui n'affligeoit personne ».

XVI. Voila ce qui arriva à Socrate; Philochore date pourtant la mort d'Euripide avant celle de Socrate. Apollodore, dans ses Chroniques, place la naissance du dernier sous l'archontat d'Apséphion à la quatrième année de la soixante-dix-septième olympiade, le sixième jour du mois Thargélion, jour dans lequel les Athéniens avoient coutume de purifier leur ville, et auquel ceux de Délos disent que Diane naquit. Il mourut la première année de la quatre-vingt-quinzième olympiade, âgé de soixante et dix ans. Démétrius de Phalère semble en convenir, mais d'autres le disent mort dans la soixantième année de son âge. Lui et Euripide furent tous deux disciples d'Anaxagore. Euripide naquit sous Callias, la première année de la soixante-quinzième olympiade. Si je ne me trompe, Socrate a traité des choses naturelles; ce qui me donne lieu de le croire, c'est qu'il a parlé de la Providence, quoique Xénophon qui le rapporte dise qu'il s'est borné à ce qui regarde les moeurs. D'un autre côté, Platon dans son apologie, en faisant mention d'Anaxagore et d'autres physiciens, avance des choses que Socrate combat, nonobstant qu'il lui attribue tout ce qu'il dit du sien. Aristote raconte qu'un certain mage étant venu de Syrie à Athènes, reprit Socrate sur différens sujets, et lui prédit qu'il auroit une fin tragique. J'ajoute ici l'épitaphe que j'ai faite sur la mort de notre philosophe.

« Socrate, tu bois aujourd'hui le nectar à la table
« des dieux; Apollon vante ta sagesse; et si Athènes
« méconnoît tes services, elle s'empoisonne elle-
« même avec la ciguë qu'elle te donne ».

SOMMAIRE

DE LA VIE D'ARISTIPPE.

Aristippe fut le premier disciple de Socrate qui fit payer ses leçons. II. *Caractère de la philosophie d'Aristippe.* III. *Plusieurs reparties ingénieuses d'Aristippe.* IV. *Suite du même sujet.* V. *Continuation du même sujet.* VI. *Ouvrages attribués à Aristippe.*

ARISTIPPE.



ARISTIPPE étoit Cyrénéen d'origine. Eschine dit qu'attiré par la réputation de Socrate, il vint à Athènes. Selon Phanias d'Érèse, philosophe péripatéticien, il fut le premier des sectateurs de Socrate qui enseigna par intérêt et qui exigea un salaire de ses écoliers; ayant un jour envoyé vingt mines à son maître, elles lui furent renvoyées avec cette réponse, que le dieu de Socrate ne lui permettoit pas d'accepter de l'argent; en effet cela déplaisoit au philosophe. Xénophon n'aima pas Aristippe, et ce fut par une suite de cet éloignement qu'il publia un livre contre la volupté dont Aristippe étoit défenseur, faisant Socrate juge de leur différent. Théodore, dans son ouvrage des Sectes, déclame aussi contre lui: et Platon, dans son Traité de l'ame, ne le maltraite pas moins que les autres.

II. ARISTIPPE étoit d'un naturel qui s'accommodoit aux lieux, aux tems et au génie des personnes,

il prenoit avec les uns et les autres des manières qui convenoient à leur humeur : aussi plaisoit-il le plus à Denys, parce qu'il savoit se gouverner comme il faut en toute occasion, prenant le plaisir quand il se présentoit, et sachant aussi s'en passer. C'est pourquoi Diogène l'appelloit *le chien royal.* Timon le piqua fort vivement sur sa friandise ; « Semblable, « dit-il, à l'efféminé Aristippe, qui peut au seul at- « touchement distinguer le vrai du faux ». On dit qu'un jour il se fit acheter une perdrix, pour cinquante drachmes, en répondant à quelqu'un qui l'en blâmoit ; « je gage que vous n'en payeriez pas « une obole ». Celui-là reprit qu'en effet il ne les donneroit pas, et moi, continua Aristippe, « je ne « mets aucune différence dans la valeur de l'ar- « gent ». Un jour Denys lui fit amener trois courtisannes, en lui disant de choisir celle qui lui plaisoit le plus ; Aristippe les garda toutes trois, disant pour s'excuser « que Pâris n'avoit pas été plus heu- « reux pour avoir préféré une seule femme à toutes « les autres ». Il mena ensuite ces filles jusqu'à sa porte, où il les congédia, tant il lui étoit aisé de prendre de l'amour et de s'en guérir. On prétend que Straton, ou, selon d'autres, Platon, lui dit qu'entre tous les philosophes il n'appartenoit qu'à lui de porter un bel habit et une veste déchirée. Denys lui ayant craché au visage, il le souffrit sans se plaindre, et répondit à quelqu'un qui en étoit choqué : « Les pêcheurs vont se mouiller d'eau « de mer pour prendre un mauvais petit poisson, « et moi pour prendre une baleine ne souffrirois-je

« pas qu'on me mouille le visage de salive? Comme il passoit un jour, pendant que Diogène lavoit des herbes, le Cynique lui adressa ce reproche: « Si « tu avois appris à préparer ta nourriture, tu ne fré-« quenterois pas la cour des tyrans ». Et toi, lui répliqua Aristippe, « Si tu savois converser avec des « hommes, tu ne t'amuserois pas à nettoyer des lé-« gumes ». Interrogé sur l'utilité qu'il retiroit de la philosophie, celle, dit-il, de pouvoir parler à tout le monde avec assurance. S'entendant blâmer de ce qu'il vivoit avec trop de somptuosité et de déli-catesse; « Si c'étoit là, répliqua-t-il, une chose « honteuse, elle ne seroit pas en usage dans les « fêtes solemnelles ». Qu'est-ce que les philosophes ont de plus extraordinaire que les autres hommes, lui dit-on? « C'est, répondit-il, que, si toutes les « loix venoient à s'anéantir, leur conduite n'en se-« roit pas moins uniforme ». Pourquoi, lui dit Denys, voit-on les philosophes faire la cour aux riches, et ne voit-on pas les riches la faire aux philosophes. « C'est que ceux-ci, répondit-il, savent de qui ils « ont besoin, et que les autres ignorent ceux qui « leur sont nécessaires ». Platon lui reprochoit qu'il vivoit splendidement. Que pensez-vous de Denys, lui demanda Aristippe, est-il homme de bien? Platon ayant pris l'affirmative. Or, poursuivit-il, Denys se traite beaucoup mieux que moi; rien n'empêche donc qu'on ne puisse vivre honnêtement en vivant délicatement.

III. Quelle différence, lui dit-on, y a-t-il entre les savans et les ignorans? « La même, répliqua-

« t-il, qu'il y a entre des chevaux domptés et d'au-
« tres qui ne le sont pas ». Etant entré un jour dans la chambre d'une prostituée, et voyant rougir un de ceux qui l'accompagnoient, « Il n'y a point de « honte, dit-il, d'entrer dans un lieu de débau-
« che, mais il est honteux de ne pouvoir en sortir ». Quelqu'un lui proposa une énigme, et le pressa de la deviner. « Insensé, lui dit-il, pourquoi veux-tu « que je débrouille une chose qui est obscure par « la manière même dont elle est embrouillée »? Il croyoit que la pauvreté valoit mieux que l'ignorance, puisque celle-là n'est qu'une privation de richesse, au lieu que celle-ci est un défaut d'entendement. Etant poursuivi par quelqu'un qui l'outrageoit de paroles, il doubla le pas. Pourquoy fuis-tu, lui cria cet homme? « Parce que tu as le « droit de dire des injures, répondit-il, et que moi « j'ai celui de ne les point entendre ». Un autre se déchaînoit contre les philosophes qui assiégeoient les portes des grands. « Les médecins, lui dit Aris-
« tippe, sont assidus auprès de leurs malades; ce-
« pendant il n'y a personne qui aime mieux perdre « la santé que de guérir d'une maladie ». Faisant voile pour Corinthe par un gros tems, il s'émut; ce qui donna lieu à quelqu'un de lui dire: Nous autres, pauvres ignorans, nous n'appréhendons pas le naufrage; mais vous, philosophes, vous tremblez à la vue du péril: « C'est, répondit-il, que « vous et nous n'avons pas la même vie à conser-
« ver ». Un autre se vantoit d'avoir appris beaucoup de choses. « De même, dit-il, que ceux qui

« mangent avec beaucoup d'avidité, et qui se don-
« nent beaucoup d'exercice ne se portent pas mieux
« que d'autres qui se contentent simplement du
« nécessaire ; ainsi ne doit-on pas regarder comme
« savans ceux qui ont parcouru quantité de volu-
« mes, mais ceux qui se sont appliqués à la lecture
« de livres utiles ». Un orateur, l'ayant servi dans une cause qu'il avoit plaidée et gagnée, lui demanda à quoi lui profitoient les leçons de Socrate; il lui répondit : « A vous avoir fait dire la vérité dans
« la harangue que vous avez prononcée pour moi ».

IV. Il inspiroit de grands sentimens à sa fille Areté, et lui enseignoit à mépriser tout excès. Un père le consulta sur l'avantage que son fils retireroit de l'étude des sciences : « Si elle ne lui ap-
« porte d'ailleurs aucune utilité, reprit Aristippe,
« au moins il aura assez de jugement pour ne pas
« s'asseoir au théâtre comme une pierre sur l'au-
« tre ». Un autre lui recommanda son fils pour l'instruction duquel le philosophe exigea cinq cent drachmes. Un esclave ne me coûteroit pas davantage, lui répondit le père. « Achetez, achetez, in-
« terrompit Aristippe, vous en aurez deux au lieu
« d'un ». Il disoit qu'il prenoit de l'argent de ses amis non pour s'en servir, mais afin qu'ils apprissent à l'employer utilement. Quelques personnes lui reprochant qu'il avoit eu recours à un rhéteur pour défendre sa cause : « Pourquoi non, leur dit-il, je
« prens bien un cuisinierpour m'apprêter à manger». Un jour Denys vouloit le faire parler sur la philosophie : « Il est ridicule, lui dit-il, que vous me

« demandiez le raisonnement même, et que vous « me prescriviez le tems où il faut que je raisonne ». Denys, choqué de cette réponse, lui ordonna d'aller se placer au bas bout de la table; « Apparamment, continua Aristippe, que vous « avez voulu faire honneur à cette place ». Il mortifia la vanité d'un homme qui se piquoit de savoir bien nager, en lui demandant s'il n'avoit pas honte d'être en concurrence pour l'agilité avec les poissons. Un autre lui demandoit en quoi le sage diffère de l'insensé? « Envoyez-les, dit-il, tous deux « nuds chez ceux qui ne les connoissent pas, et ils « vous l'apprendront ». Un buveur s'aplaudissoit de ce qu'il savoit beaucoup boire sans s'enyvrer; « Le mulet en fait autant, lui répondit-il ». Quelqu'un le censurant de ce qu'il avoit commerce avec une débauchée. « N'est-ce pas la même chose, « dit-il, que vous habitiez une maison après plu« sieurs autres, ou que vous en habitiez une que « personne n'a occupée avant vous »? Non répondit l'autre. « Quoi! reprit Aristippe, il n'est pas in« différent que je m'embarque dans un vaisseau « qu'on aura souvent équippé, ou dans un na« vire neuf et qui n'aura fait aucune course »? D'accord, répartit le censeur. « Tout de même, « répondit le philosophe, il ne m'importe pas d'a« voir commerce avec une femme qui a servi à plu« sieurs, ou avec une femme encore novice sur la « volupté ». Comme il apprit qu'on lui donnoit un mauvais renom de ce qu'étant disciple de Socrate,

il avoit l'âme mercénaire : « J'ai raison, dit-il, de « vouloir être payé de mes disciples » ; il est vrai que Socrate retenoit peu de chose pour son usage du bled et du vin dont quelques-uns de ses amis lui faisoient présent, et qu'il renvoyoit le superflu ; mais les principaux d'Athènes subvenoient à ses besoins par les provisions qu'ils lui envoyoient, et moi, « je n'ai qu'un esclave qui est Eutychide, « encore ne m'appartient-il qu'à titre d'achat ». Sotion, dans le deuxième livre de ses successions, rapporte qu'il entretenoit la courtisane Laïs. Comme on se moquoit de lui sur ce sujet ; « Oui, ré« pondit-il, je possède Laïs, mais je ne suis pas « possédé de ses agrémens, et il est beau de résis« ter à la sensualité, sans cependant se sevrer des « plaisirs ». Il ferma la bouche à un homme qui lui reprochoit qu'il aimoit les bons repas, en lui disant : « Pour vous, je suis sûr que vous n'en don« neriez pas trois oboles ». Non, dit-il. « Cela étant, « reprit Aristippe, convenez que je suis moins « gourmand que vous n'êtes avare ». Simus, tréso-rier de Denys, homme de mauvais caractère, et qui étoit Phrygien de naissance, lui faisant voir la richesse des ameublemens et du pavé de sa maison, Aristippe lui cracha au visage. Le trésorier s'en irrita. « Pardonnez-moi, lui dit le philosophe, « je ne voyois pas où je pusse cracher plus décem« ment ». Charondas, ou Phédon, selon d'autres, lui demandant qui étoient ceux qui se servoient d'onguens. « Moi, répondit-il, et le roi de Perse,

« qui est plus misérable encore que je ne suis. Au « reste, prenez garde qu'il en est des hommes « comme de tous les animaux qui ne perdent rien « par les onguens; mais malheur aux gens impurs « qui nous reprochent que nous nous oignons de « parfums ». Quelqu'un, voulant savoir comment Socrate étoit mort, le pria de lui en faire le récit. « Plût à Dieu, dit-il, que j'eusse une même fin »

V. Le sophiste Polixène entra un jour chez lui, où, trouvant une compagnie de femmes ajustées, et un somptueux repas, il se mit à déclamer contre le luxe. Aristippe l'écouta quelque tems, jusqu'à ce qu'il l'interrompit, en lui demandant s'il vouloit être de la partie. Polixène y ayant consenti, « Quelle raison avez-vous donc de vous plain« dre, lui dit-il? Il semble que vous approuvez les « bonnes tables et que vous ne blâmez que la dé« pense ». On lit, dans les Exercices de Bion, qu'étant en voyage, il dit à son valet de jetter une partie de l'argent dont il étoit chargé, et de ne garder que ce qu'il pourroit porter commodément. Dans un autre tems qu'il voyageoit sur mer, sitôt qu'il sçut que le vaisseau appartenoit à un corsaire, il compta son argent qu'il laissa glisser de ses mains dans l'eau, comme par accident, en déplorant son infortune. D'autres lui font dire : « Il « vaut mieux que l'argent périsse pour Aristippe, « qu'Aristippe pour l'argent ». Denys lui ayant demandé quel sujet l'amenoit à sa cour; « J'y suis « venu, répondit-il, pour vous faire part de ce « que j'ai, et afin que vous me fassiez part de ce

« que vous avez et de ce que je n'ai pas ». Au lieu de cette réponse, d'autres lui font dire : « Autre« fois qu'il me falloit de la science, j'allois chez « Socrate ; et à présent que j'ai besoin d'argent, « je viens auprès de vous ». Il blâmoit beaucoup les hommes, de ce que dans les ventes publiques ils regardoient avec soin les effets qu'ils vouloient acheter, et n'examinoient que superficiellement la conduite de ceux avec qui ils vouloient former des liaisons. D'autres prétendent que cette réflexion est de Diogène. Denys, ayant donné un festin, ordonna que tous les conviés danseroient en robe de pourpre. Platon s'en défendit, en disant qu'il ne convenoit point à son caractère de prendre un air efféminé. Aristippe au contraire se revêtit de cet habillement, et entrant en danse dit que jamais la pudeur ne couroit risque de se corrompre dans les réjouissances de Bacchus. Il avoit un ami, en faveur duquel il intercédoit auprès du tyran, et comme il ne pouvoit obtenir ce qu'il lui demandoit, il se jetta à genoux : on lui reprocha cette bassesse, mais il répondit ; « Ce n'est pas ma faute, c'est celle « de Denys qui a les oreilles aux pieds ».

Aristippe demeuroit en Asie, lorsqu'il fut pris par Artapherne, gouverneur de sa province. Quelqu'un lui ayant demandé, si après cette disgrace il se croyoit en sûreté ? « Vous n'y pensez pas ; « dit-il, je n'eus jamais plus de confiance qu'à pré« sent que je dois parler à Artapherne ». Il comparoit ceux qui négligeoient de joindre la philosophie à la connoissance des arts libéraux, aux adorateurs

rateurs de Pénélope, qui esperoient plus de conquérir le cœur de Mélantho, de Polydore, et des autres servantes, que d'épouser leur maîtresse. On dit qu'il tint un discours pareil à Ariste, en lui disant qu'Ulysse, étant descendu aux Enfers, y avoit eu des entretiens avec presque tous les morts, mais que pour leur reine il n'avoit jamais pu la voir. On lui demanda ce qu'il croyoit qu'il étoit le plus nécessaire d'enseigner aux jeunes gens: « Des « choses, dit-il, qui puissent leur être utiles, « quand ils auront atteint l'âge viril ». Un autre lui faisoit des reproches de ce que, de l'école de Socrate il étoit allé à la cour du tyran de Syracuse: « Je fréquente, dit-il, la compagnie de Socrate, « quand j'ai besoin de préceptes, et celle de De- « nys, lorsque j'ai besoin de relâche ». Etant revenu à Athènes avec une assez bonne somme d'argent, où avez-vous pris tout cela, lui dit Socrate? « Et vous, où avez-vous pris si peu de chose »? Une femme de mauvaise vie l'accusoit d'être enceinte de lui, « Vous n'en êtes pas plus sûre, dit- « il, que si, après avoir marché à travers d'un « buisson, vous m'assuriez que telle épine vous a « piquée ». Quelqu'un le blâmant de ce qu'il abandonnoit son fils, comme s'il n'en étoit pas le père, il répondit: « La pituite et la vermine ne s'engen- « drent-elles pas de nos corps? cependant nous les « jettons comme des ordures ». Un autre trouvoit mauvais qu'il eût obtenu une somme d'argent de Denys, au lieu que Platon n'en avoit reçu qu'un

livre; il lui dit: « L'argent m'est nécessaire, et « Platon a besoin de livres ». Comme on lui demandoit le sujet pour lequel Denys étoit mécontent de lui; il répondit « que c'étoit par cela même « que tout le monde étoit mécontent de lui ». Un jour qu'il prioit ce tyran de lui ouvrir sa bourse, Denys lui fit avouer que le sage n'avoit pas besoin d'argent, et voulut se prévaloir de cet aveu; « Donnez-m'en toujours, insista Aristippe, et « puis nous vuiderons la question ». Sur quoi Denys lui ayant mis quelques pièces dans la main; « A présent, lui dit le philosophe, je n'ai plus be- « soin d'argent ». Denys lui dit une fois que celui qui alloit chez un tyran, d'homme libre devenoit esclave. « Non, lui répondit Aristippe, s'il y est « venu libre, il ne change point de condition ». C'est Dioclès qui, dans la Vie des Philosophes, lui attribue cette réponse; mais d'autres prétendent qu'elle est de Platon. Ayant eu une dispute avec AEschine, il lui dit peu de tems après: « Ne « nous raccommoderons-nous point, et ne cesse- « rons-nous point de manquer de raison? Attendez- « vous que quelque bouffon se moque de nous dans « les cabarets, et nous remette en bonne intelli- « gence »? Soyons amis, dit Eschine, j'y consens. « Et moi aussi, reprit Aristippe. Mais souvenez- « vous que, quoique je sois le plus âgé, je « n'en ai pas moins fait les premières avances ». En vérité, lui dit Eschine, vous avez raison, et votre cœur est meilleur que le mien; j'ai été la

principale cause de notre querelle, et vous êtes l'auteur de notre réconciliation.

VI. Voila ce qu'on dit de ce philosophe. Il y a eu trois autres Aristippes. Un écrivain qui a donné l'histoire d'Arcadie. Un autre qui étoit petit-fils du philosophe, et qui, pour avoir été instruit par sa mère, fut nommé *Métrodidactus*. Le troisième sortit de la nouvelle académie. On attribue à Aristippe trois livres de l'histoire de Lybie dédiés à Denys, écrits partie en langue attique et partie en langue dorique, et l'un desquels contient vingt-cinq dialogues. On lui attribue aussi les écrits suivans : *Artabaze*, *le Naufrage*, *les Fugitifs*, *le Mendiant*, *Lais*, *Porus*, *Lais et son miroir*, *Hermias*, *le Songe*, *l'Echanson*, *Philomèle*, *les Domestiques*, *les Critiques*, touchant ceux qui le blâmoient de boire du vin vieux et d'entretenir des femmes; *les Censeurs*, touchant ceux qui trouvoient à redire à sa friandise; une lettre à sa fille Areté; une autre à quelqu'un qui s'appliquoit aux exercices, pour les jeux olympiques; deux interrogations; différens écrits sententieux, un à Denys, un touchant la représentation, le troisième à la fille du tyran, le quatrième à un homme qui se croyoit méprisé du public, et le dernier à un autre qui faisoit le donneur de conseils. Plusieurs disent qu'il a composé six livres sur divers sujets; mais d'autres, et Sosicrates de Rhodes en particulier, soutiennent qu'il n'a rien écrit. Sotion et Panœtius disent que ses œuvres consistent en un

traité sur la Discipline, un discours sur la Vertu, des exhortations, des dialogues sur Artabaze, sur le Naufrage, et sur les Fugitifs, six livres sur les Ecoles, trois livres de Sentences, des entretiens sur Laïs, Porus et Socrate, et des réflexions sur la Fortune.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE PLUTARQUE.

Plutarque a rendu aux hommes un grand service par ses ouvrages. II. *Patrie de Plutarque.* III. *Sa famille.* IV. *Date de sa naissance.* V. *Manière dont Ammonius corrigeoit ses disciples.* VI. *Voyages de Plutarque.* VII. *Du tems qu'il passa à Rome. Première preuve.* VIII. *Seconde preuve.* IX. *S'il est vrai que Plutarque ait été précepteur de Trajan.* X. *Troisième et quatrième preuve.* XI. *Plutarque a immortalisé sa patrie.* XII. *S'il est vrai qu'il ait été en Egypte et à Lacédémone.* XIII. *Plutarque enseigne à Rome.* XIV. *Eloge de Rusticus Arulenus.* XV. *Plutarque ne connoissoit pas bien la langue latine.* XVI. *Leçon que lui donne son père.* XVII. *Quand Plutarque commença à devenir célèbre.* XVIII. *Bonheur de Plutarque dans sa naissance et dans son mariage.* XIX. *Lettre de consolation de Plutarque à sa femme sur la mort de sa fille.* XX. *Union de Plutarque et de Timoxène.* XXI. *Charges de Plutarque dans sa patrie.* XXII. *Respect de Plutarque pour les moindres magistrats.* XXIII. *Conseil de Plutarque à ses citoyens relativement à leurs procès.* XXIV. *Tendresse de Plutarque pour ses frères.* XXV. *Plutarque entreprend de réconcilier deux frères.* XXVI. *Des parens de Plutarque.* XXVII. *Vertus de Plutarque.* XXVIII. *Comment il châtioit ses esclaves.*

PLUTARQUE.



PLUTARQUE nous apprend dans la vie de Cimon, qu'il se sentit obligé d'écrire la Vie de Lucullus, par un esprit de reconnoissance pour un service que ce général Romain avoit rendu à sa ville de Chéronée plus de deux cent ans avant lui, se fondant, et avec raison, sur ce grand principe, qu'un seul bienfait qu'une ville a reçu, oblige tous ses habitans jusqu'à leur dernière postérité, et que les derniers n'en doivent pas moins conserver la mémoire, que ceux qui en ont joui actuellement. Plutarque n'a pas rendu, comme Lucullus, à une seule ville un service unique, et qu'on peut appeller *temporel et passager*, il a rendu à tout le genre humain les plus grands et les plus importans de tous les services, des services qui ne périssent jamais, et dont les fruits s'étendent jusqu'après la mort même. Il les a rendus à tous ceux de son tems, à ceux qui leur ont succédé, et à ceux qui leur succéderont dans

tous les siècles. Il ne s'est pas contenté de nous donner d'excellens préceptes, il a encore travaillé à nous former à la vertu, en nous proposant les Vies des Hommes Illustres, comme autant d'exemples vivans et animés, où parmi leurs plus belles actions nous pouvons choisir celles qui sont les plus dignes d'être sçues et imitées, et tâcher de conformer notre vie à celle de ces grands personnages qui nous y sont représentés.

Nous devons donc plus infiniment à Plutarque que Chéronée ne devoit à Lucullus; et nous sommes encore plus obligés de lui témoigner notre reconnoissance. C'est ce qui m'a porté à faire connoître d'une manière plus particulière ce grand écrivain plus de seize cent ans après lui, et à écrire la vie d'un homme qui nous a faits de si grands biens, et qui nous est si utile.

II. Plutarque naquit à Chéronée, ville de la Béotie. Cette contrée de la Grèce étoit fort décriée, comme un pays très grossier, qui ne portoit que des gens sans esprit, et éloignés de toute bonne doctrine. Pindare, né à Thèbes, commença à diminuer cet opprobre de sa patrie par la beauté et par la grandeur de sa poésie lyrique. Cent ans après Pindare, Epaminondas l'affoiblit encore par son grand sçavoir, par sa grande éloquence, et par le progrès qu'il avoit fait dans la philosophie; et enfin quatre cent après Epaminondas, Plutarque acheva de l'effacer par le grand sens, l'esprit, la force, et l'utilité de ses écrits. Il y a peu de lieux dans le monde qui puissent opposer à la Béotie

trois hommes qui égalent ces trois-là. Preuve certaine que l'ame n'est pas si dépendante des élémens, qu'elle ne puisse conserver le feu divin qu'elle tient de son origine, si par le travail, la méditation et l'étude, elle tâche de l'entretenir, et de dissiper ces vapeurs épaisses qui l'obscurcissent, et qui l'éteignent quand elle cède à leurs efforts. Il ne faut que Plutarque seul pour confirmer ce qu'il a dit en quelque endroit, « qu'il n'y a point de terroir où « l'esprit et la vertu ne puissent naître ».

III. Il descendoit d'une des principales et des plus honnêtes familles de Chéronée. Il parle lui-même de son père comme d'un homme plein de vertu et de modestie, fort instruit de la philosophie et de la théologie de son temps, et fort versé dans la lecture des poëtes; mais il ne l'a point nommé, au moins dans les écrits qui sont venus jusqu'à nous.

Son aïeul s'appelloit *Lamprias*, à qui il rend ce témoignage honorable qu'il étoit très éloquent, qu'il avoit une imagination fertile, et qu'il se surpassoit lui-même lorsqu'il étoit à table avec ses amis, car alors son esprit s'allumoit d'un nouveau feu, et son imagination, toujours heureuse, devenoit plus vive et plus féconde, et il nous a conservé ce bon mot qu'il disoit de lui-même, « Que la chaleur « du vin faisoit sur son esprit le même effet que le « feu produit sur l'encens, dont il fait évaporer ce « qu'il a de plus fin et de plus exquis ».

Son bisaïeul, père de Lamprias, avoit nom *Nicarchus*, il eut le bonheur de voir son arrière petit-

fils. Car Plutarque nous apprend qu'il lui avoit souvent ouï raconter que les habitans de Chéronée avoient été forcés par Antoine de porter sur leurs épaules, pour la subsistance de ses troupes, chacun une mesure de bled jusqu'à la mer d'Anticyre, suivis de gens qui les pressoient à coups de fouet, et qu'après avoir fait un premier voyage, comme ils se préparoient à en faire un second, et que leur charge étoit toute prête, ils reçurent la nouvelle de sa défaite à Actium, et que cela sauva leur ville, car dans le moment les soldats et les commissaires d'Antoine prirent la fuite, et ces pauvres habitans, délivrés de cette seconde corvée, partagèrent le bled.

IV. On ne sait pas précisément l'année de la naissance de Plutarque; mais ce qu'il nous apprend lui-même, qu'il écoutoit les leçons du philosophe Ammonius à Delphes, pendant le voyage que Néron fit en Grèce, nous mène presque à l'année où il naquit; car Néron fit ce voyage la douzième année de son règne, sous le consulat de Paulinus Suetonius, et de Pontius Telesinus, la deuxième année de l'olympiade CCXI, l'an 66 de l'ère chrétienne. Il falloit que Plutarque eut alors dix-sept ou dix-huit ans Car avant cet âge il n'auroit guère été en état d'entrer dans les matières que traitoit Ammonius, matières grandes et sublimes, comme nous le voyons par une conversation qu'on eut alors dans l'école d'Ammonius, et que Plutarque nous a conservée dans le traité où il recherche ce que signifioit le mot *Ei*, gravé sur le temple d'Apollon à

Delphes. Il nous apprend lui même qu'il étoit fort jeune, et qu'il étudioit alors en mathémathiques, et il rapporte ce qu'il dit à son tour, et son discours marque une connoissance des mathématiques et de la philosophie beaucoup plus grande qu'on ne pouvoit l'attendre d'un homme au-dessous de dix-huit ans. On peut donc conjecturer sûrement qu'il naquit cinq ou six ans avant la mort de l'empereur Claude, c'est-à-dire, la première ou la seconde année de l'olympiade 207, 49 ou 50 ans après la naissance de J. C.

V. A propos de l'école d'Ammonius, Plutarque nous apprend une plaisante manière dont ce philosophe corrigeoit ses disciples, qui avoient fait quelque faute : « Notre maître Ammonius », dit-il dans le traité, comment on peut discerner le flatteur d'avec l'ami, « à une de ses leçons de l'après-dînée « s'étant apperçu que quelques-uns de ses disciples « avoient dîné plus amplement qu'il ne convenoit à « des étudians, fit donner sur l'heure le fouet à « son fils par son affranchi, en disant que c'étoit « parce qu'il ne pouvoit dîner sans vinaigre. En « même-temps il avoit les yeux attachés sur nous, « de sorte que nous sentîmes bien que la correction « s'adressoit aux coupables, et qu'elle étoit faite « pour eux ».

VI. Il fit plusieurs voyages en Italie, on en ignore le sujet ; il n'y a pas d'apparence que la curiosité seule l'eût porté à quitter sa patrie, qui lui étoit si chère ; il nous fait entendre lui-même qu'il y alla pour les affaires de son pays. Car dans la vie

de Démosthène, il nous dit en propres termes, que dans ses voyages il n'eut pas le temps de bien apprendre la langue latine, à cause des affaires publiques dont il étoit chargé. On peut seulement conjecturer avec beaucoup de fondement que le dessein d'achever et de perfectionner son ouvrage des *Vies des Hommes illustres*, l'obligea à faire un plus long séjour à Rome qu'il n'auroit fait sans cela, car dans la même vie de Démosthène, il écrit « que pour un homme qui a entrepris de rassembler des faits, et d'écrire une histoire com-« posée de faits et d'avantures qui ne sont ni sous sa « main, ni arrivées dans son pays, mais étran-« gères, diverses et dispersées çà et là dans plu-« sieurs différens écrits, la première chose dont il « a effectivement besoin, c'est d'être dans une « grande ville bien peuplée, et qui aime ce qui est « beau et honnête, afin qu'ayant quantité de livres « en sa disposition, et que s'instruisant, par la « conversation, de toutes les particularités qui ont « échappé aux écrivains, et qui, s'étant conservées « dans la mémoire des hommes, deviennent plus « vraisemblables et plus croyables par cette es-« pèce de tradition, il ne fasse pas un ouvrage « imparfait, et qui manque de ses principales « parties ».

VII. Il est impossible de dire précisément en quel temps il fit ses voyages, on peut seulement assurer qu'il n'alla à Rome pour la première fois qu'à la fin du règne de Vespasien, et qu'il n'y alla plus après celui de Domitien. Car il paroît qu'il fut fixé

dans sa patrie peu de temps après la mort du dernier. Cette conjecture est fondée sur trois raisons; la première, sur ce que dans le traité de l'instruction pour ceux qui manient les affaires d'état en parlant de quelques affaires des Rhodiens, il dit en propres termes : « qu'elles étoient arrivées il n'y « avoit que peu de temps sous Domitien », marque sûre qu'il composa ce traité peu d'années après la mort de ce prince. Or dans ce temps-là, il avoit un emploi dans sa ville; et on ne voit pas qu'il en soit sorti depuis, comme je le prouverai dans la suite.

VIII. La seconde raison est que, quand il fit le recueil des Dits notables des anciens rois, princes et capitaines, qu'il dédia à Trajan, il avoit composé son grand ouvrage des Vies des Hommes illustres, comme il le dit lui-même : « Il est vrai que « nous avons recueilli dans un autre ouvrage les vies « des plus illustres capitaines, législateurs, empe- « reurs, et généraux d'armée qui aient été parmi les « Grecs et parmi les Romains. Mais dans la plus plu- « part de leurs exploits la fortune y a beaucoup mis « du sien, au lieu que dans les mots qu'ils ont dits, « et dans les discours qu'ils ont tenus dans le temps « même de leurs actions, de leurs passions, et « dans les divers accidens qui leur sont arrivés; « nous découvrons clairement comme dans un « miroir quelle étoit leur pensée et leur véritable « disposition.

Or Trajan mourut la première année de l'olympiade 224, l'an de J. C. 117. Plutarque avoit alors

soixante-sept ou soixante-huit ans. On ne sauroit dire si ce recueil fut adressé à ce prince les premières ou les dernières années de son règne. Mais il est certain que le traité de l'instruction pour ceux qui se mêlent des affaires d'état, fut composé sous le règne de Trajan, et qu'alors il avoit dans Chéronée un emploi qu'il exerçoit actuellement, comme je l'ai déja dit.

IX. La dédicace que Plutarque fait de ce recueil à ce prince, peut nous servir à réfuter ce qu'un auteur a écrit il y a près de six cent ans, que Plutarque avoit été le précepteur de Trajan, ce qu'il fonde sur une lettre qu'il écrivoit à cet empereur, et qui ne se trouve qu'en latin. Cette lettre est sans doute supposée, et n'a rien du style, ni des tours de Plutarque. Si Plutarque avoit eu l'honneur d'élever ce prince, il en auroit assurément dit quelque chose dans cette épitre où il luy consacre ses apophthegmes des grands hommes. Il n'en pouvoit jamais trouver une occasion plus naturelle. Il n'en dit pas un seul mot, marque sûre qu'il n'avoit pas été auprès de lui en cette qualité. D'ailleurs Plutarque n'avoit que trois ou quatre ans plus que ce prince; il est inouï qu'on donne, je ne dis pas à un prince, mais à un particulier, un précepteur aussi jeune que lui. Ce que Suidas écrit que Trajan l'honora de la dignité consulaire, et qu'il voulut que tous les magistrats de l'Illyrie lui fussent soumis et ne fissent rien que par ses ordres, n'est fondé sur aucune autorité. Plutarque n'auroit pas oublié d'en parler et d'en marquer sa reconnoissance à ce prince.

Il parle des emplois les plus bas qu'il avoit exercés dans sa patrie, comment n'auroit-il pas parlé de ces grands honneurs qu'un prince, comme Trajan, lui auroit faits? Ce sont de ces mensonges officieux qu'on a forgés et débités quelquefois pour illustrer d'avantage des écrivains pour lesquels on étoit prévenu d'une très-grande estime; mais Plutarque n'a pas besoin de ces honneurs étrangers.

X. La troisième raison qui semble pouvoir donner lieu d'assurer qu'après le règne de Domitien, Plutarque ne quitta plus sa patrie, c'est ce qu'il dit lui-même dans son traité, si l'homme d'âge doit se mêler des affaires d'état, car dans ce traité qu'il adresse à un homme considérable nommé *Euphanes*, il écrit, « Vous sçavez qu'il y a plusieurs pythiades « que j'exerce la prêtrise d'Apollon. Cependant je « suis sûr que vous ne voudriez pas me dire, Plu-« tarque, vous avez assez sacrifié, vous avez mené « assez de danses et de processions. Il est temps dé-« sormais à votre âge que vous quittiez votre cou-« ronne, et que vous abandonniez l'oracle à cause « de votre vieillesse ».

La pythiade étoit un espace de quatre années, comme l'olympiade. Depuis le temps où il parle de l'emploi de police qu'il exerçoit dans sa ville sous le règne de Trajan, si l'on compte plusieurs pythiades, cela menera vers le milieu du règne d'Adrien. Plutarque avoit soixante-seize ou soixante-dix-sept ans. C'est donc une chose démontrée que Plutarque fut toujours fixé à Chéronée jusqu'à sa mort depuis les dernières années du règne de Do-

mitien, et qu'il s'y retira à l'âge de quarante-quatre ou quarante-cinq ans. Ainsi bien loin qu'il ait pu être à Rome pendant l'espace de quarante années, comme l'a prétendu le sçavant Ruauld, les divers voyages qu'il y fit, se passèrent dans l'espace de vingt-deux ou vingt-trois ans. On peut ajouter une quatrième raison, le grand amour qu'il avoit pour sa patrie, qui l'obligea à s'y tenir. « Pour moi, « dit-il, qui suis né dans une ville fort petite, et « qui pour l'empêcher de devenir encore plus pe- « tite, aime à m'y tenir ». Un homme qui se seroit retiré dans sa patrie fort avancé en âge, ne pourroit pas donner sa retraite pour une grande marque de l'amour qu'il avoit pour elle. Au reste ces paroles de Plutarque renferment une grande vérité.

Un homme sage, un homme d'une grande réputation, comme Plutarque, quoique seul, peut non seulement soutenir une petite ville, et l'empêcher de tomber dans l'obscurité, mais encore augmenter l'éclat de la ville la plus florissante. C'est ce que pensoit Caton d'Utique lorsqu'il alla en Asie pour tâcher de persuader le philosophe Athénodore de venir avec lui, et qu'après l'avoir persuadé il fut si fier et si joyeux de cette victoire, qu'il la regarda comme un exploit plus grand, plus éclatant, et plus utile que ceux de Lucullus et de Pompée qui avoient triomphé des nations et des royaumes de l'Orient. Si un étranger célèbre par sa sagesse fait tant d'honneur à une ville où il n'est point né, quel relief ne donne point un grand philosophe, un grand écri-

vain

vain à la ville qui l'a porté et où il a choisi de finir ses jours, quoiqu'il pût trouver ailleurs de grands avantages? Rien ne doit faire plus d'honneur à Plutarque que ce sentiment d'amour qu'il témoigna à Chéronnée. On voit tous les jours des gens quitter leur patrie pour faire fortune et pour s'aggrandir, mais on n'en voit point qui renoncent à leur ambition pour faire, s'il est permis de parler ainsi, la fortune de leur patrie.

XI. On peut dire que Plutarque a fait la fortune de la sienne. Non-seulement il l'a empêchée de tomber dans l'obscurité, mais il l'a ennoblie par ses écrits, et lui a donné une réputation qui l'égale aux villes les plus fameuses. Chéronée est plus célèbre aujourd'huy par les écrits de Plutarque, que par toutes les grandes choses qui se sont passées sous ses murailles. Qu'on nomme cette ville, personne ne se souvient que ce fut là que Philippe remporta sur les Athéniens et sur les Béotiens cette grande victoire, qui le rendit maître de la Grèce, mais une infinité de gens disent, « C'est-là que Plutar-« que est né, c'est où il a fini ses jours, et où il a « écrit la plupart de ces beaux traités qui seront « éternellement utiles à tout le monde ».

XII. Ceux qui ont écrit qu'il voyagea en Egypte, et à Lacédémone, l'ont avancé sans fondement, et dans tout ce qui nous reste de Plutarque, on ne trouve rien qui puisse le faire conjecturer. Tout ce qu'il dit des mœurs, des coutumes, et des sentimens des Egyptiens, il ne l'avoit tiré que des livres qu'il avoit lus. Il en est de même de son prétendu

voyage à Sparte; tout ce qu'il dit des Spartiates ne marque pas davantage qu'il ait fait quelque séjour dans leur pays, que ce qu'il dit des Crétois, de leurs loix, et de leur gouvernement, marque qu'il avoit voyagé dans leur île. Il fait entendre lui-même que toutes ses courses se bornèrent à Rome, dans l'Italie, à Delphes, à Athènes, et dans quelques villes de Grèce, où des affaires publiques, ou particulières, l'avoient attiré.

XIII. Pendant le séjour qu'il fit à Rome, sa maison étoit toujours pleine de gens et des premiers même de Rome qui alloient écouter ses dissertations. Car dans ces temps-là les plus grands personnages et les empereurs même se faisoient un honneur et un plaisir d'assister aux leçons des grands philosophes, et des rhéteurs de réputation. On peut juger de l'empressement avec lequel ces discours publics de Plutarque étoient écoutés, et de l'attention qu'on lui donnoit, par ce qu'il raconte lui-même dans son traité de la curiosité: « Autre-« fois à Rome, un jour que je parlois en public, « Arulenus-Rusticus, celui que Domitien fit mourir « ensuite à cause de l'envie qu'il portoit à sa gloire, « étoit au nombre de mes auditeurs. Comme j'étois « au milieu de mon discours, un soldat entra, et « lui rendit une lettre de César (apparemment de « Vespasien). D'abord un grand silence régna dans « l'assemblée, et je m'arrêtai pour lui donner le « temps de lire sa lettre; mais il ne le voulut point, « et il ne l'ouvrit qu'après que j'eus achevé, et que « l'assemblée fut congédiée ».

XIV. Rusticus Arulenus étoit un des plus grands personnages de Rome, illustre par sa naissance, et très-ambitieux de gloire et d'honneur. Il étoit tribun du peuple lorsque Néron entreprit de faire condamner à mort par le sénat Barca Soranus et Thrasea Poetus, pour détruire la vertu même en leur personne. Comme Thrasea délibéroit avec ses amis s'il entreprendroit, ou s'il abandonneroit sa défense, Rusticus eut le courage de s'offrir pour s'opposer au décret du sénat en vertu de sa charge de tribun. Mais Thrasea modéra cette ardeur, et l'empêcha d'entreprendre une chose qui auroit été inutile à celui qu'il vouloit sauver, et funeste à lui-même. Il fut ensuite préteur sous Vitellius à qui il donna de grandes marques de sa fidélité. Mais il étoit encore plus recommandable par sa magnanimité et par son esprit, dont il avoit donné des preuves dans un ouvrage, où il célébroit les louanges de Thrasea et d'Helvidius Priscus. Il régloit toutes ses actions sur les préceptes de la plus sévère philosophie. Ce qu'il fait ici pour Plutarque, n'est pas un petit témoignage de son attachement pour elle; il y a peu de courtisans qui différassent de lire une lettre du prince jusqu'à ce qu'un philosophe eût achevé de parler.

XV. Plutarque ne faisoit ses dissertations qu'en Grec, car quoique la langue latine fût en usage dans tout l'empire, il ne la connoissoit pas assez pour la parler. Il nous dit lui-même dans la vie de Démosthène, que pendant son séjour à Rome et dans les autres villes d'Italie, il n'avoit pas eu le temps de

l'apprendre à cause des affaires publiques dont il étoit chargé, et de la quantité de gens qui alloient tous les jours chez lui pour s'entretenir de la philosophie; qu'il ne commença que fort tard et fort avancé en âge à lire les écrits des Romains, et que les termes de cette langue n'avoient pas tant servi à lui faire entendre les faits, que la légère connoissance qu'il avoit déja des faits, l'avoit conduit à entendre les termes. Mais la langue grecque étoit fort connue à Rome, témoin les ouvrages de l'empereur Marc-Aurèle même qui écrivit en grec ses admirables réflexions. Ce défaut de connoissance de la langue latine a fait commettre à Plutarque quelques fautes que l'on remarque dans ses écrits. On ne peut pas douter que les dissertations qu'il faisoit à Rome, n'aient servi de fonds aux traités de morale qu'il nous a laissés. Il nous en assure lui-même, lorsqu'adressant à Cornélius Pulcher, le traité, Comment on peut tirer utilité de ses ennemis, il écrit, « J'ai ramassé ce qu'il m'arriva l'autre jour de dire « sur ce sujet dans une dissertation publique, et je « vous l'envoie dans les mêmes termes; j'ai seule« ment tâché le plus qu'il m'a été possible de ne « rien répéter de ce j'ai inséré dans mes préceptes « politiques, car je vois que vous avez tous les jours « cet ouvrage entre les mains ».

XVI. Avant que de sortir de Chéronée pour aller à Rome, ses talens avoient déjà éclaté dans son pays; car encore jeune il avoit été envoyé député avec un autre citoyen vers le proconsul pour quelque affaire importante; et c'est cette occasion qui

lui donna lieu de rendre à son père un témoignage qui doit lui faire un très-grand honneur, en nous apprenant la leçon très-sage qu'il lui fit à son retour. C'est ce qu'il nous rapporte lui-même dans le traité où il donne des instructions à ceux qui manient des affaires d'état: « Je me souviens, dit-« il, qu'étant encore fort jeune, je fus envoyé en « ambassade vers le proconsul avec un autre citoyen « de Chéronée. Mon collégue étant demeuré en « chemin, je ne sais pourquoi, j'achevai seul le « voyage, et je fis ce que portoit notre commission. « A mon retour, comme je me disposois à rendre « compte au public, et à faire le rapport de ce « qui s'étoit passé dans mon emploi, mon père me « prenant en particulier, me dit: Mon fils, dans « le rapport que tu vas faire, garde-toi bien de « dire, je suis allé, j'ai parlé, j'ai fait, mais dis « toujours, nous sommes allés, nous avons parlé, « nous avons fait, en associant ton collégue à toutes « tes actions, afin que ta patrie doive la moitié du « succès à celui qu'elle a honoré de la moitié de « la charge, et que tu éloignes l'envie qui suit tou-« jours la gloire d'avoir réussi ». Cela est bien opposé à la vanité de ceux qui, loin d'associer leurs collègues absens aux succès qu'ils ont eus, ne travaillent qu'à ravir à leurs collégues presens leur part de la gloire des succès auxquels ils ont autant ou plus contribué qu'eux-mêmes. Plutarque pouvoit avoir alors vingt-deux ou vingt-trois ans.

XVII. Ce que je viens de dire suffit pour réfuter le sentiment de ceux qui ont voulu rechercher le

tems auquel Plutarque commença à être célèbre. Un chronologiste, qu'on croit Pierre d'Alexandrie, fixe ce tems à la treizième année de Néron, sous le consulat de Capiton et de Rufus. « Dans ce « tems-là, dit-il, Lucien étoit célèbre et d'une « grande réputation chez les Romains. Et Muso- « nius et Plutarque y étoient fort connus ». Eusèbe dans sa Chronique le rejette à l'année suivante. « La « quatorzième année de Néron, dit-il, Musonius et « Plutarque étoient en grande réputation ». Cela ne peut être, et est absolument faux. La quatorzième année de Néron, Plutarque n'avoit que dix-neuf ou vingt ans tout au plus. Comment un homme de cet âge, qui ne venoit que de sortir de l'école d'Ammonius, auroit-il pu être célèbre à Rome où son nom n'étoit pas encore connu? Le même Eusèbe, qui en cet endroit avance si fort la réputation de Plutarque, la recule un peu trop ensuite; car il la place sous l'empereur Adrien, à la troisième année de l'olympiade deux cent vingt-quatre, c'est-à-dire, à l'année cent vingt de notre Seigneur. « Dans cette année, dit-il, les philosophes Plutar- « que de Chéronée, Sextus et Agathobulus étoient « célèbres ». Ces écrivains ont avancé cela légèrement, pour n'avoir pas recherché assez exactement la vie de Plutarque; il est certain que ce philosophe ne commença à être connu à Rome que sous le règne de Vespasien, lorsque les Romains alloient en foule chez lui pour entendre ses dissertations; et que sa réputation fut pleine et entière sous le règne de Trajan, lorsqu'il eut donné son ouvrage

des *Vies des Hommes Illustres*. Sur cela il me vient une réflexion qui ne me paroît pas hors de propos. Du tems de Plutarque il y eut plusieurs grands écrivains en Italie, car Asconius Pedianus, Cornutus, Perse, Lucain, Sénèque, Silius Italicus, Valerius Flaccus, Pline le jeune, Solin, Martial, Quintilien, Juvenal, et plusieurs autres furent ses contemporains, et aucun d'eux n'a parlé de lui. Doit-on imputer ce silence à l'envie? Ces écrivains auroient-ils vu avec peine un Grec né dans la chétive ville de la Béotie, s'élever à une si grande réputation?

XVIII. Il y a dans la vie de l'homme deux points cardinaux qui décident de son bonheur ou de son malheur; celui de la naissance et celui du mariage. Ce n'est pas assez que la naissance soit heureuse, il faut que le mariage le soit aussi. C'est une vérité qu'Homère même nous apprend [1], lorqu'il fait dire par Ménélas au fils de Nestor: « On reconnoît facilement les enfans de ceux à qui Jupiter a departi ses plus précieuses faveurs dans le moment de leur naissance et dans celui de leur mariage, comme il a fait à Nestor, qu'il a toujours honoré d'une protection singulière ».

La naissance a beau être heureuse, si le mariage ne l'est aussi, tout le bonheur de l'homme est perdu. On ne sauroit dire dans lequel de ces deux points Plutarque a été plus heureux. La nature versa sur lui à sa naissance ses plus précieux trésors. Ses écrits sont une belle preuve de ses talens,

[1] Odys. L. IV v. 292.

de son esprit, et de sa grande sagesse. Son mariage ne fut pas moins fortuné. Il eut le bonheur d'épouser une femme des meilleures familles de Chéronée, et qui étoit un modèle de sagesse, de modestie et de vertu. Elle avoit nom *Timoxène:* il en eut quatre garçons de suite, et une petite fille qui faisoit les délices du père et de la mère, à laquelle il donna le nom de sa mère, pour marquer l'amour qu'il lui portoit. Il parle de cette enfant avec beaucoup de tendresse, il nous dit qu'il jugeoit de la bonté de son cœur sur ce qu'elle prioit sa nourrice de donner la mammelle non-seulement aux autres petits enfans qui jouoient avec elle, mais aussi à ses poupées, comme leur faisant part de sa table par humanité, et leur communiquant ce qu'elle avoit de meilleur et de plus agréable. Par-là Plutarque, en voulant nous donner des indices de bonté du cœur de sa fille, nous donne des marques certaines de la bonté du sien.

XIX. Il perdit deux de ses fils, et cette fille mourut à l'âge de deux ans, après ses deux frères. Nous avons la lettre [1] de consolation qu'il écrivit à sa femme sur la mort de cette enfant, dont elle lui avoit écrit la nouvelle à Athènes où elle le croyoit encore. Mais il en étoit parti pour s'en retourner, et le courier le manqua en chemin. Plutarque n'apprit cette nouvelle qu'à Tanagre, et comme apparemment les affaires, dont il étoit chargé, l'obligeoient d'y faire quelque séjour, il

[1] Voyez le Tome XVI, p. 276.

écrivit de-là cette lettre de consolation à Timoxène dont il nous donne un portrait qui lui fait un très-grand honneur. Il dit qu'elle étoit exempte de toute superstition et de toute vaine superfluité; qu'elle n'avoit jamais aimé à se parer pour paroître dans les théâtres, aux fêtes et aux processions, et qu'elle avoit toujours pensé que la superfluité étoit inutile et blâmable, même dans les choses de plaisir, et qu'il n'y avoit que la simplicité qui fût honnête et séante. Il la loue de n'avoir point changé d'habit, de ne s'être point emportée dans ses regrets jusqu'à se meurtrir, comme faisoient la plupart des femmes, de s'être maintenue dans une assiette ferme et constante, et d'avoir soutenu cette perte avec le même courage qu'elle avoit déjà témoigné dans celle de son fils aîné, et dans celle de son autre fils nommé *Charon*, qui mourut fort jeune, et que Timoxène avoit nourri elle-même, quoiqu'elle eût été obligée de souffrir une incision au sein, à cause d'un abcès qui s'y étoit formé d'un coup qu'elle avoit reçu. Il lui rend témoignage que dans ce dernier accident ceux qui étoient allés pour la voir, trouvèrent sa maison si tranquille et si bien ordonnée, qu'ils crurent que la nouvelle de la mort de ce petit Charon étoit fausse, ne pouvant s'imaginer que dans une maison où lon auroit perdu un enfant si cher, il n'y eût pas au moins quelque marque de deuil domestique. Mais la maison de Timoxène en cette occasion étoit comme celle d'Admète, qui, le jour même qu'il alloit enterrer sa femme Alceste, reçut Hercule sans lui laisser en-

trevoir la moindre marque de l'affliction où il étoit. Et c'est un grand éloge pour une femme.

XX. Nous pouvons juger de la manière dont Plutarque et Timoxène vécurent ensemble, par le traité que Plutarque fit pour donner des préceptes de mariage; car il y a bien de l'apparence que ces préceptes ont été tirés de la conduite qu'il observoit dans sa maison. Autobulus, un des fils de Plutarque, nous apprend que son père, peu de tems après son mariage, eut quelque différent avec les parens de sa femme, et que Timoxène, craignant que ce démêlé n'altérât enfin l'union qui régnoit entre son mari et elle, voulut aller au Mont Hélicon pour offrir un sacrifice à l'Amour, qui y avoit un temple célèbre. Car l'amour ne doit pas seulement avoir soin d'unir le mari à la femme, il doit encore les unir l'un et l'autre avec leurs parens des deux côtés. Plutarque l'accompagna à ce voyage avec plusieurs de ses amis de la Béotie. On ne sait pas le succès qu'eut le sacrifice de Timoxène : apparemment il fut heureux; car, puisque Plutarque étoit du voyage, l'Amour n'eut pas beaucoup de peine à remettre dans ses bonnes grâces la famille d'une femme qu'il aimoit si tendrement. D'ailleurs Plutarque ne recommandoit rien tant que l'union entre les citoyens. C'est pourquoi il vouloit que le magistrat fût de facile accès, et affable à tout le monde; que sa maison fût toujours ouverte comme un port de réfuge pour tous ceux qui voudroient recourir à lui, et qu'il ne se contentât pas d'employer une partie du jour à tenir

ses audiences pour dépêcher les affaires, mais qu'il employât une partie de son tems à connoître des affaires particulières, à réconcilier les maris avec les femmes, et les parens avec les parens, et à remettre bien ensemble les amis que des brouilleries avoient separés. Il regardoit cette occupation comme une de ses fonctions principales, il en faisoit même un précepte de politique; car il arrive souvent que des brouilleries, qui ne sont preque rien au commencement, comme une étincelle cachée sous la cendre, deviennent ensuite très-considérables, et causent un incendie capable de mettre toute une ville en feu. « Car, dit-il, comme les « embrâsemens ne commencent pas toujours par les « édifices publics ou par les temples, et qu'ils nais- « sent souvent d'une lampe qu'on aura oubliée « dans quelque maison d'un particulier, ou de « quelque étincelle cachée dans quelques hardes ou « quelques balayeures, et qui jette tout d'un coup « une grande flamme, et cause enfin une ruine pu- « blique : de même ce ne sont pas toujours des dé- « mêlés pour des affaires publiques, qui allument « une sédition, mais il arrive souvent que des que- « relles et des dissentions particulières se glissent « ensuite dans le public, qui prend parti, troublent « toute une ville, et la mettent en combustion. « C'est pourquoi il est du devoir d'un homme d'é- « tat, et d'un politique de travailler, autant qu'à « toute chose, à guérir ces différends et à les pré- « venir, afin qu'ils n'arrivent point, ou qu'ils soient « promptement assoupis, ou du moins qu'ils ne

« s'augmentent point, et qu'ils ne gagnent pas dans « le public, mais qu'ils demeurent renfermés entre « ceux qui les ont émus ; bien persuadé, et le faisant entendre aux autres, que souvent de petits « démêlés particuliers, quand on les néglige dès le « commencement, et qu'on n'y apporte pas les « remèdes convenables, sont cause de très-grands « malheurs publics ». Il rapporte ensuite des exemples de villes et d'états que de petites querelles particulières avoient ruinés de fond en comble. Enfin il ajoute : « Que pour toutes ces raisons, il faut « ne pas négliger dans le corps politique ces petits débats particuliers, qui dans un moment « peuvent s'étendre et devenir fort grands ; mais y « avoir l'œil, les prévenir, ou les arrêter en y remédiant de bonne heure. Car par l'attention, « comme disoit Caton, ce qui est grand devient « petit, et ce qui est petit se réduit à rien ».

Aux anciens exemples que Plutarque allègue, nous en pourrions ajouter de plus récens, qui nous touchent de plus près, c'est ce qu'Homère a voulu enseigner par ce portrait admirable qu'il fait de la discorde : « L'insatiable discorde, sœur et compagne de l'homicide dieu des combats, et qui dès « qu'elle commence à paroître, s'élève insensiblement, et bientôt, quoiqu'elle marche sur la terre, « elle porte sa tête orgueilleuse jusques dans les « cieux ».

XXI. Plutarque eut dans sa patrie les charges les plus considérables ; car il fut archonte, c'est-à-dire, premier magistrat ; mais il avoit exercé au-

paravant des emplois fort inférieurs, et les avoit exercés avec le même soin, la même application, et la même satisfaction qu'il exerça ensuite les plus importans; persuadé, et enseignant par son exemple, que dans les emplois, dont la patrie nous honore pour son service, il n'y a rien qui nous ravale, et qu'il dépend d'un homme de bien et d'un homme sage de les ennoblir par la manière dont il s'en acquitte. Ce qu'il prouve par l'exemple d'Epaminondas, que ses ennemis, jaloux de sa gloire, et pour lui faire injure, firent nommer commissaire de quartier, étant peu digne d'un tel personnage; il ne s'en tint nullement deshonoré, et dit: « Que non-seulement la « charge montre quel est l'homme, mais aussi que « l'homme montre quelle est la charge ». Et il éleva à une grande dignité cet office qui n'étoit rien auparavant, et dont les fonctions ne consistoient qu'à faire nettoyer les rues, emporter les fumiers, et à détourner les égouts. Plutarque eut de même dans sa ville un emploi de police fort peu considérable, et il le regarda comme Epaminondas avoit regardé le sien. « Il ne faut pas douter, dit-« il, que je ne donne à rire à ceux qui passent dans « notre ville, quand ils me voient souvent occupé « à des fonctions semblables. Mais en ces occasions « j'appelle à mon secours le mot qu'on rapporte « d'Antisthène; car comme quelqu'un s'étonnoit « de le voir revenir du marché, portant lui-même « dans ses mains quelque poisson salé, il dit: C'est « pour moi que je le porte. Moi, au contraire, « quand quelqu'un me reproche que je fais mesu-

« rer de la tuile, ou que je marque sur mon livre « la quantité de mortier et de pierres que l'on ap- « porte, je dis : Ce n'est pas pour moi que je fais « cette fonction, c'est pour ma patrie. Car en ces « sortes de choses, et une infinité d'autres, on se « montreroit bas et mesquin outre mesure, si on « les faisoit pour soi-même, au lieu que si on les « fait pour le public et pour le service de sa ville, « il n'y a rien là de deshonnête, ni de bas ; on « peut même dire que plus la fonction est petite, « plus on marque à sa ville son attention et sa « bonne volonté ».

XXII. De cette modération et de cette équité, qui lui faisoit regarder les moindres emplois dans sa patrie, comme honorables et dignes de l'application d'un homme de bien, procédoient la considération et le respect qu'il avoit pour les moindres magistrats, et qu'il tâchoit d'inspirer aux autres. Il voyoit souvent, et cela n'est encore que trop commun, que les riches et les puissans regardoient avec mépris les magistrats, qui étoient inférieurs en biens, en crédit, ou en naissance. « C'est une « très-belle et très-utile discipline, dit-il, d'appren- « dre à obéir aux magistrats, quoiqu'ils nous soient « inférieurs en gloire et en puissance. Car il est « très-ridicule que dans une tragédie un principal « acteur, comme un Théodore, ou un Polus, se « soumette tous les jours à un acteur de louage « qui ne dit que trois mots, et qu'il lui parle avec « déférence et humilité, s'il a la tête ceinte du « diadème, et le sceptre à la main, et que dans

« les actions véritables de la vie civile, et dans le « gouvernement de l'état, un homme riche et puis- « sant dédaigne et méprise un magistrat, parce « qu'il est homme de bas-lieu et pauvre, ravalant « ainsi la dignité de la ville pour faire éclater la « sienne, au lieu qu'il devroit augmenter et rehaus- « ser l'autorité et la puissance du magistrat, en lui « soumettant la sienne propre, comme à Sparte, « les rois mêmes ne manquoient jamais de se lever « devant les éphores.

Il fait entendre ensuite qu'il n'y a que les sots et les glorieux, qui, par une vanité mal entendue, se piquent de ne pas rendre aux magistrats le respect qui leur est dû, ne comprenant pas que d'honorer ceux qui sont en dignité, est souvent plus honorable que d'être honoré soi-même; car à un homme qui a beaucoup de crédit et d'autorité dans sa ville, ce lui est un plus grand ornement, et une plus grande gloire d'accompagner le magistrat, que s'il en étoit accompagné, et quand il lui rend les honneurs que sa charge exige, il ajoute cet ornement à la dignité de sa ville, et ne diminue rien de la sienne.

XXIII. Cet amour que Plutarque avoit pour sa patrie et son grand attachement pour l'ordre, le portèrent à donner à ses citoyens un précepte qui n'est pas moins important, et dont tout le monde peut encore tirer une utilité fort grande. Il voyoit avec douleur que dans les différens et dans les procès qui naissent entre les particuliers, ceux qui espéroient d'avoir plus de faveur et de crédit auprès des

magistrats Romains, portoient leurs causes devant ces juges supérieurs, comme devant le proconsul ou le préteur. Et c'est ce qu'il tâchoit de corriger. « En rendant sa ville soumise et obéissante aux ma-« gistrats supérieurs, dit-il, il faut bien prendre « garde de ne pas l'humilier entièrement et l'abat-« tre, et quand on a les ceps aux pieds de ne pas se « les mettre encore au cou, ce que font quelques-« uns, qui portant les plus petites affaires, comme « les plus grandes, à ces souverains magistrats, re-« prochent à leur patrie sa servitude, ou plutôt, ils « renversent entiérement toute sorte de police, en « rendant leur ville sujette, toujours tremblante, « toujours transie de frayeur, et la dépouillent de « toute sorte de pouvoir et d'autorité ».

Car comme ceux qui ne veulent ni manger, ni se baigner sans avoir un médecin auprès d'eux, n'usent pas de leur santé autant que la nature le leur permet, de même ceux qui à toute sentence, à tout décret, à toute délibération du conseil, à toute grace et privilège, à toute administration publique, veulent ajouter le sceau du consentement et du jugement de ces juges supérieurs, forcent ces magistrats à être leurs maîtres plus qu'ils ne voudroient eux-mêmes. Et la principale cause de ce désordre, c'est l'avarice, la jalousie, et l'ambition des premiers citoyens, qui, voulant opprimer les petits, les contraignent de quitter leur ville, où ne voulant point avoir du dessous dans les différens qu'ils ont avec leurs égaux, les traduisent devant ces magistrats Romains, et par là ils font perdre au sénat,

sénat, au peuple, au conseil et à tous les officiers de leur ville toute leur puissance, qu'ils devroient au contraire favoriser et augmenter; car leur devoir seroit d'adoucir les petits en les traittant avec une sorte d'égalité, et de désarmer leurs égaux en leur cédant réciproquement, et par-là de retenir dans leur ville et d'y terminer tous leurs différens, en usant pour leur guérison d'une médecine politique et civile, comme pour des maladies cachées, et aimant mieux perdre leur procès par le jugement de leurs citoyens, que de les gagner ailleurs devant ces premiers tribunaux, par le mépris et l'anéantissement des droits et des privilèges de leur pays, et de toute forme de justice.

C'est le même précepte que saint Paul donnoit aux fidèles de Corinthe, qui ayant des procès, les portoient devant les païens et les infidèles, au lieu de les vuider devant les saints. Mais saint Paul donnoit ce grand précepte par un esprit de charité et de religion, au lieu que Plutarque le donne par un pur esprit de politique.

XXIV. Il eut deux frères, Lamprias et Timon. Il leur fait honneur à tous deux, en faisant parler le premier dans le traité où il recherche l'application du mot Ei, qui étoit gravé à la porte du temple d'Apollo à Delphes, et l'autre dans la seconde question du premier livre des Propos de table, où il traite de la manière dont on doit placer les conviés à un festin. Il semble que Lamprias mourut avant Timon, comme on peut l'inférer des paroles mêmes de Plutarque dans son traité de l'Amour fraternel.



« Pour moi, dit-il, parmi toutes les grandes faveurs « que la fortune m'a faite, et qui méritent une « grande reconnoissance de ma part, je compte « principalement l'amour et l'attachement que mon « frère Timon m'a toujours témoigné, et qu'il me « témoigne encore, comme le sçavent nos amis « particuliers, et tous ceux qui ont fréquenté dans « notre maison ». Si Lamprias eut été en vie, Plutarque n'auroit pas parlé de Timon seul. Car ces deux frères eurent pour lui le même respect et le même amour, et il les aima toujours tous deux avec la même tendresse.

XXV. Il se plaint dans ce traité de ce que de son temps l'union des frères étoit aussi rare que leur division l'étoit autrefois, et qu'on regardoit deux frères unis avec le même étonnement qu'on regarde ces monstres que la nature fait voir quelquefois en unissant deux corps, et en les collant ensemble. Sur cet amour fraternel il donne des préceptes très-sages, qui ne sont que l'expression de ce qu'il pratiquoit lui-même. Il raconte qu'un jour à Rome, il fut choisi pour arbitre entre deux frères, que quelque intérêt avoit divisés. La manière dont il se prit à faire cet accommodement, mérite d'être rapportée. « Je me souviens, dit-il, que, pendant « que j'étois à Rome, je me chargeai un jour d'un « arbitrage entre deux frères, qui étoient fort brouil- « lés. L'un d'eux paroissoit fort adonné à la philo- « sophie, mais il fit bien voir que c'étoit à faux « qu'il portoit le titre de philosophe et le nom de « frère. Car, comme je voulus lui représenter qu'il

« devoit se comporter en philosophe avec son frère, « et avec un frère qui étoit fort simple et fort igno- « rant ; Pour simple et ignorant, repartit-il brus- « quement, je l'avoue, mais pour mon frère, « qu'est-ce que cela me fait ? Je ne compte pas pour « beaucoup d'être venu du même homme et de la « même femme. Vous faites bien voir, repris-je, « que vous ne faites pas grand cas d'être sorti du « même père et de la même mère. Mais tous les « autres hommes, quand même ils penseroient « comme vous, disent et soutiennent pourtant que « la nature et la loi, qui n'est que le lien des droits « de la nature, ont assigné aux pères et aux mères « le premier degré d'honneur et de vénération après « les dieux, et que l'homme ne peut rien faire de « plus agréable à ces dieux que de payer de tout « son cœur et avec une franche volonté à ceux qui « l'ont engendré et à ceux qui l'ont nourri, l'in- « térêt des graces, tant anciennes que nouvelles, « qu'il en a reçues. Et qu'au contraire il n'y a point « de plus grande marque d'impiété que de négliger « et de mépriser ses parens. C'est pourquoy il nous « est défendu de faire du mal aux autres hommes ; « mais pour notre père et notre mère, il nous est « expressément ordonné, je ne dis pas de ne rien « commettre qui leur déplaise et qui les afflige, « mais de leur faire en toute rencontre tout le bien « qui dépend de nous, et l'on regarde comme une « insigne impiété, et comme une injustice atroce de « manquer à ce devoir.

On ne sait pas quel effet produisirent sur ce mal-

heureux philosophe des paroles si pleines de raison. Il est difficile de croire qu'un homme soit assez endurci pour résister opiniâtrément à une vérité si claire, et que la voix de la nature confirme au-dedans de nous. Aristote a fort bien dit : « Les « frères s'aiment, parce qu'ils sont nés de mêmes « parens, et cette naissance, qui est la même, fait « d'eux un seul et même tout ».

XXVI. Dans le premier livre des Propos de table, question IV, Plutarque parle de Craton, qu'il appelle γαμβρόν. Et dans le second livre, question III, il parle de Firmus, à qui il donne le même nom. L'interprète français a traduit par-tout gendre, mais, comme il ne paroît pas que Plutarque ait eu d'autre fille que celle qui mourut à l'âge de deux ans, et que le mot grec, qui signifie gendre, signifie aussi beau-père, beau-frère et allié, il est vraisemblable que ce Craton et ce Firmus étoient les beaux-frères de Plutarque, soit qu'ils fussent frères de sa femme Timoxène, ou maris de ses propres sœurs. C'est ainsi qu'Hérodote, en parlant d'Astyage, fils de Cyaxare, et qui avoit épousé la fille d'Alyatte, sœur de Crœsus, l'appelle Κροίσου γαμβρόν le beau-frère de Crœsus.

Plutarque eut aussi un neveu, appellé *Sextus*; on ne sait s'il étoit fils d'une sœur ou d'un frère. C'étoit un philosophe d'un si grand savoir et d'une si grande réputation, qu'il fut appellé auprès de l'empereur Marc-Antonin, pour lui enseigner les lettres grecques. Et cet empereur lui rend ce grand témoignage dans le premier livre de ses Réflexions :

« Sextus m'a enseigné par son exemple, à être « doux, à gouverner ma maison en bon père de « famille, à avoir une gravité simple sans affecta- « tion, à vivre conformément à la nature, à tâ- « cher de deviner et de prévenir les souhaits et « les besoins de mes amis, à souffrir les ignorans « et les présumptueux qui parlent sans penser à ce « qu'ils disent, et à m'accommoder à la portée de « tout le monde, etc. ». Ce portrait qu'Antonin fait du neveu, est aussi le véritable portait de l'oncle. Et il ne faut que ce portrait pour détruire le sentiment de ceux qui ont cru que Sextus, neveu de Plutarque, étoit Sextus le Pyrrhonien, qui a laissé dix livres de la philosophie sceptique. D'ailleurs on sait que Sextus le Pyrrhonien étoit d'Afrique, au lieu que Sextus, neveu de Plutarque, étoit de Chéronée; on sait encore que le Pyrrhonien étoit plus ancien que Galien, médecin d'Antonin, et par conséquent il ne pouvoit être contemporain de Sextus.

XXVII. Plutarque étoit bon fils, bon frère, bon père, bon mari, bon maître et bon citoyen. En un mot il remplissoit parfaitement tous les devoirs des liaisons naturelles et acquises. Nous avons vu avec quelle tendresse il aimoit son père, sa femme, ses enfans et sa patrie. Son humanité ne s'étendoit pas seulement sur les hommes et sur ses valets, mais sur les bêtes même. Cela paroît avec éclat dans la vie de Caton le censeur, où il blâme la dureté de ce grand personnage qui vendoit ses esclaves après qu'il s'en étoit servi. « Pour moi, dit-il,

« je trouve que de se servir de ses esclaves comme « des bêtes de somme, et après qu'on s'en est servi, « de les chasser, ou de les vendre dans leur vieil- « lesse, c'est la marque d'un méchant naturel, et « d'une ame basse et sordide qui croit que l'homme « n'a de liaison avec l'homme que par ses besoins, « et pour sa seule utilité. Cependant nous voyons « que la bonté a plus d'étendue que la justice, car « nous sommes nés pour observer la loi et l'équité « avec les hommes; mais pour la bonté et la recon- « noissance, nous les étendons très-souvent jus- « qu'aux animaux : car elles procèdent d'une riche « source de douceur et d'humanité qui est naturel- « ment dans l'homme. En effet, de nourrir des che- « vaux après qu'ils sont rompus de travail et des « chiens, je ne dis pas pendant qu'ils sont jeunes « et qu'ils peuvent servir, mais quand ils sont vieux « et inutiles, cela convient à l'homme qui a les « qualités de l'homme, la bonté et l'humanité ». Et après avoir rapporté l'exemple des Athéniens qui avoient renvoyé libres les bêtes de somme qui avoient servi pour la construction d'un de leurs temples, celui de Cimon, qui avoit nourri jusqu'à leur mort, et fait enterrer magnifiquement les cavales avec lesquelles il avoit vaincu trois fois aux jeux olympiques, et celui de Xantippe, père de Périclès, qui fit enterrer avec soin son chien qui l'avoit suivi à la nage à Salamine; il ajoute : « Car « nous ne devons pas nous servir des choses qui « ont une ame, comme nous nous servons des sou- « liers et des autres ustenciles que nous jettons lors-

« qu'ils sont rompus ou usés par le service qu'ils « nous ont rendus ; et ne fut-ce point pour autre « chose que pour apprendre à aimer les hommes, il « faudroit en faire comme une espèce d'apprentis- « sage en nous accoutumant par ces petites choses « à être doux et humain. Je sais bien, continue-t- « il, en poussant un peu trop loin cette humanité, « que pour rien du monde, je ne me déferois d'un « bœuf qui auroit vieilli en labourant mes terres, « à plus forte raison ne pourrois-je jamais me ré- « soudre à renvoyer un vieux domestique, en le « chassant de ma maison comme de sa patrie, et en « l'éloignant du lieu où il seroit accoutumé, et de « sa manière de vivre ordinaire, pour quelque petit « argent que j'en pourrois retirer, en le vendant, « vu même qu'il seroit aussi inutile à celui qui l'a- « cheteroit, qu'à moi qui l'aurois vendu ». Voilà l'humanité accompagnée d'un grand principe de justice.

XXVIII. Cette grande douceur de Plutarque n'empêchoit pas qu'il n'eût la sévérité convenable pour faire châtier ses domestiques qui étoient tombés dans des fautes dignes de punition ; mais il le faisoit sans emportement et sans colère, et seulement dans la vue de les corriger. Sur cela Aulu-Gelle nous rapporte une aventure que le philosophe Taurus lui avoit racontée : « Plutarque, dit-il, « avoit un esclave d'un naturel pervers et opiniâtre, « et qui avoit quelque teinture de la philosophie, « et quelque connoissance des philosophes. Un jour, « pour quelque faute qu'il avoit commise, Plutar-

« que ordonna qu'on le dépouillât, et qu'on lui « donnât le fouet. Pendant que cela s'exécutoit, ce « malheureux crioit de toute sa force qu'il ne méri« toit point ce châtiment, et qu'il n'avoit rien fait « qui en fût digne. Comme on continuoit toujours, « il renonça aux plaintes et aux cris, et commença « à faire à son maître des réprimandes très-sérieu« ses. Il lui reprocha qu'il n'étoit nullement philo» sophe comme il s'en piquoit; que c'étoit une « chose honteuse de se mettre en colère; qu'il avoit « souvent parlé contre cette passion; qu'il avoit « fait un beau traité de la mansuétude; que tout ce « qu'il avoit écrit dans ce traité, étoit démenti par « tout ce qu'il faisoit en cette occasion, où emporté « par sa colère, il avoit la cruauté de le faire déchi« rer à coups de verges sous ses yeux. Comment, « coquin, répondit doucement Plutarque, est-ce « que je te parois en colère? Mon visage, ma voix, « ma couleur, mes paroles montrent-elles que je « sois transporté de cette passion? Il me semble « que ni mes yeux, ni ma bouche ne marquent « point ces excès de fureur. Je ne crie point à tue« tête; le feu ne me monte point au visage; je n'é« cume point; je ne dis aucune parole honteuse, « et dont je doive me repentir; en un mot, je ne « suis point dans ces mouvemens et dans ces con« vulsions, qui accompagnent ordinairement les « transports que tu me reproches; car voilà tous les « signes de la colère, si tu ne le sais pas. En même « tems, se tournant vers celui qu'il avoit chargé de « ce châtiment, mon ami, lui dit-il, pendant que

« nous disputons, lui et moi, continue de faire ton « office ».

Voilà un sang froid qui fait bien tout ce que lon pourroit attendre de la fureur la plus marquée. Plutarque croyoit qu'on pouvoit châtier sans aucun mouvement de colère. Mais je ne sais si l'on ne trouvera pas que sa bonté et son humanité devoient souffrir d'assister lui-même à cette punition, et de la faire continuer avec ce doux acharnement, qui n'est peut-être pas moins blâmable qu'un excès de colère.

XXIX. On ne peut pas douter de la vérité de cette petite histoire qu'Aulu-Gelle tenoit de Taurus, et qu'il nous a conservée; car elle est conforme à ce que Plutarque lui-même a écrit dans le même traité dont parloit son esclave, où il fait entendre que, vaincu par le reproche de sa femme et de ses amis, qui blâmoient sa trop grande douceur, il commença à s'aigrir contre les fautes de ses domestiques, et à les châtier sur-le-champ: « Moi-même, dit-il, je me suis laissé emporter par ces re« proches à m'irriter contre mes valets, dans la pen« sée que n'étant point châtiés, ils devenoient plus « méchans. Mais enfin je me suis apperçu, quoi« que tard, premièrement, qu'il valoit mieux les « rendre plus méchans par mon indulgence, que « de me pervertir moi-même par ma sévérité et par « ma colère, en voulant les corriger. En second « lieu, j'en voyois plusieurs qui, par cela même « qu'ils n'étoient pas punis, avoient honte d'être « méchans, et pour qui le pardon devenoit un com-

« mencement d'amendement bien plus que n'au-
« roit fait la punition même, et qui obéissoient
« plus promptement à un seul clin-d'œil de leurs
« maîtres, que les autres aux étrivières et aux coups
« de bâton; et par-là, je me suis convaincu que
« la raison est plus digne de commander, que la
« colère ».

XXX. A ces paroles, on croiroit qu'il souffroit patiemment les fautes de ses valets sans les châtier, et qu'il pratiquoit le précepte qu'Epictète, qui vivoit dans le même tems, donne dans son manuel : « Il vaut mieux que ton valet soit méchant,
« que si tu te rendois misérable.... Mais, diras-tu,
« mon valet se trouvera fort mal de ma patience,
« et deviendra incorrigible. Oui, mais tu t'en trou-
« veras fort bien, puisque par son moyen tu ap-
« prendras à te mettre hors d'inquiétude et de trou-
« ble ». Mais ce n'étoit pas là la disposition de Plutarque, il ne faisoit que différer la punition de ses valets jusqu'à ce que sa colère fût passée, comme il le fait entendre dans la suite : « C'est pourquoi,
« dit-il, il faut conniver d'abord à ces sortes de
« fautes, et quand on se sent hors de toute passion,
« si la faute paroît grande au sens rassis et à une
« raison nette et pure, alors il faut se prendre
« à la punir, et n'en pas négliger la correction,
« comme ceux qui sont dégoûtés, négligent les
« viandes ».

Mais à la manière dont Plutarque corrigeoit ce misérable esclave, je ne sais si c'étoit attendre que les bouillons de la colère fussent calmés, et si ce

n'étoit pas plutôt la renfermer et la conserver en lui-même jusqu'après la punition. Il est pourtant certain que Plutarque se piquoit de douceur et de patience, car dans le traité de la superstition, il dit : « J'aimerois beaucup mieux que tous les hom-« mes disent de moi, Plutarque n'a jamais été, « que s'ils disoient, Plutarque est un homme in-« constant, léger, colère, qui punit les moindres « fautes, qui entre en mauvaise humeur pour « rien, qui se fâche si on oublie de l'inviter à un « festin, ou qui, si des affaires vous empêchent « d'aller le matin à sa porte lui faire la cour, ou « que vous manquiez de le saluer, vous déchi-« rera à belles dents, prendra votre fils pour le « tourmenter, ou enverra sur vos terres quelque « bête féroce qu'il aura réservée exprès qui gâtera « tous vos fruits ». Il est aisé de voir, pour dire cela en passant, que par ces derniers mots Plutarque se moque finement des fables de la superstition païenne, qui enseignoit qu'OEnée ayant oublié d'offrir à Diane les prémices de ses fruits, envoya le sanglier calydonien qui ravagea toutes ses terres.

XXXI. Quand Plutarque ne nous apprendroit pas lui-même en propres termes qu'il s'étoit attaché à la philosophie académique, nous le connoîtrions sûrement à ses écrits. C'est-là qu'il a puisé cette sagesse et cette force de sens, qui éclatent dans ses ouvrages, et qui frappent également ceux qui en connoissent la source, et ceux qui ne la connoissent pas. Car la philosophie de Socrate est la

source du bon sens et de la raison, comme Horace l'a reconnu dans son art poétique : « La pre-« mière chose, et la plus nécessaire pour bien écrire, « dit-il, c'est le bon sens. Voilà la source de tout « le reste : vous pourrez puiser ce bon sens dans la « philosophie de Socrate ». C'est ce qui l'a mis en état de peser avec tant de justesse les actions des hommes, de bien démêler les mœurs et les caractères, et de marquer les bornes précises des vices et des vertus, sans jamais les confondre, et sans jamais donner à l'un ce qui appartient à l'autre.

XXXII. C'est déjà un grand avantage, mais il y en a un plus grand encore, c'est qu'il a tiré delà ces grandes et sublimes idées qu'il a de la divinité et de la religion. On ne sauroit mieux parler de l'unité de dieu, de son immensité, de sa bonté, et de la pureté de son essence. Il dit : « Que l'es-« sence de dieu n'est que grandeur et majesté, que « bonté, qu'amour, que magnificence ; que dieu « est par-tout ; que c'est un être heureux, immua-« ble et incorruptible ; que son véritable nom est « celui qui est ». Ses termes sont remarquables [1] : « Il en arrive de la nature qui est mesurée par le « tems, comme du tems qui la mesure ; il n'y a en « elle rien qui demeure, ni qui soit subsistant, « mais toutes choses y sont naissantes, ou mouran-« tes, étant mêlées avec le tems. C'est pourquoi il « y auroit de l'impiété à dire ce qui est, qu'il a « été, ou qu'il sera ; car ces termes sont des décli-« naisons, des changemens et des passages de ce

[1] Dans son Traité que signifioit le mot E'ι, T. XIX.

« qui n'est point né pour demeurer en être. Mais « il faut dire de Dieu seul qu'il est, et il n'est point « par rapport au tems, mais par rapport à l'éter- « nité qui est immobile, non mesurée par le tems, « et qui n'est sujette à aucune déclinaison, ni à « aucun changement, et dans laquelle il n'y a rien « qu'on puisse dire, ni premier, ni dernier, ni « nouveau. Dieu est un, existant réellement, ren- « fermant dans le seul point présent toute l'éter- « nité, et il n'y a que lui seul qui soit véritable- « ment, sans qu'on puisse dire qu'il a été, ni qu'il « sera, et comme il est sans commencement, il est « aussi sans fin ». La véritable théologie pourroit- elle se mieux exprimer ?

Il est vrai qu'il emploie souvent le terme de dieux, comme son maître Platon. Mais ce terme ne doit pas faire mal juger de sa doctrine, car il peut être expliqué favorablement, comme je l'ai dit ailleurs. Et en plusieurs autres endroits il parle d'un seul dieu. Or il est impossible qu'un homme reconnoisse plusieurs dieux égaux en puissance dès qu'une fois il a reconnu qu'il n'y en a qu'un, et que c'est le seul et unique principe de toutes choses.

Il dit que dieu a pour les hommes une bonté de père, qu'il les aime d'une manière pleine de tendresse, et ne cesse jamais de leur faire du bien.

Que la connoissance de dieu est de tous les yeux de l'ame le plus net et le plus vif. Que le plus grand malheur de l'ame, c'est d'être privée de cette

connoissance, que c'est dieu seul qui la donne, et qu'il ne faut jamais cesser de la lui demander. Que dieu ne peut être représenté sous aucune forme humaine, et qu'on ne peut s'élever à lui que par la pensée.

XXXIII. Il ne parle pas moins bien de l'immortalité de l'ame, qu'il reconnoît fondée sur des raisons qui se tirent de la divinité même, c'est-à-dire, qu'elle est une suite de la bonté et de la justice de Dieu. Dans le traité où il recherche pourquoi Dieu punit tard les méchans, il écrit: « Une seule et « même raison établit et prouve solidement ces « deux vérités, qu'il y a une providence qui régit « le monde, que les ames subsistent après la mort. « Si l'on ruine un de ces principes, on ruine néces- « sairement l'autre. L'ame subsistant donc après la « mort, il est probable qu'elle reçoit alors les pei- « nes, ou les récompenses qu'elle a méritées. Car, « pendant qu'elle est en vie, elle combat comme « un véritable athlète, et après qu'elle a cessé de « combattre, elle reçoit alors ce qu'elle a mérité. « Mais les récompenses, ou les châtimens qu'elle « reçoit alors étant seule (c'est-à-dire, dépouillée « du corps) pour tout ce qu'elle a fait ici bas, ne « nous touchent point, nous qui sommes en vie. « Car outre que nous ne les connoissons pas, nous « refusons souvent de les croire ».

XXXIV. Plutarque étoit si blessé des désordres et des abominations que la doctrine d'Epicure introduisoit et nourrissoit dans le monde, qu'il entreprit de le combattre. Epictète l'avoit déja fait de

son côté, mais on peut dire qu'il n'avoit montré que le ridicule de cette doctrine, et qu'il s'étoit contenté de la couvrir de honte et d'opprobre, en faisant voir ses suites affreuses. Mais Plutarque le combat par des raisonnemens tirés du fond de la philosophie. C'est dans le Traité, « Que l'on ne « peut vivre agréablement en suivant les dogmes « d'Epicure ». Je me contenterai de rapporter ici un de ces raisonnemens, qui me paroît invincible : « Ces philosophes, dit-il, n'ont aucun sentiment, « ni aucune idée des voluptés de l'ame, ils disent « même qu'ils n'en veulent point avoir. Au con« traire, rapportant toujours au corps toute la fa« culté contemplative de l'ame, et la tenant plongée « dans les plaisirs de la chair comme avec des masses « de plomb, ils ne différent en rien des palfreniers et « des bergers qui mettent devant leurs bêtes du « foin, de la paille, ou de l'herbe, comme la propre « pâture de ces animaux dont ils ont soin. N'est-il « pas vrai qu'ils veulent de même que l'ame s'en« graisse comme un pourceau de ces voluptés du « corps, tant de celles qu'elle a déja eues, et dont « le souvenir la chatouille encore, que de celles dont « elle espère de jouir, ne lui permettant jamais de « sentir, ni de rechercher aucune volupté qui « vienne d'elle? Eh que peut-on imaginer de plus « absurde qu'y ayant deux parties distinctes, dont « l'homme est composé, l'ame et le corps, et l'ame « ayant par sa nature le premier degré d'honneur, « cependant il y ait un bien propre et particulier « pour le corps selon sa nature, et qu'il n'y en ait

« aucun pour l'ame, mais qu'elle demeure là oisive
« à contempler les affections et passions du corps,
« en y participant elle-même, et s'en réjouissant en
« esclave, et qu'elle demeure là dès sa naissance,
« sans mouvement, sans aucune passion de son
« côté, sans aucun plaisir, sans aucun desir, et
« sans aucune joie qui lui soit propre et particu-
« lière ? Car il faut de deux choses l'une, ou
« qu'ils fassent nettement l'homme tout de chair,
« comme font quelques-uns qui nient absolument
« l'existence de l'ame, ou qu'en nous laissant ces
« deux natures distinctes, ils laissent à chacune un
« bien, ou un mal qui lui soit propre, ou étran-
« ger. Comme de nos cinq sens de nature, chacun
« est destiné et approprié à un sujet sensible, quoi-
« qu'il y ait entr'eux une sympathie qui fait qu'ils
« sentent les biens et les maux les uns des autres,
« le principal instrument du sentiment de l'ame,
« c'est l'entendement; or il n'y a rien de plus ri-
« dicule que de ne laisser à cet entendement aucun
« spectacle, aucun mouvement, aucune passion
« qui lui soit propre et naturelle, et dont l'ame
« puisse faire son unique plaisir ». Il pousse cela plus loin, et il est si enchanté des plaisirs de l'esprit, qu'il avance une chose, que je n'ose presque redire après lui, tant elle éprouvera de contradiction de la part d'une infinité d'hommes corrompus; il faut pourtant avoir le courage de la dire.
« Qui est-ce, dit-il, qui ayant faim ou soif, pren-
« droit plus de plaisir à se trouver aux festins des
« Phéaciens, qu'à lire la fable des erreurs d'Ulysse?
« Qui

« Qui est-ce qui trouveroit plus de volupté à jouir « de la plus belle femme du monde, qu'à passer la « nuit à lire ce que Xénophon a écrit de Panthée, « ou l'histoire de Timoclée écrite par Aristobule, « ou celle de Thisbé écrite par Théopompe ».

XXXV. Dans un autre traité il combat cette maxime des Epicuriens, « Cache ta vie », et il fait voir que c'est un précepte, qui n'est digne que d'un homme qui ne vivoit que pour le corps, et qui ne se jugeoit digne que de mener la vie d'un ver, comme Epictète le lui reproche. Les gens de bien ne vivent pas pour eux, mais pour les autres. C'est aux vicieux à cacher leur vie, et à se tenir tapis dans l'obscurité. C'est à toi, Epicure, à te cacher, tu ôtes de la vie de l'homme toute connoissance, comme si tu ôtois la lumière d'un festin, afin que l'on ne voie pas tes infamies, et que l'on ne connoisse pas que tu rapportes tout à la volupté; cache donc ta vie. Tu passes tes jours avec tes courtisannes Hédea et Leontium, en foulant aux pieds l'honnêteté et la vertu, et crachant contre, s'il est permis de parler ainsi, tu fais consister tout ton bonheur dans les chatouillemens de la chair. Cherche les ténèbres; les mystères de ta philosophie sont des mystères de ténèbres; enveloppe-les dans la nuit la plus obscure, ils souillent le soleil. Mais les gens de bien cherchent la lumière, ils exposent leur vertu au grand jour, ils veulent que ce soit comme un flambeau qui éclaire de loin, et ils se disent incessamment à eux-mêmes ce vers d'un poëte :

Ne cessons jamais de faire du bien aux hommes

Dire à un homme de bien, « Cache ta vie, c'est dire à Epaminondas, ne fais pas la guerre pour ton pays; à Lycurgue, n'établis point des loix, à Thrasybule, ne poursuis pas les tyrans; à Pythagore, n'enseigne pas les hommes; et à Socrate, ne discours point. Mais si quelqu'un en développant les merveilles de la nature, chante à Dieu de beaux cantiques, et qu'il célèbre la justice et la providence, ou que dans de beaux ouvrages de morale il loue les loix, la société, la bonne police, ou que dans les traités de politique il fasse valoir l'honnêteté, et qu'il la préfère à l'utilité, pourquoi veux-tu qu'il cache sa vie? Est-ce afin qu'il n'instruise personne, qu'il ne puisse exciter dans les cœurs l'amour et le zèle de la vertu, et qu'il ne propose pas l'exemple de la vertu?

Si Thémistocle eût été inconnu aux Athéniens, jamais les Grecs n'auroient chassé Xerxès; si Camillus eut été inconnu aux Romains, Rome n'auroit point été arrachée aux Gaulois, et tirée de ses cendres. Si Platon avoit été inconnu à Dion, la Sicile n'auroit pas été délivrée de la tyrannie. Comme la lumière ne fait pas seulement que nous nous entreconnoissons, mais nous rend encore utiles les uns aux autres; de même de se faire connoître n'apporte pas seulement de la gloire, mais encore cela donne aux vertus les moyens de s'exercer, et les réduit en acte. Aussi voit-on qu'Epaminondas, pendant quarante ans qu'il fut inconnu aux Thébains, ne leur rendit jamais aucun service; mais dès qu'il se fut fait connoître, et qu'on lui eut confié le

commandement de l'armée, il sauva Thèbes qui étoit perdue, et délivra la Grèce de la triste servitude qui la menaçoit.

XXXVI. Cette morale si sublime, si pure et si digne d'un Chrétien, a fait croire que Plutarque a emprunté de la religion chrétienne beaucoup de vérités qu'il a mêlées avec les principes qu'il avoit tirés de ces philosophes. Mais la lecture de Platon seul peut lui avoir donné toutes ces lumières. Si Plutarque avoit eu le bonheur de connoître les écrits des évangélistes et des apôtres, on ne peut pas douter qu'il n'eût eu un très grand mépris pour les confréries de Bacchus, dont il étoit, pour la prêtrise d'Apollon qu'il exerça pendant plusieurs années, et pour toutes les autres superstitions où il étoit plongé. Il auroit été plus retenu dans son Traité de la superstition, où il traite de fables de grandes vérités, et où il condamne des usages et des pratiques qu'il auroit loués s'il en avoit connu les raisons. Mais comme il n'avoit aucune connoissance distincte de la religion chrétienne, qui est seule la véritable lumière qui éclaire l'entendement, en voulant délivrer les hommes du joug de la superstition, il croupit lui-même dans cet esclavage. C'est de cette source corrompue que viennent son entêtement pour les signes et les prodiges, son asservissement aux usages les plus insensés des cérémonies païennes, et sa ridicule crédulité pour les songes et pour les oracles. Il avoue lui-même qu'il s'abstint long-temps de manger des œufs, à cause

de quelque songe qu'il avoit eu, et qu'il n'a pas jugé à propos de nous apprendre.

XXXVII. On lui a fait honneur de ce qu'il a dit quelque part que les oracles étoient l'ouvrage des démons; mais il ne faut pas se tromper à ce passage; par ces démons il n'entend pas des diables, de malins esprits, mais des esprits qui tiennent le milieu entre Dieu et les hommes, des anges à qui il prétend que Dieu avoit commis le soin des oracles, qui étoient pourtant toujours animés par son esprit; « Car aucun oracle, dit-il, n'est sans divi« nité ». Ceux qui sont initiés dans la doctrine de Platon, sçavent ce que ce philosophe a dit des démons. Comment peut-on s'imaginer que Plutarque et tous les païens eussent fait tant de cas des oracles, et qu'ils y eussent eu recours, s'ils avoient cru qu'ils étoient la production des diables et des malins esprits? Ils étoient plongés dans une trop grande ignorance pour être en état de s'appercevoir de l'empire que le prince des ténèbres exerçoit par ce moyen que leur superstition rendoit si efficace. Cette ignorance et cette superstition ne paroissent nulle part avec tant d'éclat que dans le Traité que Plutarque nous a laissé des oracles qui ont cessé. Cet écrivain recherche la cause de cette cessation, il fait parler les plus grands philosophes de son temps, et ces philosophes avec tout leur grand sçavoir ne disent que des absurdités, ou des choses qui n'ont ni fondement, ni vraisemblance. C'est pourtant dans ce Traité que Plutarque rend à la

religion chrétienne le témoignage le plus grand et le plus authentique qu'aucun païen lui ait jamais rendu. Mais il le rend sans le connoître ; s'il l'avoit connu, il auroit vu d'abord la cause de cette cessation des oracles, et auroit ri des frivoles recherches de ces philosophes qu'il fait parler. La religion chrétienne n'est fondée que sur la mort de Jésus-Christ. Or c'est cette mort qui y est annoncée et déclarée d'une manière fort merveilleuse, et par un miracle très-étonnant. Cet auteur rapporte que sous le règne de Tibère, Epitherses, père de l'orateur Emilianus, s'étant embarqué pour passer en Italie avec plusieurs autres, le vent leur manqua près des îles Echinades, et quand ils furent vis-à-vis d'une des îles appellée *Paxos*, comme tout l'équipage achevoit de souper, on entendit une voix qui venoit d'une de ces îles, qui appelloit clairement *Thamus*. Ce Thamus étoit un pilote Egyptien, il se laissa rappeller deux fois sans répondre ; mais à la troisième fois il répondit, et alors la voix lui cria plus fort : « Quand tu seras « arrivé près du lieu appellé *Palodes*, annonce que « le grand Pan est mort ». Epitherses ajoutoit que tous ceux qui entendirent cette voix, en furent fort émerveillés, et commencèrent à disputer entre eux s'il étoit mieux de faire ce que la voix commandoit, ou s'il falloit le négliger sans s'en informer davantage, et que sur cela le pilote Thamus dit : « Que « son avis étoit que s'ils avoient le vent bon, ils « continuassent leur route sans rien dire, mais que « si la bonace duroit, il falloit dire ce que la voix « avoit ordonné ».

XXXVIII. Quant ils eurent gagné le lieu désigné, comme il n'y avoit pas le moindre souffle de vent, et que la mer étoit très calme, alors Thamus se mettant sur la proue, les yeux tournés vers la mer, cria ce qu'il avoit entendu, « Le grand Pan « est mort ». Cette parole ne fut pas plûtot prononcée, qu'on entendit un grand bruit de lamentations, non pas d'un homme seul, mais de plusieurs, et un bruit mêlé de marque d'étonnement et d'admiration. Comme il y avoit dans le vaisseau quantité de passagers, cette aventure fut bientôt répandue dans Rome, et portée aux oreilles de l'empereur Tibère, qui manda sur le champ cet Epitherses, et il ajouta tant de foi à son crédit, qu'il fit chercher qui pouvoit être ce Pan; et comme il y avoit à la cour de ce prince beaucoup de gens de lettres, ils conjecturèrent tous que ce devoit être le fils de Pénélope et de Mercure.

Voilà l'extravagance païenne. Les savans de l'empereur ne pouvoient rien comprendre à ces paroles, n'étant pas informés du mystère qui venoit de s'accomplir, mais ceux que Plutarque fait parler long-tems après sous le règne de Néron, auroient pu les entendre; car ils pouvoient avoir oui parler de la religion chrétienne, qui seule peut en développer le sens. La lecture d'un seul évangéliste auroit plus servi à ces philosophes que toute leur philosophie. Car elle leur auroit fait voir que ces paroles ont un véritable rapport à ce qui venoit d'arriver trente-trois ou trente-quatre ans avant la conversation dont Plutarque parle, et précisément

dans le tems que cette voix fut adressée à Thamus; les Juifs venoient de faire mourir l'auteur de la vie, qui est désigné par le nom de *Pan*, qui signifie *tout*, parce que tout a été fait par lui, que tout est en lui, et qu'en lui réside toute plénitude. C'est après sa mort que les oracles ont cessé; comme le soleil venant à paroître sur l'horizon chasse tous les feux de la nuit, de même ce soleil de justice en montant au ciel, a détruit l'empire des démons, et chassé ces esprits de ténèbres qui entretenoient les hommes dans l'erreur. Cette cessation des oracles arrivée justement dans ce tems-là, est formellement attestée par Plutarque. Il dit clairement que l'oracle de Jupiter Ammon avoit déjà perdu beaucoup de sa vogue et de sa réputation; il parle de l'entier anéantissement de tous les oracles de la Grèce, excepté d'un ou de deux, et il assure que la Béotie, qui retentissoit autrefois du bruit des oracles, étoit devenue muette, que les oracles y avoient tari comme des fontaines, qu'il y avoit une sécheresse entière de divination, et qu'elle n'avoit plus que le seul lieu de Lébadie, où l'on pouvoit en trouver encore quelque filet. « De tous les oracles, dit-il, les uns sont réduits au silence, et les autres sont entièrement déserts et abandonnés ». Ce peu d'oracles qui subsistèrent encore assez long-tems après la mort de Jesus-Christ, étoient de faux oracles, que la friponnerie des prêtres retenoient, en abusant de la superstition et de la crédulité des peuples.

De dire présentement quelle étoit cette voix et

d'où elle venoit, c'est ce qui est impossible. Tout ce qu'on peut conjecturer, c'est que, comme Dieu avoit voulu que la naissance de son fils fût annoncée par des anges, il permit aussi que sa mort fût annoncée par les mêmes anges, et que les lamentations qui suivirent cette voix, étoient des élans de la douleur des esprits de ténèbres, fâchés de la victoire que le Sauveur du monde remportoit sur eux par sa mort, en délivrant les hommes qu'ils tenoient dans leurs piéges.

XXXIX. PLUTARQUE ne parle en aucun endroit de la réligion chrétienne en termes exprès, et ne s'élève point contre elle, comme ont fait de son tems Suétone, Tacite, Lucien et quelques autres; mais il la désigne dans son Traité de la superstition, où il condamne les pratiques dont il ne connoissoit ni la sainteté, ni la nécessité, asservi qu'il étoit à toutes les opinions païennes. Il la désigne encore dans son Traité des contradictions des Stoïciens.

« Cependant, dit-il, tous ces gens-là ne croient « pas que les dieux soient bons. Car voyez ce que « les Juifs et les Syriens pensent des dieux. Voyez « les ouvrages des poetes, de combien de supersti-« tions ils sont pleins, il n'y a presque personne « qui croie que Dieu soit mortel, et qu'il ait été « engendré, etc. »

Plutarque ne pouvoit pas mieux prouver son ignorance et son aveuglement, que de choisir les écrits des Juifs et des Syriens, pour faire voir qu'ils ont cru qu'il n'y a point de bonté en Dieu; car au

contraire, ce sont ces écrits qui ont seuls fait connoître la bonté infinie de Dieu, et toute l'étendue de l'amour qu'il a pour les hommes, et qui l'a porté à donner pour eux son fils unique, afin qu'ils ne périssent point. C'est la naissance et la mort de ce fils fait homme que les chrétiens font gloire d'honorer comme la cause de leur salut, en tenant d'ailleurs, comme les vrais philosophes, que Dieu ne peut ni naître ni mourir, et qu'il n'a ni commencement ni fin. Mais ce grand mystère de l'incarnation et de la mort du fils de Dieu est plus élevé au-dessus de la connoissance de ces philosophes païens, que le ciel n'est élevé au-dessus de la terre.

XL. Une des grandes qualités de Plutarque, et celle qui est la plus nécessaire à un historien, c'est l'amour de la vérité. Dans les Vies qu'il écrit on ne trouvera jamais qu'il ait cherché à donner au vice les couleurs de la vertu, ni à la vertu les couleurs du vice. Quand il nous peint Démétrius et Antoine, qui étoient des monstres en cruauté et en toute sorte de vices, il ne cache point ce qu'ils ont eu de bon; et quand il nous peint Lucullus, le souvenir des obligations que lui avoit sa patrie, ne le porte point à dissimuler ce qu'il avoit de mauvais, persuadé que Lucullus lui-même ne voudroit pas qu'il payât ce service par un faux témoignage qu'il rendroit à sa vertu dans un récit inventé et fardé. Il relève autant qu'il peut les vertus des grands hommes, et pour leurs défauts il ne les marque qu'autant que cela est nécessaire pour conserver la ressemblance, et il ne s'attache pas à les re-

présenter exactement dans son histoire; mais il les passe légèrement, comme épargnant et respectant la pauvre nature humaine, et compatissant à sa foiblesse qui ne lui permet pas de produire un original tout parfait, et qu'on puisse prendre pour un modèle achevé de beauté, de vertu et de sagesse. S'il avoit suivi cette méthode dans ses morales, il seroit à couvert de tout reproche, mais il s'en est écarté en deux occasions fort importantes. La première, c'est contre Hérodote; sur ce que cet historien a mal parlé de la Béotie et des Corinthiens, l'amour qu'il avoit pour sa patrie l'a porté à prendre les armes contre lui pour défendre ses compatriotes. Il a écrit pour cet effet un traité qu'il a intitulé, *De la malignité d'Hérodote*, où il s'emporte contre ce père de l'histoire, avec un excès indigne d'un philosophe; il ne se contente pas de lui reprocher des mensonges et des fables, il l'accuse de malignité dans tous les sens que ce mot peut avoir. Il est vrai qu'il donne de grands éloges à son style et à sa composition.

« Quand une histoire [1], qui n'a rien de fâcheux « ni de nuisible, dit-il, ou qu'une narration de « choses grandes et belles, est composée avec élé- « gance et avec force, comme celle d'Hérodote ou « celle de Xénophon ». Et dans ce même traité où il s'acharne si fort sur lui, il dit : « Hérodote est « un homme très-habile dans l'art d'écrire. Son « style est doux; il y a une grande force et une

[1] Dans le Traité, Qu'on ne peut pas vivre agréablement selon Epicure, T. XVI.

« beauté inexprimable dans ses narrations. Il chante « sa fable comme un poëte, non pas en homme « instruit, mais d'une manière très-agréable, très-« coulante, et très-propre à chatouiller les oreilles « et l'esprit. Mais il faut bien se donner de garde « de ses calomnies et de ses médisances cachées « sous ses figures tendres et polies, comme d'une « cantharide cachée sous des roses, de peur que « par imprudence nous ne concevions des opinions « absurdes et fausses sur les villes les plus considé-« rables, et sur les plus grands hommes de la « Grèce ». Mais ici on peut faire à Plutarque le même reproche qu'il a fait à Hérodote, de n'avoir mêlé des louanges à ses reproches, que pour donner à ses invectives plus d'autorité et plus de poids, et pour les rendre plus croyables par cette affectation de vérité.

XLI. Certainement il paroît que le grand sens de Plutarque l'a abandonné en cette rencontre. Comment a-t-il pu s'imaginer qu'Hérodote, qui écrivoit des choses arrivées de son tems, ou peu de tems avant lui, et qui les écrivoit sur le rapport de ceux qui les avoient vues, et qui en avoient été les témoins, ne seroit pas plutôt cru par des lecteurs judicieux, que lui, qui cinq cens ans après vient s'inscrire en faux sur des mémoires, ou postérieurs, ou qu'Hérodote pouvoit avoir méprisés ? Il n'y a presque pas un de ses reproches qui ne puisse être facilement détruit. Mais ce n'est pas ici le lieu de le faire, et nous n'avons qu'à dire à Plutarque que la Grèce entière lui a répondu par

avance, et l'a réfuté. Hérodote lut son histoire pendant les jeux olympiques à toute la Grèce assemblée, et on l'écouta avec tant d'applaudissement, qu'on donna à ses livres les noms des Muses ; et qu'on crioit par-tout quand il passoit : « Voilà « celui qui a si dignement chanté nos victoires, et « célébré les glorieux avantages que nous avons « remportés sur les Barbares ». Est-il vraisemblable que si cette histoire d'Hérodote eût été remplie de calomnies et de médisances contre les Grecs, aucune de leurs villes n'eût protesté contre elles, et qu'au contraire elles eussent toutes concouru à procurer à l'historien le plus grand honneur qu'aucun écrivain ait jamais reçu.

XLII. La seconde occasion où Plutarque s'est éloigné de sa sagesse ordinaire, c'est lorsqu'il a écrit contre les Stoïciens. Comme l'amour qu'il avoit pour sa patrie, lui a fait commettre la première faute, le grand attachement qu'il avoit pour la philosophie académique, et qu'il avoit embrassée, l'a précipité dans la seconde. C'est ce qui l'a porté à faire ses deux Traités contre le Portique. Le premier, « Les contredits des philosophes Stoï« ciens ». Et le second, « Des communes concep« tions contre ces mêmes philosophes ». On ne sauroit nier que les Stoiciens, en s'écartant des sentimens de Platon et de Socrate ne soient tombés dans de grandes erreurs ; mais Plutarque est injuste de s'attacher à eux avec un si grand acharnement, qu'il ne cesse de les accabler d'injures. Il relève beaucoup de contradictions qui peuvent être con-

ciliées, et d'ailleurs est-il juste d'imputer aux fondateurs les extravagances de quelques disciples? Et pour ce qui est des communes conceptions, elle ne sont pas toujours si blessées que Plutarque l'a cru. On peut fort bien accorder la plupart de ces notions avec les sentimens de ces philosophes. Les écrits de l'empereur Marc-Antonin, et ceux d'Epictète seront toujours pour cette secte une assez bonne apologie contre tout ce que Plutarque en a écrit.

XLIII. Nous ne savons point si Plutarque fut bien avantagé des biens de la fortune; mais il nous fait entendre lui-même qu'il vivoit dans un assez grand éclat, puisque dans la lettre de consolation qu'il écrit à sa femme Timoxène, « Ne regardez « point, dit-il, aux larmes et aux lamentations de « ceux qui vont vous visiter pour pleurer avec vous « par une coutume très-condamnable, qui s'est in- « troduite; mais considérez plutôt combien vous « êtes enviée par ces mêmes personnes à cause des « enfans qui vous restent, et à cause aussi du bon « état de votre maison et de toute votre vie. Car « il seroit honteux pour vous, que lorsque tous les « autres se trouveroient très-heureux d'être en vo- « tre place, avec l'affliction même qui vient de « nous arriver, vous vous plaignissiez de votre « condition, et que vous condamnassiez votre for- « tune présente ».

Une marque encore qu'il ne manquoit pas de bien, et qu'il étoit de ceux qu'on appelle *heureux*, c'est qu'il ne fut jamais obligé d'emprunter et de passer par les mains des usuriers. C'est un bonheur

qu'il vante lui-même dans son traité, « Qu'il ne « faut point emprunter à usure ». Car après avoir beaucoup parlé contre la cruauté des usuriers, ne « croyez pas, dit-il, quand je parle ainsi, que j'aie « déclaré la guerre aux usuriers, car jamais ils n'ont « emmené mes bœufs ni mes haras », appliquant avec beaucoup d'esprit à la dureté de ces ennemis du genre humain ce qu'Achille dit des Troyens qui avoient enlevé la femme de Ménélas.

XLIV. Comme on ne sait pas précisément l'année de la naissance de Plutarque, on ne sait pas non plus celle de sa mort. Vossius assure qu'il a vécu jusqu'au règne d'Antonin. Car il dit, « Que « ce fut sous cet empereur qu'il fut fait grand-prê« tre d'Apollon », comme cela paroît par son traité, *Si un vieillard doit se mêler des affaires d'état.* Si cela est, il parvint à une grande vieillesse. Car à la première année du règne d'Antonin-le-Pieux, il auroit eu 89 ou 90 ans. Mais dans ce traité on ne trouve rien qui marque que Plutarque soit allé jusques-là. Ce qu'on peut dire de plus vraisemblable, c'est qu'il mourut quelques années avant la fin du règne d'Adrien, à l'âge de soixante-douze ou soixante-quinze ans. Il composa ce traité quelques années avant sa mort, et alors il pouvoit fort bien dire qu'il étoit vieux, et parler de son grand âge.

XLV. Je finirai cet ouvrage par une réflexion que fournit la grande réputation de Plutarque; c'est que quand un écrivain a mérité par ses ouvrages l'approbation publique, la postérité qui s'ins-

truit dans ses écrits, lui marque sa reconnoissance, et le confond avec les plus grands hommes. Hérodote, Thucydide, Xénophon parmi les Grecs, Tite-Live et Tacite parmi les Romains, ne sont pas moins célèbres que les plus grands capitaines dont ils nous ont transmis les actions, et que les plus grands princes sous lesquels ils ont vécu. Le nom de Plutarque n'est pas moins connu aujourd'hui, et ne le sera pas moins dans tous les tems que les noms de tous ces hommes illustres dont il a écrit la vie. On peut dire même à l'avantage des écrivains, que les plus grands héros ont beau fuir « l'Acheron sur le char de Mars », comme parle Horace, s'ils n'ont un écrivain qui chante leurs grandes actions, ils demeurent plongés dans une nuit éternelle, sans qu'on donne une seule larme à leur mort, et leur valeur n'a dans la suite des tems aucun avantage sur la lâcheté obscure et cachée; au lieu qu'un grand écrivain n'a besoin d'aucun secours étranger pour se rendre immortel, il n'a besoin que de lui-même. Plutarque ne nous instruit pas moins aujourd'hui par ses beaux traités de morale, qu'il a instruit les Romains et ceux de Chéronée, et Platon ne nous est pas moins utile qu'il l'a été aux Athéniens.

SOMMAIRE

DE LA VIE D'AMYOT.

Naissance et études d'Amyot. II. *Il commence à faire connoître ses talens.* III. *Il va au concile de Trente.* IV. *Il est nommé précepteur de Charles IX, et grand aumônier de France.* V. *Il est nommé évêque d'Auxerre.* VI. *Il fait son entrée à Auxerre.* VII. *Il étudie la Théologie et prêche.* VIII. *Reglement de sa vie.* IX. *Présent qu'Amyot fait à l'église d'Auxerre.* X. *Réforme de la liturgie.* XI. *Il instruit et veille à l'instruction de son diocèse.* XII. *Son attention sur la discipline.* XIII. *Ses soins par rapport au temporel.* XIV. *Il est fait commandeur-né de l'ordre du Saint-Esprit en qualité de grand aumônier.* XV. *Il engage le roi à former une bibliothèque.* XVI. *Amyot accusé d'avoir trempé dans l'assassinat des Guises.* XVII. *Il retourne dans son diocèse.* XVIII. *Il manque d'être tué.* XIX. *Excès du clergé et des moines d'Auxerre contre Amyot.* XX. *Absolution donnée à Amyot par le légat du pape.* XXI. *Caractère d'Amyot.* XXII. *Il auroit souhaité que le cardinal de Bourbon fût roi.* XXIII. *Amyot aimoit les rites anciens.* XXIV. *Ses discussions avec son chapitre.* XXV. *Son goût pour la musique. Changement dans le chant de l'église d'Auxerre.* XXVI. *Sa mort et son testament.* XXVII. *Ses armoiries et son vrai nom.* XXVIII. *Des écrits d'Amyot.* XXIX. *Mort de ses assassins.*

AMYOT.

AMYOT.

JACQUES AMYOT dit de lui-même qu'il étoit né à Melun le 30 octobre 1513, de parens plus avantagés du côté de la vertu que de celui de la fortune. Il ne déclare point la profession dont étoit son père Nicolas Amyot : mais ses commensaux le tenoient pour le fils d'un petit marchand de mercerie : ce qui s'accorde avec Rouillard qui dit que ce marchand vendoit des bourses et des aiguillettes. Lorsqu'il eut appris les premiers rudimens à Melun, il alla à Paris où il continua ses études de grammaire, servant de domestique à quelques écoliers d'un collége qu'il n'a jamais nommé : sa mère Marguerite d'Amours ou des Amours, avoit soin de lui envoyer exactement chaque semaine un pain par les bateliers de Melun. L'avidité d'apprendre le poursuivant jusques dans la nuit, il avoit recours à la lumière que pouvoient fournir quelques charbons embrasés, et il s'en servoit au lieu de chandelle ou d'huile, tant étoit grande alors son indigence. Avec ces foibles secours pour les premiers commencemens, il ne laissa pas d'atteindre les classes supérieures. Il apprit la langue grecque au collége du Cardinal-le-Moine, sous Jean Evagre Remois, qui tenoit une classe exprès pour cette langue. Il étudia la poésie sous Jacques Tusan, professeur royal, l'éloquence et la philosophie sous Pierre Danès, et les mathématiques sous Oronce Finée,

tous trois professeurs royaux établis nouvellement par François premier. S'étant fait passer maître-ès-arts à dix-neuf ans, il alla à Bourges pour y étudier le droit civil avec un jeune homme qui fut depuis célébre avocat en parlement.

II. Y étant arrivé, Jacques Collin lecteur ordinaire du roi, et abbé de S. Ambroise, le fit précepteur de ses neveux, et l'engagea à accepter une chaire de professeur des langues latine et grecque dans l'université de Bourges, qu'il lui obtint par le moyen de Marguerite, sœur unique du roi de Navarre, duchesse de Berry. Après avoir eu soin pendant quelque tems des neveux de l'abbé de Saint-Ambroise, monsieur de Morvilliers lieutenant-général au bailliage de cette ville, étant informé de son mérite, le donna à M. Bochetel seigneur de Sacy, secrétaire du roi, qui étoit son beau-frère, pour veiller sur les études et sur l'éducation de ses enfans. Pendant les dix à douze années qu'il fut professeur et précepteur à Bourges, il commença à traduire quelques ouvrages grecs en langue françoise, et il avoua depuis à ses amis, que ce tems-là avoit été le meilleur et le plus tranquille de toute sa vie. Il travailla dabord à la traduction de l'histoire de Théagene et Chariclée, et se mit ensuite à traduire quelques vies des hommes illustres de Plutarque. Cette derniere traduction dédiée à François premier, fit tellement connoître la pénétration d'Amyot dans la langue grecque, que le prince lui ordonna de continuer le reste de l'ouvrage, et lui donna pour récompense

l'abbaye de Bellozane, qui venoit de vacquer par la mort de Vatable. Ce fut le dernier bénéfice consistorial auquel ce roi nomma.

III. Amyot ne croyant pas devoir attendre une plus grande fortune en France, prit le parti d'aller en Italie pour perfectionner sa traduction de Plutarque par le moyen des manuscrits, et par les conférences avec les sçavans de ce pays-là. C'étoit vers l'an 1546. Monsieur de Morvilliers de Bourges, ambassadeur à Venise, le mena avec lui en Italie, où il fit toutes les recherches nécessaires. Un peu après le retour de cet ambassadeur, Amyot fut chargé par Odes de Selve son successeur dans l'ambassade, et par le cardinal de Tournon alors résident à Rome, de présenter au concile assemblé de nouveau à Trente le 1 septembre 1551, les lettres du roi Henri second avec ses protestations; il s'acquitta d'une commission si difficile avec toute la satisfaction possible, ainsi qu'on peut voir par la lettre qu'il écrivit le 8 du même mois à M. de Morvilliers. Le desir ardent de se perfectionner dans les auteurs Grecs par la connoissance des manuscrits, lui inspira d'aller de Venise à Rome. Jean le Doux évêque de Mirepoix, l'y retint près de deux ans.

IV. Le cardinal de Tournon convaincu de l'habileté d'Amyot dans toutes les affaires, et même celles qui regardoient la couronne, voulut l'avoir pour compagnon de voyage à son retour de Rome, avec Denis Lambin qui fut depuis professeur royal de langue grecque à Paris. Ce cardinal arrivé à la

cour, apprit que le roi souhaitoit un précepteur pour les ducs d'Orléans et d'Anjou. Il présenta Amyot à Henri II, qui lui donna cette charge dont il jouit le reste de son règne et sous celui de François II. Pendant qu'il fut précepteur des princes, il acheva sa traduction des hommes illustres de Plutarque, et la dédia à Henri II. Ensuite il entreprit celle des œuvres morales du même auteur qu'il acheva sous le règne de Charles IX, à qui il la dédia. Ce prince auparavant connu sous le nom de duc d'Orléans, étant parvenu à la couronne l'an 1560, se souvint de son précepteur, et dès le lendemain, de son avènement 6 décembre, il le fit son grand aumônier, son conseiller d'état, et conservateur de l'université de Paris. Il lui donna encore depuis l'abbaye de Roches au diocèse d'Auxerre et celle de S. Corneille de Compiègne. Le jeune roi l'appelloit son maître, lorsqu'il vouloit lui parler familierement : mais il lui fit aussi quelquefois des reproches, par exemple, sur sa trop grande frugalité, en ce que pouvant faire bonne chère, il se contentoit souvent de manger des langues de bœuf. Trois ou quatre ans après il fut doyen de la cathédrale d'Orléans, sans qu'on sçache de quelle maniere, sinon qu'on croit que l'évêque Jean de Morvilliers y contribua.

V. L'évêché d'Auxerre étant venu à vacquer par la mort du cardinal de la Bourdaisiere arrivée en cour de Rome, le pape Pie V pourvut à tous le bénéfices de ce cardinal PLENO JURE, et nomma à l'évêché d'Auxerre un particulier dont le nom n'est

point venu à notre connoissance : ce qui causa une grande dispute entre le roi et le pape. Cette circonstance quoique combattue par l'historiographe Renaud Martin, se trouve alléguée dans des écritures du chapitre d'Auxerre de l'année 1592, où il est marqué que les chanoines avoient été fort sollicités par celui qui avoit des provisions du pape, de le recevoir, et de lui délivrer les revenus échus pendant la vacance, et qu'ils n'en voulurent rien faire. Le pape obligé de condescendre aux volontés du roi, et informé d'ailleurs des qualités extraordinaire d'Amyot, le nomma à cet évêché, et Henri III qui désiroit ardemment l'avancement de son maître (c'est le nom qu'il lui donnoit toujours), sçut bon gré au saint Pere d'avoir confirmé son choix. Amyot ayant accepté, et s'étant fait sacrer à Paris, envoya sa procuration à Laurent Petitfou, archidiacre d'Auxerre. Celui-ci la présenta avec les bulles le 3 mars 1571 et prit possession. Le même jour François de la Barre fut reconnu vicaire-général, et Jean Amyot, auditeur des comptes promit par écrit sur le registre, au nom du nouvel évêque son frère, une chapelle d'ornemens. La disette où se trouvoit l'Église d'Auxerre par sa spoliation totale arrivée trois ans auparavant, aussi bien que les difficultés qu'on venoit d'essuyer auprès des héritiers du cardinal de la Bourdaisiere, engagerent les chanoines à user de cette précaution inouie jusqu'alors.

VI. Dans l'année même, il obtint du roi la permission de quitter la cour et de venir à Auxerre,

Il s'arrêta à Sens le 24 mai jour de l'ascension, et y prêta le serment ordinaire de soumission et d'obéissance, qu'il signa sur le grand autel en présence du cardinal de Pellevé archevêque, et fit le présent accoutumé d'une chappe au trésor de la métropolitaine. Il avoit fait ajourner au mardi 29 mai les quatre vassaux ordinaires, pour le porter depuis l'église de Saint Germain jusqu'à la cathédrale. Les trois derniers ne firent aucune difficulté, et pourvurent à cette fonction: mais Jean Girard, avocat du roi au bailliage d'Auxerre, chargé de la procuration de Charles IX, représenta qu'il ne convenoit pas que ce prince fût sujet à cette soumission, et soutint (quoique faussement) que cela ne s'étoit aucunement pratiqué depuis que les rois avoient succédé aux comtes d'Auxerre dans la propriété du comté. Le nouvel évêque à qui ces représentations furent réitérées dans l'église de Saint-Germain, allégua plusieurs passages et histoires propres à faire connoître que ce n'étoit pas à sa personne privée, ni aux évêques même en particulier, que cet honneur étoit rendu, mais à Dieu. Se contentant cependant de la soumission que firent jusqu'au bout de l'église de Saint Germain René de Pernay seigneur de la Bertauche et son fils, pour le duc de Nevers entant que Baron de Donzy et de Saint Verain, et de celle de Guillaume de la Bussiere seigneur de la Bruere, pour le baron de Toucy, il déclara qu'il ne vouloit pas se servir de son droit, et qu'il feroit le reste du chemin à pied sans préjudicier à ses successeurs, comme en effet il le fit

de l'église de Saint Germain à la cathédrale, précédé par le clergé séculier et régulier, accompagné des quatre personnes qui représentoient les quatre barons : et la chaise où il auroit dû être porté, fut soutenue élevée proche de lui durant tout le chemin par quatre Bourgeois de la ville au nom des mêmes Barons : ce qui revenoit assez au cérémonial pratiqué à l'entrée de Philippe de Lenoncourt onze ans auparavant.

VII. Jacques Amyot étoit âgé de cinquante-huit ans, lorsqu'il prit possession de l'évêché d'Auxerre : il avoua lui-même en arrivant, qu'il n'étoit ni théologien, ni prédicateur, n'ayant presque étudié que des auteurs profanes. Il commença à se faire une occupation journalière de la lecture de l'Ecriture Sainte, des Saints Pères grecs et latins. En attendant qu'il fût en état de prêcher devant son peuple, il chargea de cette fonction Pierre Viel docteur en théologie qu'il avoit amené avec lui, et qui prêcha en effet en sa présence plusieurs sermons dans la cathédrale. Ce théologien eut aussi avec lui de fréquentes conférences sur les endroits les plus remarquables de l'Ecriture-Sainte, touchant les points dogmatiques controversés, et sur les questions de l'école. Lorsqu'Amyot eut commencé à lire la Somme de S. Thomas, il s'y appliqua de telle maniere, qu'il la posséda presqu'en entier. On lui persuada de se hasarder, de parler en public ; et quoiqu'il se défiât beaucoup de ses forces, et que la foiblesse de sa voix ne lui inspirât pas beaucoup de courage, il prêcha d'abord les jours so-

lemnels, mais dans un style si clair et si châtié, et en même-tems si enrichi de sentences, que les sçavans sortoient de la prédication bien plus éclairés qu'il n'y étoient arrivés, et les ignorans n'en revenoient point sans être instruits de leurs devoirs, et rendus meilleurs qu'auparavant. Des commencemens si heureux l'encouragerent à prêcher plus souvent, il ne laissa passer aucune des grandes fêtes sans officier et prêcher, tant qu'il résida à Auxerre. On prétend qu'il se tenoit en chaire d'une manière singulière. Ayant fait faire à neuf la chaire de bois que l'on voit encore, en place de celle que les Huguenots avoient brûlée, il vouloit qu'on en tournât l'ouverture du côté de l'auditoire, et s'y tenoit assis dans un fauteuil. Quoiqu'il débitât ses sermons en françois, il les composoit cependant en latin, et l'on en a conservé long-tems les minutes.

VIII. Voici le régime de vie qu'il observa pour devenir théologien et prédicateur depuis son avénement à l'épiscopat. Levé à cinq heures du matin en toutes saisons, il récitoit son office de la nuit, puis il se tenoit enfermé dans son cabinet jusqu'à l'heure de la grand'-messe, étudiant les livres dont j'ai parlé. Après la grand'-messe, il retenoit le célébrant, et quelques dignités ou chanoines à dîner. Pendant le repas on ne s'entretenoit que de matieres de littérature ou de choses honnêtes; ensorte que sa table pouvoit passer pour une véritable école de piété ou de science, d'où l'on ne se retiroit point sans être devenu plus savant ou plus pieux. La conversation après le repas

duroit l'espace d'une heure : il retournoit ensuite à sa bibliothèque, et continuoit jusqu'au soir les études commencées le matin. C'est ainsi qu'il s'arrangeoit les jours ordinaires, excepté que l'avent et le carême il célébroit la messe en particulier avant que d'aller à la grande messe des chanoines. Les dimanches et fêtes, il assistoit aux premières et secondes vêpres et à matines, et disoit aussi une messe basse. Les jours de grandes fêtes auxquels il devoit prêcher vers l'heure du midi, il remettoit au soir le repas ordinaire des officiers du chœur. Lorsqu'il alloit par la ville, il étoit habillé en grand-aumonier, dit son historien. Dans son palais épiscopal, il se tenoit vêtu en évêque. A l'église, si c'étoit l'été, il étoit en rochet et surplis, bonnet carré et aumusse : en hiver il étoit comme les chanoines, excepté que sur l'habit long il ne portoit point l'aumusse ronde, c'est-à-dire le petit capuchon.

IX. On peut se ressouvenir ici de la triste situatuation où se trouvoit l'église d'Auxerre, lorsque le cardinal de la Bourdaisiere fut remplacé par Jacques Amyot. Tout ce que les chanoines avoient pu faire durant les années 1568, 1569 et 1570, se réduisoit au plus nécessaire. L'église ayant besoin d'être bénite de nouveau à cause des profanations horribles que les Huguenots y avoient commises, le nouveau prélat commença par là aussitôt après son arrivée, et il en fit la bénédiction le vendredi 22 juin 1571. Le 27 du même mois il rebénit celle des Cordeliers, dans laquelle avoit

été le prêche des Calvinistes. De là il se transporta à Varzy, ville principale de son temporel : il y étoit le trois juillet, suivant les lettres d'institution d'official qu'il y fit expédier. En venant se faire recevoir à Auxerre, il avoit apporté pour la cathédrale des ornemens de drap d'or, où le chapitre ne trouva à redire que dans le nombre des chappes, parce qu'il n'y en avoit point pour ceux qui chantent les répons, et que les nappes d'autel y manquoient : ce que les chanoines disoient avoir coutume d'être donné. Le prélat y suppléa depuis par le moyen d'un autre ornement de soie de couleur blanche qu'il fit donner par le sieur du Halde, dont il n'avoit point voulu prendre les profits du quint denier, pour l'acquisition de la terre de Beauche. Après avoir un peu garni la sacristie, il n'épargna rien pour rendre au chœur son ancien lustre, il fit refaire à neuf en 1573 les chaires des chanoines tant basses que hautes : le trône épiscopal qu'on voit aujourd'hui à gauche, est aussi de son temps; il l'avoit fait mettre à droite, et dans la place même où étoit l'ancienne chaire de pierre que les Huguenots n'avoient point gâtée, à cause de la simplicité dont elle étoit. Il donna les sept colonnes de cuivre qui accompagnent le grand autel : celle du milieu finit en crosse et soutient la suspense du saint Sacrement. La table de marbre dont il fit refaire l'autel, est une ancienne tombe qui provenoit de la sépulture de quelque personne considérable : on a prétendu que c'étoit elle qui couvroit le tombeau du saint évêque Bernard de Sully inhumé au

milieu du chœur. Il fit la consécration de ce nouvel autel le 15 juillet 1576, quelques temps après avoir reçu de Rome un os du bras de saint Saturnin, célèbre martyr de la même ville, que le cardinal de Pellevé archevêque de Sens avoit tiré de son titre de Saint-Jean et Saint-Paul ; relique très-avérée. La donation du cardinal est datée de Rome le deux janvier 1576.

Ce fut aux dépens du nouvel évêque que le sanctuaire fut fermé de murs ; les grillages de fer qui le fermoient auparavant, avoient été rompus ou emportés. En même-temps que les ouvrages dont je viens de parler se firent en bois, en cuivre, en pierre, l'évêque Amyot songea à la construction d'un nouveau jeu d'orgues qu'il avoit dessein de placer au coin du chœur. Il fit venir pour la confection des tuyaux le frere Hilaire, religieux de Notre-Dame en l'isle à Troyes, de l'ordre du Val des Ecoliers, qui passoit pour très-expérimenté. Le bas des vitrages du tour du chœur qui avoit été cassé par les Calvinistes, fut refait à ses dépens en meilleure partie l'an 1573. On y voit ses armoiries dans le fond, aussi-bien que celles du chapitre et du doyen François de la Barre. Il en eut fait autant à celles de la nef, si le maître de fabrique de l'église se fût un peu prêté à cette bonne œuvre. Comme on ne voyoit pas bien clair sur le grand autel à cause de l'épaisseur des vitrages des bas côtés, il fit ôter une verriere entiere du côté droit placée sur la porte qui conduit au chapitre, et y fit substituer du verre blanc avec une simple image de S.-Jacques son pa-

tron. Voulant qu'on se ressentît aussi de ses libéralités en argenterie, il donna en 1583 deux chandeliers d'argent, et un bénitier de même matiere. Sa Vie latine ajoute qu'il y joignit deux encensoirs avec leurs navettes pareillement d'argent.

X. Les bréviaires et autres livres rédigés à l'usage du diocèse d'Auxerre, n'avoient jusqu'alors été imprimés qu'en lettres gothiques. Il conçut en 1578 le dessein de faire réimprimer en lettres romaines les bréviaires, missel, manuel et psautiers, et l'on nomma quatre chanoines pour revoir ce qu'il y auroit à corriger. Mais de tous ces projets celui du bréviaire fut seul exécuté. L'impression s'en fit à Sens en 1580; l'ouvrage ne fut point revu d'une manière qui répondît à la réputation d'un si grand prélat; la distribution des lectures paroît un peu mieux ordonnée que dans les éditions précédentes; mais la poësie est aussi pitoyable qu'auparavant. La déférence que l'on eut pour l'étymologie qu'il attribuoit au nom latin d'Auxerre, fit qu'on laissa imprimer par-tout Antissiodorum au lieu d'Autissiodorum, personne n'osant alors le contredire. Il avoit déjà destiné une préface latine pour le missel, au cas qu'il eût été réimprimé: mais l'ouvrage ne fut point mis en état de paroître. Les conférences que l'on eut avec ce prélat, à l'occasion du breviaire, procurèrent au chapitre une décharge d'office. Jusqu'alors on n'avoit célébré de vigiles des morts qu'à neuf leçons et neuf répons, mais aussi les chantoit-on très-mal, sur-tout depuis quelques années. Le prélat consentit qu'on réduisît chacune

de ces vigiles à un seul nocturne, à condition qu'on en chanteroit les antiennes et les répons sans précipitation ni confusion, selon le chant Grégorien, et non pas syllabiquement comme on s'étoit avisé de faire en quelques églises. Le chapitre avoit aussi ôté long-tems auparavant par déférence pour l'évêque certains usages qui pouvoient lui déplaire. Chaque chanoine à son tour devoit faire l'office de chantre au chœur le jour de Noël et de Saint-Etienne, revêtu d'une dalmatique, la mitre en tête et la crosse en main : on statua le 22 décembre 1572, que dans la suite celui qui feroit cet office de chantre, n'auroit ni mitre, ni dalmatique, et qu'il porteroit un bâton cantoral. Il étoit resté jusqu'à son tems un vestige de la vie commune parmi les chanoines d'Auxerre. Tous les jours de jeûne du carême ils entendoient une lecture de piété en chapitre avant complies, et pendant cette lecture on buvoit quelques coups de vin tiré de la cave commune du chapitre. Cela pouvoit s'appeller véritablement *collation*. Au sortir de là on rentroit à l'église en récitant le *Miserere*, et autres suffrages pour les morts : après quoi on chantoit complies. Sur ce que le petit rafraîchissement pris en cette occasion, ne fut pas regardé par certains chanoines comme suffisant pour finir la journée, et que quelques-uns y suppléoient de nouveau, on abrogea la coutume d'aller boire un coup en chapitre, et en même-tems celle d'y aller entendre une lecture d'homélie, ou d'autres matières pieuses. Cet usage fut supprimé le 28 novembre 1586 : et

l'on croit que les commensaux et les amis de l'évêque influèrent le plus dans ce changement. Il y avoit dès lors des gens qui combattoient mal à propos des choses dont ils ne savoient pas l'origine; et il falloit contenter ceux qui trouvoient les complies trop bien placées au coucher du soleil. Certains auteurs mal instruits ont parlé du procès des chanoines d'Auxerre, touchant les bords du camail, comme s'il avoit été commencé sous ce prélat, et qu'il y eût eu quelque part : il est vrai que le nom d'Amyot fut célebre dans ce triste procès; mais ces auteurs auroient dû savoir qu'il n'est pas question de l'évêque mort cinquante ans auparavant : Edme Amyot, doyen de la cathédrale, fut auteur de ces troubles vers l'an 1642.

XI. Quoique l'évêque Amyot prêchât, il ne laissa pas d'attirer dans son diocèse de savans personnages qui pussent remplir dignement la chaire de la cathédrale. Après la mort de Jacques de la Halle célèbre docteur, chanoine théologal et pénitencier, arrivée en 1575, voyant la foible santé de son successeur, il retint à Auxerre un de ses compatriotes appellé *Denis Perronnet*. C'étoit un docteur qui avoit fait profession chez les Carmes, mais qui étoit sorti de cet ordre avec permission du pape Pie V. Il fut en effet reçu à la prébende théologale et à la pénitencerie, le 6 septembre 1577, en produisant un certificat d'Arnaud évêque de Bazas, touchant la canonicité de sa sortie. A peine avoit-il commencé son stage rigoureux, qu'on lui permit d'accompagner l'évêque dans la visite du

diocèse, afin d'y annoncer la parole de Dieu. On peut se convaincre par le grand nombre de sermons imprimés de ce théologien, avec quelle assiduité il s'acquitta du devoir de la prédication. Ce pénitencier obtint du prélat l'année suivante une confirmation de la réunion, que Pierre de Belle-Perche avoit faite de la chapelle de saint Germain à la pénitencerie. La ville de Gien, où il restoit quelques hérétiques, fut une de celles où l'évêque fut plus attentif à n'envoyer que de savans prédicateurs. Il conféra outre cela la chantrerie de la collégiale de cette ville, à un ecclésiastique pieux, docte et prudent, capable de faire beaucoup de bien. De statuts synodaux qu'ait fait Amyot, nous connoissons uniquement ceux qu'il publia au synode du premier mai 1582, lesquels regardent tous la matiere du mariage : et comme, malgré les soins qu'il se donnoit, les mariages en degrés prohibés ou clandestins se multiplioient, Laurent Petitfou son official accorda monitoire en 1585, pour avoir des révélations sur les personnes qui étoient ainsi mariées. Touchant la même matiere, il reçut et exécuta en 1584 un bref de Grégoire XIII, qui donnoit absolution, et validoit le mariage de nobles personnes François de la Rivière et d'Anne de Veilhan, lesquels, sans être informés des décrets du concile, qui n'étoient pas encore publiés en France, s'étoient mariés en degré prohibé. Huit ans auparavant le même pape avoit adressé à ce prélat le jubilé qu'il l'avoit supplié d'accorder à ses diocésains, à l'occasion de l'année sainte arrivée en

1575 : ce qui paroît prouver que ces jubilés n'étoient point envoyés, qu'ils n'eussent été demandés par les évêques, chacun pour leur diocèse.

XII. Amyot fut d'une grande exactitude sur le port des cheveux courts. Il est marqué dans des mémoires de son tems, qu'ayant apperçu des curés au synode avec des cheveux longs, il les fit approcher, et leur rendit la chevelure aussi courte que l'étoit la sienne; laquelle, comme il paroît par son mausolée, étoit très-régulière. Sur la requête que les habitans de Clamecy lui présenterent en 1582, touchant l'office divin du chapitre et de la paroisse, il fit un réglement en 1586, pour la décence du culte de Dieu en l'église de Saint-Martin. Celui qu'il entreprit de donner en 1573 aux chanoines réguliers de l'abbaye de Saint-Père, n'avoit pas eu un succès si prompt. Son promoteur l'informa dans la visite qu'il y fit le second jour d'août, que ces religieux ne conservoient presque plus de marques de la cléricature ; on ne les voyoit le plus souvent que dans l'habit le plus éloigné de leur état : celui qu'ils portoient à l'église leur devenoit odieux, et ils se disposoient à s'habiller comme chanoines de la cathédrale, se disant chanoines comme eux. Le prélat leur enjoignit le port du rochet, outre la grande tonsure, etc. Ils en appellèrent à Sens et de-là à Lyon ; et par-tout ils furent condamnés à se soumettre aux réglemens salutaires de leur évêque. On ne voit point d'éclat semblable dans aucune autre des églises de la ville qu'il visita dès le commencement de son épiscopat. Le second

dimanche

dimanche d'après pâques 1572 ou 1573, il fit la réconciliation, pour ne pas dire une veritable dédicace, de l'église de Saint-Renobert. Etienne Panserot, religieux de Saint-Marien, curé de Notre-Dame-la-Dehors, l'ayant averti que les catholiques avoient ramassé plusieurs ossemens du corps de Saint-Vigile, au moment que la châsse de ce saint fut profanée par les Calvinistes; Laurent Petifou, grand archidiacre et official, fut commis pour s'informer juridiquement sur ces reliques; ce qui étant fait, Amyot se transporta dans l'église paroissiale le 10 juillet 1588, et les enferma dans une nouvelle châsse, déclarant que c'étoit véritablement des reliques du saint évêque d'Auxerre, fondateur de cette église. La peste qui régna dans le pays durant quelques années de son épiscopat, l'engagea à accorder permission d'ériger dans toutes les paroisses de la ville une confrairie sous l'invocation de saint Roch, par ses lettres datées de Paris le 22 juin 1583. Les maladies contagieuses ayant recommencé dans un autre tems, il entra encore davantage dans la dévotion des citoyens, et bénit la nouvelle chapelle qu'ils avoient fait bâtir sous l'invocation du même saint, proche le bâtiment destiné aux pestiférés. Ayant appris le besoin où la ville étoit d'avoir une maison assurée pour les grandes écoles, il acquit un certain canton de la grande rue Saint-Germain, et y fit construire un corps de logis considérable. Il avoit eu dessein d'y mettre les peres Jésuites; mais ils n'y furent pas introduits de son vivant par la faute du père Pigenat, qui alla

trop lentement dans la conduite de cette affaire, et ne prit pas soin de la conclure avant le tems des troubles qui suivirent la tenue des états de Blois.

XIII. L'application que donna l'évêque Amyot aux besoins spirituels et temporels de son diocèse, et sur-tout de sa ville épiscopale, ne l'empêcha pas de vacquer soigneusement à son temporel. Le château de Regennes avoit été très endommagé pendant les guerres civiles de la religion: cependant les évêques l'habitoient volontiers à cause de sa situation. Il fit relever les ruines causées par le feu, et le rendit logeable. En 1572 il se fit donner un dénombrement de la terre et seigneurie de Beauche par le duc et la duchesse de Nivernois. Deux ans après il reçut une pareille déclaration de Françoise des Colons veuve du seigneur d'Ougny et de Seponse en Nivernois pour les fiefs qu'ils tenoient de lui. En 1585 il reçut Olivier Foudriat lieutenant particulier du bailliage d'Auxerre, à foy et hommage pour les fiefs des Soyarts, et de Camp-le-Roi assis en la paroisse de la Lande, qu'il venoit d'acquérir de noble Jacques de Lenfernat seigneur de Prunier, fils de Georges de Lenfernat, et le quitta des droits de quint et requint, et profits féodaux. L'année suivante le 22 juillet René de Prye chevalier de l'ordre du roi, seigneur de Prye, Montpopon, Testmilon, et baron de Toucy, lui donna aveu et dénombrement de cette baronnie, en commençant par le château même de Toucy. L'énumération n'avoit pas été trouvée exacte, elle fut

réitérée le 31 janvier 1587, et on procéda le premier mai suivant à une vérification et renouvellement des limites de la seigneurie contigues à la portion seigneuriale de l'évêque seigneur suzerain.

XIV. Le prélat fit de tems à autre des voyages à la cour où sa dignité de grand aumonier l'appelloit. Ce fut principalement sous Henri III, qui commença à régner au mois de juin 1574. Dans le tems que ce prince retournoit de Pologne en France et qu'il passoit par la Savoye, la duchesse qui étoit sa tante fit auprès de lui de si grandes instances, pour qu'il conservât notre évêque dans sa charge de grand aumônier, qu'il lui promit de n'en pas nommer d'autre. Le roi dont il avoit été autrefois le précepteur voulut lui en porter lui même la nouvelle à son arrivée, lui recommanda d'être aussi fidèle à son service, qu'il l'avoit été à celui de Charles IX. Quelques années après établissant l'ordre des chevaliers du Saint-Esprit, il en fit Amyot commandeur né par sa qualité de premier aumônier, et voulut que ses successeurs jouissent du même honneur, sans être tenus de faire preuve de noblesse. Le roi préta le serment de l'ordre entre les mains de ce prélat, qui lui mit au col le grand colier le 31 décembre 1578 dans l'église des Augustins de Paris. Selon du Saussay quelques courtisans murmurèrent sur l'élévation d'un homme de si basse naissance à un si haut point d'honneur: mais Henri III leur ferma la bouche par deux paroles. C'étoit ce même évêque qui avoit dressé les statuts de cet ordre, et qui prescrivit aux chevaliers certaines prieres en

forme d'office divin. Il étoit si bien venu auprès d'Henri III, qu'on entendoit souvent ce prince, à l'exemple de Charles IX, l'appeller son maître. En effet Amyot se plut à lui remettre alors de tems en tems quelques principes de latinité; ce qui donna occasion de composer ce distique :

Grammaticam discit mediâ rex noster in aula;
Bis rex qui fuerat, fit modò grammaticus.

XV. Mais une autre chose plus importante qu'il suggéra au roi en 1575, fut de destiner de grosses sommes pour former une bibliothèque. Ainsi fut commencée cette collection de manuscrits tant grecs que latins, qui montent aujourd'hui à tant de milliers, et qui sont d'une si grande utilité pour toute sorte de sciences. Amyot s'en servit le premier pour perfectionner ses traductions, ausquelles il travailla à Paris et dans son diocèse, jusqu'à ce que la tranquillité de son esprit fût troublée par les émotions populaires. On lit qu'un jour il fit au roi un présent assez bizarre : c'étoit celui d'un chou qu'on lui avoit envoyé de sa terre d'Appoigny, proche Auxerre, autrement dite Regennes : ce chou étoit d'une telle grosseur, qu'il falloit deux hommes pour le porter. Le roi qui savoit l'Histoire Sainte, porta à l'instant le même jugement du pays d'où il venoit, que les Israélites avoient porté de la terre promise, d'où deux hommes leur avoient apporté en pompe une grappe de raisin. La demeure d'Amyot dans Paris, étoit dans l'enclos de l'hôpital des Quinze-Vingts, où il avoit un logis que les adminis-

trateurs lui avoient cédé, en considération de sa dignité de grand aumônier. Etant dans cette ville en différentes années, il assista à quelques sacres d'évêques : à celui de Jacques Fourré, évêque de Châlons-sur-Saône, le 18 avril 1573, chez les Jacobins de la rue Saint-Jacques. En 1578 il sacra dans l'église de Sainte-Géneviève Arnaud de Sorbin, évêque de Nevers, avec Pierre de Gondi, évêque de Paris, et Nicolas Fumée, évêque de Beauvais. Il fut présent à Saint-Denis, au mois de juin 1584, aux obsèques de François, duc d'Anjou, frere du roi Henri III. Ce fut pendant qu'il étoit à Paris, l'an 1588, que se voyant arrivé à l'âge de 75 ans, il rédigea son testament, le 15 mai; ce qu'il fit certifier le lendemain par un acte de deux notaires au Châtelet.

XVI. Ce grand homme parut avoit prévu ce qui pourroit arriver, si certaine faction prenoit le dessus dans le royaume. Il étoit à Blois, lorsque les Guises y furent assassinés. La nouvelle de ce meurtre étant parvenu à Auxerre, Claude Trahy, gardien des Cordeliers, publia par-tout, et même jusques dans la chaire, que l'évêque étant du conseil du roi, l'avoit conseillé et su; qu'il étoit impossible que cela ne fût ainsi, puisqu'il gouvernoit le roi, et que de plus il en avoit donné à ce prince l'absolution sacramentelle; que pour ces causes il étoit indigne d'entrer dans l'église; et que, s'il y entroit, il feroit sonner la cloche du sermon pour assembler les habitans, à quelque heure que ce fût, et les exciter à courir sur lui; le Cordelier

ajoutoit hardiment, que quiconque entendroit la messe d'Amyot, seroit excommunié. De tels discours ne manquerent pas de faire dans l'esprit de la populace, l'effet qu'en attendoit ce Cordelier, qui étoit jaloux de la destination qu'Amyot avoit fait de son collége pour les Jésuites. Il présenta ses odieuses imputations par écrit en plein chapitre et au bureau de la ville, essayant d'y prouver que la feuille imprimée et reçue à Auxerre comme ailleurs, où il étoit porté que ce meurtre avoit été fait justement, ne pouvoit être venue que de l'évêque, qui haïssoit souverainement les Guises. Cependant Amyot avoit ignoré absolument que ce meurtre dût être commis, et le roi n'en avoit fait confidence qu'à ceux qui devoient l'exécuter. L'évêque d'Auxerre déclara aussi-tôt à Blois, que le cas étoit si énorme, qu'il n'y avoit que le pape seul qui en pouvoit absoudre. Il le dit expressément à Jean Droguin chapelain ordinaire, qui avoit coutume de confesser le roi, en sorte que ce prince ne fut pas confessé le jour de Noël. Le fait fut attesté par monsieur de Saint-Germain, abbé de Chaalis, alors théologien du roi, avec lequel Amyot en avoit conféré, et Sébastien le Royer, doyen d'Auxerre, en convint à son retour de Blois. Aussi le roi ne s'adressa pas à Amyot pour l'absolution. Il la reçut le dernier jour de l'an, de Jacques Coulomb, chanoine théologal de Saint-Sauveur de Blois, ancien docteur de la Faculté de Paris, en vertu d'un bref du pape, qui donnoit pouvoir à Henri de choisir tel confesseur qu'il lui plairoit, avec toute faculté

à ce confesseur ainsi choisi, de l'absoudre de tous cas réservés au saint Siége, même ceux de la bulle In Coena Domini. C'est pourquoi le roi ayant cru pouvoir communier le premier jour de l'an, de la main de l'évêque de Langres, Amyot l'assista en cette cérémonie, le servit en toute la messe, et dit l'office et les heures avec lui, en qualité de grand-aumonier, outre qu'en qualité de commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, il étoit aussi tenu d'assister personnellement à toutes les heures du service ce jour là, qui étoit celui de la cérémonie des chevaliers; et enfin il dîna avec lui le même jour, et dit les grâces après le repas.

XVII. Le mois de janvier 1589 ne fut pas écoulé, que l'évêque d'Auxerre apprit ce qu'on disoit de lui dans sa ville épiscopale. Il fut informé qu'on avoit juré de ne plus reconnoître le roi, et qu'on faisoit des prieres extraoadinaires pour la prospérité de ses ennemis; c'est pourquoi il prit des suretés, afin d'avoir des preuves de ces choses: il ne se pressa pas de se rendre à Auxerre, espérant qu'après le premier feu, les esprits s'adouciroient. Il écrivit au doyen, que s'il ne revenoit pas au pays, c'étoit de crainte d'être suspect au roi, qui pensoit que la nouvelle démarche des habitans étoit un acte de félonie et un crime de lèze-majesté; que lui évêque croyoit, conformément à la doctrine de saint Paul, qu'on ne devoit pas laisser de reconnoître Henri pour roi: que ceux qui assuroient en chaire le contraire, étoient de ces prophètes inspirés par l'esprit de mensonge. L'évêque eut d'autant

plus de sujet d'être attristé du procédé des Auxerrois, qu'il avoit promis au roi que cette ville ne remueroit pas, en considération de ce que douze ou seize ans auparavant il avoit empêché qu'on n'y envoyât gouverneur et garnison pour commander, et que par-là il avoit obvié aux instantes poursuites de quelques gentils-hommes du voisinage, qui auroient beaucoup fatigué la ville par leur résidence. Pendant ce retard, le cardinal de Vendôme fit tenir chez lui une assemblée de prélats et d'ecclésiastiques, pour voir ce qu'il conviendroit faire au sujet de la déterminatiou des théologiens de Paris, à l'occasion de l'assassinat des Guises. Amyot s'y trouva comme les autres, et il nous apprend qu'on n'y conclût rien, sinon qu'il falloit envoyer vers le pape, pour empêcher qu'il ne fût prévenu de quelque mauvaise impression; il ajoute que si cette assemblée fut nombreuse en gens d'église du second ordre, c'étoit parce que le roi avoit défendu qu'on sortit de Blois sans son congé. La permission étant accordée, l'évêque de Langres prit le chemin de son diocèse quelques jours avant le carême. Comme on sut à Auxerre qu'il venoit de Blois, et qu'il étoit du conseil d'état, il y eut des ligueurs de cette ville qui le voyant passer, coururent sur lui, et l'auroient arrêté, s'il ne se fût sauvé promptement à Chablies, qui est de son diocèse. Le tems du carême étant venu, fournit au prédicateur Cordelier une vaste carrière pour déclamer contre l'évêque. Ce prélat avoit envoyé l'un de ses gens pour savoir s'il étoit vrai que la furie du peuple fut telle qu'on la

lui avoit rapportée. Le bruit ne fut pas plutôt répandu, qu'un domestique de l'évêque étoit logé au faubourg de Saint-Amatre, que plusieurs petits marchands y accoururent, à dessein de faire insulte à l'évêque qu'ils croyoient y trouver. D'autres domestiques du prélat étant depuis entrés dans la ville, on les siffla, et on les courut par toutes les rues. Il y eut même des gens du quartier des bateliers, qui concertèrent de faire sortir le concierge du palais épiscopal, afin de le piller à leur aise. Amyot crut cependant ne pas devoir laisser passer les fêtes de Pâques, sans se rendre à son troupeau. Il se mit en route un peu avant le carême, et se rendit à son château de Varzy. Rouillard dit qu'il fut volé à moitié chemin; mais il ne marque pas la somme qu'on lui prit, comme l'ont fait depuis quelques écrivains, sans en apporter la preuve.

XVIII. Le pénitencier de la cathédrale, qui étoit son compatriote, et qu'il avoit placé à Auxerre, l'étant venu visiter au château de Varzy, connut dès le premier abord, que le prélat étoit informé des discours qu'il avoit tenu sur le même ton que le gardien des Cordeliers; Amyot ne balança pas de lui dire que « Le roi les feroit pendre tous les « deux, pour les prédications diaboliques qu'ils « avoient faites ». C'étoit en effet ces deux hommes-là, qui tout d'un coup avoient rendu la ville d'Auxerre ligueuse. Le prélat arrivant à Auxerre, le 29 mars, jour du Mercredi Saint, manqua d'être tué en deux endroits; d'abord à l'entrée de la ville, par le sieur Ferroul d'Egriselle, chef de la

jeunesse qui donnoit dans le parti de la ligue : ensuite devant l'église cathédrale, par Claude le Prince, chanoine. Il assure lui-même dans son apologie, que « La pistole lui fut présentée à l'estomach « par plusieurs fois, et qu'il y eut plusieurs coups « d'arquebuze tirés : de sorte qu'il fut obligé pour « se sauver la vie, d'entrer promptement dans la « maison d'un chanoine, et de passer de celle-là en « une autre, pour faire perdre sa trace à ceux qui « le poursuivoient ». Sa crainte étoit d'autant mieux fondée, qu'il apperçut sur la place de Saint-Etienne un émissaire du gardien des Cordeliers qui, tenant une halebarde, crioit à pleine gorge : « Courage, « soudards ; messire Jacques Amyot est un méchant « homme, pire que Henry de Valois. Il ha menassé « de faire pendre notre maître Trahy ; mais il luy « cuira ».

XIX. Le prélat reconnut bientôt que le prêtre et le peuple, étoient également envenimés contre lui. Fatigué de son voyage, et effrayé de la réception qu'il venoit d'essuyer, il n'officia point le Jeudi Saint, et ne vint pas même à l'église. Il avoit dessein de célébrer les fêtes de Pâques avec son clergé ; mais le maître Trahy sut bien l'en empêcher. Le Jeudi Saint ce Cordelier mit entre les mains de Guillaume Girard, conseiller au présidial et échevin, un mémoire qui tendoit à prouver que l'évêque étoit excommunié, et par conséquent suspens A DIVINIS. Le maire et les échevins ayant eu communication du mémoire, firent prier le doyen de la cathédrale de se trouver au conseil de la ville

pour en conférer. Ce doyen assembla le chapitre le Vendredi Saint, déclara qu'il lui paroissoit que l'évêque ne pouvoit assister à l'office divin sans scandale, et que ceux qui lui serviroient d'officiers, pourroient encourir la même sentence d'excommunication A CANONE LATAE SENTENTIAE; SI QUIS SUADENTE DIABOLO. Le résultat fut, qu'on feroit entendre au prélat, que non-seulement pour les cas que lui attribuoit le maître Trahy, mais encore pour éviter le scandale de la part du peuple qui le croyoit excommunié, il lui plût de ne pas assister à l'office. Le doyen, le grand-archidiacre, le chantre, et Jean Paydet chanoine, s'étant chargés de la proposition, et lui ayant objecté ce dont le Cordelier le chargeoit, il répondit qu'il prenoit en bonne part l'avis et la prière du chapitre, et qu'il s'abstiendroit de venir à l'office les fêtes prochaines. Le lendemain de Quasimodo, 10 avril, on présenta au chapitre un certificat du 6 du même mois, signé de Laurent Petitfou son official et du sieur Villon, qui attestoient que cet évêque avoit été absous AD CAUTELAM, pour avoir communiqué avec le roi le premier jour de l'an, et avoir mangé avec lui, quoique ce fût après l'absolution qu'un chanoine de Blois avoit donné à ce prince, fondé sur un bref du pape. Mais on étoit si rempli des idées du Cordelier qui avoit chargé l'évêque de bien d'autres faits, qu'on ne voulut rien finir, sans en conférer auparavant avec Gilles Thierriat prévôt, les sieurs Legeron conseiller, Nicolas Tribolé maire, et Jean Couët avocat, et même avec le Cordelier,

toute partie qu'il étoit. Quoique le conseil fût d'avis que l'absolution étoit bonne, suivant le chapitre Eos DE SENT. EXCOMM. le gardien soutint le contraire, parce que, disoit-il, outre les cas avoués par l'évêque, il en restoit d'autres dont il avoit la preuve par écrit. Lorsqu'on en fût venu à cette preuve en plein chapitre, il se trouva, que tout se réduisoit à une lettre que l'évêque avoit écrite au théologal Perronet, où il lui marquoit de dire au maître Trahy, « Qu'il se comportât plus modeste-« ment en ses prédications, de peur qu'il ne lui en « arrivât mal, et aux siens ». Voilà ce qu'il y avoit d'écrit. Le prélat vouloit lui faire comprendre qu'il lui ôteroit et à ses religieux, les pouvoirs de prêcher et de confesser; mais ce fanatique crut en effet que l'évêque le menaçoit de la vie lui et les siens, parce que le théologal lui avoit rapporté le mécontentement où le roi étoit de ses sermons, et l'assurance que lui en avoit donné le prélat. Ce fut ainsi que la voie de la paix fut fermée à l'évêque d'Auxerre, par les intrigues d'un religieux mendiant trop aveuglément estimé dans le pays. On aura de la peine à croire que le chapitre ait fait refus de recevoir aux prébendes vacantes ceux qu'il en pourvut alors. Le prélat crut au bout de six mois devoir présenter en chapitre sa justification et les griefs contre le Cordelier. Outre ce que j'ai rapporté de ces deux écrits, à mesure que la suite de l'histoire l'a demandé, on y voit une conspiration faite ouvertement par les marchands, mariniers et vignerons de la ville, sur la vie de leur évêque. Ils

déclaroient publiquement qu'il falloit couper la gorge à Jacques Amyot, et faire maître Trahy évêque en sa place. Un jeune Cordelier étranger, produit par le gardien d'Auxerre, prêcha dans la cathédrale le jour de la Toussaint. Il eut la témérité de commencer sa paraphrase sur ce passage des pseaumes : « Heureux ceux qui demeurent en votre « maison, Seigneur », par les expressions suivantes : « Ouy, les excommuniés sont hors de cette « maison, comme monsieur l'évêque, qui, au lieu « de venir pieds nuds et tête nue, à l'entrée de « l'église, supplier qu'on intercédât pour eux, de- « meurent obstinés, etc. Ce qui révolta les gens de bien, et leur fit dire tout haut : « Voylà qui « vient de la boutique de Trahy, et qui ne vault « rien ».

XX. Un autre sujet de chagrin pour ce prélat, fut qu'il perdit encore à Sens, dans l'action qu'il avoit intentée au chapitre, en matiere de nouvelletés. Jacques Taveau, avocat du chapitre d'Auxerre à Sens, le fit même condamner aux dépens. Ce fut peut-être le retard de l'absolution en forme qu'il avoit demandée, qui lui causa cette déroute : mais la difficulté des chemins, sur-tout depuis la mort de Henri III arrivée le premier août, ne permettoit guères de confier à toute sorte de personnes des affaires de cette conséquence. Amyot cependant, voulant remplir toute justice, en fit venir une d'Henry Cajetan, cardinal du tître de Sainte Pudentienne, légat en France, par laquelle on voit que sur l'exposé des faits tels qu'ils ont été rap-

portés ci-dessus il eut pleine absolution, avec défense au chapitre et au frere Trahy de le molester désormais. Ces lettres, datées de Paris le 6 février 1589, furent obtenues par Jean de Bourneaux son neveu, à qui il avoit résigné son abbaye de Roches. Le seul fait qu'il avoit ajouté pour se justifier, et qui n'est point dans l'apologie communiquée au chapitre, est que peut-être plus de vingt jours auparavant le meurtre des Guises, il avoit été détenu de la goutte ; ce qui l'avoit empéché de voir le roi, ni de conférer avec qui que ce soit de son conseil. Cette absolution fut accompagnée d'une lettre de ce cardinal à l'évêque, datée du 23 février 1590. Le légat y marquoit à Amyot, qu'il faisoit savoir au chapitre d'Auxerre et au Cordelier, que rien ne devoit plus les empêcher de lui rendre obéissance et honneur, et qu'il espéroit que par son zèle à défendre la foi catholique, il effaceroit ses fautes précédentes. Cette formule d'absolution ayant été trouvée bonne par les chanoines de la cathédrale, le samedi 3 mars 1590, ils députerent trois dignités et deux chanoines, pour aller féliciter ce prélat de ce qu'il étoit réintégré dans ses fonctions. Les cinq députés, Laurent Petitfou grand archidiacre, Jacques Magnen chantre, Pierre Thion archidiacre de Puisaye, Denis de la Vaul, et Droin Chaucuard sous-chantre, rapporterent qu'il avoit été très-réjoui de cette visite, et qu'il en remercioit la compagnie. Les mauvais traitemens qu'Amyot essuya en arrivant dans son diocèse, lui furent extrêmement sensibles ; à cela près, il se fit doréna-

vant un plaisir de résider. Il avoit déclaré à l'un de ses secrétaires que depuis long-tems son intention étoit de se retirer peu-à-peu de la cour, pour mieux s'acquitter de son devoir épiscopal; et il se vit, en 1589, entiérement délivré du lien qui l'y avoit retenu.

XXI. Il commença donc à ne plus s'occuper que des fonctions spirituelles; et, dès le 7 mars jour des Cendres, il reprit son ancien usage de prêcher, sans paroître déconcerté ni ému par tout ce qui étoit arrivé depuis un an, sans employer les invectives ni les déclamations contre personne: ce qui parut digne d'admiration à ceux qui ne le connoissoient pas encore parfaitement. Mais son secrétaire, continuateur de sa vie, dit que quoiqu'il se mit aisément en colère, cependant il se retenoit facilement; il n'étoit aucunement vindicatif, et ne savoit ce que c'étoit que de reprocher à personne les anciennes fautes. Il passoit pour mélancolique, sévère, et d'un abord difficile; mais il ne paroissoit tel qu'à ceux qui le voyoient rarement. Il étoit franc, candide, ingénu, ouvert, parloit librement et sans flatterie, ne déguisoit point aux grands ni aux princes leurs propres défauts. Loin de conniver aux mauvais desseins qu'ils auroient eus, il leur déclaroit franchement qu'il ne consentiroit jamais à ce qui seroit contre l'honneur et la justice. Comme ceux qui demeuroient avec lui, le connoissoient de cette humeur, ils se donnoient bien de garde de lui rien proposer ou demander qui parût sujet à soupçon, sinon ils essuyoient un

refus accompagné de sévères réprimandes. Aimant la paix, il haïssoit les procès, et sur-tout il évitoit d'en avoir avec son chapitre. Je ne sais si en ce dernier chef l'écrivain accuse juste : on verra ci-après, qu'il eut des difficultés avec les chanoines pour des droits temporels, même avant le tems de son appauvrissement. Quelques auteurs disent, qu'un lui vola à son retour de Blois la somme de deux cent mille écus ; cela paroît exagéré ; mais on ne peut disconvenir, que ses pertes dans le tumulte de la ligue naissante n'allassent bien à cinquante mille livres. Il le manda lui-même au duc de Nevers, le 9 août 1589. Et comme dans cette lettre où il avoit toute occasion d'expliquer son malheur, il ne dit point qu'on lui eût rien pris sur la route de Blois à Auxerre, je ne sais d'où Rouillard a appris qu'Amyot avoit été volé à moitié chemin. La teneur de cette lettre au duc de Nevers est curieuse. On venoit de le sommer de la part de ce duc, d'unir toutes ses terres épiscopales au gouververnement de Nivernois. Il écrivit au duc, que ses gens ont toujours appartenu au gouvernement de Bourgogne ; et prenant occasion de leur souhaiter une parfaite tranquillité, il reconnoît avoir besoin d'eux pour vivre : « Me trouvant, dit-il, pour le « présent, le plus affligé, détruit et ruiné pauvre « prêtre, qui soit comme je crois en France ». Il fait ensuite monter toutes ses pertes à la somme de cinquante mille livres : « Outre le danger de ma per- « sonne, ajoute-t-il, m'ayant été la pistole plusieurs « fois présentée sur l'estomach, et les ordinaires indignités

« indignités et oppressions que je reçois journellement « de ceux d'Auxerre ; le tout pour avoir été officier « et serviteur du roi ; étant demeuré nud et dé- « pouillé de tous moyens ; de manière que je ne sais « plus de quel bois (comme l'on dit) faire fléche, « ayant vendu jusqu'à mes chevaux pour vivre ; et « pour accomplissement de tout malheur, cette pro- « digieuse et monstrueuse mort étant survenue, me « fait avoir regret à ma vie ». On reconnoît aisé- ment qu'il veut parler de la mort de Henry III son bienfaiteur, arrivée huit jours auparavant. Par une lettre du 17 du mois il paroissoit fort en peine de savoir si ce prince avoit été réconcilié à l'église par confession et absolution sacramentale. Il dit qu'il s'en étoit informé à l'évêque de Senlis ; mais que les nouvelles venoient difficilement, sur - tout « Dans un lieu, dit-il, où c'est un grand crime « de parler du roi, sinon en détestation, et où « l'on calomnie et prend en mauvaise part tous « mes propos et toutes mes actions, pour avoir eu « accès auprès de lui ».

XXII. J'ai cru devoir rapporter ces pensées d'A- myot, pour réfuter par ses propres termes ceux qui l'ont accusé d'infidélité envers Henry III. Ce prélat n'avoit pas l'esprit ligueur ; et s'il a fait quel- ques démarches qui ont paru favoriser le parti de la ligue, ce n'a nullement été du vivant de Henry III. Pour ce qui est des deux dernieres années de sa vie, il faut avouer que la misere où il se trouva réduit, l'obligea de condescendre en quel- que chose aux idées de son peuple. Il auroit sou-

haité que le cardinal de Bourbon eût été roi, et il appréhendoit la ruine de la catholicité en France, « S'il n'y eût été pourvu par la bonté et miséri- « corde de Dieu. L'espérance, ajoute-t-il, qui nous « commençoit à rire par la déclaration de monsei- « gneur le cardinal de Bourbon, nous a bientôt des- « tituez, puisqu'ainsi est qu'il ait été emmené à la « Rochelle; car il est certain que nous ne le ver- « rons jamais ». Ce fut donc pour implorer le secours du Ciel sur le royaume, qu'il consentit à toutes ces prieres qu'on appella dans la suite, *Les oratoires et les processions de la Sainte-Union*, et qu'il traça même de sa main le plan de quelques-unes.

XXIII. En 1590, il fit le sermon de l'ouverture du Carême, et continua de prêcher les dimanches du même Carême, à cause du grand Jubilé accordé pour la réunion des princes chrétiens, lequel commença le second dimanche. Il fit aussi le Jeudi Saint la bénédiction des Saintes-Huiles, avec deux dignitaires concélébrans, que le chapitre nomma selon l'ancienne coutume, et il continua les années suivantes. Il avoit toujours aimé les anciens rites, et s'il y eût eu de son tems une nouvelle édition du missel, il eût été attentif à les faire conserver, sur-tout ceux qu'il croyoit venir des Grecs, et être passés de chez eux dans l'église Gallicane, tel que l'apport solemnel des vases sacrés de la sacristie (que les Grecs appellent *la prothèse*) au grand autel; aussi bien que la représentation et confixion du pain sous les yeux du prêtre, pen-

dant que le vin est versé dans le calice, en sorte que la sentence DE LATERE DOMINI, etc. convienne à l'action ; c'est ce que j'ai su d'un curé très-âgé d'auprès de Melun, qui avoit connu les neveux de quelques amis de ce prélat. On voit par les registres du chapitre qu'alors on n'attendoit point pour faire des prières extraordinaires que l'évêque les eût indiqué : Le chapitre les ordonnoit, choisissoit le jour, et envoyoit ensuite deux ou trois chanoines vers le prélat, pour l'en avertir, afin qu'il y assistât, s'il le jugeoit à propos. On ne peut dire si Jacques Amyot qui fit sa résidence à Auxerre durant le fort de la ligue, se trouva à toutes celles que le chapitre indiqua. Au moins en fut-il toujours averti : ce qui est si véritable, qu'une procession générale, ayant été indiquée le vendredi 21 août 1592, pour le dimanche suivant, sans qu'on en eût fait part à l'évêque, il en porta ses plaintes ; on lui déclara, le 5 octobre, que cette omission involontaire ne venoit d'aucun mépris de sa personne, de son autorité et dignité épiscopale qu'on révéroit et honoroit : on ajoutoit qu'un tel oubli étoit d'autant plus pardonnable, qu'alors tous les chanoines faisoient la garde aux portes de la ville. Ce même mois d'octobre ce prélat eut aussi raison des provisions qu'il avoit donné à Martial de Linotte d'une prébende d'Auxerre pendant sa prétendue excommunication : le parlement de Paris lui donna gain de cause.

XXIV. LE secrétaire d'Amyot qui a écrit sa vie, le représente comme très-pacifique à l'égard de son

chapitre. Cependant Amyot disputa en 1587 le droit que les chanoines ont de prendre du vin chez l'évêque, aux grandes fêtes : on l'appelloit le vin des semonces. Il ne tarda pas à se rendre sur cet article. Depuis les chagrins qu'on lui causa, il attaqua la jurisdiction du chapitre, et les chanoines de leur côté le sommerent de contribuer aux réparations de l'église plus qu'il n'avoit fait. Il dressa donc un état de tout ce qu'il avoit fourni à la cathédrale depius son entrée à l'épiscopat, soit en ornemens, soit en autres dépenses ; il paroît qu'il n'avoit rien ajouté aux anciens présens. Il transigea seulement avec le chapitre sur sa jurisdiction, et la reconnut au mois de septembre 1592. Les facultés de l'évêque étoient extrêmement diminuées, comme je l'ai déjà dit ; il se plaignoit à ses amis, que la privation de ses biens lui ôtoit tout le plaisir de l'étude. Les affaires temporelles du chapitre étoient aussi très-embarrassées. Dès l'an 1588, on avoit songé de demander à l'évêque la suppression d'une vingtaine de prébendes ; mais ce projet étoit resté sans exécution. Dans une pareille disette d'argent de part et d'autre, les difficultés furent facilement applanies et la paix mise entre les parties.

XXV. L'AUTEUR de la vie de notre évêque n'a pas oublié de marquer que ce prélat aimoit la musique, et qu'étant dans son palais épiscopal, il ne rougissoit point de chanter sa partie avec des musiciens. Il ajoute que son amour pour le chant lui faisoit témoigner plus d'amitié à ceux d'entre les chanoines qui alloient volontiers à l'*aigle* pour y

chanter, et il estimoit pareillement tous les tortriers, chantres, commis, et autres gagistes qui avoient belle voix, et qui savoient leur métier, pourvu qu'ils fussent de bonnes mœurs. Il se plaisoit même à jouer des instrumens; et souvent avant le dîner il touchoit d'un clavecin, pour se mettre à table, l'esprit plus dégagé après ses études sérieuses. L'estime qu'il témoigna pour les musiciens les enhardit à faire main basse sur le systême de psalmodie des anciens antiphoniers de la cathédrale, dont la modulation étoit usitée au moins depuis le siécle de Charlemagne. On coupa, trancha, supprima tout ce qui ne convenoit pas à leurs nouveaux principes d'accords, en rendant cahoteux ce qui auparavant étoit doux; on introduisit donc alors une barbarie et une disette étonnante capable d'inspirer du mépris pour le plein-chant. Mais ce qui dut consoler les personnes zélées pour le chant Grégorien et les autres chants anciens, est que dans le tems même de ces entreprises, un chanoine commensal de notre évêque et son économe, inventa une machine capable de donner un nouveau mérite au chant Grégorien. Ce chanoine, nommé *Edme Guillaume*, trouva le secret de tourner un cornet en forme de serpent, vers l'an 1590. On s'en servit pour les concerts qu'on exécuta chez lui, et cet instrument ayant été perfectionné, est devenu commun dans les grandes églises. Amyot qui témoigna toujours de l'inclination pour la musique, en eut besoin plus que jamais pour chasser la mélancolie qui s'empara de lui, depuis son re-

tour des états de Blois, et sur-tout depuis l'an 1591 qu'il ne fut plus grand aumônier, ne pouvant pas même en ce tems-là aller se délasser à Regennes, parce que ce château étoit rempli d'une garnison sous la conduite d'un chanoine que le chapitre y commettoit.

XXVI. Quoique son corps fût fait au froid et au chaud, et qu'il fût d'une bonne constitution, il se trouva enfin attaqué d'une fievre lente qui lui dessécha les poumons. Sentant sa fin approcher, il eut recours aux sacremens de l'église; et les ayant tous reçus, il mourut le 6 février 1593, dans sa quatre-vingtième année. Denys Perronet, pénitencier et théologal, Gilbert le Comte, Renaud Martin, et Victor Camus, chanoines, reçurent ses derniers soupirs. Le chapitre qui ne voyoit arriver aucun des parens de l'évêque pendant sa maladie, avoit député le 5 du mois trois autres chanoines, outre Victor Camus son chapelain et commensal, pour lui tenir compagnie, et empêcher la distraction des effets : cette précaution n'empêcha pas qu'il y eût des meubles détournés; le chapitre donna là-dessus des monitoires. Son corps fut inhumé, ainsi qu'il avoit demandé par son testament, vis-à-vis le milieu du grand autel de la cathédrale, à côté du trône pontifical. Il n'y avoit rien autre chose dans ce testament qui concernât cette église; mais depuis ce tems-là, il y eut quatre services fondés pour lui par chaque année, au nom des maire et échevins, en reconnoissance de ce que le bâtiment qu'il avoit fait construire pour servir de collége,

fut adjugé à la ville par arrêt du parlement, et non à ses héritiers. On lit même dans les registres du chapitre, qu'avant le procès les héritiers avoient demandé pour lui douze services par an. Selon sa disposition testamentaire du 15 mai 1588, il partagea son bien en cinq lots. Il établit Nicolas Amyot son neveu, fils de défunt son frère Philippe, son premier et son principal héritier, c'est-à-dire, pour deux portions, sa sœur unique Jeanne Amyot aussi pour deux portions, et son frère Jean Amyot pour une seule. Il légua au grand hôpital d'Auxerre cinq cens livres, aux Jacobins cent livres, aux Cordeliers autant, se recommandant à leurs prieres; à chacun de ses domestiques dix écus d'or sol outre leurs gages, et un habit noir; à son valet de pied, trente écus d'or pour lui faire apprendre un métier; à Jean de Bourneaux fils de sa sœur, ses ornemens épiscopaux et les paremens de sa chapelle. Ce testament ne contient aucun autre article. On est donc surpris de lire dans certains auteurs qu'il eût légué à l'hôpital d'Orléans une somme de seize cens livres, par reconnoissance de ce qu'aprés y avoir logé à l'âge de dix ans, on lui avoit donné seize sols pour sa conduite. Ce trait et quantité d'autres doivent être mis au nombre des fables. Je ne crois pas non plus que le proverbe qu'on citoit dans l'avant-dernier siècle, en ces termes: « En « mangeant l'appétit vient, comme dit l'évêque « d'Auxerre », doive son origine à Jacques Amyot; on peut l'attribuer plus vraisemblablement à Philippe de Lenoncourt qui fut long-tems appellé en

cour l'évêque d'Auxerre, depuis la résignation qu'il avoit faite de cette prélature, et qui accumula grand nombre de bénéfices. Amyot ne conserva avec son évêché que l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne, s'étant défait de bonne heure de celle de Bellozane et de celle de Roches, au moins dès l'an 1590, en faveur de son neveu. Il n'est resté dans le pays aucun mémoire qui prouve qu'on eût trouvé beaucoup d'argent à cet évêque après sa mort. La Popelinière est le premier qui le fasse riche de deux cens mille écus. Il est fâcheux que d'habiles critiques ayent paru le suivre, sans demander des preuves de ce qu'il avançoit.

XXVII. Comme notre évêque n'étoit pas de famille à avoir des armoiries, il fut le premier de son nom qui s'en fabriqua comme il lui plut. Elles consistoient en un chevron brisé, surmonté de deux trêfles ou especes de bourses liées et renversées, et un molet d'éperon au-dessous. Peut-être n'eut-il autre intention, que de se rappeller la profession dont avoit été son pere. C'est par erreur, que sur sa tombe au chœur de la cathédrale d'Auxerre, on a gravé un étoile au lieu du molet d'éperon qui se trouve gravé dans tous les ouvrages qu'il a fait faire de son vivant. Edme Amyot, doyen d'Auxerre, vers 1642, s'appropria les armoiries de cet évêque, quoiqu'il n'en fût aucunement parent. C'est avec raison, que lon a repris les éditeurs du dictionnaire de Moréri d'avoir écrit son nom *Amiot*. Notre évêque signoit avec un *y*, et mettoit ainsi *Amyot*. Sa représentation, qui est à gauche du sanctuaire, ne

fut faite que dix-sept ans après sa mort, aux dépens de son neveu Jean de Bourneaux, qui étoit alors chanoine de Paris.

XXVIII. Je ne parle point des écrits d'Amyot, étant inutile de répéter ce qui a été dit jusqu'ici par tant d'auteurs, et en dernier lieu par le pere Niceron Barnabite. Je ne pourrois ajouter à la liste de ses ouvrages, que de foibles opuscules venus à ma connoissance, tels que la préface du missel d'Auxerre projetté, une traduction qu'il fit en 1573 de l'épitre congratulatoire de Jérémie, patriarche de Constantinople, au roi; un compliment latin qu'il prépara pour Alexandre de Médicis, nonce du pape, s'il eût passé par Auxerre. Et un Epicedium in obitu Caroli IX, remarqué par M. Baluze. Comme il n'avoit plus tant de loisir depuis qu'il fut évêque, il prit du secours pour les traductions qu'il faisoit de Grec en François. Un avocat de Tonnerre, nommé *Luit*, bon grammairien grec, lui rendit ce service. Il eût été à souhaiter qu'au lieu des traductions de quelques romans, il eut donné à l'église celle de quelques Saints Pères Grecs, parce qu'on sait que Héliodore, auteur de l'histoire Ethiopique avoit été déposé pour cet ouvrage.

XXIX. Au reste Dieu permit que ses ennemis ne prospérerent pas. Des deux qui lui avoient mis successivement le pistolet sous la gorge, l'un fut tué malheureusement, l'autre mourut fou et enragé. Il fut de notoriété publique dans ce tems-là, que le second étoit d'une humeur très-violente. Possédant la cure de P.... au diocèse de Sens, il se crut si

injurié un certain jour, de la part d'un homme qui avoit froissé son surplis dans l'église, qu'il le battit dans le même lieu, jusqu'à effusion de sang; ce qui obligea l'archevêque de la rebénir.

EXPLICATION DES FIGURES en taille-douce, des Médaillons et Monumens antiques de ce volume.

La première représente la tente d'Epaminondas. Ce grand homme paroît sur un lit; appuyé d'un côté sur le genou, de l'autre relevé sur son bouclier. Revenu de l'évanouissement que lui avoit causé sa blessure, son premier soin avoit été de s'informer s'il étoit conservé. On sait combien les anciens attachoient de honte à cette perte. « Hé ! « de quel côté est la victoire, ajouta-t-il »? Dès qu'on lui eût répondu : Du côté des Thébains : « Il est donc temps de mourir, reprit-il ». Cependant ses amis fondoient en larmes autour de lui. Hélas ! lui dit un d'entre eux ; vous mourez sans enfans « ! Non certes, repliqua le héros ; car je « laisse après moi deux filles immortelles ; la vic« toire de Leuctres et celle de Mantinée » : et aussitôt, « J'ai assez vécu, dit-il, puisque je meurs « invaincu. Qu'on arrache le fer ». On lui obéit, et il mourut à l'instant même. Ainsi le raconte Diodore de Sicile, et le texte de Cornelius Népos ne dit pas autre chose. *Vie d'Epaminondas, p.* 66.

La seconde représente le portrait d'Amyot qui est soutenu par le Génie de la Langue Française, qui lui met sur la tête la couronne de l'immortalité. Le Goût regarde Amyot avec complaisance,

et tient d'une main un flambeau allumé pour dissiper les ténèbres et faire briller la lumière : il a l'autre main remplie de fleurs. Sur le devant deux petits Génies assis considèrent les divers ouvrages d'Amyot. *Vie d'Amyot, p.* 481.

Le portrait est d'après le tableau original qui existoit dans la salle des Chevaliers de l'Ordre du Saint-Esprit, chez les Augustins à Paris.

ANTIQUES,

1. MILTIADE, copié d'après un Marbre antique du Cabinet de Fulvius Ursinus, décrit n°. 92 de l'*Illustrium Imagines. Plut. tome XII, p.* 7.

2. PAUSANIAS, d'après le Portrait placé à la tête de la Vie, dans Cornelius Népos, *édit. de Paris*, de 1745, *in*-12. *Plut. tome XII, p.* 19.

3. TRASYBULE, d'après le Portrait qui est à la tête de la Vie de ce Capitaine, dans Cornelius Népos, déjà cité. *Plut. tome XII, p.* 27.

4. CONON, copié de la même source que le précédent. *Plut. tome XII, p.* 33.

5. ÉPAMINONDAS, d'après le Médaillon qui se trouve à la fin de la Vie de ce grand Capitaine dans Cornelius Népos, *Edit. de Leyde*, 1755, *in*-18, *p.* 226. *Plut. tome XII, p.* 56.

6. Philippe, père d'Alexandre le Grand, d'après une Médaille d'argent du Cabinet de Fulvius Ursinius, décrite dans l'*Illustrium Imagines*, n°. 107. *Plut. tome XII, p.* 89.

7. Denys l'ancien, d'après une Médaille d'or, au nombre de celles de ce tyran, frappées à Syracuse, décrite dans *Ph. Parutæ et Leonis Augustini, Sicilia numismatica. Lugd. Bat.* 1723, 2 *vol. in-fol. tome II, Tab. CL. Plut. tome XII, p.* 137.

8. Auguste (Octave). Ce Médaillon est le même que celui placé à la tête de la vie de Fabius Maximus, à l'honneur duquel cette Médaille a été frappée; mais au coin d'Auguste. *Plut. tome XII, p.* 271.

9. Sénèque, le Philosophe, instituteur de Néron, d'après un Marbre antique du Cabinet du Cardinal Farnèse, décrit dans l'*Illustrium Imagines*, n°. 131. *Plut. tome XII, p.* 352.

10. Socrate, d'après un Herme de marbre pentélique de la salle des Muses, du Museum National, n°. 172. *Plut. tome XII, p.* 391.

11. Aristippe, d'après une pierre gravée de Fulvius Ursinus, décrite dans l'*Illustrium Imagines*, n°. 33. *Plut. tome XII, p.* 408.

12. Plutarque, quoique l'empereur Trajan

eut donné des marques honorables de la plus haute estime, en faisant placer la statue de ce grand philosophe au Capitole, nous avons la douleur de ne pouvoir soumettre aux yeux de nos lecteurs aucuns monumens qui nous retracent les traits, la figure de ce grand écrivain, du bienfaiteur de l'humanité; « de ce bon fils, bon frère, bon père, bon mari, « bon maître et bon citoyen ». Plutarque eut un neveu nommé Sextus, qui par sa réputation et son savoir ne fut gueres moins célèbre que l'oncle. Le portrait admirable qu'en fait l'empereur Marc Antonin, lui donne un si grand air de famille, qu'il n'y auroit rien d'étonnant que le portrait de ce Philosophe ne fut celui de Plutarque même; c'est dans cette persuasion que nous avons crus qu'on nous sauroit gré de placer son médaillon à la tête de la vie de l'oncle, d'après la statue de Sextus, Salle des Hommes illustres du Museum National, n°. 73. *tome XII. p.* 423.

Fin du Tome XII et dernier des Vies des Hommes Illustres.

TABLE

DES VIES DES HOMMES ILLUSTRES.

TOME I.

TOME II.

TOME III.

TOME IV.

TOME V.

TOME VI.

TOME VII.

TOME VIII.

TOME IX.

SUPLÉMENT.

TOME X.

TOME XI.

TOME XII.

Fin de la Table.

